This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vol. [illegible] 1875

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT.

TOME TROISIEME.

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME TROISIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXIV.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vol. [illegible] 1875

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT.

TOME TROISIEME.

des Sages de la Grande-Bretagne; il étoit le créateur d'un ſyſtême adopté de preſque toutes les nations; ſa *Chronologie de l'Hiſtoire* avoit même de zélés partiſans, tant la réputation a le droit de nous en impoſer! Ne pourroit-on comparer les foibleſſes d'un grand homme aux taches du ſoleil? L'éclat de cet aſtre les abſorbe, & l'on n'eſt frappé que de ſa lumiere.

Un gros homme qui nous écoutoit avec une eſpece d'indifférence critique, & qui nous envoyoit au nez d'épais tourbillons de fumée, poſe tranquillement ſa pipe ſur la table, & nous dit d'un ton impoſant : Meſſieurs, vous n'avez pas la moindre idée de ſageſſe & de philoſophie. Comment, nous écrions-nous tous à la fois! Oui, pourſuit-il ſans ſe déconcerter, mon Philoſophe à moi eſt ſans faſte, ainſi que ſans ambition; il n'aſpire qu'à faire du bien à ſes ſemblables, & n'envie pas aſſurément la vaine gloire de ces rêveurs creux qui bornent leur petit orgueil à bâtir des romans ſcientifiques. Des vertus, Meſſieurs, des vertus, force actions de bienfaiſance, & non des amas de livres! Nous ſommes inondés de ces

extravagances, de ces redites que multiplie l'impreſſion ! A la bonne heure, qu'Iſaac Newton ſoit un grand homme, & que notre Iſle s'applaudiſſe de lui avoir donné naiſſance ; je ſouſcris, de tout mon cœur, à un ſi juſte éloge : mais je connois un plus grand homme que lui.

Il n'a pas achevé ces mots, qu'il reprend ſa pipe, & fume avec la même dignité.

Ces dernieres paroles avoient excité une ſorte de rumeur dans l'aſſemblée. Un plus grand homme que Newton ! quel eſt donc ce mortel ſi rare ? On s'approche du fumeur, & une perſonne de la *coterie* le prie avec politeſſe de nous apprendre quelle étoit cette créature ſinguliere qui l'emportoit ſur ce Philoſophe, la gloire du peuple Anglois. — Très volontiers ; je ſuis charmé qu'on rende des hommages publics à la vertu : elle n'a point d'autre ſalaire que la conſidération ; il faut donc ſaiſir toutes les occaſions de s'acquitter avec elle d'une dette qu'un ſilence ingrat lui raviroit. D'ailleurs, le nombre des bons exemples eſt ſi borné, qu'on ne ſauroit trop les mettre ſous les yeux... je ne

doute pas que mon Sage ne ſoit le vôtre... Holà, garçon, apportez-nous une bouteille de vin de *Porto*. Il eſt bon, Meſſieurs, d'humecter le récit.

La franchiſe de cet homme extraordinaire nous ſollicite à l'entendre; il annonçoit dans ſon extérieur & dans ſes manieres, quelques traits de reſſemblance avec ce digne Chevalier Roger de Coverly, un des plus intéreſſants perſonnages de notre ſpectateur; rangés tous autour de lui, nous le preſſons de commencer ſon hiſtoire.

Oui, Meſſieurs, reprend-il, après s'être abreuvé d'un grand verre de vin, je me flatte de vous faire connoître le vrai Philoſophe; il y en a tant de faux! c'eſt un or ſi dénaturé par ſon alliage! Je vous avouerai que, depuis quelque temps, je ſuis bien fatigué, bien excédé de tous ces pédants, & de leurs ſublimes productions; il n'y a point d'écoliers à Cambridge ou à Oxford, point de femmelettes qui, en verſant ſon thé, ne bégayent le jargon philoſophique; & (*) *god-dam!* continue-t-il

(*) *God-dam*, jurement Anglois.

en agitant ſa pipe avec violence, je ne me laſſerai point de le redire : ce n'eſt pas à faire des livres encore une fois, qu'éclate la vertu : c'eſt à multiplier les bonnes actions, à ſe rendre utile aux hommes, à les ſoulager ſous ce fardeau de malheurs qui ſemble être impoſé à notre nature, à mériter, en un mot, le nom de leur bienfaiteur : c'eſt le plus beau des titres.

Ce début nous attache.

Tel que vous me voyez, j'ai lu, comme d'autres, beaucoup de ſottiſes ſérieuſes ; je me ſuis rempli la tête de mille fadaiſes magnifiques qu'il a plu au ſtupide orgueil d'appeller des connoiſſances ; j'ai changé de place, j'ai voyagé ; j'ai vu une infinité de pygmées, qui ſe croyoient des coloſſes, une multitude de mains qui s'élevoient ridiculement ſur de hautes échaſſes, & dont la chûte ſeule peut amuſer une quantité de gens, qu'à leur impuiſſance de penſer, j'aurois pris pour les plus hébêtés des animaux, pour des végétaux rampants, ſi leur extérieur ne m'avoit atteſté qu'ils appartenoient à l'eſpece humaine. J'ai connu auſſi des inſenſés moins divertiſſants, qui crioient

de toute leur force qu'ils étoient des ſages, & qui, d'une façon grave & meſurée, vous jettoient au nez des veſſies, dont j'ai pris plaiſir, en les crevant, à faire ſortir l'air qui les bourſouffloit. J'ai été frappé d'une foule d'erreurs groſſieres & pernicieuſes qu'on vouloit me donner pour des vérités inconteſtables, & j'ai éprouvé que les préjugés les plus abſurdes étoient quelquefois, pour notre bonheur, préférables à ces prétendues lumieres métaphyſiques qui nous brouillent la vue, au-lieu de nous éclairer.

Ennuyé d'un ſpectacle auſſi inſipide que monotone, retrouvant par-tout de puériles vanités, de faſtidieux menſonges, un impudent charlataniſme, & des opinions plus cruelles encore que bizarres, après avoir fait deux fois le tour du globe, je rencontre dans les Indes un de nos compatriotes nommé Sidney. Il étoit dans le ſervice de terre, & riche ſans dureté & ſans inſolence; c'étoit l'homme le plus ſimple & le plus modeſte; on eût dit qu'il avoit ſervi de modele à ce rare perſonnage imaginé par notre célebre Richardſon, à ce Chevalier Grandiſſon, que bien des

gens ont traité de créature romaneſque. Je m'empreſſai de me lier avec cet honnête Breton ; chaque jour je découvrois en lui de nouvelles vertus... Je me hâte d'arriver à mon hiſtoire, & je ſupprime un nombre de traits dont un ſeul formeroit un brillant panégyrique.

Voici donc la belle action de notre concitoyen, telle que je l'ai appriſe de la bouche d'un de ſes intimes amis : car il ſe garde bien de révéler ſes bienfaits au grand jour. Vous ne ſerez pas étonnés que je vous la raconte avec tant d'exactitude ; je l'ai écrite de ma propre main : cela vaut mieux, à mon avis, que toutes les proueſſes tant vantées de vos ſoi-diſant héros les Alexandres, les Céſars, dont on ſe charge la mémoire avec ſi peu de fruit. Je ne ſais quand nos infatigables barbouilleurs de papier, menteurs à gages, ou compilateurs imbécilles, ſe laſſeront de conſacrer la petiteſſe, la fauſſe grandeur, le crime : l'oubli devroit bien être la punition des ſots & des méchants.

Nous avions dans l'Inde une guerre à ſoutenir contre un Nabab ; Sidney occupoit un de nos premiers emplois

militaires. Dans une rencontre où nous obtînmes l'avantage, il appérçoit parmi les Marates un Européen qui combattoit avec furie ; cet homme s'étoit élancé dans nos bataillons ; il étoit pâle, égaré, tout couvert de ſang ; il avoit déja tué pluſieurs des nôtres ; au moment qu'il frappe les regards de Sidney, il étoit acharné ſur un ſoldat qui expiroit ſous lui. Cette action atroce excita dans l'ame de l'Anglois un mouvement de ſurpriſe preſque égal à ſon indignation ; il ne peut croire qu'une telle barbarie n'ait pas une cauſe : il ordonne qu'on ſe ſaiſiſſe de cet homme, & qu'on le lui amene vivant : on tombe ſur ce furieux ; on a de la peine à l'arracher de deſſus ſa proie, & on l'emporte privé de connoiſſance, & perdant tout ſon ſang, dans la tente de Sidney.

Notre compatriote approche de ce forcené : il lui trouve une phyſionomie noble & intéreſſante, de ces traits qui décelent une ame ſenſible. Sidney ne ſauroit concilier ce que le viſage de cet inconnu ſembloit annoncer, avec cet eſprit de fureur qui l'avoit précipité dans le combat : il fait panſer avec

ſoin ſes bleſſures. Malheureux jeune homme, s'écrie Sidney en le regardant! peut-on avoir une phyſionomie ſi touchante, avec une ame auſſi cruelle, auſſi barbare? D'où peut naître une contrariété ſi révoltante?

On avoit bandé les plaies du priſonnier; il ouvre les yeux: — Voir encore le jour, des hommes, & ne pouvoir leur déchirer le cœur! ne pouvoir détruire toute la race humaine! ô Dieu!

Cet infortuné s'étoit élancé en proférant ce peu de paroles; il retombe, referme les yeux, & veut s'arracher les linges appliqués ſur ſes bleſſures: on s'oppoſe à ſes efforts, & il perd une ſeconde fois l'uſage des ſens. L'intérêt qu'il avoit fait naître augmente; Sidney recommande qu'on en ait un ſoin particulier, & il donne ordre qu'on l'avertiſſe, auſſi-tôt que le priſonnier viendra à ſortir de l'eſpece de léthargie où il étoit enſeveli. Il faut, dit notre reſpectable concitoyen, que cet homme ſoit ſubjugué par quelque violente paſſion, ou que des malheurs éclatants lui ayent rendu le genre-humain en horreur. Il n'eſt point de cœur

qui ſe livre de ſoi-même, & ſans être pouſſé par quelque grand mouvement, à un tel excès de cruauté.

Sidney eſt ramené auprès de l'inconnu par le ſentiment qui l'avoit déja prévenu en ſa faveur. A peine eſt-il arrivé, que le bleſſé r'ouvre une paupiere mourante, & tente une ſeconde fois de déchirer l'appareil. Notre Breton, cédant à ſa généroſité ordinaire, lui retient les mains : — Que faites-vous, Monſieur ? vous n'êtes pas parmi des ſauvages ; les Anglois ſont des hommes... — Des hommes, s'écrie avec un ſombre déſeſpoir l'étranger ! des hommes !... & voilà les monſtres que je voudrois étouffer ! S'il vous reſte une étincelle de pitié, que vous ne ſoyez pas tout-à-fait des lions, des tigres, laiſſez-moi courir à ma fin ; c'eſt ſa ſeule conſolation que j'attends, puiſque je ne puis entraîner au tombeau tous ces perfides humains... O Ciel ! termine des jours affreux ; délivre-moi d'une exiſtence qui m'eſt inſupportable.... Vos efforts, continue-t-il, s'adreſſant au généreux Sidney, ſont inutiles ; je ſaurai me procurer la mort malgré vos ſecours odieux.

A ces derniers mots, il ſe replonge la tête dans le lit, & il lui échappe une abondance de ſanglots.

Ce ſpectacle attendrit Sydney de plus en plus; il redouble encore ſes attentions pour ce malheureux, & en prend les mêmes ſoins qu'un pere tendre eût pris de ſon fils.

Le malade, par degrés, & comme malgré lui, revenoit à la vie; on l'entendoit pouſſer de profonds gémiſſements; il verſoit ſouvent de ces larmes que les ames ſenſibles, qui ſavent diſtinguer les diverſes expreſſions de la douleur, reconnoiſſent pour être les larmes du cœur, bien différentes de celles que fait couler la foibleſſe ou la triſteſſe puſillanime.

Le priſonnier enfin parut être forcé de céder aux ſoins généreux de notre concitoyen; il ſe montra même plus tranquille; & le regardant avec des yeux moins farouches : Quoi ! Monſieur, lui dit-il, vous êtes un homme, & vous n'avez pas un cœur de fer ! ah ! croyez... ſoyez perſuadé que je ſuis capable de reconnoiſſance... Mais, Monſieur, quel eſt votre eſpoir? de me conſerver la vie, la vie, qui eſt pour

moi la ſource des maux les plus cruels, les plus inouis ! Oh ! puiſqu'enfin j'ai trouvé un être compatiſſant, laiſſez-moi mourir ! par pitié, ne retenez point mon dernier ſoupir : ce n'eſt plus qu'un ſouffle que j'abandonne au Créateur. Eh quoi ! interrompt Sidney en prenant avec bonté les deux mains de l'inconnu, vous ne voulez pas m'aimer ! Je ſuis Anglois, vous me paroiſſez François : mais il n'y a point d'ennemis pour le cœur de Sidney ; il ſaura vous conſoler... il eſt l'ami des infortunés. — Il ſeroit des amis !... Ah ! Monſieur, j'ai trop vécu ; mon ame eſt accablée de douleur ; vous m'avez vu égaré, furieux, m'acharnant ſur des hommes... ils m'ont rendu barbare !

A ce mot, un torrent de larmes ameres s'échappe dans ſon ſein ; il reprend : Non, Monſieur, je ne ſuis point un cruel, un monſtre ; j'ai un cœur, oui, j'ai un cœur, & c'eſt-là mon ſupplice !

Il répand de nouvelles larmes. Sidney l'embraſſe : — Allons, jeune homme, du courage ! mon ame vous eſt ouverte ; je n'en doute pas, la cruauté

ne vous eſt point naturelle : vous n'êtes point barbare ; à travers cet excès de fureur, j'ai démêlé votre caractere : il étoit empreint ſur votre front, au milieu des traces de ſang qui le ſouilloient. — Eh ! Monſieur, je ſuis bien loin d'être inhumain ; jugez de mon déſeſpoir : ils m'ont contraint à me dégrader, à me dénaturer.... je me fais horreur à moi-même ! Hommes ſi indignes de ce nom.... vous ſavez, cruels, ſi j'étois fait pour vous aimer ! — Mais, cher étranger, où avez-vous donc vécu ? parmi les monſtres des forêts ? — Plût au Ciel que je n'euſſe pas eu d'autre ſociété ! Eh ! quelle bête féroce eſt plus à craindre que l'homme ! c'eſt parmi mes ſemblables, chez le peuple le plus doux, le plus poli que j'ai vécu, en France, à Paris.

Sidney l'amene inſenſiblement à lui confier ſes peines ; il ſe releve ſur un bras, cherche à raſſurer ſa voix languiſſante : — Vous me paroiſſez digne que je me juſtifie à vos yeux : apprenez donc mes malheurs, & jugez ſi ma haine pour la vie & pour les humains n'eſt pas fondée.

Paris m'a vu naître ; je ſuis originaire d'une Province où la nobleſſe eſt peu favoriſée de la fortune ; tous mes aïeux ont ſervi avec honneur ; mon pere avoit cru trouver dans la Capitale la récompenſe de leurs ſervices, & ces diſtinctions qui ſeules peuvent flatter & payer la vertu : c'eſt au vice qu'il faut abandonner le faſte & l'éclat de l'or. Entraîné par un parent maternel qui s'étoit oppoſé à ſon goût pour les armes, mon pere avoit cédé, & embraſſé un état où l'intrigue & l'art de s'enrichir doivent néceſſairement appuyer le mérite. Il ne fut que trop puni de ſa complaiſance ; loin d'acquérir du bien, il perdit même celui qu'il avoit reçu de ſa famille. Trompé par des eſpérances ſur leſquelles vingt ans de revers aſſidus n'avoient pu l'éclairer, il crut adoucir ſa triſte ſituation, en épouſant une Demoiſelle très-bien née, qui joignoit à la beauté une ſageſſe inaltérable, & fortifiée par d'heureux principes. Ma mere partagea avec fermeté la malheureuſe deſtinée de mon pere ; ſon courage augmenta avec ſes diſgraces ; elle eut à combattre plus que l'infortune, les ſéductions audacieu-

ſes de ces hommes puiſſants, qui, ne croyant point à la vertu, imaginent que rien ne leur doit réſiſter, parce qu'ils ont pour eux le crédit & l'opulence. Deux de mes freres moururent les armes à la main; ma mere ſurvécut peu à cette perte; de tous ſes enfants, il ne reſtoit qu'une fille & moi; mon pere avoit beaucoup de peine à nous élever; l'indigence même commençoit à nous preſſer.

Je paſſerai rapidement ſur mes premieres années. J'étois né ſenſible: c'eſt-là, Monſieur, la principale ſource de mes infortunes & de mes chagrins. Mon ame ſe peignoit ſur ma phyſionomie: elle n'exhaloit que l'humanité, la tendreſſe; funeſte préſent du Ciel! Je m'affermiſſois dans l'idée que la vertu, la probité, la ſenſibilité peuvent rendre heureux, que les hommes étoient obligeants, empreſſés à conſoler, à ſecourir leurs ſemblables. Je n'étois pas ſorti du berceau, que j'avois déja des livres entre les mains; voilà les premiers ſéducteurs qui m'ont égaré! qu'ils m'ont trompé cruellement! C'eſt dans ces miroirs impoſteurs que j'avois obſervé & étudié la race humaine. J'avois

lu qu'il y avoit des héros, des ſages, des cœurs bienfaiſants, des amis zélés, des hommes en un mot, & mon ame aimoit à s'ouvrir à cette chere illuſion, & à s'en remplir; je regardois la politeſſe comme l'expreſſion fidelle du ſentiment; je ne pouvois pas croire que la bouche ne fût point l'organe du cœur; tout ce qu'on me diſoit avoit pour moi l'attrait de la vérité: c'eſt avec cette façon de penſer, ou plutôt de ſentir, que j'entrai dans le monde. Ma naiſſance, quelque goût que j'avois pour ces chimeres, qu'on appelle les beaux-arts, & qui ne ſervent, dans la plupart des hommes, qu'à affoiblir & effacer la nature, au-lieu qu'elles l'affermiſſoient & enflammoient en moi, mon extrême envie de plaire, ce beſoin d'aimer que je répandois ſur tout ce qui m'entouroit, ma candeur enfin, ce ſont les titres que j'apportois dans la ſociété, & je leur attachois quelque valeur. Je ne tardai pas à croire à tous les menſonges groſſiers de la vie; j'embraſſai avidement tous les fantômes, ceux mêmes qui ſont les plus faciles à s'évanouir; je crus aux grands, aux amis, aux bienfaiteurs, aux honnêtes gens, aux ames

compatiſſantes, à ces ames ſublimes qui aiment la vertu pour elle-même ; je crus à tout ce qui devoit être, & qui n'eſt pas. J'avois reſpiré avec la vie une hauteur d'ame qui répugnoit à ce qu'on appelle le talent de faire fortune. J'étois d'une délicateſſe peut-être trop ſcrupuleuſe ſur les moyens, ces ſoupleſſes parées du coloris de la bienſéance, & qu'arrache ſouvent la néceſſité, me paroiſſoient des baſſeſſes honteuſes & dégradantes, & je penſois que mes amis, car les amis étoient ma chimere favorite, me ſauroient quelque gré de cette nobleſſe de caractere. Je cherchois à mériter l'eſtime qu'ils ſembloient me prodiguer : mais ſur-tout j'étois jaloux de conſerver ma propre eſtime, ce ſentiment qui, ſeul, maintient la dignité de l'homme. C'étoit toujours d'après mon cœur que j'agiſſois : il guidoit toutes mes démarches ; ſon approbation étoit mon premier objet ; & s'il me l'eût refuſée, celle d'autrui, les ſuffrages de la terre entiere ne m'en auroient pu dédommager. Les plus brillantes ſociétés m'ouvroient l'entrée de leurs maiſons. Je ne vous parlerai point des femmes : j'ai beaucoup moins à m'en plaindre

que des hommes; elles ſavent répandre des graces juſques ſur leurs imperfections, & l'on pardonne leur légéreté, leurs inconſéquences, & leur foibleſſe de caractere, en faveur de leurs agréments. Du moins ont-elles une teinte de douceur & d'attendriſſement qui corrige le révoltant des mauvais procédés; elles n'offrent pas, comme les hommes, le tableau en grand de l'inſolence & de la dureté. Autre ſonge dont j'aimois à entretenir l'illuſion: j'imaginois que lorſqu'on étoit riche, on ne devoit connoître & goûter de bonheur que celui d'être utile, & de verſer des bienfaits. Hélas! c'étoit le ſeul plaiſir que j'enviois à l'opulence.

Au milieu de cette ivreſſe, je m'apperçus qu'il falloit m'occuper ſérieuſement de moi; je voyois l'adverſité approcher à grands pas; on me diſoit que j'avois des talents, & qu'il me ſeroit aiſé de dompter mon inflexible deſtinée. Que vous dirai-je, Monſieur? me voici arrivé au moment où les hommes ſe préſentent à mes regards dans leurs véritables attitudes: le flambeau de l'infortune éclaire bien plus que celui de la raiſon. Mon pere m'an-

nonce que la perte d'un procès vient d'entraîner ſa ruine totale ; il n'avoit eu d'autre appui que ſon bon droit. Je n'eus pas beſoin d'être excité par le devoir; le penchant ſeul me dictoit ce que je devois faire. Durant quelques années, je ſaiſis tous les moyens honnêtes de procurer à mon digne pere des adouciſſements dans ſon indigence; il étoit pauvre, & il en devint plus cher & plus intéreſſant à mon cœur; je prononçai le nom ſacré de pere avec plus de reſpect & de tendreſſe. Admis dans les cercles des Grands, je me flattois qu'ils ſeroient attendris ſur mes peines ; ſans rougir de ma ſituation, ni ſans m'enfler de cet orgueil ridicule dont ſouvent s'étaye le malheur, je découvris la fâcheuſe extrêmité où j'étois réduit; je leur préſentai ſur-tout les larmes de mon pere, une longue vie irréprochable, les derniers ſoupirs d'une honorable vieilleſſe: ils mirent dans leurs promeſſes une dignité familiere, & me développerent tout le faſte & toute la morgue du protecteur, à moi qui aurois cru les avilir, ſi j'avois été aſſez mépriſable pour deſcendre au rôle de protégé. Inſenſé!

je les aimois, & l'on ne ſauroit aimer que l'on ne s'avoue dans l'ame une certaine égalité, ſans laquelle ne peuvent exiſter, ni amitié, ni même plaiſirs de ſociété. Ces eſclaves de Cour ont d'autres eſclaves plus dénaturés cent fois que leurs maîtres, & ces lâches valets me firent boire le malheur & l'humiliation juſqu'à la lie; cette premiere épreuve me pénétra d'indignation. Croiriez-vous, qu'un de ces *petits grands*, diſoit un jour à pluſieurs de ſes pareils, à propos de quelques plaintes touchantes & énergiques qui m'étoient échappées : *Il ſeroit fâcheux que cet homme fît fortune! il eſt amuſant avec ſes plaintes : cela lui donne un reſſort d'imagination qui produit des ſaillies divertiſſantes.*

Ne voulant donc pas ſervir de ſpectacle ni de parure à l'oiſiveté cruelle de ces barbares élégants, je crus que je trouverois dans les gens de lettres, ces ſentiments que leurs prétendus Mécenes m'avoient refuſés. Je me diſois : Oh! ces précepteurs des hommes doivent poſſéder toutes les vertus : ils en font à chaque inſtant l'éloge; il leur prêtent ſur le théâtre tous les charmes

de l'eſprit, toute la force du génie. Que ſera-ce des Philoſophes, de ces Sages qui ne ſont enflammés que de l'amour de l'humanité, qui de ce mot ſanctifient tous leurs diſcours, toutes leurs pages, qui ont évalué toutes les chimeres dont les autres hommes ſont la dupe, & qui ne reſpirent que leur inſtruction & leur bonheur ? Je volai à ces eſpeces de légiſlateurs de la raiſon humaine, avec une noble confiance ; je verſai mes larmes dans leur ſein : leur ſein fut une terre aride où mes pleurs ſe perdirent, ſans aucune ſorte de conſolation ; je vis avec douleur que l'eſprit, bien différent du génie, eſt un impoſteur qui prend tous les maſques ; que ces ſuperbes déclamateurs, ces froids panégyriſtes des vertus, étoient de vils charlatans qui ſe rioient tout bas de l'enſeigne qu'ils affichoient, qu'en un mot, ils étoient durs par ſyſtême ; que, hors d'eux, de la ſphere étroite de leur petite réputation, hors de leurs intérêts, ils étoient étrangers à tous ces plans de politique & de ſageſſe qu'ils conſignoient avec un faſte dégoûtant dans leurs compilations informes : je fus convaincu qu'ils étoient dévorés plus encore que tous

les autres humains, d'envie, d'avarice, de vanité, d'ambition, d'amour-propre, de haine; que leur baſſe & inquiete jalouſie, leur ſourde méchanceté ne connoiſſoit rien de ſacré, & étoit toujours prête à s'immoler de nouvelles victimes; qu'ils étoient d'autant plus coupables, qu'ils avoient plus d'expérience & de lumieres.

Je ne vous offrirai point des détails plus cruels les uns que les autres; je reçus mille outrages; mon cœur fut percé de mille coups, & ces bleſſures ſi profondes, ſi vives, ſe multiplient à l'infini pour les malheureux. A l'égard des riches, ma rage ſe ranime à cette ſeule idée; ils ſont proſtitués à tous les vices, à tous les crimes; leur inſolence peut ſeule égaler leur inhumanité; ils ne prennent pas même la peine de cacher l'airain de leur ame, au-lieu que les Grands s'efforcent de parer leur dureté d'un extérieur de politeſſe. Il ſemble que l'opulence ſoit un titre pour ceſſer d'être homme; & le ſpectacle, ſans doute, le plus indifférent pour ces vils favoris de la fortune, ce ſont les ſouffrances du malheureux; peut-être même cette image augmente-elle leur bonheur,

bonheur, grace à la perverſité qui les dénature ! Oui, Monſieur, les forêts, les cavernes ne renferment point d'êtres plus féroces ! Ah ! ſi un infortuné veut s'arracher à ſa douleur, à la conſcience de ſa miſérable ſituation, qu'il rejette, qu'il fuye la ſociété des riches, qu'il eſpere plutôt des ſecours du dernier des indigents : il en obtiendra du moins la pitié, ce ſentiment de compaſſion qui conſole, & qui arrête les larmes du cœur.

Ce n'eſt pas à moi que quelqu'un aura le front de dire que je n'ai point vu dans leur véritable jour, ces diverſes eſpeces de monſtres qu'endurcit l'opulence. Que je les hais ! & que, dans mon cœur, je les ai couverts de la boue du mépris le plus diffamant ! Le bourgeois hébêté pourroit penſer, ſentir, s'il avoit la force de ſe dégager de cet eſprit ſervile d'imitation, qui le rend le ſinge mal-adroit des grands, & lui inſinue cette funeſte paſſion du luxe, la mort de tout ſentiment d'honnêteté. Il ſe courbe tout entier ſous le travail de ſa fortune, parce qu'il attache ſa conſidération, ſes plaiſirs même, toute ſon exiſtence, à la fortune; il calcule

par ſes revenus les degrés de ſon bonheur & de ſa vanité, cette vie factice, le tourment de la vie réelle. Mes chagrins n'auroient fait que gliſſer ſur cette claſſe d'hommes, à qui cependant il ne manque que de céder à ſon bon naturel pour être de la premiere eſpece. Pour ce qu'on appelle le peuple, c'eſt de la fange à peine animée, qui ne ſe conduit que par un intérêt ſordide, dont le groſſier méchaniſme eſt aiſé à ſaiſir : ils pleureront ſur le ſort d'un infortuné, &, dans le même inſtant, ils lui perceroient le cœur, ſi ſa mort leur faiſoit gagner un denier de plus que ce qu'ils retirent de leurs travaux.

J'avois enfin parcouru tous les états; & j'aſpirois à découvrir un homme. Ce cœur ſenſible, me dis-je, ſera parmi ces créatures arrachées aux preſtiges du monde, qui profeſſent une religion, l'ouvrage d'un Dieu de bienfaiſance, qui, tous les jours, vont au pieds des autels ſe pénétrer du pur eſprit du chriſtianiſme. Ces derniers coups, Monſieur, m'étoient réſervés : c'eſt-là que j'ai trouvé des ſéchereſſes de ſentiment, le tuf de la dureté même. La pieuſe

inhumanité eſt la plus barbare de toutes. J'en ai reçu des conſolations plus mortifiantes, plus homicides que des outrages. Quelle compaſſion que celle d'un faux dévot!

Alors déſeſpéré, plein d'une ſombre fureur, je tombe aux genoux de mon pere: — O mon pere, nous touchons à la plus affreuſe extrêmité; je me flattois que ma jeuneſſe vous ſerviroit d'appui; mes eſpérances s'évanouiſſent; tous les cœurs ſont fermés à mes larmes, & elles ne coulent que pour vous: ah! qu'allez-vous devenir? Tout ce qui plaira, mon cher enfant, au Maître ſouverain, me répond le digne vieillard; me ſeroit-il difficile de mourir? je ſuis au bout de ma carriere. C'eſt toi qui m'arraches des pleurs, ô mon fils! ma vie, tout mon bonheur étoient en toi, & je vais expirer en te laiſſant pour héritage mes larmes & mon adverſité. J'ai vécu: près de ſoixante ans d'un malheur inſurmontable doivent enfin m'avoir appris à ne plus rien attendre des hommes; leur barbarie inflexible ne m'étonne plus; tu aurois fait naître ma ſurpriſe, ſi tu m'euſſes annoncé que tu avois trouvé

une ame ſuſceptible de compaſſion; il n'en eſt point, non, il n'en eſt point qui ayent un caractere conſtant d'humanité; s'il leur échappe des ſentiments ou des actes de pitié & de bienfaiſance, c'eſt par intervalle; elles retournent bientôt à cette dureté qui fait leur eſſence. L'homme, mon fils, eſt bien différent de ce que nous promet ſon nom! Va, Dieu eſt le ſeul qui ne trompe point; ce n'eſt plus qu'à lui qu'il faut avoir recours. Que mon ſort ne t'inquiete pas; il eſt à ſon terme: cherche ſeulement à conſerver tes jours, ces jours qui ſont réellement les miens, & laiſſe-moi ſur le bord de ma foſſe, où je tomberai ſans peine, ſi l'Etre ſuprême ſe déſarme à ce prix, & rend ſur la terre mon cher enfant plus heureux.

A ces mots, mon tendre pere me preſſe dans ſes bras avec des ſanglots, me ſerre contre ſa poitrine... Ah! Monſieur, cette image eſt encore ſous mes yeux!

Il eſt inutile de vous préſenter toutes les démarches humiliantes & ſans effet où je deſcendis: c'étoient autant de degrés de douleur par leſquels je

paſſai, & qui m'enfonçoient de plus en plus dans le malheur. Je n'enviſageois que mon pere, & ſon infortune : voilà le ſeul objet qui frappoit mes regards, le ſeul motif qui me déterminoit. Dans ma médiocrité, le dirai-je, Monſieur ? dans mon indigence même, ſi j'avois goûté la douceur de rendre quelques ſervices ; ſouvent j'avois fait plus que de me priver du néceſſaire : je m'étois expoſé aux humiliations, aux menaces d'être traîné en priſon, pour obliger des infortunés ; je leur avois, en quelque ſorte, ouvert mon cœur pour les ſoulager ; après de telles actions, comment ne me ſerois-je pas flatté que j'avois des amis ? & tous ces amis ſe perdirent à mes yeux comme de foibles vapeurs ; ils ne me laiſſerent voir que des ingrats, ou des ennemis implacables, acharnés à ma perte & à celle de mon pere : quel étoit mon crime ? je les avois vus dans l'abaiſſement de la miſere, & ils avoient eu beſoin de mes ſecours.

Il nous reſtoit une reſſource : ma ſœur arrivoit à l'inſtant d'Amérique ; elle avoit épouſé un Gentilhomme, qui, ſans être opulent, ſe trouvoit dans une

ſituation agréable ; il aimoit beaucoup ſa femme, & elle avoit reçu de mon pere les marques de bonté les plus tendres. Je ne doutai pas un moment qu'elle n'engageât ſon mari à nous être de quelque utilité dans des circonſtances ſi preſſantes ; ils venoient d'acheter une terre à peu de diſtance de Paris. Je cache avec ſoin mon projet à mon pere : je craignois d'allarmer ſa délicateſſe ; je vole vers ma ſœur qui m'oppoſe une froideur que mon amitié m'empêcha d'abord de remarquer. Je lui fais part de nos peines ; elle apprend le ſujet qui m'amenoit : à chaque parole, ſon viſage s'altéroit, & perdoit des traits d'attachement & de familiarité ; ſon inſenſibilité la trahiſſoit & ſe déployoit par degrés ſur ſon front. Elle me répond, en balbutiant des mots entrecoupés, que ſon mari n'avoit pas entiérement acquitté l'achat de ſa terre, qu'il avoit des enfants, que les devoirs d'une mere étoient de s'immoler à ſa famille. Mon pere, ajouta-t-elle, a manqué de conduite ; il a rendu ſervice à des parents, à des amis qui aujourd'hui ſont plus riches que nous : qu'il leur découvre ſon état ; j'en ſuis fâchée, je

ne puis que le plaindre. Et vous, continue-t-elle en prenant le ton protecteur, avec vos talents, par quelle ſingularité n'obtenez-vous pas une place ? Il faut ſe dompter, ſe conformer à ſa ſituation... ſi vous étiez venu en Amérique... vous n'aurez jamais l'eſprit de la fortune. — Je n'aurai jamais un cœur de fer, le cœur d'une ſœur dénaturée. Adieu, barbare ; votre pere expire de miſere, & c'eſt vous qui le laiſſez mourir, vous qu'il aimoit ſi tendrement ! Allez, malheureuſe, puiſſent vos enfants ne vous pas punir de votre crime ! vous ne me reverrez jamais.

Je m'arrache avec précipitation de cette déteſtable demeure. Je reviens auprès de mon pere ; je veux lui dérober ce nouveau ſujet de chagrin : il peſoit trop ſur mon cœur, il m'échappe : — Sachez ce qui m'a éloigné de vous pendant quelques jours. J'ai cru que vous aviez encore une fille, que j'avois encore une ſœur : j'ai rencontré un monſtre d'inhumanité ; mon pere, elle m'a refuſé les moindres ſecours, des ſecours pour vous, & elle vous doit la vie, ſon état ! Mon enfant, repart le vieillard courageux, qui s'effor-

çoit de repouſſer ſes pleurs, ſans doute; c'eſt un coup affreux d'eſſuyer des traits de dureté de ceux qui tiennent de nous leur être, que nous avons portés dans nos bras, preſſés contre notre cœur... c'eſt le comble de l'infortune : mais, mon Dieu & mon fils, pourſuit-il en m'embraſſant, & en me couvrant de ſes cheveux blancs & de ſes larmes, me conſolent ; ils recevront mon dernier ſoupir. Il faut encore pardonner à ta ſœur ; elle eſt dépendante d'un mari : & ſes enfants.... — Eh ! mon pere, c'eſt-là ce qui devoit lui faire ſeutir tous vos droits !

Vous pleurez, interrompt l'inconnu ! hélas ! Monſieur, je ne vous ai encore rien dit.

On plonge mon pere, mon malheureux pere dans le fond d'une priſon ; je vais me jetter aux pieds du créancier impitoyable ; je les embraſſe avec des cris ; il n'eſt point de prieres, point d'humiliations auxquelles je ne m'abaiſſe : rien ne peut l'attendrir ; il me repouſſe avec férocité ; & j'ai été couvert de tant d'opprobres, ſans me venger ! je ne lui ai point arraché la vie ! L'infortune anéantit, & c'étoit celle de

mon pere qui rempliſſoit toute ma ſenſibilité ; j'en étois pénétré. J'implorai tous les ſecours les plus foibles, les plus ſacrés : ils me furent tous refuſés. Je me défis du peu d'effets que je poſſédois. Enfin, Monſieur, je vais vous offrir le tableau le plus horrible & le plus déchirant : Mon pere en priſon, y ſuccombant ſous l'indigence, n'ayant d'autre ſoutien, d'autre conſolateur que ſon fils malheureux, ſon fils abandonné de la terre entiere, dénué lui-même de tout, entouré de monſtres, de rochers... Monſieur... je ſuis homme de condition... j'ai l'ame la plus haute, la plus éloignée de ramper... il s'agiſſoit d'un vieillard, d'un pere dont je retenois le dernier ſoupir... la nature me parle ; la voix du ſang me crie : je m'immole ; je me dompte ; je me réſous pour ce pere infortuné à la ſituation la plus dégradante...

Ici des ſanglots étouffent la voix du priſonnier.

Généreux Anglois, le croiriez-vous ? que vais-je vous révéler ?... je fus réduit par ces cruels à demander l'aumône pour l'auteur de mes jours ; j'attendois la nuit, & d'une voix noyée

dans les pleurs, de cette voix ſombre, l'accent de la douleur profonde, je réclamois la pitié de ces monſtres dont j'aurois voulu déchirer le ſein.

A ces derniers mots, Sidney avec des larmes qui couloient le long de ſes joues, preſſe l'étranger dans ſes bras. — Excellente créature! que votre ame eſt belle! & que vous méritez des amis!

Je comptois, pourſuit l'inconnu, ces aumônes, quel mot, Monſieur! par autant de parties de mon cœur qui ſembloient ſe détacher de mon ſein; avec de ſi honteuſes & de ſi foibles reſſources, j'avois du moins la conſolation d'arrêter le ſouffle d'un pere expirant. Mais je n'étois pas aſſez briſé ſous le fléau de la fortune: on m'arrête comme un de ces miſérables de profeſſion qui mendient pour entretenir leur lâche & puniſſable fainéantiſe. Je crie aux tigres qui m'entourent: C'eſt pour mon pere, c'eſt pour mon pere que je ſuis deſcendu à cette baſſeſſe; il eſt en priſon, & ſa vie dépend de ma promptitude à lui porter des ſecours; au nom de l'humanité... ſi vous avez un pere...

On ne m'entend point; on m'enferme dans une eſpece de cachot deſ-

tiné aux malfaiteurs. Je demande à être traîné aux pieds du Magiſtrat; j'y ſuis conduit; il s'arme d'abord d'un front ſévere, & me fait les queſtions d'un juge qui va prononcer contre moi. Hélas! Monſieur, lui dis-je, oui, je demandois l'aumône; aſſurément, je ne ſuis pas fait pour m'abaiſſer à des moyens ſi ignominieux; je ſuis homme de naiſſance, & je ſaurois peut-être mourir mieux que tout autre: mais, Monſieur, mon pere eſt dans la plus affreuſe miſere; il eſt en priſon, & c'eſt pour lui que je réclamois la charité publique, la charité pour l'auteur de mes jours! Le Magiſtrat touché me renvoye, & me promet ſon appui; il meurt, & je perds avec lui toutes mes eſpérances.

L'âge enfin eſt le ſeul protecteur qui agiſſe en faveur de mon pere; les loix lui ouvrent la porte des priſons; il en ſort; j'obtiens ſur un vaiſſeau marchand un poſte des plus médiocres, & qui me procuroit à peine de quoi vivre. Vous concevez que mon premier ſentiment fut pour mon pere; je cours à lui; nous ſommes impatient de nous rendre au lieu fixé pour notre embarquement; je prends mon pere dans

mes bras, & je le porte au vaiſſeau. Allons, cher & malheureux pere, hâtons-nous de fuir cette terre de crimes, où la vertu, l'humanité ſont écraſées ſous les pieds inſolents du riche & du coupable; abandonnons les ſauvages d'Europe : les tigres d'Aſie nous ſeront peut-être moins cruels; puiſque j'ai de quoi entretenir mes déplorables jours, vous vivrez, ô mon pere! vous vivrez... Hélas! je n'ai d'amis que vous! oublions juſqu'au nom de ma patrie! eh! mon pere... ce n'eſt pas aux malheureux qu'il convient d'aimer!

Je ne vous ai raconté juſqu'ici qu'une partie de mes diſgraces: mon cœur en connoît d'autres, Monſieur, &, ſans doute, les plus ameres, après celles que me faiſoit éprouver la déplorable ſituation de l'auteur de mes jours.

Les infortunés ont l'ame plus préparée que celle des heureux à recevoir les impreſſions de la tendreſſe; le malheur entraîne avec ſoi une ſombre mélancolie où ſe concentrent les grandes paſſions, & d'où elles s'échappent: j'ceſai donc aimer. Je vous dérobe des détails que je dois éloigner. L'objet de mon amour étoit une jeune perſonne, fille

unique, & qui avoit des prétentions à une fortune trop conſidérable, pour que je m'expoſaſſe à demander ſa main. Et quelle femme auroit voulu partager l'effroyable deſtinée qui me pourſuivoit ? La raiſon, l'honnêteté m'impoſoient donc la néceſſité de me taire, tout m'ordonnoit de ſubjuguer un penchant qu'il m'étoit défendu d'inſpirer. Je n'écoutai point la raiſon, le devoir; je fermai les yeux ſur mon affreux état: j'écoutai l'amour; je ne vis que les charmes de Julie; c'eſt le nom de l'adorable perſonne qui régnera dans mon cœur juſqu'au dernier ſoupir. Elle vola, en quelque ſorte, au-devant de mon aveu, ſoit qu'elle m'aimât autant que je l'aimois, ou ſoit qu'elle attachât de la délicateſſe à prévenir l'ardeur timide d'un infortuné, & qu'elle voulût, par ſa tendreſſe, me dédommager de mes peines, & me conſoler. La généroſité prête une nouvelle flamme à l'amour, & alors il a d'autant plus de pouvoir, qu'il prend à ſes propres yeux les traits & toute la grandeur de la vertu. Nous nous dîmes enfin tous deux que nous brûlions l'un pour l'autre. Que ces épanchements verſoient de douceurs dans

mon ame ! quelles délices je goûtois à me proſterner aux pieds de Julie, comme à ceux de ma divinité ſuprême !... Non, Monſieur, il n'y a que les malheureux qui ſachent aimer, & c'eſt pour eux que cette paſſion a toute ſa force & tout ſon enchantement. Quelle volupté m'enivroit, lorſque c'étoit la main de ma maîtreſſe qui eſſuyoit mes larmes ! quelle plénitude raviſſante ſes aſſurances de m'aimer toujours apportoient dans mon ſein ! Julie m'aidoit à ſupporter le fardeau de la vie; notre amour, malgré ſa vivacité, étoit exempt de remords; la vertu n'avoit rien à nous reprocher. Cette paſſion dévorante étoit l'unique ſecret que j'avois pour mon pere.

Un parent de la Demoiſelle lit dans nos cœurs : de jeunes perſonnes connoiſſent peu l'art de la diſſimulation; il me demande un entretien particulier. Monſieur, me dit-il, je débuterai avec vous par une confiance qui ne vous offenſera point; je crois que vous méritez l'eſtime de tous les honnêtes gens, & on vous l'accorde déja, malgré votre extrême jeuneſſe; vous êtes d'une naiſſance & d'une figure qui ſemblent

m'assurer que la probité vous conduira. Je me suis apperçu que ma niece étoit peut-être trop pénétrée des sentiments qui vous sont dus ; je vous le redis avec plaisir, Monsieur, vous me paroissez avoir l'ame délicate & éclairée sur les devoirs de l'honneur ; vous êtes sans bien, & ma niece aura quelque fortune... Je le sais, Monsieur, interrompis-je avec quelque dépit, je sais que votre niece est la plus adorable des femmes, & que je suis le plus malheureux des hommes ; je n'ai point vu ses richesses, Monsieur, j'ai vu ses charmes, ses vertus. Oui, il y auroit de la lâcheté à moi de vous le cacher : j'aime éperduement la divine Julie ; je mourrois mille fois plutôt que de cesser de l'adorer ; c'est un sentiment trop cher, trop nécessaire à mon cœur, & il ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je pourrois, Monsieur, vous offrir l'avantage de ma naissance ; vous dire que j'ai droit de prétendre à tous les emplois : mais qu'est-ce que la naissance, la vertu, la pure tendresse, quand on est sans fortune ? Je l'ai trop éprouvé ! voilà mon crime, Monsieur... eh bien ! vous me connoîtrez, vous me connoîtrez...

Je quitte bruſquement ce parent de Julie en verſant un torrent de larmes; j'ai pourtant la force de me contraindre en préſence de mon pere : mais lorſque je me trouve ſeul, c'eſt en ce moment que je reſſens toute l'horreur de ma ſituation. Renoncer à voir Julie ! renoncer à l'aimer ! étois-je capable d'un tel effort ? Je pouvois mourir privé de ſa vue : mais vaincre une paſſion qui étoit mon ame même ! jamais le cœur humain ne fut livré à des combats plus violents; non, jamais il ne fut plus bouleverſé.

Au milieu de ce déſordre de ma raiſon & de tous mes ſens, la vérité, l'honneur faiſoient entendre leur voix : — Ne ſuis-je pas inſenſé, coupable même de ſéduction, de céder à un penchant qui bleſſe les intérêts de ce que j'aime le plus au monde ? Un amour qui ne ſait pas ſe ſacrifier, connoît-il la délicateſſe & toute l'étendue du ſentiment ? quelle eſt donc ma tendreſſe ? je balance à m'immoler à tout ce que j'adore ! goûtons le plaiſir d'aimer aſſez Julie pour m'oublier, pour m'anéantir entiérement; n'enviſageons qu'elle ſeule; rendons à cette fille divine tous les

droits que la pitié, ſans doute plus que l'amour, ſemble m'avoir donnés ſur ſon cœur; qu'elle ſoit heureuſe, & que j'expire de mille morts !... Qu'elle ſoit heureuſe... & le ſera-t-elle, ſi un autre me ravit ſa main ? Quel eſt le comble du bonheur ſur la terre, ſi ce n'eſt l'amour véritable, un amour auſſi vif, auſſi pur, auſſi vertueux que le nôtre ? Perſonne, non, perſonne n'aimeroit Julie comme je l'aime; & elle partage mes tranſports; elle jouira de la félicité même; elle trouvera tout dans un cœur qui ne ſent & ne reſpire que par le ſien; ma naiſſance appuyée de ſa fortune, m'élevera à des places qui dédommageront ſa famille de mon adverſité... La dédommager du malheur où je l'entraînerai, car mon affreuſe deſtinée eſt une contagion que je répands ſur tout ce qui m'environne ! dérober Julie à l'éclat qui l'attend & qui lui eſt dû ! vouloir qu'elle verſe avec moi des larmes, qu'elle ſe couvre de mon humiliation !... je n'aurai point cette barbarie; content d'adorer Julie en ſecret, il me reſtera encore la ſatisfaction de répandre des larmes pour elle.... je hâterai l'inſtant de ma mort; je m'ar-

racherai une vie odieuſe... & mon pere ! qui prendra ſoin de ſes jours ?

Je n'achevois pas ces mots, que ce digne vieillard s'offre à ma vue ; je cours à lui, comme emporté par un mouvement involontaire ; je tombe à ſes genoux : O le plus tendre des peres, lui dis-je au milieu des ſanglots, vous me voyez dans une ſituation.... eh ! pourquoi m'eſt-il défendu de mourir ? Il me releve promptement, m'embraſſe avec cette effuſion de l'ame qui caractériſe la tendreſſe paternelle : — Qu'as-tu, mon cher enfant ? quel nouveau coup nous menace ? — C'eſt moi, mon pere, c'eſt moi que tous les coups ont frappé ! J'ai du moins cette conſolation, que vous ne partagez pas avec moi l'excès de l'infortune ; pardonnez, ſi juſqu'ici je vous en ai fait un myſtere ; je ſens toute ma faute, j'en ſuis puni ; mon pere... j'aime, je ſuccombe ſous une paſſion que je dois étouffer. — Quoi ! mon fils, tu connoîtrois l'amour ! — J'en reſſens toutes les fureurs, tous les maux ; mon état n'étoit pas aſſez déplorable !

Enfin, Monſieur, j'apprends à mon pere l'origine & les progrès malheu-

reux d'un penchant que j'emporterai dans le tombeau ; je ne lui cachai point le cruel entretien que je venois d'avoir avec ce parent de Julie, toutes les mortifications qu'avoient eſſuyées mon amour, ou plutôt mon orgueil. Mon pere m'écouta avec bonté ; ce n'étoit pas un cenſeur ſévere, un vieillard endurci par les diſgraces & par les années, qui combattoit ma tendreſſe : c'étoit un ami indulgent & ſecourable, qui me plaignoit & qui me conſoloit, en m'ouvrant les yeux ſur les dangers liés néceſſairement aux paſſions. Mon fils, me diſoit-il, ce dernier trait manquoit à tous ceux qui nous accablent. Nous ! oſer être ſenſibles ! aimer ! ſais-tu que c'eſt une eſpece de grace qu'on fait aux infortunés que de les laiſſer exiſter ? Cher enfant ! les malheureux ne ſauroient trop reſſerrer les beſoins de leurs cœurs. Hélas ! tu vois où l'amour conduit !

Ce reſpectable pere, s'arrête là en gémiſſant, & me ſerrant contre ſa poitrine : — Mon fils, ſi je n'avois pas aimé, aurois-je la douleur de ſouffrir dans un autre moi-même ? que dis-je ? tes malheurs me touchent mille fois plus

que les miens; j'ai peu de jours à vivre, & je te laiſſe peut-être une longue carriere de chagrins à parcourir : Quel préſent, mon fils, je t'ai fait, en te donnant la vie! Crois-moi : c'eſt ton ami qui te parle, qui t'embraſſe, repouſſe un ſentiment qui ne peut qu'ajouter à tes peines; on endure tout, juſqu'aux horreurs de la mort : mais on ne peut ſupporter l'humiliation, & la famille de Julie ne te pardonnera jamais notre adverſité. Accoutumons-nous à nous ſuffire à nous-mêmes; viens puiſer dans mon ſein des conſolations que tout l'univers nous refuſe; ayes le courage de ne plus chercher la préſence de Julie; tu l'aimes, dis-tu? — Si je l'aime, mon pere! jugez-en par le déſeſpoir où vous me voyez; c'eſt vous, c'eſt vous qui me retenez à la vie; mon foible appui vous eſt néceſſaire... — Hélas! mon fils, le fardeau de ma miſérable exiſtence ne t'embarraſſera pas long-temps; ce ſont tes ſeuls intérêts qui m'animent. Puiſque Julie t'eſt chere, ne vas pas ſuivre mon exemple; j'ai rendu ta mere malheureuſe : eh! qu'il eſt cruel de faire couler les larmes de ce qu'on aime!

j'adorois ta mere ; le même amour nous uniſſoit, & je l'ai vu ſouffrir, ſe deſſécher de douleur ſous mes yeux. Ah ! mon fils, quel ſpectacle ! épargne-toi ; épargne-toi de pareils tourments. N'arrache pas Julie au bonheur que tout ſemble lui promettre... &, ſans doute, je ſupporterois mon infortune avec plus de réſignation, s'il n'y avoit ſur la terre que moi ſeul de malheureux !

Je ne pouvois quitter les bras paternels ; on diroit que la nature a mis l'adouciſſement de nos maux dans le ſein des auteurs de nos jours. O Ciel ! que la mort eſt plus affreuſe, lorſqu'on ne peut exhaler la vie dans leurs embraſſements ! Que mon pere ne m'a-t-il fermé la paupiere !

Je lui obéis ; je ne retournai plus dans la maiſon de Julie : mais quel horrible ſupplice j'éprouvai ! combien de fois je fus prêt de manquer à la parole qui m'engageoit ! Je revoyois inceſſamment ſa demeure ; mes yeux y étoient toujours rappellés ; mon ame, ſi je puis le dire, ne la quittoit point. J'obtins enfin l'emploi dont je vous ai parlé. Je preſſai notre départ ; eh ! pouvois-je aſſez-tôt abandonner un

pays où tout paroiſſoit armé contre moi ?

Nous nous éloignons du rivage. Si je jettois quelques regards ſur la France, c'étoit pour me dire en ſecret : C'eſt-là que je laiſſe tout ce que j'adore ; chaque inſtant, chaque flot ajoute à l'intervalle qui me ſépare de Julie. Ç'en eſt fait, je ne la verrai plus ! non, je ne la verrai plus ! Cependant je lui avois écrit cette lettre au moment que j'entrois dans le vaiſſeau qui m'emportoit loin de cette partie du monde... où mon amour, où mon cœur eſt demeuré.

» Mes tranſports, divine Julie, peuvent enfin éclater. Je ne doute point » que vous ne ſoyez inſtruite des raiſons qui m'ont forcé à fuir votre » préſence ; votre parent eſt venu m'éclairer ſur mes devoirs ; il auroit pu » ménager davantage ma ſenſibilité : » mais il faut être malheureux comme » je le ſuis, pour connoître ces délicateſſes que le monde ignore ; & ne » ſuis-je pas au comble de l'infortune ? » je vous adore, je ne ſaurois avoir » d'autre ſentiment, & je ne puis aſpirer à votre main ! N'ayons point » de vanité aux regards d'une femme,

» qui mérite mon eſtime autant que
» mon amour. Hélas ! mon ſeul or-
» gueil étoit de vous idolâtrer. Julie,
» je ſuis le plus malheureux des hom-
» mes, & ce n'eſt que dans le Ciel que
» nos ames peuvent être unies. Arra-
» chez donc mon image de votre cœur :
» c'eſt moi qui vous en conjure ; la
» vôtre me ſuivra par-tout en Aſie,
» au bout du monde : je lui adreſſe
» mes regrets, mes larmes. Je vous
» aime plus que jamais, & je vous
» preſſe de m'oublier ; oui, oubliez-
» moi, oubliez-moi, faites le bonheur
» de votre famille, de celui qui eſt deſ-
» tiné... Ah ! Julie, qu'ai-je dit ? quelle
» idée inſupportable ! ma ſouveraine
» maîtreſſe.... un autre ſera votre
» époux ! c'eſt avec ce trait dans le
» cœur que je vous quitte, que je
» pars, que je vais mourir ; & com-
» ment vivrois-je ? il eſt impoſſible de
» réſiſter à cet excès du malheur. Ce
» ſont mes dernieres larmes, mon der-
» nier ſoupir que je vous envoye.
» Adieu, adieu pour toujours, mon
» adorable Julie ! lorſque vous rece-
» vrez cette lettre, mon ſort, n'en
» doutez point, ſera terminé ".

Et j'ai vécu, Monſieur, pour un pere.... Il n'eſt plus! avec quelle tendreſſe durant tout le voyage il eſſayoit d'adoucir mes maux! comme il ouvroit ſon ſein à mes pleurs. Nous arrivons en ce pays; un ſcélérat, guidé par le ſeul eſprit de méchanceté, me fait perdre mon poſte; nous ſommes précipités dans la plus affreuſe indigence; je vois mon pere défaillant de faim; je crie à l'humanité, je montre à tous les yeux ma déſolation, l'horreur de ma miſere, les rides reſpectables d'un vieillard expirant de beſoin, dans le ſein d'un malheureux fils, ſes cheveux blancs trempés de mes pleurs, ſa tombe prête à s'ouvrir: tous les yeux ſe détournent, tous les cœurs ſe ferment; je tombe à genoux: on me repouſſe, Monſieur, on me rejette! ah! l'humanité n'eſt point ſur la terre! les monſtres des Indes n'ont pas moins de férocité que les monſtres d'Europe. Enfin, Monſieur, nous nous traînons dans une caverne aux bords de la mer, c'eſt-là que mon pere ſuccombe dans mes bras; il veut me parler, il me fait ſigne que quelques aliments pourroient encore le rappeller à la vie: je cours chercher

chercher des herbes dont j'exprime le ſuc ſur ſes levres arides & mourantes; je le couvre de mes baiſers; je le ſerre contre mon cœur; j'appelle la nature à mon ſecours... il pouſſe le dernier ſoupir.

La douleur, le déſeſpoir, la rage s'emparent de tous mes ſens; je m'élance de la caverne; la fureur précipite mes pas; je vois un parti Indien qui alloit ſe battre contre des Européens: ceux-ci ſur-tout ſont les objets de ma haine & de mon indignation, eux qui ſe prétendent éclairés ſur les devoirs de la nature! eux qui ſe diſent les premiers des hommes!... Vous avez été témoin de mon emportement: j'aurois voulu détruire, anéantir la nature entiere... mon pere eſt mort... il eſt mort de faim... ah! Monſieur, pourquoi m'avez-vous ſauvé la vie? laiſſez-moi me délivrer d'un fardeau infupportable: vous connoiſſez tous mes malheurs; eh! le moyen de les réparer, & de ne pas mourir!... Vous me paroiſſez différent des hommes, de ces barbares... vous êtes ſuſceptible de pitié! ne reculez donc pas la fin d'une exiſtence ſurchargée de douleurs!

TAYLOR INST. OXFORD

Vous ne mourrez point, s'écrie Sidney, en l'embraſſant! Digne jeune homme! vous avez trouvé un cœur, un ami; ne croyez pas que tous les hommes ſoient des monſtres d'inhumanité; vous éprouverez qu'il eſt des ames ſenſibles : oui, je veux vous ſervir de pere... comment vous nommez-vous? — Mon nom eſt Volſan. — Eh bien! mon cher Volſan, vous ſerez mon fils... — Ah! Monſieur, on ne retrouve point un pere!

Sidney redoubloit de ſoin & de tendreſſe pour rappeller à la vie ce malheureux jeune homme. Il y avoit déja deux jours que ſa ſanté commençoit à ſe rétablir, quoiqu'il demeurât enſeveli dans un ſombre déſeſpoir. Sidney entre. Monſieur, lui dit auſſi-tôt Volſan, puiſque j'ai pu vous inſpirer quelque ſentiment de compaſſion, qu'on m'aide à retrouver cette caverne où mon malheureux pere... il m'a été impoſſible de lui conſerver la vie... du moins j'aurai la force de lui creuſer une foſſe, de lui rendre les derniers devoirs; ſes triſtes reſtes ne ſeront pas expoſés.., je verſerai ſur eux mes larmes, j'attacherai encore mes baiſers,

mes pleurs ſur cet infortuné qu'ont laiſſé périr ces hommes cruels... Je viens, mon ami, interrompt Sidney, pour vous réconcilier avec le genre humain... - Que dites-vous ? — Suivez-moi ſeulement, allons.

Il lui donne le bras, & le conduit à une tente prochaine.

Quel objet frappe les regards de Volſan ! Mon pere, s'écrie-t-il, je vous tiens dans mes bras !

On ne ſauroit exprimer ces ſituations; le François étoit tombé ſur le ſein d'un vieillard qui ne pouvoit prononcer que ces paroles entrecoupées : Mon fils ! mon cher fils ! cher enfant ! Tantôt il embraſſoit Volſan ; tantôt il alloit couvrir de ſes baiſers les mains de notre digne compatriote : — Vous me rendez mon fils, généreux Anglois ! vous rendez deux ames l'une à l'autre ! goûtez bien ce ſpectacle ; il eſt digne de la Divinité même ; c'eſt l'ouvrage délicieux de votre bienfaiſance.

Volſan r'ouvre les yeux. — Quoi ! mon pere, je vous revois encore ! vous vivez ! — Oui, mon fils ; & voilà, ajoute-t-il en montrant Sidney, l'auteur de notre bonheur ! C'eſt moi qui

ſuis aſſez heureux, interrompt l'honnête Breton, pour vous avoir donné cette preuve de ſenſibilité; croyez que ma félicité l'emporte ſur la vôtre. Mon cher Volſan, j'ai couru moi-même à la caverne que vous m'aviez indiquée; j'y ai trouvé votre pere entre les bras d'un Banian, qui cherchoit à ranimer ſes forces défaillantes; vous voyez qu'il y a des hommes; je l'ai fait tranſporter ici; vivez tous deux pour m'aimer... Pour vous adorer comme notre ſuprême bienfaiteur, reprend vivement le vieillard. Mon fils, pourſuit-il en s'adreſſant à Volſan, tu ne ſaurois témoigner aſſez de reconnoiſſance à cette ame généreuſe. J'expirois; par un dernier effort, je releve ma paupiere pour te voir encore; au-lieu de toi, un inconnu s'offre à mes yeux; il verſoit dans ma bouche une liqueur dont le prompt effet me met en état d'uſer de quelques aliments que cet étranger charitable m'avoit apportés, je revois enfin la lumiere: mais je ne voyois pas mon cher fils; il m'eſt rendu, & j'ai la ſatisfaction, continue-t-il, de rendre grace à un ſecond ſoutien de ma vieilleſſe.

Il veut ſe proſterner aux pieds de Sidney. Mon pere, que, faites-vous, dit notre digne concitoyen en le relevant & en le preſſant dans ſes bras? je vous le répete, je ſuis mille fois plus heureux que vous : j'oblige deux cœurs ſenſibles; regardez-moi déſormais comme votre fidele ami. Les Anglois, ajoute-t-il en ſouriant avec bonté, ne ſont pas toujours la guerre aux François.

Volſan & ſon pere, en s'avouant qu'il leur étoit impoſſible de s'acquitter envers Sidney, goûtoient le plaiſir des ames ſublimes, celui de faire céder la hauteur qui nous eſt ſi naturelle, aux douceurs de la reconnoiſſance. Et en effet, il y a plus de mérite peut-être à recevoir un bienfait, qu'à le diſpenſer; la vanité & la noble eſtime de ſoi-même peuvent ſe mêler à la généroſité, au-lieu qu'un cœur reconnoiſſant cede tous ſes droits de ſupériorité; ſon ſentiment eſt plus pur; le ſacrifice de l'orgueil, eſt, ſans contredit, l'effort des vertus humaines.

Si le bon Sidney étoit le modele des bienfaiteurs, nos deux François étoient les héros de la reconnoiſſance; lorſ-

qu'ils s'approchoient de leur ami, qu'ils lui parloient, ils laiſſoient couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les ames ſenſibles. Je n'ai encore rien fait, leur diſoit ſans ceſſe l'excellent Anglois; ce n'eſt pas aſſez de vous avoir conſervé la vie : il faut que vous me deviez cette ſeconde exiſtence ſans laquelle la premiere n'eſt qu'un fardeau; que je ſerois ſatisfait de contribuer à votre bien-être ! mon ouvrage n'eſt qu'à moitié, & j'aſpire à l'achever. Puis ſe tournant vers le jeune Volſan : Ne m'avez-vous pas dit, bon jeune homme, que vous aimiez une perſonne digne de votre tendreſſe ? — Ah ! l'amour, mon cher bienfaiſteur, doit mourir dans mon ſein; je ne veux avoir d'autre tranſport, d'autre paſſion que la reconnoiſſance; généreux Sidney, qu'elle rempliſſe tout mon cœur : c'eſt peu que ce cœur pour tout ce que je vous dois ! Mon chér fils, répond l'Anglois en le ſerrant contre ſa poitrine, je partage pour vous les ſentiments de votre pere; encore une fois; mon projet eſt de m'occuper de votre bonheur; tout le mien y eſt attaché; & ſeriez-vous heureux, ſi vous ne poſſédiez pas

ce que vous aimez ? Croyez, mon ami, que je connois l'amour, & ſes charmes, & ſes peines; j'ai trop de ſenſibilité pour ne pas me pénétrer de votre ſituation; je retourne inceſſamment en Europe; je ferai un voyage à Paris, & je vous y accompagnerai.

Sidney fit connoître aux deux Volſan le généreux Indien qui avoit rendu la vie au pere. Le Banian, étonné de la chaleur qu'ils mettoient dans leurs remerciments, ſe contenta de leur dire avec cette noble ſimplicité qui rend la vertu ſi aimable : Eh ! qu'ai-je fait pour mériter ces tranſports de reconnoiſſance ! Eſt-ce que dans votre Europe la premiere des actions n'eſt pas de ſecourir les malheureux ? C'eſt moi qui dois vous remercier; vous m'avez offert l'occaſion de goûter le plus pur des plaiſirs, de ſoulager mon ſemblable; notre pitié s'étend ſur tout ce qui exiſte; les plus vils animaux ont droit à notre bienfaiſance. Mais votre religion eſt différente de la nôtre, interrompit le jeune Volſan ! Penſez-vous, reprend le Banian, que Brama nous ordonne d'être inhumains ? & quelle religion pourroit condamner la nature ?

Assurément, vous n'êtes pas assez chéri du Ciel pour croire à la purification du Gange, & aux cinq Paradis; les clartés immortelles de Wistnou ne se sont point manifestées à vos yeux; vous n'êtes point au nombre des enfants prédestinés de (*) Périmal: mais quand ce vieillard (il montroit le vieux Volsan,) eût été le rebut de l'Inde, au nombre de ces ignobles *Halachores*, (§) ces justes objets de notre mépris, j'aurois

(*) *De Périmal.* C'est une des premieres divinités des Indiens: ils l'adorent sous la forme d'une perche ou d'un mât extrêmement élevé. On connoît toutes les absurdités de leur croyance; ils regardent l'eau du Gange comme très-propre à tous les genres d'expiations, ainsi qu'aux ablutions les plus salubres. Ceux qui, en mourant, peuvent avoir la consolation de recevoir sur leur visage de l'urine de vache, ne laissent aucun doute sur leur félicité future: *O cœcas hominum mentes!*

(§) *De ces ignobles Halachores*, c'est la caste la plus méprisée dans l'Inde; ils sont chargés de balayer les maisons; ils vivent du reste des aliments sans choix ni distinction; ils sont assez maudits de Brama pour manger de la chair de porc, & pour employer les ânes à porter les immodices; l'âne est aux yeux des Indiens un animal souillé, &c.

volé au ſecours de cet infortuné ; je lui ai conſervé ſes jours : je ſuis payé de mon bienfait : j'ai rempli mon devoir d'homme ; j'ai fait du bien. Je prie ſeulement Brama d'achever ſon ouvrage ; c'eſt lui qui m'a guidé vers cette caverne ; puiſſe-t-il vous appeller tous deux à lui ! Au reſte, votre erreur ne vous fera jamais rien perdre des ſentiments que l'humanité vous doit ; je vous rendois ſervice en vous plaignant ; c'eſt au Ciel à deſſiller les yeux des aveugles, & à nous à leur prêter le bâton qui peut les ſoutenir, à leur tendre la main ; il n'y a que des méchants qui les pouſſent dans le précipice ; la juſtice & la grandeur appartiennent aux Dieux, & la bonté aux hommes.

Les deux François écoutoient avec admiration cet Indien reſpectable ; ils ſe lierent avec lui, ainſi que Sidney ; enfin, ils quittent ces riches contrées, & reprennent le chemin de l'Europe.

Sidney ſurprit pluſieurs fois le jeune Volſan qui regardoit la mer avec mélancolie, & en laiſſant couler des larmes. L'image de Julie revenoit toujours plus puiſſante dans ſon ame ; loin

de reſſentir une joie ſecrete à la vue des bords qui l'approchoient de ſa patrie, il laiſſoit éclater une triſteſſe plus ſombre. Où vais-je, ſe diſoit-il? en Europe, en France, pour être le témoin du bonheur d'un autre qui poſſede tous les charmes de Julie, & qui en eſt aimé? Et ne devois-je pas plutôt m'éloigner pour toujours d'une patrie ingrate qui va m'être encore plus odieuſe? ne devrois-je pas ſuivre en Angleterre mon cher bienfaiteur? &... je ne reverrois pas Julie?... je n'aurai pas la force de la fuir; non, je ne la fuirai point; j'irai... malheureux! n'es-tu point las d'avoir épuiſé toutes les infortunes? quelle fureur te précipite au-devant du coup aſſaſſin qui t'attend?... & ſi Julie n'étoit pas mariée!... pourrois-je devenir ſon époux? eſt-ce à moi d'abuſer des bontés de Sidney? n'eſt-ce pas être ingrat, que de mettre ſa bienfaiſance à de nouvelles épreuves?

Il prononçoit à haute voix ces dernieres paroles. Non, lui dit Sidney, qu'il n'avoit point apperçu, & qui vole à lui pour l'embraſſer, non, vous ne devez pas craindre de fatiguer l'amitié d'un

homme que vous avez obligez, en lui préſentant les moyens de ſe livrer à ſa ſenſibilité; & quel plus doux plaiſir, mon cher Volſan, que celui d'être utile? puiſſe Julie n'avoir point encore formé d'engagement! vous ſerez en état de lui offrir votre main, c'eſt moi qui vous l'aſſure. Volſan ne peut que regarder ce modele de généroſité, & laiſſer couler des pleurs: — Vous êtes donc une créature céleſte! Je ſuis votre ami, répond Sidney en le preſſant encore dans ſes bras.

Ils arrivent à Paris. Le jeune homme, emporté par l'amour, court à la demeure de Julie: il apprend que le pere eſt mort, & que la mere & la fille ſe ſont retirées en Province; il s'empreſſe de ſavoir ſi Julie eſt mariée: on ne peut lui donner d'éclairciſſement ſur cette nouvelle circonſtance. Ses premieres idées ne s'arrêtent que ſur une fatale image: Julie l'a oublié! Julie en aime un autre! un autre eſt ſon époux! tous ſes preſſentiments lui confirment cet excès du malheur. Mais pourquoi ont-elles quitté Paris? avec la fortune dont elles jouiſſoient, ne devoient-elles pas reſter dans la Capitale? Julie

aura cédé à l'amour ; ſon mari l'aura emmenée avec ſa mere dans le fond d'une Province, où il fait tout ſon bonheur de ne vivre que pour ſon épouſe, de l'adorer uniquement ; & quel autre ſentiment peut faire naître Julie ? l'univers entier diſparoît devant elle ; lorſqu'on poſſede Julie, que peut-on voir ? que peut-on deſirer ?

C'étoient-là les réflexions accablantes où ſe plongeoit le malheureux Volſan : il ne veut cependant pas ſe refuſer la moindre lumiere ſur ſa funeſte deſtinée. Il y a des moments où il ſe repréſente Julie dans le tombeau ; & alors il aimeroit mieux qu'elle fût vivante, dût-elle être dans les bras d'un rival heureux : un véritable amour ne connoît point de bornes dans ſes ſacrifices.

Volſan avoit fait des perquiſitions ; rien ne peut l'éclairer ſur le ſort de Julie & de ſa mere ; il ne ſauroit cacher ſa douleur aux regards paternels & à ceux du plus ſenſible des amis. Les douceurs de l'amitié, les tendreſſes du ſang ne ſuffiſent donc point à la ſatisfaction du cœur humain ! & n'appartient-il qu'à l'amour de nous faire ſaiſir

cette ombre de bonheur que nous pourſuivons ſur la terre?

Il déſeſpéroit de réuſſir dans ſes recherches; il erroit un jour abandonné à ſa ſombre mélancolie. Quoi! Monſieur, lui dit-on, vous êtes à Paris! Il leve les yeux, & démêle dans les traits de la perſonne qui lui parloit, une vieille domeſtique qu'il avoit connue au ſervice de Julie. — Angélique! qu'as-tu fait de ta maîtreſſe? ſans doute, un époux... Il n'a pas la force de continuer; toute ſon ame s'élançoit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, au-devant de la réponſe... — Ah! Monſieur! N'acheve pas, s'écrie Volſan. Il s'arrête, & eſt prêt à tomber de foibleſſe. Voilà, reprend-il le coup que je craignois tant! & en pouvois-je douter? Dis-lui, Angélique, dis-lui... jamais je ne ceſſerai de l'aimer, &... du moins eſt-elle heureuſe; ſon bonheur.... ſon bonheur ſera le mien. Que voulez-vous dire, Monſieur, repart Angélique en montrant un air affligé? vous parlez de mariage! vous ignorez donc l'état de Mademoiſelle! elle eſt réduite à la plus affreuſe pauvreté...: — Julie, malheureuſe! Angélique, que je coure à ſes

pieds; je conſerverai ſes jours; elle m'en eſt mille fois plus reſpectable, plus chere... quels lieux habite-t-elle? Sa mere.... — Elle s'étoient d'abord retirées en Normandie, dans la petite Ville de **: elles ont perdu une penſion que leur faiſoit un de leurs parents, & elles ſont revenues à Paris cacher leur indigence. J'ai eu le bonheur de les retrouver; je deſirerois bien leur être d'une plus grande utilité, pourſuit-elle en laiſſant échapper quelques pleurs; mais je leur donne tous mes ſoins, toute mon ame: hélas! elles ſont bien à plaindre! Vous ne ſaviez donc pas que Monſieur étoit mort, & qu'un dérangement dans ſes affaires a entraîné la ruine totale de ſa fortune?

Cette domeſtique entre dans pluſieurs autres détails; Volſan apprend que la mere & la fille ſont obligées de vivre du travail de leurs mains, & que Julie, au milieu de tant d'infortunes, ne l'a point oublié, & même prononce toujours ſon nom avec des témoignages de regret & de tendreſſe. Il eût ſuccombé à des nouvelles ſi affligeantes, ſans ſon impatience de voler aux genoux de Julie, & de la ſecourir: —

Allons, ma chere Angélique, montre-moi le chemin. — Comment, Monſieur ! — Que je les voye, que je tombe à leurs pieds; que j'adouciſſe le triſte ſort de tout ce que j'aime. — Permettez, Monſieur... — Je ne veux rien entendre, volons. — Du moins différez votre viſite de quelques moments. — De quelques moments ! y penſes-tu ? Julie malheureuſe !... ah ! mon ame a déja devancé mes pas. — Que j'aye le temps, Monſieur, de prévenir mes maîtreſſes, & enſuite j'irai vous avertir.

Tous ces retardements ne font qu'enflammer le jeune François; chaque minute qui lui dérobe la préſence de Julie, lui paroît un délai inſupportable; enfin, il convient avec Angélique qu'il l'accompagnera juſqu'à la porte de leur réduit, & qu'il n'entrera que lorſqu'elle ſera venue de la part de Julie & de ſa mere lui en accorder la permiſſion.

Volſan la ſuit avec tout l'empreſſement que la généreuſe envie d'obliger peut ajouter aux tranſports de l'amour; ils s'arrêtent dans une rue détournée, montent au cinquieme étage. Cette fille heurte doucement à une porte qu'on

lui ouvre auſſi-tôt; Volſan prête une oreille attentive; tout ſon cœur eſt livré à mille agitations différentes. Dans quelle ſituation retrouve-t-il Julie? un tel ſéjour peut-il être ſa demeure? Julie que tout ſembloit appeller à l'éclat de l'opulence & du rang, être précipitée dans cet abyme d'infortune! mais il eſt aimé; il pourra adoucir ſes peines. Il entend ces mots: — Ma chere Angélique, nous apportez-vous quelque nouvelle conſolante? — Je ne me ſuis point acquittée de ma commiſſion, Mademoiſelle. — Et quelle raiſon.... — Je n'ai pas eu le temps de pourſuivre ma route; j'ai rencontré.... vous ne vous y attendez ni l'une ni l'autre; feriez-vous fâchées de revoir Monſieur Volſan? Volſan, s'écrie Julie! tu ſaurois.... Il vous aime toujours, interrompt Angélique. Il m'aimeroit, répond Julie en jettant un cri! Volſan! Ah! ſans doute, il ignore notre adverſité....

Volſan ne la laiſſe pas achever; il pouſſe avec vivacité la porte, & court ſe jetter aux pieds de Julie, qui étoit tombée évanouie dans le ſein de ſa mere, immobile elle-même d'étonnement & de joie. — Non, je n'ignore

point vos malheurs, divine Julie; ce ſont de nouveaux titres pour mériter mes reſpects, mes adorations, & ils vous rendroient encore plus chere à mon cœur, ſi je pouvois vous idolâtrer davantage. Monſieur Volſan, dit la mere! eſt-il poſſible?... ah! Monſieur, vous nous revoyez dans un état bien différent de celui où vous nous avez laiſſées! — Je vous revois plus dignes que jamais de mes hommages, de ma vénération; vous êtes auſſi des victimes du caprice & de l'ingratitude de la fortune!

Julie avoit repris ſes ſens. On n'exprime point les tranſports de deux cœurs réunis par l'amour le plus vif & le plus tendre, & que lie encore davantage le nœud du malheur. Rien n'égale une paſſion cimentée par le temps & à l'épreuve de l'infortune; il entre même dans ces attachements une fierté d'ame, & une nobleſſe de ſentiment, qui prêtent de nouvelles forces à la tendreſſe, & la mettent à l'abri du changement & de l'inconſtance. — Quoi! c'eſt vous, Volſan, c'eſt vous qui venez nous conſoler! votre préſence ne nous fait point rougir; jugez combien nous vous eſti-

mons ! Volfan, nous avons perdu tous nos amis ! & voilà le ſeul cœur dans l'univers qui ſe montre ſenſible à nos chagrins. Julie, en diſant ces mots, tendoit ſon bras à Angélique qui le couvroit de baiſers & de larmes. Vous avez perdu tous vos amis, reprit Volſan, vous, ſi digne d'être aimée, d'être adorée ! les perfides !... divine Julie, n'y auroit-il que moi qui ſuſſe aimer?

Ces deux infortunées racontent à Volſan toutes leurs diſgraces : méconnues de leurs parents, ſecourues par un ſeul qui venoit de mourir, livrées à l'indigence la plus dure, la plus humiliante, elles n'avoient point de ſein qui s'ouvrît à leurs plaintes. Votre préſence, ajoute Julie en s'adreſſant à ſon amant, nous fait oublier notre cruelle ſituation ; vous le voyez : je ſuis obligée de travailler pour ſoutenir les jours de ma mere, & les miens qui lui ſont néceſſaires ; c'eſt Angélique qui va vendre mes travaux, & qui nous en rapporte le prix. Volſan ſe proſterne devant elle : — Laiſſez-moi baiſer avec vénération ces mains ſi reſpectables ; que je les arroſe de mes pleurs. Ah ! Julie, que, dans cette ſituation, vous

êtes bien plus élevée, à mes yeux que lorſque vous étiez environnée des preſtiges de la fortune ! Julie ſecourant ſa mere, ſera toujours l'objet de mes adorations, ma divinité. Il ſe leve avec tranſport : — Mes cheres amies, pardonnez-moi cette expreſſion : eſpérez... j'adoucirai votre ſort... mon cœur eſt le vôtre ; j'ai un ami... je vous arracherai à cet état affreux.

Volſan court à ſon pere qui étoit avec Sidney : — Mon pere..... mon pere... & vous mon ſublime ami, j'ai trouvé... j'ai vu Julie. Il s'élance dans les bras de Sidney : — Mon cher bienfaiſteur ; elle eſt malheureuſe ; & à ces mots, il fond en ſanglots. Il reprend la voix, & expoſe tous les détails de leur triſte ſituation. C'en eſt aſſez, interrompt Sidney, mon ami, éloignez ces fâcheuſes images ; vous avez toujours le deſſein d'épouſer Julie ? — Eh ! Monſieur, mon cœur auroit-il pu changer ? épouſer Julie ! je l'éleverois ſur le trône du monde, ſi la fortune m'y plaçoit : mais comment unir nos deſtinées ? nous ne devons, ô Ciel ! connoître d'autres liens que la chaîne du malheur. Si du moins je pouvois les re-

tirer de cette horrible indigence ! Et avez-vous douté que vous le puiſſiez, répond notre honnête compatriote ? oubliez-vous que Sidney eſt votre ami ?

Jamais Sidney n'avoit été plus tendre & plus careſſant ; vingt fois il embraſſe Volſan & ſon fils ; il les regardoit avec cet intérêt ſi puiſſant qu'inſpire l'amitié. Souvenez-vous, leur dit-il en leur prenant à tous deux la main, que c'eſt vous qui m'avez obligé. J'ai pu être de quelque utilité à deux amis dignes de ce nom, c'eſt le comble du bonheur ; & je vous le dois. Daignez m'aimer : voilà ma récompenſe ; en eſt-il une qui touche davantage ? Que Sidney ſoit toujours dans votre cœur ! me le promettez-vous ? Les deux François ne répondent que par leurs larmes. Le mien, continue-t-il, vous ſera ſans ceſſe ouvert ; vous aurez en Angleterre, (s'adreſſant au vieillard) un fils tendre & reſpectueux ; & vous, mon cher Volſan, le frere & l'ami le plus zélé.

Avant que de les quitter, il les preſſe encore contre ſon ſein, en leur diſant : O mes amis ! que vous m'avez rendu heureux !

Le lendemain matin nos deux François se préparoient à voler chez le digne Sidney ; le jeune Volsan reçoit cette lettre :

» Mes affaires me rappellent dans
» ma patrie ! J'ai voulu nous épargner
» à tous trois l'appareil d'une doulou-
» reuse séparation ; ma sensibilité ce-
» pendant me trahissoit, & elle n'a ja-
» mais été plus vive qu'au moment
» où je vous quitte. Peut-être, mes
» amis, ne nous reverrons-nous plus !
» Ce qui me console, c'est que je pars
» en vous laissant quelques foibles té-
» moignages d'une amitié que j'em-
» porterai au tombeau. Si je meurs,
» que je revive dans votre souvenir !
» Mais ce n'est pas à moi de faire cou-
» ler vos pleurs ; l'amitié est le plus
» doux spectacle pour le Maître su-
» prême ; & en faveur de ce senti-
» ment, il permettra que je jouisse
» encore de votre présence, & que je
» puisse vous donner de nouvelles preu-
» ves de mon attachement. Jeune Vol-
» san, c'est à vous que je m'adresse :
» vous êtes sage, instruit par le mal-
» heur ; il vous sera donc plus aisé

» d'être raiſonnable, & de ſentir le prix
» de cette médiocrité décente, le par-
» tage des vrais plaiſirs & des vertus;
» épouſez Julie; avez-vous pu croire,
» mon ami, que je ne fuſſe pas em-
» preſſé de hâter cet engagement; ſans
» lequel il n'y auroit point de bonheur
» pour vous? Je ſais trop combien
» l'amour honnête eſt néceſſaire à un
» cœur ſenſible : je l'ai éprouvé; &
» cette conſolation m'eſt retirée pour
» la vie. Mais il s'agit en ce moment
» de votre félicité : vivez avec votre
» pere, qui eſt votre ami; ne formez
» qu'une famille de gens eſtimables qui
» ſervira d'exemple aux hommes. Je
» vous aurois prié de me préſenter
» à Julie & à ſa mere; j'ai craint que
» ma vue ne leur fût pas auſſi agréa-
» ble, que la leur m'eût intéreſſé; elles
» ſont dans l'infortune, & l'adverſité
» exige des égards & des circonſpec-
» tions qui ſont connus de vous. Adieu,
» je vous aimerai en quelque pays que
» le ſort me jette; vous recevrez de
» mes nouvelles; donnez-moi ſouvent
» des vôtres; parlez-moi de votre ami-
» tié, de votre tendreſſe, de votre
» ſituation, & ne me parlez jamais de

» reconnoiſſance : eh ! c'eſt moi qui en » ſuis pénétré. Je vous dois tout, ſi » vous m'eſtimez aſſez pour regarder » de foibles bienfaits comme votre » propre bien. Adieu encore une foi.

Votre ami, SIDNEY.

P. S. » Je vous recommande cette » pauvre Angélique; elle mérite d'avoir » quelque part à nos attentions ».

Volſan n'a pas achevé de lire la lettre, qu'un inconnu lui remet de la part de Sidney trois mille livres ſterlings.

Le jeune homme & le vieillard reſtent ſans pouvoir proférer une parole, accablés des bontés de leur ami. Le fils s'écrie le premier : O cœur céleſte, tu te dérobes à nos adorations ! c'eſt altérer tes bienfaits, que de nous priver de la douceur de nous proſterner à tes pieds, de t'idolâtrer comme le modele des bienfaiſteurs; va, nos cœurs te ſuivront par-tout. Quel homme, diſoit le vieillard ! mon cher enfant, ce n'eſt point un être de notre eſpece ! Sidney ! nous ne pouvons mourir de reconnoiſſance à vos genoux !

Il eſt inutile de nous arrêter ſur tous

les tranſports avec leſquels le jeune Volſan courut chez ſa maîtreſſe; il s'enivre du bonheur de faire celui de tout ce qu'il aime; il contente l'amour, la nature; il épouſe Julie, achete un petit bien de campagne, où il va demeurer avec ſa femme, ſon pere & la mere de Julie; Angélique fut au nombre des heureux qu'avoit faits Sidney. Le jeune Volſan, qui joignoit à un cœur ſenſible l'eſprit d'un ſage, s'étoit mis à la tête d'une manufacture dont le produit paſſa ſes eſpérances. Chaque jour, chaque moment ajoutoit à leur fortune comme à leur félicité & à leur gratitude; ils béniſſent l'Etre ſuprême & Sidney dans tout ce qu'ils poſſedent; tout leur parle, tout les entretient, tout les enflamme pour leur bienfaiteur. Alors le jeune Volſan leve les yeux vers le Ciel, reconnoît que le malheur a ſon terme, que les vertus ont même leur récompenſe ſur la terre, qu'il eſt enfin des hommes qui honorent l'humanité, & dans les traits deſquels on reconnoît ce modele divin, ſi défiguré dans la plupart de ſes images.

Sidney rempliſſoit fidélement ſa promeſſe:

meſſe : il écrivoit ſouvent à ſes amis, dont les reponſes étoient pleines du ſentiment le plus vif & le plus pur ; ils ne recevoient jamais aſſez-tôt de ſes nouvelles ; ils accuſoient la lenteur des courriers. Quelle fut leur douleur lorſqu'ils apprirent que Sidney faiſoit un ſecond voyage aux Indes ! Il étoit impoſſible que leur commerce épiſtolaire ſubſiſtât avec la même exactitude. Ces cœurs ſi attendris, ſi reconnoiſſants, ſont ſaiſis d'allarmes ; ils tremblent ſans ceſſe pour leur ami : il eſt l'unique objet de leurs converſations, de leurs penſées. Les papiers publics ſont leur ſeule lecture ; la moindre circonſtance d'un naufrage les frappe de terreur pour Sidney ; leurs ames, ſi l'on peut le dire, traverſent avec lui les mers, enviſagent le danger dans chaque vague, ſont impatientes de le voir arriver au port ; tous les Anglois étoient devenus leurs concitoyens, leur famille. Une lettre qu'ils reçurent de Sidney, leur fit goûter une joie inexprimable ; ils l'arroſerent de leur pleurs, la porterent vingt fois à leurs bouches ; le jeune Volſan la mettoit continuellement dans ſon ſein. Il ſemble, diſoit-il, que ce

ſoit mon ami que je tiens contre mon cœur ; cet écrit s'anime, il me parle, il reſſent mes témoignages d'amitié ! O Sidney, quel long intervalle nous ſépare ! que nos cœurs de ſi loin ne peuvent-ils s'entendre, s'approcher ! Sidney ! quand pourrai-je te ſerrer dans mes bras ? je ne t'ai point aſſez dit, non, tu ne ſais point aſſez combien tu nous es cher, combien nous t'adorons !

La bonne Angélique mêloit ſes tranſports à ceux de ſes maîtres ; elle répétoit ſouvent en joignant les mains, & les levant au ciel : Ce Monſieur Sidney, pour un Anglois, eſt un homme excellent ! je prie Dieu de tout mon cœur qu'il le conſerve ; il eſt bien digne de ſe convertir !

Des nouvelles de Sidney ſe font attendre : nos François ſont en proie à toutes les agitations de l'incertitude ; leurs craintes, leur trouble augmentent ; ils ſe livrent à de noirs preſſentiments ; ils s'allarment d'après les vaines illuſions des ſonges : la ſenſibilité conduit quelquefois à la foibleſſe ; les cœurs tendres ne ſont jamais raſſurés : ils ont les yeux continuellement ouverts ſur

des dangers, où les indifférents s'endorment dans une pleine ſécurité.

Les appréhenſions de cette famille reconnoiſſante ne furent que trop juſtifiées : la foudre vient les anéantir : ils apprennent que Sidney n'eſt plus.

Il n'eſt pas poſſible de peindre les horreurs de cette ſituation : le jeune *Volſan* tombe ſur la terre, en pouſſant un cri ; la femme éplorée eſt expirante ſur le corps de ſon mari, qu'elle s'efforce, au milieu des ſanglots, de rappeller à la vie ; leurs enfants les entourent en pleurant, tandis que le vieillard immobile, la tête appuyée ſur les mains, verſoit des torrents de larmes. Une déſolation générale eſt répandue dans la maiſon ; le fils r'ouvre les yeux, & les referme ; le nom de Sidney étoit la ſeule parole qui échappoit à ſon morne déſeſpoir. Son épouſe lui montroit ſa famille qui n'avoit d'appui que lui : il les repouſſoit avec fureur, & faiſoit ſigne qu'il ne vouloit plus que mourir. Sans ceſſe on ramenoit ſes enfants dans ſon ſein ; Julie à ſes genoux le preſſoit de vivre pour leur conſervation, lui parloit de ſa tendreſſe ; il ſort de cet accablement pour traîner une mélan-

colie ténébreuſe ; il obſervoit un ſilence farouche, & cherchoit les lieux les plus écartés. Vouloit-il proférer quelques mots, ſa voix expiroit ſur ſes levres ; il ſerroit avec un lugubre gémiſſement ſa femme & ſes enfants dans ſes bras ; enſuite il lançoit un regard furieux au ciel, comme pour lui reprocher la perte de ſon ami ; ſon pere, frappé de cette foudroyante nouvelle, étoit, depuis ce moment, malade, & demandoit avec inſtance d'aller rejoindre au tombeau leur malheureux bienfaiteur ; Volſan goûtoit pourtant quelque conſolation à mêler ſes larmes aux ſiennes ; ils ſe repréſentoient mutuellement tout ce que Sidney avoit fait pour eux, & toujours avec des regrets plus amers. Julie partageoit le profond chagrin de ſon mari.

Il s'étoit un jour enfoncé dans un bois voiſin de la grande route, s'abandonnant à la rêverie, la tête baiſſée vers la terre, & affaiſſé ſous le poids de l'affliction. L'aſpect des campagnes, des bois ſur-tout, ſemble être un ſpectacle réſervé aux regards de la triſteſſe ; la ſombre verdure des arbres lui offre un appareil convenable à l'eſpece

de deuil dont elle cherche à s'envelopper ; tous ces témoins muets paroiſſent s'animer pour reſſentir ſes peines, pour recevoir le dépôt de ſes larmes ; ces aſyles ſolitaires prêtent à la mélancolie une teinte touchante, & lui font goûter une ſorte de volupté à s'entretenir en ſilence de ſa douleur, & à s'en pénétrer.

Volſan ſe releve de ſon anéantiſſement, emporté par une ame trop pleine qui brûloient de ſe répandre : il s'écrie d'une voix concentrée : Sidney ! Sidney ! je ne te reverrai plus ! quoi ! je ne te reverrai plus ! je ne pourrai plus te preſſer contre ce cœur, qui n'eſt rempli que de ta perte ! Les vertus n'affranchiſſent donc point de la mort ! toi, l'honneur de l'humanité, tu lui es enlevé ! pour jamais ! Ah ! mon ami, mon tendre ami, que ne puis-je mourir cent fois pour te rendre l'exiſtence, pour te voir, t'embraſſer un ſeul inſtant, pour te dire encore combien tu m'es chers ! Hélas ! je ne te l'ai jamais dit avec ces tranſports qui font aujourd'hui mon ſupplice ; non, je ne te l'ai jamais dit aſſez ; & comme je le reſſentois ! Ame angélique, m'entends-tu du haut des

cieux ? tu ne peux être dans un autre ſéjour ; eh ! ſur la terre, qui reſſembloit plus que toi à l'Être ſuprême ? Il eſt juſte : il ne nous auroit pas accordé l'immortalité, que tu jouirois de cette récompenſe ! Sans doute, il t'aura repriſe dans ſon ſein ! eh ! n'en étois tu pas une des émanations les plus pures ? Abaiſſe tes regards ſur moi ; vois mes larmes, celles d'une famille entiere dont tu étois le créateur, les délices... & tu n'es plus !... ſi du moins j'étois aſſuré que mes regrets, mes pleurs puſſent parvenir juſqu'à toi... ô mon cher Sidney !

Il eſt dans tes bras, dit quelqu'un qui ſe précipite au col de Volſan : — Sidney !... (& en effet c'étoit lui-même) c'eſt tout ce que peut dire Volſan. — Oui, c'eſt ton ami, mon cher Volſan, qui accourt du bout du monde jouir du ſpectacle de l'amitié, & goûter de nouveaux plaiſirs, t'offrir de nouveaux ſervices.

Volſan, revenu à lui, retombe dans les bras de ſon bienfaiteur : — Sidney ! je ne vous ai point perdu ! c'eſt vous ! c'eſt vous, ami adorable ! — J'ai été ſur le point de ſuccomber à une ma-

ladie; le faux bruit de ma mort s'eſt même répandu pendant quelques jours; le Ciel, ſans doute, m'a retiré du tombeau pour t'aimer encore plus tendrement; je te ſuis donc toujours cher? Volſan ne peut que le ſerrer contre ſa poitrine avec un nouveau tranſport, & l'inonder de ſes larmes. Sidney continue: Je te cherchois; un payſan m'a dit que tu étois dans ce bois, & je me ſuis fait un plaiſir de te ſurprendre; me le pardonneras-tu? Volſan s'élance des bras de Sidney: — Il faut que vous voyiez votre ouvrage, que vous recueilliez le prix de vos bienfaits, que mes enfants.... ils ſont les vôtres... (Il appelle un de ſes domeſtiques que le haſard conduiſoit en cet endroit.) Cours vîte chez moi... mon bienfaiteur... il nous eſt rendu!... il nous eſt rendu!... qu'on vienne ſe jetter à ſes pieds, mon pere, ma femme, mes enfants, Angélique... Non, interrompt Sidney, c'eſt moi qui vole au-devant de ta chere famille.

Et auſſi-tôt il précipite ſes pas vers la maiſon de Volſan.

Ils entrent dans l'appartement du vieillard qui veut parler: il reſte la bou-

che ouverte, & n'a que la force de tendre ſes bras languiſſants à Sidney. Une femme charmante & modeſte, qui n'avoit pas vingt-cinq ans, trois enfants, dont le plus âgé à peine en avoit ſix, le jeune Volſan, Angélique même, tous courent au généreux Anglois, embraſſent ſes genoux, les arroſent de larmes; on n'entend que ce mot, le ſeul que l'ivreſſe de la ſenſibilité permette d'articuler : Notre cher bienfaiſteur! Sidney les releve avec toute l'effuſion de ſon ame bienfaiſante, les preſſe dans ſes bras, contre ſon ſein! Ma chere femme, mes chers enfants, s'écrie Volſan, vous voyez votre véritable époux, votre véritable pere! voilà l'auteur de vos jours, de ce bonheur ſi pur dont vous vous rempliſſez! rendez-lui vos hommages; proſternez-vous devant lui; c'eſt l'image de l'Être ſuprême,... ô mon cher Sidney, reſſentez-vous bien la joie de la bienfaiſance? enivrez-vous à longs traits de ſes douceurs.

Sidney donna des éloges à la beauté ſimple & intéreſſante de Julie; c'étoit la vertu qui avoit pris les traits de l'amour; il ſoulevoit dans ſes bras ces innocentes créatures, ces enfants qui l'ac-

cabloient de leurs naïves careſſes ; ils lui ſourioient avec ce charme ingénu, qui n'appartient qu'aux premiers beaux jours de cet âge heureux ; l'aîné lui dit de ce ton enfantin, animé de tant de graces : Monſieur, mon bon papa nous avoit bien recommandé de prier Dieu pour vous ; nous lui demandions ſans ceſſe qu'il vous fît vivre long-temps, & nous pleurions de ce qu'il n'avoit pas exaucé notre priere : que nous allons le remercier ! vous êtes notre pere auſſi !

Quel hommage, quelle volupté pour l'ame ſenſible de notre cher Breton ! il étoit aiſé de s'appercevoir que toute la famille de Volſan ſe faiſoit une occupation ſérieuſe de la reconnoiſſance.

Sidney paſſa quelques ſemaines avec ſes amis ; il leur confia l'état de ſon cœur ; il n'avoit qu'une fois en ſa vie connu la paſſion de l'amour : au moment d'épouſer l'objet de ſon attachement, la mort étoit venue l'enlever à ſa famille ; il ajouta qu'il éprouvoit une eſpece de ſatisfaction à lui donner d'éternels regrets, & à pleurer ſur ſa mémoire. Malheur, diſoit-il, à qui ignore le plaiſir de répandre des larmes !

Mon ami, (il s'adreſſoit à Volſan) c'eſt cette conformité de ſentiments qui m'a lié encore davantage à vous; j'enviſageois ma malheureuſe amante dans votre épouſe; ſi l'amour ne ſe fût pas fait ſentir à mon ame, peut-être mon amitié eût-elle été moins vive & moins délicate : quiconque a ſu chérir une maîtreſſe, eſt diſpoſé à ouvrir ſon cœur à un ami.

Les moindres paroles de Sidney produiſoient un intérêt qui attachoit toujours plus. Le vieillard reprit ſa ſanté, & en quelque ſorte, la vigueur de la jeuneſſe; ſon fils entra avec l'Anglois dans le détail de ſes affaires.

Vous vous reſſouviendrez qu'à notre exemple, il avoit embraſſé la profeſſion de commerçant; il étoit François & Gentilhomme, & il avoit le courage de ne pas rougir de cet état, qui eſt plus noble que le mépriſable perſonnage d'être ſubalterne, le rebut des anti-chambres de la grandeur & de la fortune.

Chaque jour, Sidney goûtoit dans cette maiſon de nouveaux plaiſirs. Volſan fit plus que de lui préſenter un fidele tableau de ſon heureuſe ſituation

il lui expoſa ſon ame entiere, lui montra la tranquillité dont elle jouiſſoit. Ce n'étoit plus ce farouche miſanthrope, l'ennemi de la race humaine : c'étoit un ſage inſtruit & fortifié par la leçon du malheur, qui remercioit inceſſamment Dieu & Sidney, & qui enviſageoit chaque objet dans ſon véritable point de vue; il ne haïſſoit plus les hommes; il les plaignoit, & leur pardonnoit en faveur du bienfaiſant Anglois. Comment auroit-il pu s'irriter contre une eſpece qui avoit produit Sidney? Son bonheur étoit au comble : la fortune de ſa ſœur s'étoit dérangée au point d'avoir été contrainte de recourir à ſa généroſité, & il avoit joui de la plus douce des vengeances : il l'avoit obligée. Sa maiſon reſpiroit la noble ſimplicité de ſon ame; l'art n'y étouffoit point les beautés de la nature; on y voyoit une bibliotheque peu nombreuſe à la vérité, mais compoſée de livres choiſis, tels que les Eſſais de Montaigne, les Caracteres de la Bruyere, Télemaque, le Spectateur Anglois, &c. (*) Moliere & La Fontaine y

(*) *Moliere & La Fontaine.* On ne peut aſſez

tenoient le premier rang parmi les Ecrivains utiles. Tout ce qui contribue à développer les devoirs de la morale, & à la faire aimer, ſe trouvoit dans cette bibliotheque, que n'avoient point groſſie le déſœuvrement & le faſte. Volſan penſoit de même que les Chinois, qui rejettent toutes les autres connoiſſances pour la ſcience de l'homme : c'eſt à cette étude qu'ils bornent leur application, & c'eſt la ſeule qui leur paroiſſe digne de fixer l'attention d'un être raiſonnable. Le jardin de notre vrai philoſophe répondoit aſſez à ſes goûts

---

redire que Moliere & La Fontaine, de tous nos Ecrivains, ſont peut-être les raiſonneurs les plus ſolides, & conſéquemment les plus néceſſaires à notre inſtruction ; c'eſt l'homme même qu'ils nous préſentent ; le Miſanthrope ſeul eſt un chef-d'œuvre de *vraie philoſophie*, & il n'y a point dans tous les traités volumineux & ampoulés de nos pédagogues de ſageſſe, un tableau qui nous offre les avantages & les douceurs d'une vieilleſſe vertueuſe avec autant d'énergie & de vérité que la fable de Philémon & de Baucis. Je ne parle pas des autres fables de ce grand homme, que l'on peut appeller dans leur genre autant de petits drames parfaits, & dont la morale ſemble être dictée par Socrate lui-même,

littéraires; il ne renfermoit point de ces plantes d'ornement que l'on acquiert à grand fraix, & qui n'ont d'autre mérite que d'être les productions d'un ſol étranger: il n'offroit que les préſents de notre agriculture, cultivés avec ſoin, & ſurtout ceux qui ſont néceſſaires à la nourriture & à la ſanté. Au bout d'un parc, étoit un bouquet de ſaules planté ſur les bords d'un petit ruiſſeau qui alloit ſe perdre dans une eſpece de ſouterrein, & dont la chûte formoit un bruit ſourd & mélancolique. C'étoit-là ce que Volſan appelloit *ſa ſolitude*, *l'école de l'homme*; il y venoit tous les jours, (pour nous ſervir de ſes expreſſions) *réparer ſon ame*, *s'écouter*, & ſe remplir de la reconnoiſſance qui l'attachoit à ſon cher Sidney. Non, diſoit-il ſouvent à ſa famille, on n'eſt jamais plus ſenſible que lorſqu'on a l'avantage de vivre dans la retraite, les facultés d'une ame iſolée s'étendent & s'affermiſſent par l'épreuve de la réflexion; les gens du monde ne ſavent point aimer; les paſſions ſublimes & courageuſes ne naiſſent & ne ſe nourriſſent que dans le ſilence & dans la méditation profonde. Un cœur qui peut goûter la jouiſſance de lui-même, eſt néceſ-

ſairement porté à la pure amitié & à la vertu.

Volſan n'oublioit pas dans ce qu'il nommoit ſa tâche journaliere, le ſoin de viſiter les malheureux, de diſtribuer des aumônes. Mais ſa généroſité ne s'arrêtoit point à ces actes de bienfaiſance : il ſoulageoit peut-être davantage les infortunés, en les invitant à lui détailler leurs peines ; il ouvroit ſon ſein à toute l'effuſion de leurs plaintes ; il les conſoloit, & pleuroit avec eux, & leur faiſoit regarder la religion comme la premiere ſource des remedes contre le malheur. Qu'il parloit avec tranſport de la Divinité ! qu'il ſe plaiſoit à peindre ſa grandeur, ſa bonté, ſa clémence ! c'étoit un fils tendre qui répandoit l'amour dont il étoit pénétré pour ſon pere. Alors Volſan s'élevoit au-deſſus de l'homme ; on eût dit qu'il étoit entré dans les ſecrets du Créateur ſuprême : tant il préſentoit avec chaleur & avec nobleſſe la grande chaîne de ſes bienfaits, & les divers rapports qui forment de cet univers un tout merveilleux ! Il ſe faiſoit ſur-tout une loi invariable du moindre de ſes devoirs ; ſes plus doux plaiſirs étoient

d'honorer la vieilleſſe de l'auteur de ſes jours, de lui rendre moins effrayantes les approches du tombeau, d'aimer ſa femme, de s'occuper de l'éducation de ſes enfants, ſans les confier à des guides mercénaires, d'inſpirer, en un mot, à ſes domeſtiques comme à ſa famille, toutes ſes vertus, celles de ſon épouſe, & leur tendreſſe unanime pour ſon généreux ami.

La veille du départ de Sidney, on apporta à la fin du dîner une caſſette, dont Volſan remit la clef à notre compatriote, en le priant avec inſtance de l'ouvrir. Sidney ne put ſe refuſer à des ſollicitations ſi preſſantes : il ouvre, & voit pluſieurs ſacs de louis; il eſt frappé d'étonnement. Volſan ſe jette à ſon col : — Mon cher Sidney, voilà les trois mille livres ſterlings que vous m'avez prêtées ſi généreuſement; cette ſomme m'a été profitable au point, que je jouis, comme vous le voyez, d'un état qui remplit mes deſirs. Oui, digne bienfaiſteur, mes ſentiments ne ſauroient trop éclater; ma fortune, & bien plus, mon bonheur, ſont votre ouvrage; cette petite terre eſt à moi; & avec le produit de mon commerce, j'ai des moyens

ſuffiſants d'élever ma chere famille qui vous bénira juſqu'au dernier ſoupir; & je puis faire du bien! Excellentes créatures, s'écrie Sidney! que vous méritez ce bonheur qu'il eſt permis à ſi peu d'hommes de connoître! ſerois-je aſſez heureux pour y avoir contribué?... Mes amis! c'eſt moi qui ſuis récompenſé! cet argent m'a trop rapporté, pour que je n'en paye pas les intérêts.

Auſſi-tôt l'Anglois diviſe la ſomme en trois parts, & donne chacune aux trois enfants, en leur diſant : Mes petits amis, reprenez votre bien; c'eſt la ſeule fois que vous déſobéirez à votre pere; ne me refuſez pas, car vous me fâcheriez, & embraſſez-moi.

Volſan, ſon pere, ſa femme veulent forcer Sidney de reprendre cet argent: il s'obſtine dans ſes refus, tire un diamant de ſon doigt, & le met avec vivacité à celui de Julie : Madame, ajoute-t-il, mon cher Volſan m'aime aſſez pour permettre que vous portiez ce foible gage de mon amitié. Ce préſent étoit un diamant de cinq cents guinées.

Le François n'avoit pas la force de

s'exprimer ; ſon ame ſuccomboit ſous l'excès du ſentiment. Quelle image ! quelle volupté pour notre modele de bienfaiſance ! il s'écrie : Eh bien ! mon digne ami, avouez donc que tous les cœurs ne ſont pas également corrompus. Que j'aurois de joie de vous avoir réconcilié avec le genre humain ? Parce que la mer eſt expoſée à des tempêtes, qu'il s'en éleve ſouvent des orages, me nierez-vous que la navigation n'ait des jours calmes & agréables ? Si des volcans, des inondations ravagent la terre ; ſi ſa ſurface eſt défigurée par des montagnes d'une hauteur immenſe & ſurchargées d'une neige éternelle, par des forêts impénétrables qui ſemblent recéler les profondeurs de la nuit ; ſi ſon ſein déchiré offre des précipices affreux, des cavernes lugubres, n'y voyez-vous pas de vaſtes campagnes couvertes de riches moiſſons, des collines parées de fleurs & de fruits, des bois délicieux qui temperent l'exceſſive chaleur, des fleuves nourriciers qui apportent avec eux l'abondance & la vie, des étendues ſurprenantes de pays où l'œil eſt égaré de merveilles en merveilles, où la nature s'eſt plue à répan-

dre ſes divers bienfaits, & nous ſourit, en quelque ſorte, ſous des aſpects toujours plus attirants & plus variés? Duſſiez-vous ne rencontrer dans le monde entier qu'une ſeule créature vertueuſe & compatiſſante, elle ſuffiroit pour vous faire aimer toute la race humaine. Volſan, les hommes ſont plus inſenſés que méchants : ils ne ſont dignes que de compaſſion; la plupart des crimes viennent de leur foibleſſe : & puis, quel ſentiment pénible que la haine! Il eſt ſi naturel, ſi doux d'aimer, d'obliger! Ah! mon ami, interrogeons-nous bien : il n'y a point de plaiſir au-deſſus de la bienfaiſance; c'eſt le ſeul dont la jouiſſance ſoit pure & durable; les autres ſont bientôt évanouis : leur idée même eſt perdue pour la mémoire, ou quelquefois y laiſſe des traces affligeantes, & celui-là demeure & ſe nourrit éternellement dans notre ame. Vous avez eu à vous plaindre de vos parents, de vos ſociétés qui ſe diſoient vos amis, des grands, des gens de lettres, de ceux qui ſont attachés aux autels : en concluerez-vous qu'il eſt impoſſible de trouver un parent qui ſente toute la force du ſang,

un ami véritable, un grand qui ſoit ſenſible & humain, un homme d'eſprit dont la bonté égale la modeſtie, un vrai dévot qui mette en pratique tous les préceptes d'une religion émanée du Ciel ? Que d'exemples, Volſan, s'offrent pour vous combattre, parmi nos Anglois, dans votre propre nation ! Locke, Newton ſe ſont montrés, par leurs vertus, ſupérieurs à leurs talents. Ils ſoulageoient la miſere ; ils adouciſſoient ces chagrins qui ſemblent ſe refuſer à toute eſpece de conſolation ; ils étoient ſimples, parce qu'ils étoient grands & bienfaiſants, & c'eſt le partage du génie. Il n'appartient qu'au bel-eſprit d'être inſenſible & orgueilleux : c'eſt une contrefaction, l'ouvrage de l'art, au-lieu que le génie n'eſt autre choſe qu'une ame ſaine & robuſte qui jouit de toutes ſes facultés ; ſes beſoins ſont des vertus ; l'ordre ne ſauroit produire le vice. Pouvez-vous oublier que vous avez eu un Fénelon, dont le cœur fut le chef-d'œuvre de l'humanité ? (*) La différence des cultes ne nous a point em-

(*) *La différence des cultes, &c.* L'immortel Auteur de Télemaque a ſans doute éprouvé

péchés de lui payer les tributs d'eſtime & de tendreſſe qui lui ſont dûs. Eſt-ce à moi de remettre ſous vos yeux cet autre ſage auſſi eſtimable, à qui votre Pays doit s'enorgueillir d'avoir

---

combien la vertu réunie au talent a d'empire ſur le cœur humain. Elle ſait dompter les haines nationales qui ſont les plus enracinées, & ſe concilier les ennemis les plus farouches. Marlborough & le Prince Eugene, dans nos guerres malheureuſes ſur la fin du dernier regne, tandis qu'ils portoient par-tout le ravage, ordonnerent qu'on reſpectât les poſſeſſions & les terres dépendantes de l'illuſtre Archevêque de Cambray : ce nom ſeul ſi cher à l'humanité, étoit une ſauvegarde pour quiconque le prononçoit ; & ce qui eſt plus étonnant, les ſoldats même n'avoient pas beſoin de l'exemple & du commandement de leurs Officiers, pour prendre en faveur du Prélat ces ſentiments de douceur & de vénération. Spectacle bien délicieux pour une ame vraiment philoſophe ! lorſque les trois quarts de l'Europe étoient embraſés du feu de la guerre, il y avoit un petit coin dans la France, qui, ſous les ſeuls auſpices du génie & de la candeur, goûtoit les avantages d'une paix inaltérable. O récompenſe du mérite, préférable à toutes ces frivoles marques d'honneur qui ſont ſi peu réelles aux yeux de l'homme qui penſe ! & que Fénelon devoit être touché d'un prix ſi flatteur, le ſeul, il eſt vrai, qui pût acqui-

donné la naiſſance : (*) Catinat ne fut-il pas un exemple rare de vertu, de bravoure & de modeſtie ? Combien, chez les François & les Anglois, eſt-il encore de Grands qui ne font éclater leur nobleſſe que par leur généroſité ! que de riches qui répandent leur fortune ſur les calamités publiques ! que de Miniſtres des temples qui ne ſont que les économes du bien des pauvres ! Ces

---

ter ce que la reconnoiſſance humaine lui devoit !

(*) *Catinat.* Ce grand homme eſt peut-être le modele des *Philoſophes pratiques*, c'eſt-à-dire, du petit nombre des ſages véritables, bien différents de ces charlatans ſans pudeur qui oſent s'arroger avec faſte le nom de *Philoſophes*, & qui n'ont que le jargon & le pédantiſme ambitieux de l'école. Catinat, couvert de gloire, ſut fuir l'éclat, aimer la ſimplicité, pardonner à ſes envieux, attendre en ſilence que ſon Roi lui reprochât *de ne l'avoir pas regardé comme ſon ami ;* & l'on obſervera que c'étoit Louis XIV qui lui adreſſoit ces paroles. C'eſt à Saint-Gratien qu'il courut jouir de l'eſtime de lui-même ; il y cultiva ſes jardins, y vécut juſques dans un âge avancé, la récompenſe de l'homme qui a mérité d'exiſter, & il a laiſſé une mémoire qui ne mourra jamais.

bonnes actions ne ſont pas connues, parce que la vertu ſe cache : mon ami, il n'y a que le crime qui ſe montre, & qui, graces à l'imbécillité humaine, faſſe parler de lui. Vous-même, dans une contrée éloignée, livrée à toutes les extravagances de l'idolâtrie, n'avez-vous pas éprouvé que l'empire de l'humanité s'étendoit par-tout ? Ce Banian, qui a, pour ainſi dire, reſſuſcité votre pere, n'eſt-il pas un homme reſpectable à vos yeux ? Et moi, Volſan, s'il convenoit de me nommer, doutez-vous que vous ne me ſoyez cher ? Que j'aurois voulu vous donner des preuves encore plus fortes de mon amitié ! chaque jour ajoute à mes ſentiments, & j'aime à croire que le trépas même aura peine à les détruire.

Volſan & tous les autres qui environnoient l'Anglois, l'écoutoient avec attendriſſement. Le premier ſe rend aſſez maître de ſa ſenſibilité, pour faire voir à Sidney que ſon ame étoit entiérement changée : — Je vous l'ai déja dit : le calme & la douceur ont ſuccédé à cette ſombre mélancolie qui empoiſonnoit l'air même que je reſpirois ; je ſens qu'il eſt des plaiſirs pour

notre exiſtence. Cependant, continue-t-il, n'allez pas imaginer que le repentir ou l'inconſtance dans la façon de penſer, m'ayent conduit : ce n'eſt qu'en votre faveur que j'ai repris pour les hommes des ſentiments qu'avoient éteints leurs procédés cruels ; ils ſont les mêmes à mes regards, toujours au-deſſous du nom qu'ils portent : du moins y en aura-t-il peu à qui j'accorde qu'on doive faire grace. Mais je vois & j'aime mon cher Sidney dans chacun d'eux ; non, il n'y aura jamais que lui ſeul dans le monde entier qui méritera, ſans exception, mon eſtime & ma tendreſſe.

Le haſard veut qu'en faiſant quelques pas vers ſon ami pour l'embraſſer, Sidney pouſſe une porte qui s'ouvre : quel ſpectacle pour notre compatriote ! il apperçoit ſon portrait entouré de génies careſſants, & couronné de fleurs, avec cette inſcription : A Notre Bienfaicteur. Il tombe auſſi-tôt dans les bras de Volſan. — Qu'ai-je vu, digne homme ? — L'objet, après Dieu, de mon hommage le plus ſincere & le plus éclatant ; tous les jours, mon pere & le reſte de ma famille viennent

lui préſenter leurs purs reſpects, prononcer de la voix du cœur : Voilà l'auteur de notre véritable exiſtence, de la félicité inaltérable dont nous jouiſſons ! daigne le Ciel nous acquitter envers lui ! mon cher Sidney, vous voyez le temple de la reconnoiſſance, & mes enfants, tous les matins, l'embelliſſent de fleurs. Les Chinois honorent la mémoire de Confucius : pourquoi n'honorerions-nous par l'image du plus vertueux & du plus bienfaiſant des hommes ? Je l'ai tracé d'après mon cœur ; j'avois quelques éléments de peinture, & c'eſt le ſentiment même qui a conduit ma main ; à chaque inſtant ce portrait me rappelle mon ami, mon adorable Sidney... Oui, pourſuivent le pere & Julie, c'eſt l'objet du culte de l'amitié, & vous en êtes, généreux Anglois, la divinité.

Sidney ne peut s'arracher de leurs bras ; il laiſſe couler dans leur ſein une abondance de larmes, de ces larmes d'une joie pure & céleſte. Ah ! s'écrie-t-il, anges ſur la terre ! que votre ame eſt ſupérieure à la mienne ! Vous êtes encore plus ſenſibles que moi ! mes amis, ne nous ſéparons plus ; je n'ai point

point de femme, ni d'enfants : ſoyez ma famille, mes enfants, les enfants de mon cœur ; ſoyez tout ce que j'aime. Je ne vous quitterai que pour un voyage aux Indes qui me reſte à faire, & je revole auprès de vous.

Sidney leur a tenu parole ; il eſt vrai qu'ils l'ont ſuivi en Angleterre ; ils habitent avec lui une campagne délicieuſe, où l'on diroit que ſe ſont conſervés les beaux jours & l'innocence de l'âge d'or : c'eſt, en quelque ſorte, une nouvelle Philadelphie. Sidney y eſt entouré d'une foule de malheureux, dont il ſeche les larmes, & qui l'appellent leur pere ; il partage avec Volſan les ſoins qu'exige ſa petite colonie, & il revient toujours ſe féliciter de ſon bonheur dans le ſein de *ſa chere famille* : c'eſt le nom qu'il a donné à ſes amis, dignes en effet de ces ſentiments ; leur reconnoiſſance eſt égale à ſa tendreſſe, & peut-être n'y avoit-il ſur la terre que leur amitié qui pût récompenſer les vertus de notre compatriote.

Cette hiſtoire de Sidney & de Volſan fut terminée par un applaudiſſement général ; toute l'aſſemblée, d'une voix unanime, proclama l'Anglois le héros

des cœurs bienfaiſants, comme le François remporta les éloges de l'ame la plus ſenſible & la plus reconnoiſſante. On étoit embarraſſé ſeulement de ſavoir à qui l'on donneroit le prix : on parla, on s'échauffa beaucoup ; tous les lieux communs du pour & du contre furent épuiſés ; & il arriva ce qui réſulte néceſſairement de toutes les diſcuſſions : on ſe retira, ſans que les opinions euſſent pu ſe concilier. Pour moi, je m'accorde, dit en nous quittant, un de nos amis, à penſer que de tels humains ne ſauroient trop recevoir de louanges ; mais Newton, Meſſieurs, n'en ſera pas moins un grand homme.

ADELSON ET SALVINI,

NOUVELLE ANGLOISE.

ADELSON ET SALVINI,

NOUVELLE ANGLOISE.

ROME paroît, en quelque ſorte, avoir conſervé ſes droits ſur l'admiration & ſur les hommages des autres peuples; ſi elle a perdu l'empire du monde, elle regne encore par les arts. Adelſon étoit du nombre des étrangers qui viennent groſſir la foule de ſes citoyens; la peinture le ramenoit ſans ceſſe aux chefs-d'œuvres des Raphaël & des Correge; il prodiguoit aux artiſtes ces bienfaits ſi rares que n'accompagnent point l'aviliſſement & la ſtupide vanité.

Parmi les éleves de l'école Romaine, on diſtinguoit un jeune homme, nommé Salvini; peu favoriſé de la fortune, il n'avoit qu'à ſe louer de la nature: elle ſembloit avoir pris plaiſir à remettre dans ſes mains les pinceaux des plus grands

maîtres. Il joignoit à ce talent ſupérieur tous les avantages d'une éducation cultivée : il avoit fait d'excellentes études ; les beautés des fameux Poëtes de l'antiquité & de ſa nation lui étoient auſſi familieres que celles des peintres célebres ; il lui échappoit même de très-jolis vers : on eût dit qu'il s'étoit propoſé pour modele (*) Salvator Roſa, qui manioit avec un égal ſuccès la plume & la palette. D'ailleurs, un tempérament mélancolique & ſombre annonçoit dans Salvini un naturel ſuſceptible de l'effervescence des paſſions ; il cherchoit les ſolitudes les plus écartées, & paſſoit les jours entiers, enfoncé dans (§) les Catacombes, pour ſe livrer, diſoit-

(*) *Salvator Roſa*, ou *Salvatorici*, partageoit ſon temps entre la muſique, la peinture & la poéſie : il a compoſé ſix Satyres où ſe trouvent des morceaux eſtimables ; & les connoiſſeurs, malgré leurs incorrections, font le plus grand cas de quelques-uns de ſes tableaux.

(§) *Les Catacombes.* Cimetieres dans des lieux ſouterreins près de Rome, où les premiers Chrétiens enterroient leurs martyrs, & qui leur ſervirent quelquefois d'aſyle contre la perſécution. C'eſt dans les Catacombes que la

il, à la méditation, qui eſt le germe & l'aliment de toutes les connoiſſances humaines. En effet, ce n'eſt qu'à la retraite, & au ſoin aſſidu de deſcendre en ſoi-même, & de s'approfondir, que nos plus grands hommes ſont redevables du degré d'élévation où ils ſont parvenus. La réputation eſt le rameau d'or, qu'on ne ſauroit cueillir ſans l'arracher. De pareilles diſpoſitions décelent ordinairement le génie, mais font craindre auſſi les ſuites d'un caractere farouche, & dominé par des mouvements impérieux, que la raiſon & l'amour de l'ordre ont quelquefois de la

---

célebre Abbé de Rancé, comme nous l'avons déja obſervé, alloit recueillir & enflammer ce génie ſombre & mélancolique qui ſe manifeſta dans la ſuite par le rigoureux établiſſement de la Trappe. Jamais les grandes paſſions & les grandes vertus ne ſont nées & ne ſe ſont nourries que dans le ſilence & la retraite. L'homme en ſociété perd tous ſes traits diſtinctifs; ce n'eſt plus qu'une froide copie de ce qui l'environne. Voilà pour quelle raiſon on nous accuſe de manquer de caractere : nous ne vivons pas aſſez avec nous-mêmes, & nous empruntons trop des autres.

peine à réprimer. Dans ces ames de feu, le crime touche preſque toujours à la vertu : il ne faut qu'un moment pour allumer l'incendie, & de-là l'éruption, le débordement, le ravage de ces paſſions ſi dangereuſes, ſi funeſtes. Tel homme de cette trempe eût été un modele pour l'humanité, qu'une malheureuſe circonſtance en a rendu l'horreur & le fléau. La ſociété, en nous poliçant, a, ſi l'on peut le dire, relâché nos fibres, & retranché de nos traits particuliers pour nous donner le même viſage & la même inertie dans la faculté de ſentir & d'agir. Sans contredit, la vérité de la nature y a perdu : mais peut-être, de l'inſtant que le genre humain a fait corps, cette ſorte de foibleſſe lui a-t-elle été avantageuſe ; elle a étendu les rapports, & fondé l'intérêt commun.

L'infortune aigriſſoit encore l'humeur triſte & ſauvage de Salvini : victime de l'indigence où étoient tombés ſes parents, il s'attendriſſoit ſur-tout ſur le ſort malheureux d'une mere à laquelle il étoit extrêmement attaché ; & l'adverſité apporte néceſſairement de l'altération à cette douceur de mœurs,

une des premieres qualités de l'homme ſociable. Le jeune peintre fuyoit le monde, avec le même empreſſement que les autres le recherchent. Cependant il lui avoit été impoſſible de ſe refuſer aux témoignages d'eſtime que lui prodiguoit Adelſon. Ce Lord, qui prévenoit le mérite, n'avoit point été repouſſé par la condition inférieure & l'eſpece de miſanthropie de l'Italien; il avoit même fait les avances, perſuadé que le talent, après la vertu, eſt la vraie grandeur perſonnelle, qui eſt au-deſſus de toutes ces dignités arbitraires, chimeres créées par la convention, & qui ſont encore ſupérieures à ceux qui s'en croyent honorés.

Adelſon mettoit tous ces brillants acceſſoires au nombre de ſes moindres avantages; il poſſédoit des qualités plus eſſentielles: cette nobleſſe avouée par la nature, & qu'on ne ſauroit conteſter; une figure extrêmement agréable, un goût exquis pour les arts, & une ame auſſi élevée que ſenſible: les bonnes actions étoient pour ſon cœur des beſoins dominants qu'il brûloit de ſatisfaire. Une candeur touchante & une ſécurité peut-être trop aveugle prêtoient

un nouveau charme à ſes vertus. Ces ſortes de caracteres ſe font adorer. Il ne pouvoit penſer qu'il y eût des méchants & des perfides; il croyoit à l'amitié, à la reconnoiſſance, à la franchiſe, à ces ſentiments qui ſont autant de voluptés pour un heureux naturel; on eût dit qu'il étoit né dans ces premiers beaux jours du monde, où l'innocence guidoit toutes les démarches, où le crime ne s'étoit point encore fait connoître; & comme ſes bienfaits, ſa belle ame ne demandoit qu'à s'épancher.

Salvini fut bientôt l'objet de la généroſité délicate d'Adelſon; & ce qui eſt plus flatteur pour l'orgueil de l'honnête homme, il inſpira au Lord le touchant & noble ſentiment de l'amitié: il en étoit digne; les bontés de l'Anglois l'attachoient moins que cette amitié honorable qui l'aggrandiſſoit à ſes propres yeux. La confiance fait diſparoître la puérile & odieuſe diſtinction des rangs; elle rétablit les ames dans cette heureuſe égalité, qui, ſeule, les rapproche, & qui forme ces liaiſons que ne corrompent point l'intérêt ou le beſoin vague de ſociété. Il y a bien peu

de bienfaiteurs qui ſachent être amis : ne cherchons point d'autre raiſon de l'ingratitude ; le Lord ne devoit pas appréhender que Salvini fût jamais infecté de ce vice, la plus horrible maladie du cœur humain : celui-ci étoit auſſi reconnoiſſant que l'autre ſe montroit généreux ; ils vivoient dans une union ſi étroite, qu'on les appelloit les deux freres.

Les talents de Salvini & ſes qualités eſtimables n'avoient pas ſeuls contribué à cet attachement : la mélancolie où il aimoit à s'enſevelir, en étoit peut-être la premiere cauſe. Adelſon nourriſſoit une douleur ſecrete, dont rien ne pouvoit le diſtraire ; & il ſembloit goûter une ſorte de plaiſir à laiſſer ſon ame s'exhaler dans ſes ſombres vapeurs, en préſence de l'Italien. Souvent il gardoit des jours entiers le ſilence ; quelquefois il lui échappoit des gémiſſements, & ſes pleurs étoient prêts à couler ; il tournoit au ciel de longs regards, qu'il tenoit enſuite longtemps baiſſés vers la terre. Le jeune homme penſoit que ces indices d'un noir chagrin étoient l'effet de la maladie dont pluſieurs Anglois ſont atta-

TAYLOR INST. OXFORD

qués : il voyoit dans ſon ami tous les ſymptômes de la conſomption, & il ſe contentoit de le plaindre, ſans lui montrer la peine qu'il reſſentoit : il auroit craint, en lui parlant de ſon mal, de l'aigrir davantage.

Il y avoit près de deux ans que le Lord s'arrêtoit à Rome ; l'Italien le ſurprend un jour, une lettre à la main, & laiſſant tomber des larmes qu'il s'efforçoit de cacher. Mon cher Salvini, dit Adelſon, après l'avoir regardé quelque temps, vous ſentirez-vous capable d'un effort d'amitié, qui mettroit le comble à mes ſentiments pour vous ? Parlez, Mylord, répond d'un ton pénétré le jeune homme : de quoi s'agit-il ? vous ne pouvez douter de mon attachement, de ma reconnoiſſance. — Mon ami, ce n'eſt point la reconnoiſſance que je réclame en ce moment, c'eſt l'amitié. Je ſens que vous êtes devenu néceſſaire à mon bonheur ; mon ame recherche la vôtre. Malheur à quiconque ne connoît pas cette paſſion ſi douce, ſi délicieuſe, qui unit deux cœurs ſans le ſecours des ſens ! l'amitié m'eſt preſqu'auſſi chere que l'amour, &... il faut que nous nous ſéparions. —

Des affaires, Mylord, vous rappellent à Londres ? La fortune .... — Ah, Salvini ! qu'eſt-ce que la fortune ? Un motif bien au-deſſus des richeſſes, au-deſſus de tout, m'arrache de ce ſéjour, & me force de vous dire un éternel adieu. Oui, j'abandonne Rome... Salvini, pour jamais.... je ne reverrois plus mon ami !... je vais vous faire une propoſition dont je ne me diſſimule point l'importance. J'aime mon Pays; le vôtre, ſans doute, doit vous inſpirer la même affection : mais êtes-vous obligé de reſter à Rome pour lui conſerver l'attachement d'un fidele patriote ?

Salvini avec vivacité, ſe jette en pleurant dans les bras du Lord : — Par-tout, par-tout où ira mon cher bienfaiteur, j'y vole ; Mylord, vous avez raiſon de penſer que je ſuis attaché à l'Italie, quoique j'y traîne une deſtinée malheureuſe ; j'y laiſſerai une mere infortunée, qui m'en eſt plus chere... — Je vous procurerai les moyens de lui donner des ſecours : Salvini, ces ſentiments me lient à vous davantage : un fils inſenſible ne ſeroit pas digne d'être mon ami. — Je ne vous dirai

point encore que mon art, dont je ſuis idolâtre, a beſoin d'avoir ſous les yeux les richeſſes de Rome, pour s'enflammer & ſe perfectionner : mais je ſuis homme avant que d'être artiſte ; vous m'avez comblé de bienfaits, & je vous dois tous les ſacrifices.

Le Lord embraſſe Salvini : — Je ſens le prix de ce procédé ; c'eſt moi qui vous devrai une gratitude éternelle. Allons, partons pour Londres..... Salvini, vous apprendrez ce qui me rappelle en Angleterre.

Ils ont bientôt quitté l'Italie ; ils traverſent la France. A peine ſont-ils à Douvres, l'Anglois reçoit une nouvelle lettre, il crie aux poſtillons : hâtez-vous, volez, je vous promets deux... trois... quatre guinées, & puis ſe tournant avec tranſport vers Salvini : — Mon ami... mon ami... mes ſens ne peuvent ſuffire à ma joie... l'excès de mon bonheur... je n'arriverai point aſſez-tôt!

Le jeune homme étoit immobile d'étonnement. Pour Adelſon, il reſſembloit à quelqu'un qui ſeroit tombé dans le délire ; un ſaiſiſſement de plaiſir lui avoit coupé la parole. Ils ont enfin gagné Londres.

Le Lord, agité de la plus vive impatience, conduit Salvini à ſon hôtel, & ſans deſcendre de ſa chaiſe de poſte: Mon cher, lui dit-il, voilà votre maiſon; mes domeſtiques ſont les vôtres; diſpoſez de ma fortune comme de mon cœur. Adieu, nous nous reverrons.

Et auſſi-tôt il fait de nouvelles inſtances aux poſtillons, pour qu'ils redoublent de vîteſſe, & il diſparoît.

La ſurpriſe du peintre ne peut ſe concevoir; il revoit le lendemain Adelſon, qui, toujours plein de cette ivreſſe de joie, ne reſte avec lui qu'un inſtant. Salvini auroit bien voulu pénétrer le motif de ces fréquents voyages: mais l'amitié ſe ſoumet à des circonſpections que ne connoît point l'amour; il auroit cru bleſſer la délicateſſe, s'il n'avoit reſpecté la diſcrétion de ſon bienfaiteur: c'étoient de légers inconvénients pour un étranger qui, d'ailleurs, n'avoit point à regretter ſon pays; il ſe livroit tout entier à ſon talent, & ne s'arrachoit à ſes travaux que pour jouir du peu de moments que lui accordoit Adelſon.

Celui-ci le regardoit ſouvent, & ne

pouvoit ſe diſſimuler l'embarras qui le trahiſſoit; il paroiſſoit comme accablé d'un grand ſecret, & prêt à le révéler; enſuite il reprenoit une autre phyſionomie, & ſe rejettoit ſur un entretien bien éloigné de celui qu'il avoit eu deſſein d'avoir. Ces agitations augmenterent. Il entre un matin chez le peintre, & le trouve occupé à finir un tableau, dont le ſujet étoit Pygmalion animant ſa ſtatue : on la voyoit ſe développer, s'embellir de tous les charmes. Je vous crois, lui dit le Lord en ſouriant, après avoir examiné cette peinture, un talent d'imaginer égal à la beauté de votre pinceau : mais, Salvini, vous auriez beau vous figurer tous les agréments des Déeſſes réunis, ils n'atteindroient point un certain modele, qui, aſſurément, ſurpaſſe toutes vos brillantes fictions; & en prononçant ces mots, Adelſon tenoit les yeux attachés ſur le jeune homme. Il reprend en changeant de ton : Salvini, avez-vous jamais été amoureux ? Jamais, Mylord; les arts & l'amitié doivent ſuffire à mon cœur; je veux fuir un Sexe qui prend trop d'empire ſur le nôtre : j'ai lu que l'amour étoit la paſ-

ſion la plus redoutable. Oui, la plus redoutable, interrompt l'Anglois, mais auſſi la plus ſéduiſante; & tout-à-coup il change de converſation.

Pluſieurs jours s'écoulent ainſi, le Lord faiſant de continuelles abſences, & Salvini appréhendant de laiſſer échapper ſa curioſité, quoiqu'elle s'irritât davantage, & qu'il eût de la peine à la combattre.

Adelſon propoſe à Salvini une partie de campagne : ils vont à dix milles de Londres, & s'arrêtent dans un endroit délicieux. Le Lord apprend au jeune homme qu'ils ſont dans une de ſes terres; celui-ci demeure tranſporté à l'aſpect de ces tapis de verdure qui jouiſſent d'une fraîcheur riante & inconnue aux autres climats : c'eſt-là que la vue s'étend & ſe repoſe ſur l'abondance, & le luxe nourricier de la liberté; de vaſtes boulingrins, des prairies artificielles, couvertes de nombreux troupeaux, offrent de tout côté la richeſſe de la nature. Ce ſpectacle ſi attendriſſant pour un homme ſenſible aux beautés vraies, & qui ſait les apprécier, émeut de plus en plus Salvini; il s'abandonne à cette douce rêverie qu'inſ-

ſimuler l'embarras qui le
paroiſſoit comme accablé
ret, & prêt à le révéler ;
renoit une autre phyſio-
rejettoit ſur un entretien
de celui qu'il avoit eu
r. Ces agitations augmen-
re un matin chez le pein-
ouve occupé à finir un ta-
le ſujet étoit Pygmalion
ſtatue : on la voyoit ſe
s'embellir de tous les char-
is crois, lui dit le Lord en
près avoir examiné cette
n talent d'imaginer égal à la
votre pinceau : mais, Salvi-
uriez beau vous figurer tous
nts des Déeſſes réunis, ils
ient point un certain mo-
aſſurément, ſurpaſſe toutes
tes fictions ; & en pronon-
ots, A tenoit les yeux
le mme. Il reprend
: Salvini, avez-
oureux ? Jamais,
& l'amitié doiven
ur ; je veux fuir
trop d'empire
l'amour étoit

[illegible] ein-
[illegible] reux
[illegible] pée ?
[illegible] e ſuis
[illegible] . Un
[illegible] 'ai à
[illegible] mage
[illegible] ecti-
[illegible] z re-
[illegible] veux
[illegible] voir
[illegible] a fa-
[illegible] . Vé-
[illegible] z de
[illegible] viens.
[illegible] ni ; il
[illegible] ſonne
[illegible] e reſte
[illegible] irmante
[illegible] ſon em-
Ma chere
[illegible] it le Lord ;
[illegible] t-il, en lui
[illegible], ce que j'ai-
[illegible] & vous, mon
[illegible] aîtreſſe de mon
[illegible] ient de juger des
[illegible] tant de charmes ne
[illegible] hommage... Ne rou-

pirent les objets champêtres. Convenez, dit Adelſon, que ce n'eſt qu'à la campagne que le cœur ſe développe dans toute ſon étendue ; je n'en ai guere recherché la cauſe : mais les paſſions prennent dans ces lieux une teinte de mélancolie qui leur prête un charme inexprimable ; on n'aime point ainſi à la ville. J'éprouve ce preſtige innocent, répond l'Italien ; le ſentiment qui m'attache à vous, Mylord, m'eſt encore plus cher ici qu'à Londres, & je quitterois tous les palais des Souverains pour une ſemblable retraite. — Ah, mon ami ! qu'on doit leur porter peu d'envie ! c'eſt moi qui ſuis Roi de l'Angleterre, de toute la nature. Salvini, je goûte dans ces champs le bonheur ſuprême ; j'ai l'avantage d'y réunir l'amitié & l'amour... Salvini, je vais vous confier enfin mon ſecret : il y a long-temps qu'il peſe à mon cœur ; j'ai trop ſouffert d'avoir avec vous cette réſerve. J'ai tant en horreur la défiance ! il eſt ſi doux de verſer ſon ame dans celle d'un ami ! c'eſt vivre, c'eſt être heureux dans un autre !... vous ſaurez, un jour, les raiſons qui m'avoient retenu... avez-vous apporté

vos crayons ? Mylord, repart le peintre en ſouriant, depuis quand un preux Chevalier voyage-t-il ſans ſon épée ? aſſurément j'ai mes crayons, & je ſuis impatient de deſſiner des objets... Un moment interrompt le Lord ; j'ai à vous propoſer de nous tracer une image bien préférable à toutes ces perſpectives... juſqu'à préſent vous n'avez repréſenté que des mortelles, & je veux que vous m'ayiez l'obligation d'avoir une idée de la beauté, telle que la fable l'a imaginée ſous les noms de Vénus, de Flore... Oh ! vous ferez de mon ſentiment ; attendez, je reviens.

Adelſon revole près de Salvini ; il donnoit la main à une jeune perſonne de quinze ou ſeize ans : le peintre reſte interdit, dans l'extaſe ; cette charmante créature étoit embarraſſée, & ſon embarras l'embelliſſoit encore. Ma chere Nelly, n'ayez nulle crainte, dit le Lord ; je vous préſente, continue-t-il, en lui faiſant remarquer l'Italien, ce que j'aime le plus après vous ; & vous, mon ami, vous voyez la maîtreſſe de mon cœur ; il vous appartient de juger des graces : décidez ſi tant de charmes ne méritent pas mon hommage... Ne rou-

giſſez point, Nelly, ne rougiſſez point; l'éloge vous eſt dû. Lorſqu'on a l'ame ſi ſupérieure à la beauté, on peut s'entendre dire qu'on eſt belle.

Adelſon les conduiſit tous deux dans un cabinet de verdure. Nelly paroiſſoit y régner, comme on nous dépeint la Déeſſe des fleurs, faiſant éclore d'un regard toutes les richeſſes de la nouvelle ſaiſon. Salvini ne ſortoit point de ſon enchantement.

Nelly étoit en effet une créature céleſte : ſa vue excitoit les tranſports, le trouble, la langueur, cette eſpece de raviſſement qui naîtroit de la préſence d'une divinité; le feu de l'eſprit, la volupté pure & l'innocence de l'ame ſe faiſoit ſentir dans ſes regards. Le ſon de ſa voix achevoit le prodige de ſes yeux; la moindre de ſes paroles alloit porter au fond du cœur une ſenſation délicieuſe qu'on aimoit à conſerver; ſa taille ſouple & déliée n'empêchoit point que ſa démarche ne fût majeſtueuſe; formoit-elle un pas, un geſte, on s'attachoit à ce pas; on ſuivoit avec vivacité le mouvement de ce geſte; c'étoient toujours de nouvelles graces qui le découvroient, & un nouvel intérêt

qu'on éprouvoit. Il ſembloit que les Poëtes avoient imaginé exprès pour Nelly cette comparaiſon d'une belle fille à la roſe naiſſante.

De quel trait de flamme Salvini eſt pénétré! un ravage ſubit s'eſt répandu dans tous ſes ſens; il ne voit plus qu'à peine; ſes genoux ſe dérobent ſous lui; il fait des efforts pour ſe ſoutenir. En vain cherche-t-il à ſe remettre de ſon émotion, il veut faire un compliment à Nelly: des ſons inarticulés meurent ſur ſes levres. Comment, dit Adelſon, en s'applaudiſſant du trouble du jeune homme! mon ami, un joli viſage te déconcerte à ce point! eſt-ce que les peintres ne doivent pas être familiariſés avec le ſpectacle de la beauté? Allons, prends tes crayons: vîte, que l'amitié me deſſine l'amour.

Salvini s'efforçoit de rétablir ſur ſon viſage un calme dont ſon ame étoit bien éloignée de jouir: il veut ſe mettre à l'ouvrage; il ſe trompe dans l'emploi des crayons: ils ſe briſent, ou s'échappent de ſa main. Quand ſes yeux venoient à rencontrer ceux de Nelly, ſon déſordre augmentoit; c'étoit préciſément la ſcene d'Appelle peignant Campaſpe

en préſence d'Alexandre. Le trop confiant Adelſon continuoit de railler le peintre ſur ſon embarras; enfin, après avoir vingt fois recommencé & effacé, il eſt parvenu à ſaiſir la reſſemblance de l'aimable Angloiſe, avec tant de chaleur & de vérité, que le Lord s'écrie: Homme admirable! que je t'ai d'obligation! tu m'as créé une ſeconde Nelly; oui, la voilà bien! voilà ce doux ſourire qui me charme, ces yeux qui ſont pour moi les cieux ouverts! tu as fait un miracle, mon cher Salvini... elle eſt pourtant encore mieux dans mon cœur.

L'Anglois & l'Italien ſe trouvent ſeuls. Adelſon prend la parole :

Je ſuis au comble de la félicité; la diſſimulation eſt ſi peu faite pour moi! c'étoit l'unique ſecret que j'euſſe pour l'amitié : Nelly & ſa mere m'impoſoient la loi de me taire. Elles me reprochent inceſſamment ma confiance, & la traitent d'indiſcrétion; elles prétendent que cette facilité à ouvrir mon cœur, me cauſera de nouveaux chagrins; car elle m'en a déja fait eſſuyer de violents; mais le moyen de vivre, & de ſe livrer à des ſoupçons qui fatiguent! Reſſer-

rer ſes ſentiments au-lieu de les multiplier en les épanchant dans le ſein d'autrui, n'eſt-ce pas s'empriſonner, ſe garotter de chaînes, quand on peut jouir de la liberté ? La franchiſe & l'effuſion ſont les premiers des plaiſirs pour une ame ſenſible. Le croiriez-vous ? depuis que je vous ai fait voir Nelly, mon bonheur en eſt augmenté; elle en a plus de charmes à mes yeux. Oui, je ſuis le plus heureux des hommes : je poſſede une maîtreſſe & un ami ! avouez que cette fille angélique eſt la beauté, l'enchantement même.

Salvini répondoit par des mots entrecoupés, & en balbutiant; il auroit été aiſé de s'appercevoir que ſon ame éprouvoit un bouleverſement affreux : mais Adelſon étoit loin de ſaiſir ce trouble; il eût rejetté comme un crime la moindre défiance : incapable de former le plus foible doute ſur la vertu de Nelly & ſur celle de l'Italien. La jalouſie n'eſt-elle pas, en effet, un tranſport offenſant pour l'objet qu'on aime ? Si elle peut ajouter à l'amour, elle ôte néceſſairement à l'eſtime; & ce ſentiment affoibli, la tendreſſe y perd de ſa pureté & de ſa délicateſſe.

Le Lord pourſuit : Il faut que je vous faſſe la confidence entiere, & que j'entre dans les détails de tout ce qui a pu contribuer à mon bonheur : car je me flatte d'avoir ſurmonté les obſtacles qui m'ont juſqu'ici combattu. Allons-nous aſſeoir près de cette allée de pommiers; Salvini, ils me ſont précieux : c'eſt-là que j'ai vu pour la premiere fois la ſouveraine de mon cœur.

Ils vont ſe rendre auprès de ces arbres, dont l'ombrage agréable couronnoit un joli côteau, d'où l'on découvroit pluſieurs petits villages ſitués à peu de diſtance les uns des autres; Adelſon reprend ainſi :

Je ſuis né à Londres. A peine fus-je ſorti de l'enfance, qu'une maladie de peu de jours m'enleva ma mere. Mon pere qui occupoit alors un des principaux emplois du Gouvernement, quoiqu'il m'aimât beaucoup, abandonna mon éducation à des maîtres, dont la complaiſance mercénaire flatta mes paſſions plutôt que de les détruire; elles m'emporterent dans les égarements qui rarement en ſont ſéparés. Le dégoût ne tarda point à ſuivre de fauſſes jouiſſances. Je cherchai les plaiſirs véritables;

bles : je croyois les avoir trouvés dans la retraite, dans l'étude & la culture des arts. Mon cœur n'étoit pas pleinement ſatisfait : il me demandoit un attachement plus décidé ; il ſaiſit bientôt ce qui devoit être l'objet de tous ſes vœux. Je me dérobois ſouvent au tumulte de la Capitale, pour venir ici m'interroger en ſecret ſur les moyens d'arriver à ce bonheur dont je ne démêlois guere la cauſe. Une profonde rêverie m'avoit entraîné vers ces pommiers. Des voix de femmes me retirent de cette eſpece de médiation ; je leve les yeux : Salvini, j'apperçois une jeune perſonne... un ange de beauté ; il n'eſt pas poſſible d'exprimer les tranſports qui vinrent me ſaiſir. Une Dame d'un certain âge, & qui me parut être ſa mere, s'entretenoit avec elle ; le ſujet de la converſation étoit les plaiſirs innocents que l'on goûte à la campagne, & la douceur de mœurs & d'affections qu'on y ſemble reſpirer avec l'air ; on convenoit que la ſimplicité de ce ſéjour étoit préférable au luxe des Villes, & que la vraie félicité ne pouvoit ſe rencontrer que dans cette portion du peuple qui

s'eſt vouée aux travaux de l'agriculture.

J'abordai les deux étrangeres, & je n'eus pas beſoin de m'informer de leur condition, pour leur témoigner un reſpect que la préſence de la jeune perſonne m'avoit déja inſpiré. Il faudra néceſſairement, mon cher Salvini, vous réſoudre à me paſſer une infinité de circonſtances qui vous paroîtront peut-être minucieuſes : mais vous l'ignorez, tout prend la flamme de l'intérêt pour un amant qui parle de ce qu'il aime, & ce qui ſe rapporte à Nelly ne ſauroit être de peu d'importance. Je fus promptement inſtruit de leurs noms, de leurs qualités : la charmante Miſs ſe taiſoit; mais que ſon ſilence étoit expreſſif! elle me regardoit, rougiſſoit, & devenoit toujours plus ſéduiſante. La Dame, qui, en effet, étoit ſa mere, voulut bien entrer avec moi dans des explications relatives à ſa famille & à ſon état; le mari, Gentilhomme Ecoſſois, avoit ruiné ſa fortune, en s'oppoſant avec une opiniâtreté invincible au parti de la Cour; il venoit de mourir; ſa veuve & Nelly ne vivoient que d'un bien très-médiocre; elles poſſé-

doient une petite métairie diſtante environ d'un mille ; la beauté de la promenade les avoit conduites inſenſiblement vers cette allée de pommiers. Ah ! mon cher Salvini, quel étoit mon trouble, ou plutôt mon raviſſement ! Je demandai à Madame Rivers, c'eſt ainſi qu'on l'appelloit, la permiſſion de les ramener chez elle ; nous arrivâmes à leur maiſon : mon ami, c'étoit le temple de la vertu & de l'innocence ; tout y reſpiroit cette pureté d'ame qui embellit & fait aimer les plus ſimples demeures. Que j'eus de peine à m'arracher de cet aſyle enchanté ! la mere & la fille ne me quitterent qu'à la porte. J'entendis nommer la jeune perſonne, Nelly ; & auſſi-tôt ce nom ſi cher retentit & ſe grava dans mon cœur : lorſque j'étois ſeul, ma bouche le répétoit ſans ceſſe. J'avois obtenu la liberté de leur faire quelques viſites ; il eſt inutile de vous dire que j'aurois voulu paſſer ma vie dans cette maiſon où mon ame reſtoit attachée. Mes yeux s'étoient tout-à-coup ouverts ; je reſſemblois à un homme qui, enveloppé de nuages, & entouré de rochers inacceſſibles, ſe ſeroit vu, dans un clin

d'œil, tranſporté ſous un ciel ſerein; au milieu d'une vaſte campagne, où tout porteroit le charme à ſes ſens. Je reconnus qu'un ſeul regard de Nelly pouvoit faire mon bonheur ſuprême, & je ſentis combien l'amour eſt une paſſion ſatisfaiſante, lorſqu'il eſt accompagné de la vertu & de l'honnêteté: car je ne deſirois point ſéduire l'adorable Nelly; ma tendreſſe étoit une ſorte de culte religieux; je reſpectois ce que j'aimois; & il eſt ſi doux de regarder ſa maîtreſſe comme l'objet d'un pur hommage! Vous ne ſerez pas ſurpris que, malgré ſon peu d'opulence, j'euſſe déja conçu le deſſein de l'épouſer: n'a-t-elle pas tout? elle eſt belle, elle eſt vertueuſe, & elle eſt ſenſible: quelle volupté pour mon cœur, de pouvoir dépoſer à ſes pieds des richeſſes que je tiens du haſard! c'eſt elle qui poſſede les vrais tréſors. Ah! Nelly! Nelly! que n'ai-je l'empire du monde à vous offrir, & que ce préſent ſeroit encore bien au-deſſous de ce que vous méritez!

J'étois le plus heureux des amants; j'avois ſu vaincre toutes les raiſons qui m'étoient oppoſées par Madame Rivers; elle prétendoit que nos fortu-

nes trop diſproportionnées mettroient un empêchement inſurmontable à mon mariage avec ſa fille. Je la raſſurai, je la perſuadai : la vérité & le ſentiment ont tant d'empire ! enfin, du conſentement de ſa mere, Nelly daigna m'écouter ; il me fut permis de lui parler de mon amour. Oh ! mon ami ! à quelle ivreſſe délicieuſe je m'abandonnai, quand elle m'avoua, en rougiſſant, que ma tendreſſe ne lui étoit pas indifférente ! je lus dans ſes regards que l'aimable pudeur l'empêchoit de me dire tout ce quelle reſſentoit ; je tombai à ſes pieds ; je les arroſai de ces larmes ſi douces, ſi précieuſes, que le ſentiment fait couler. Adorable Nelly, m'écriai-je, régnez à jamais ſur mon ame ; je prends le Ciel à témoin, que je n'aurai point d'autres femme que vous ; & je vais preſſer l'inſtant qui formera ces nœuds où j'attache ma vie. Eh ! me ſeroit-il poſſible d'exiſter ſans vous poſſéder, ſans vous idolâtrer, ſans vous le répéter mille fois... ma chere Nelly, un ſi violent amour ne ſauroit s'exprimer ; oui, je fais ſerment à vos genoux, de vous adorer toujours davantage.

Que vous dirai-je ? Nelly troublée me laiſſa ſaiſir ſa main ; j'y imprimai un baiſer de feu ; je penſai expirer du plaiſir que me fit goûter cette ſimple faveur.

Ma famille, vaincue par mes ſollicitations, & par celle de ſes amis, avoit conſenti à cette alliance ſi deſirée ; elle convenoit que les charmes & la vertu de Nelly, ainſi que ſon extraction, devoient faire oublier l'inégalité des biens ; je touchois au moment d'être ſon époux. Mon pere même m'avoit accordé la permiſſion de lui préſenter Madame Rivers & ſa fille. Plein des plus flatteuſes images, je cours à leur aſyle ; mon ame ſe précipitoit au-devant d'elles ; je m'enivrois du plaiſir d'annoncer à Nelly, que j'allois à la face de l'univers la proclamer ma ſouveraine : un domeſtique en pleurs frappe ma vue. — Nelly ?.... elle ſeroit morte ? Ah, Mylord, répart ce garçon, en jettant des cris, je doute qu'elle vive encore.... — Comment ? — Deux hommes maſqués, ſuivis d'une troupe de ſatellites, ſont deſcendus ici ; ils ſe ſont rendus maîtres de la maiſon, malgré notre réſiſtance, & ont emmené dans

un carroſſe Madame Rivers & ſa fille. Nous avons obſervé que Miſs pleuroit beaucoup. Les raviſſeurs ont bientôt diſparu, & nous ignorons quelle route ils ont priſe.

Pendant ce peu de mots, mon ame étoit reſtée ſuſpendue; je m'abandonne à tous les tranſports, je pouſſe avec impétuoſité mon cheval ſur le premier chemin qui s'offre à ma vue; je reviens avec la même vîteſſe; j'ordonne à mes domeſtiques de ſe partager en différents endroits; je leur crie: Je me meurs; du ſecours! on m'enleve Nelly: qu'on me la retrouve! qu'on me la ramene!

Je ſuccombe ſous tant d'agitation; je perds la connoiſſance: je la reprends pour devenir furieux; je me laiſſe aller à la courſe de mon cheval. J'apperçois un carroſſe: je ne doute point qu'il ne renferme Nelly; j'y vole; j'aurois voulu avoir les aîles de la foudre; j'atteignois la voiture; un jeune homme qui avoit mis la tête à la portiere, fait ſigne au cocher d'arrêter; il s'élance, l'épée à la main, commande au poſtillon de pourſuivre ſa route, & fond ſur moi, en me diſant: Tu n'iras

pas plus loin; tu cherches Nelly; il faut que l'un de nous deux meure; c'eſt tout ce que je puis t'apprendre. Auſſi-tôt je mets pied à terre; je me précipite avec rage ſur l'inconnu : j'ai affaire à un rival, m'écriai-je, je n'en ſuis que trop aſſuré : il va éprouver ſi l'on m'offenſe impunément. Nous meſurons nos armes; je porte un coup à mon adverſaire; il tombe; j'accours le ſecourir. Eh bien! lui dis-je en lui tendant la main, cruel! je ſaurai pour quelle raiſon tu m'arraches tout ce que j'aime. Pour quelle raiſon, répond le perfide? tu ne ſauras rien. Tu m'as donné la mort; mais je goûte, en mourant, le plaiſir de cauſer tes malheurs. Sois certain que Nelly ne te ſera point rendue, & tu ignoreras le nom de ta victime. A peine achevoit-il ces paroles, qu'il pouſſoit le dernier ſoupir.

J'étois immobile de déſeſpoir; j'héſitois ſi je m'ôterois la vie de cette épée teinte du ſang de mon ennemi, ou ſi je redoublerois mes efforts pour atteindre le carroſſe; j'embraſſai ce dernier parti; les vents ne ſont pas plus prompts; mon cheval expira ſous moi; toutes mes perquiſitions furent

ſans effet ; mes domeſtiques n'eurent pas plus de ſuccès. Quelle ſituation horrible ! perdre Nelly à l'inſtant où je recevois ſa main ! n'avoir pas la moindre lumiere ſur ſa deſtinée ! Il y avoit des moments où, repouſſant ma confiance, mon amour, j'allois juſqu'à me figurer Nelly coupable, voulant me fuir, aimant un autre... Je ne tardois pas à lui demander pardon de ces idées ſi offenſantes pour ſa vertu & pour ma tendreſſe. Non, me diſois-je, non, cette charmante fille n'eſt point capable de m'en avoir impoſé ; & j'en dois croire ſes larmes ; c'étoit moi qu'elle pleuroit ! qu'eſt-elle devenue ? Je ne découvrirai point la trace des monſtres qui me l'ont ravie ; les lieux où, ſans doute, ils la retiennent !... peut-être a-t-elle ſuccombé à ſa douleur ! Barbare que j'ai immolé, tu as bien eu raiſon de t'applaudir de ma peine ! c'eſt toi qui m'as percé le cœur, qui me le déchires tous les jours ; c'eſt moi qui meurs mille fois, quand un ſeul coup t'a privé de l'exiſtence.

J'éprouvois cependant que l'eſpérance eſt la derniere des illuſions qui ceſſent de nous abuſer ; malgré moi,

je me livrois à des preſſentiments favorables ; je revoyois Nelly rendue à mon amour, & marchant à l'autel pour conſacrer une foi qui ne s'étoit point démentie.

La réalité ne favoriſoit pas une idée ſi flatteuſe : tout me refuſoit des éclairciſſements ſur une deſtinée à laquelle étoit liée la mienne ; mon ame flottoit dans une incertude continuelle.

De quels nouveaux coups je ſuis accablé ! on me remet une lettre, dont le caractere m'étoit inconnu ; on m'apprenoit par cet écrit que Madame Rivers & ſa fille avoient ceſſé de vivre. Je tombe à la renverſe ; je me trouve, après trois jours de léthargie, dans mon lit, entouré de médecins, & de mon pere pleurant à mes côtés ; je n'ai que la force de dire : Elle eſt morte, mon pere ! il m'embraſſe, me preſſe d'accepter les remedes qu'on me préſentoit. Non, non, il eſt inutile de me rappeller à la vie. Vous m'aimez ! deſirez ma fin, mon anéantiſſement.... ma chere Nelly ! elle m'eſt enlevée.... pour jamais... pour jamais !

Je demeurai près d'un an dans une ſituation plus cruelle ſans doute que le

trépas, qui eſt le terme de nos maux. On craignoit même que je ne perdiſſe la raiſon ; hélas ! je ne l'avois que trop conſervée ! je n'enviſageois que trop l'étendue de ma perte, & le ſort affreux qui m'étoit préparé, ſi je ſoutenois plus long-temps le fardeau de l'exiſtence.

Les ſoins conſtants de mon pere, mes ſociétés, les arts qui ſont nos premiers amis, nos conſolateurs, s'il en peut être, me ranimerent aſſez pour que mon dernier ſoupir s'arrêtât. Mon pere me rediſoit ſans ceſſe que ſa vie dépendoit de la mienne ; je vécus donc pour m'abreuver continuellement de mes larmes, pour adorer le ſouvenir de ma chere Nelly ; je croyois l'entendre, la voir ; je lui parlois ; je lui jurois un amour éternel. Les diſgraces ſe multiplient : la mort vint m'enlever mon pere ; ſes dernieres paroles furent de nouvelles ſollicitations, des ordres, en quelque ſorte, de ne me pas refuſer aux ſoulagements qui me ſeroient offerts. Rien ne m'attachoit plus à l'Angleterre ; que dis-je, ma patrie m'étoit devenue odieuſe ; je n'y contemplois qu'un tombeau qui dévoroit les reſtes

inanimés de l'auteur des mes jours, de Nelly. L'homme croit changer de cœur, en changeant de climat ; l'insensé ! il s'imagine que ce fantôme fugitif, que le bonheur l'attend sous d'autres cieux, qu'il va le saisir ; & il ne fait que déplacer ses inquiétudes & ses ennuis. J'aurois volé au bout du monde, que j'y eusse emporté une image dont les traits m'étoient toujours plus chers.

Je parcours l'Europe ; je viens à Rome : les merveilles de la peinture m'y retiennent. J'embrassois avidement tout ce qui avoit l'apparence d'apporter quelqu'adoucissement à ma sombre mélancolie. On ne trompe point de pareils chagrins : je vous recherchai, soit que je fusse entraîné par une conformité d'humeur, soit que nous ayons besoin d'aimer, & que j'eusse reconnu en vous quelques-unes de ces qualités qui produisent l'amitié. Malgré une prévention qui vous étoit favorable, & que votre conduite justifioit, je m'étois imposé la loi de ne vous parler jamais de Nelly ; il faut avoir éprouvé les disgraces attachées aux passions, pour plaindre ceux qui en sont les victimes. Il n'entroit pas dans vos entretiens le moin-

dre mot des plaiſirs, des peines de l'amour; & puis, je cherchois à effacer un tableau qui n'étoit que trop empreint au fond de mon ame.

Un de mes compatriotes m'écrit de Naples, qu'il ſe répandoit à Londres un bruit ſourd que Madame Rivers & ſa fille étoient vivantes; vous me ſurprenez, cette lettre à la main: je l'arroſois des mes larmes. J'ajoutois peu de croyance à cette nouvelle; le ſort m'avoit trop maltraité, pour que je puſſe me flatter qu'il y auroit un terme à mes ſouffrances. Cependant mon cœur, malgré moi, s'ouvrit à des rayons confus: je formai la réſolution de retourner en Angleterre, & de tenter encore des recherches. On n'eſt jamais aſſuré de ſon malheur; on ne ſauroit s'accoutumer à croire qu'un objet que l'on a vu, ſous ſes yeux, jouir de la faculté de penſer, de ſentir, d'agir, qu'un objet que l'on a adoré, ait ceſſé d'exiſter, & ne ſoit plus rien qu'un ſouvenir vague dont chaque jour emporte des traits. Je cédai aux foibles lueurs d'une eſpérance peu fondée: je vous propoſai de me ſuivre dans ma patrie, vous me fîtes le ſacrifice de la vôtre,

& cette marque d'amitié acheva de vous donner ſur mon cœur des droits que le temps affermit.

Concevez vous, mon cher Salvini, le changement de ma ſituation, quand je reçois à Douvres une lettre de la main même de Madame Rivers, qui, inſtruite de mon retour en Angleterre, me prévenoit que ſa fille vivoit, qu'elle m'aimoit toujours, & qu'elles avoient repris poſſeſſion de leur ancienne demeure? Elle ſe réſervoit, ajoutoit-elle, quand nous nous verrions, de m'informer des particularités d'une aventure auſſi extraordinaire; elle finiſſoit par me conjurer, au nom de Nelly, de garder le ſilence; elle me rappelloit des déſagréments que ma ſincérité & ma franchiſe m'avoient cauſés. Vous fûtes témoin de mes tranſports; je ne ſais comment j'ai réſiſté à une nouvelle auſſi peu attendue; tous mes ſens étoient remplis d'une ivreſſe délicieuſe. Je vous conduis, comme vous devez vous reſſouvenir, dans ma maiſon à Londres, & je vole chez Madame Rivers. J'apperçois ſa fille, plus belle, plus adorable qu'elle n'avoit jamais été; je veux parler: je ne puis

que former des ſons inarticulés, & je vais tomber à leurs pieds, ſans connoiſſance. Je ne ſors de mon évanouiſſement que pour goûter tout le charme de l'amour; Nelly avec ſa mere s'empreſſoit de me ſecourir; je voyois ſur ce viſage enchanteur, la crainte, le trouble, l'effroi de la tendreſſe: une de ſes mains me ſoutenoit; ſes beaux yeux noirs s'ouvroient ſur les miens avec cette douce langueur, cet intérêt ſi puiſſant qui porte & fait couler dans l'ame un torrent de pure volupté. Quel ſpectacle, mon ami! dans quel raviſſement tous mes ſens ſont abſorbés! faut-il que l'expreſſion ſoit ſi fort au-deſſous du ſentiment! Je m'écrie: Je vous revois, Ange du Ciel! vous m'êtes rendue!.. vous m'aimeriez toujours!.... Madame Rivers! ma tendre mere! laiſſez-moi mourir, laiſſez-moi mourir de joie à vos genoux: eſt-il bien vrai? vous reſpirez!.. Nelly! ma chere Nelly! j'ai retrouvé mon adorable amante, mon épouſe! ah! je brûle de ſerrer ces nœuds.... & qui m'oſoit diſputer votre cœur? par quelle horrible cataſtrophe vous avois-je perdue;

Madame Rivers me développa tou-

tes les horreurs du complot tramé pour leur ruine & pour la mienne. Un parent de ſon mari, nommé Sir Henri Struley, prétendoit avoir été traverſé par mon pere dans la ſollicitation d'une place ; ils s'étoient même battus, & mon pere l'avoit bleſſé & déſarmé ; de-là étoit née une haine implacable, & impatiente d'éclater ; il avoit cru trouver l'occaſion de la ſatisfaire, en m'empêchant d'épouſer ſa parente. Il étoit venu pluſieurs fois chez Madame Rivers, pour l'engager à me fermer ſa maiſon ; & cette Dame, dans la crainte de m'affliger, ou d'exciter un éclat déſagréable, m'avoit fait myſtere des viſites & de la demande de Struley. Il ne s'étoit pas borné à exiger que Madame Rivers me renvoyât : il lui avoit amené un riche Gallois, qui bientôt étoit devenu éperduement amoureux de ſa fille. Nelly avoit déclaré à ſa mere que mon rival lui étoit odieux, & qu'elle n'en aimeroit jamais d'autre que moi ; Madame Rivers, loin de la contraindre, avoit été la premiere à la confirmer dans ces ſentiments, & dans ſa réſolution de n'accepter que ma main : mais le titre de parent ſembloit

donner des droits à mon ennemi, & les obliger l'une & l'autre à ſupporter ſa préſence. Struley & le Gallois, convaincus du mauvais ſuccès de leurs manœuvres, n'écoutant plus que la violence, s'étoient décidés à ſe ſervir de la force ; maſqués tous deux, & eſcortés d'une troupe de ſcélérats à leurs gages, ils étoient venus enlever la mere & la fille, & les avoient entraînées dans un carroſſe, malgré leur réſiſtance & leurs cris.

Le jeune homme étoit préciſément celui qui eſt tombé depuis ſous mes coups. Un des ſatellites de Struley, qui s'étoit arrêté pour voir l'iſſue du combat, avoit rendu un fidele compte à ſon maître : le perfide, plus furieux alors à cette nouvelle, avoit redoublé d'activité dans ſa vengeance. Madame Rivers & Nelly, au bout de trois jours de marche, s'étoient vues renfermer dans un amas de vieilles tours qui reſſembloient moins à un château qu'à une priſon, ſituées au milieu des trois montagnes eſcarpées, & qu'on eût dit être ſéparées du reſte de la terre. C'eſt-là que ces deux infortunées avoient vécu dans les larmes & dans le déſeſ-

poir ; Nelly ne pouvoit m'oublier ; la femme & la fille de ce barbare parent, auſſi cruelles que lui, gardoient à vue leurs miſérables priſonnieres. Enfin, par une eſpece de miracle, à l'aide d'un honnête domeſtique attendri ſur leur ſort, elles s'étoient échappées & ſauvées à Londres, & y vivoient cachées dans la foule obſcure des habitants de la *Cité*. C'eſt de ce même domeſtique leur libérateur, qu'elles apprirent que ſon maître m'avoit adreſſé une lettre anonyme, où ils les faiſoit paſſer pour mortes. Leur premier ſoin avoit été de s'informer de moi ; on ſavoit bien dans ma patrie que je voyageois : mais on ignoroit préciſément où devoient ſe fixer mes voyages. La nouvelle que Struley étoit paſſé dans les Pays étrangers, avoit rendu à Madame Rivers & à ſa fille la liberté de ſe montrer, & de retourner à leur métairie. A peine y ſont-elles rentrées, qu'un de mes oncles leur fait part de mon arrivée en Angleterre : auſſi-tôt elle m'écrivent à mon paſſage à Douvres... Salvini, j'ai revu la maîtreſſe de mon cœur : nos chagrins ſont diſſipés. Nelly étoit mourante ; on ne lui a pas plutôt annoncé

mon retour, que ſa beauté, ſes charmes ſont revenus, avec la vie, & l'eſpoir de nous réunir. Madame Rivers eſt tombée malade; je l'ai engagée a prendre avec ſa fille un appartement dans mon château. D'ailleurs, cette précaution les met à couvert des perfidies de ce miſérable parent qui pourroit leur cauſer de nouvelles inquiétudes. Mon oncle, Mylord Bermond, qui me tient lieu de pere, ſe fait une fête de préſider à notre mariage; il viendra dans trois mois; une affaire importante, & relative au Gouvernement, le retient à Londres, & je formerai auſſitôt cette union trop différée... — Dans trois mois vous l'épouſerez, demande Salvini d'un air rêveur? — Dès l'arrivée de mon oncle, je poſſéderai la plus charmante, la plus vertueuſe des femmes... Vous rempliſſez-vous bien de ma félicité? L'Italien, ſans répondre à la queſtion, répete ſeulement: Dans trois mois!... — J'avoue que le terme eſt bien éloigné pour un cœur auſſi enflammé que le mien: mais il faut me ſoumettre à ce qu'exigent mon devoir & ma tendreſſe pour mon parent. Pardon, mon ami, ſi j'ai pu hé-

ſiter à vous confier mon ſecret ; n'accuſez point mon amitié : elle ſe livre à vous ſans réſerve. C'étoient Nelly & ſa mere qui vouloient abſolument qu'un myſtere profond enveloppât cet amour juſqu'au moment que nous ſerons unis ; je ne les avois point prévenues ſur une confidence que je vous devois ; elle m'ont fait même la guerre de vous avoir amené ici. Lorſqu'elles vous connoîtront, n'en doutez point, elles ſeront empreſſées à vous rendre la juſtice que vous méritez, & je ſuis bien aſſuré qu'elles s'applaudiront de notre liaiſon ; oui, elles prendront mes ſentiments pour vous. Que je vais être heureux ! l'amour, l'amitié, tous les plaiſirs, toutes les vertus répandront leurs charmes ſur ma vie !

Un domeſtique entre : il venoit de la part de Madame Rivers, inviter le Lord à paſſer dans ſon appartement ; le Peintre demeure abandonné à lui-même.

Son premier mouvement eſt de jetter un long ſoupir, & de s'appuyer la tête & les deux mains ſur une table ; il reſte près d'un quart d'heure dans cet anéantiſſement : il en ſort pour ſe pro-

mener à grands pas, levant les yeux au Ciel, gémiſſant, & ſe frappant la poitrine, comme s'il eût voulu frapper ſon cœur. Sans ceſſe il revenoit auprès de Nelly, & ſans ceſſe il s'en éloignoit; il paſſoit tout-à-coup de la gayeté la plus vive au plus ſombre accablement; une inquiétude éternelle l'agitoit; quelquefois il couroit s'enfoncer dans le parc; il choiſiſſoit les endroits les plus ſauvages; on l'y trouvoit plongé dans une morne rêverie, bien différente de cette douce impreſſion ſi chere aux ames ſenſibles, qui nous ramenant à nous-mêmes, nous porte à réfléchir ſur les beautés de la nature, & nous fait goûter les plaiſirs tranquilles de la campagne & de la retraite.

Adelſon, par ſes careſſes & ſes propos agréables, étoit bien éloigné de chaſſer cette mélancolie, qui, tous les jours, devenoit plus forte. En vain il en faiſoit à l'Italien des reproches continuels : — Auriez-vous des chagrins que vous cachiez à votre ami; vous ſavez combien je vous aime! Ah! Mylord, répondoit Salvini d'une voix étouffée, je ne mérite point ces ſenti-

ments... je ne ſuis digne que de votre compaſſion. — Dites, mon cher Salvini, de l'amitié la plus tendre. L'Anglois couroit embraſſer le jeune homme, qui paroiſſoit le repouſſer, qui gémiſſoit. — Vous gémiſſez! vous ſemblez vous refuſer aux épanchements de mon cœur! Salvini, encore une fois, parlez-moi avec franchiſe : auriez-vous à vous plaindre... — De moi-même, Mylord; oui, c'eſt moi qui ſuis mon ennemi, qui devrois me punir! Je ne ſais... une langueur que je ne puis vaincre, ſe répand ſur mes jours; la vie m'eſt à charge; la ſociété m'importune, & je la recherche... Laiſſez-moi, Mylord, retourner à Rome, fuir l'univers entier... Hélas! ne puis-je m'arracher à moi-même? je voudrois être enſeveli dans le déſert le plus ſombre, dans la caverne la plus ténébreuſe... — Mais, Salvini, quel trouble vous égare? mon attachement pour vous... — Oh! je reſſens vos bontés vivement... peut-être, Mylord... je deſire de revoir ma patrie... ma mere... — Salvini, ſi c'eſt la tendreſſe filiale qui vous force à nous quitter, je me rends à ces raiſons, quelques peines

que mon amitié ait à ſouffrir. — Non, je ne partirai point, Mylord, je ne partirai point... je reſterai près de vous...

Il ne peut achever ; un torrent de larmes lui coupe la parole. Adelſon, frappé d'étonnement, ne ſauroit concevoir d'où naît ce déſordre ſubit dans l'ame & dans les expreſſions de l'Italien ; plus il ſe répandoit en proteſtations d'amitié, plus les tranſports chagrins de Salvini s'irritoient.

Le Lord va trouver Nelly : — Vous n'ignorez point qu'après vous, Salvini eſt ce qui m'intéreſſe le plus ; daignez joindre vos efforts aux miens pour l'arrêter ici : il eſt naturellement mélancolique ; je ne ſais ce qui a pu aigrir cette humeur farouche ; loin d'avoir rien à me reprocher, j'ai redoublé mes attentions, mes égards ; il m'eſt plus cher que jamais, & il parle de retourner en Italie. Je vous l'avouerai, ſon départ m'affligeroit beaucoup, & je deſirerois que rien n'altérât le bonheur que bientôt je vous devrai... Nelly, il verſoit des pleurs, & je ne puis pénétrer la cauſe de cette triſteſſe ſi profonde !... le deſir de revoir ſa patrie

peut-il être auſſi dominant ?... Sa mere... il y a quelqu'autre motif... ſaiſiſſez l'inſtant commode pour avoir une converſation avec Salvini ; dites-lui qu'il s'ouvre avec moi ſur cet objet ; que je ſuis ſon ami ; en un mot, ſachez pourquoi il veut nous quitter : votre ſexe a tant d'empire ſur le nôtre ! D'ailleurs, ma chere Nelly, qui réſiſteroit à vos charmes ? il ſera impoſſible à Salvini de ne vous pas découvrir la ſource de cette inquiétude qui le tourmente ; faites-lui valoir mon amitié, les avantages qu'il en pourra recueillir ; preſſez-le de reſter avec nous ; je le vois, il médite d'abandonner l'Angleterre. Vous réuſſirez, un mot de votre bouche ſuffira ; oh ! j'en ſuis ſûr, vous le retiendrez.

Salvini reportoit inceſſamment ſes regards ſur le calendrier ; il devenoit plus recherché dans ſon habillement ; il avoit ébauché à pluſieurs repriſes un deſſin ; il le déchiroit, en ramaſſoit les morceaux ; les rejettoit encore ; il en faiſoit de même à l'égard de quelques lettres qu'il avoit commencées, où il revenoit vingt fois, & qu'il finiſſoit par effacer : étoit-il ſeul, il ne lui échappoit

échappoit ques ces mots : Le temps eſt bien rapide !

En effet, les jours s'écouloient ; chaque moment rapprochoit du terme où étoit fixée l'arrivée de l'oncle d'Adelſon. L'Italien, enfoncé dans ſon appartement, fuyant la lumiere, dans un recueillement ténébreux, s'écrie enfin : J'aime ! eſt-il vrai ? j'aime ! qui aimé-je ? grand Dieu ! Il s'arrête à ces paroles, qui ſortoient du fond de ſon cœur. Il reprend : Ah ! Salvini, ne te l'avoue point ; garde-toi de prononcer ce nom... & ce crime, c'eſt moi qui en ſuis ſouillé ! j'outrage l'honnêteté, la confiance, la confiance d'un bienfaiteur, d'un ami... je ceſſerai de l'outrager ; je partirai. Eh ! en aurai-je la force ?... du moins j'aurai celle de mourir ; ce n'eſt que la mort qui puiſſe me rendre le repos, m'empêcher de me flétrir d'un forfait... du comble des attentats. Il n'y auroit point d'exemple d'une perfidie ſemblable ; je ſerois ingrat à ce point !... J'ai encore aſſez de vertu pour contempler l'abyme où je me précipite : arrêtons-nous ſur les bords ; arrachons-nous à l'affreuſe néceſſité de trahir le plus confiant, le plus

adorable, le meilleur de tous les hommes... ah ! malheureux ! tu connois donc l'amour !

Salvini verſoit un torrent de larmes ; il a réſolu de ſortir au moment même de la maiſon, ſans reprendre congé du Lord. — Hâtons-nous, fuyons, fuyons un ſéjour où je m'expoſe à devenir le plus coupable des ſcélérats... Mais que penſera Adelſon de mon procédé ? il m'accuſera de biſarrerie, d'ingratitude ; eh ! plaiſe au Ciel qu'il n'ait pas à m'imputer un crime plus noir encore ! ne ſerai-je pas juſtifié à mes yeux ? je ſaurai que j'ai fait mon devoir. Peut-être, dans la ſuite, inſtruirai-je mon ami de la raiſon qui m'a fait renoncer à ſa ſociété ; il m'en eſtimera davantage : du moins il me plaindra... précipitons mon départ ; je n'ai pas encore manqué ouvertement à la vertu.

Salvini s'occupoit des préparatifs de ſon voyage. Quelquefois ſa vivacité ſe rallentiſſoit. Enfin, il s'eſt déterminé : tout eſt prêt ; il va quitter à l'inſtant Adelſon, ſans le voir ; il lui a écrit une lettre, où il l'aſſure d'une reconnoiſſance éternelle, où il ſe contente de lui dire, que des motifs qu'il lui ap-

prendra un jour, l'ont forcé de partir auſſi bruſquement; il finiſſoit par lui indiquer un endroit où le Lord lui feroit remettre ſes effets, & lui donneroit de ſes nouvelles.

Cet infortuné jeune homme luttoit ainſi contre lui-même; il conſervoit ſa vertu, ſa propre eſtime : il n'étoit point encore coupable. Il veut ſortir de ſa chambre dans laquelle il ne rentrera plus; il ne reverra plus un objet qu'il redoutoit de nommer. Il fait quelques pas; ſes regards, ſa main tremblante ſe portent ſur un deſſin... ſes forces l'abandonnent, & il va tomber ſur un ſiège, en s'écriant du fond du cœur : Le voilà donc ce tyran de mon ame, dont j'ai vingt fois repouſſé, anéanti l'image, dont, malgré mes réſolutions, j'ai renouvellé les traits! eh! je les détruiſois en vain! n'étoient-ils pas imprimés, gravés au fond de mon cœur?... (tous ſes yeux ſont attachés ſur ce deſſin) je ne puis la quitter. Il eſt décidé..., ce fatal penchant me rentraînera toujours!

Salvini s'efforce de ſe relever, il s'avance, & il retombe encore. Alors des ſanglots le ſuffoquent! — Nelly,

tu l'emportes ! il m'eſt enfin échappé ; ce nom que je tremblois de prononcer, l'arrêt de ma deſtinée ! Comment ai-je pu concevoir une paſſion dont la penſée ſeule doit m'être interdite ? quel délire ! quel égarement inſenſé, criminel ! Adelſon a prévenu tous mes deſirs ; il m'a comblé de bienfaits ; il m'honore de ſa confiance ; & pour prix d'une amitié ſi généreuſe, je ſerai ſon rival ! Que ſais-je où me conduira un amour... qu'il ne m'eſt plus poſſible de vaincre ! Si je demeure ici plus long-temps, je ne réponds point de moi ; l'avenir me préſente une deſtinée effroyable... qu'il faut prévenir.

Auſſi-tôt il court à ſon épée ; elle étoit ſur ſon ſein : Nelly paroît ; le bras de Salvini reſte ſuſpendu. La jeune perſonne vole à lui, & lui arrachant l'épée : — Que prétendez-vous faire, malheureux ? — Percer mon ſein de mille coups, m'ôter une vie qui m'eſt odieuſe... étoit-ce à vous à me ſecourir ?

Nelly n'avoit jamais été plus ſéduiſante ; ſes graces ne tenoient rien de l'art ; on jugeoit à la fraîcheur de ſon teint, qu'elle ſortoit des bras du ſommeil, & ce moment eſt le triomphe de

la beauté. Le Peintre éprouvoit un trouble inconcevable. Nelly le prend avec bonté par la main : elle la ſent trembler dans la ſienne ; elle le fait aſſeoir à ſes côtés ; le frémiſſement s'étoit répandu dans tous ſes membres. Monſieur, lui dit-elle d'une voix enchantereſſe, daignez vous calmer, & m'inſtruire d'où peut naître un déſeſpoir qui n'a point d'exemple. Vous ſavez combien Mylord vous aime : c'eſt lui qui m'a engagée à vous voir, & je bénis le Ciel d'être venue en ce moment. Vous paroiſſez être attaché au plus ſenſible des hommes, &... qu'apperçois-je ?... vous partiez ! — Je ne partirai point, Miſs ; je mourrai... aux pieds d'Adelſon... je ne ſais... — Remettez-vous, Monſieur. Encore une fois, quels ſont vos chagrins ? un départ ſi bruſque... confiez-vous à Mylord : il n'eſt point de peines que l'amitié ne puiſſe ſoulager. Il va vous épouſer, interrompt Salvini ?... Je ne me connois plus, pourſuit-il en changeant de ton, le ſpectacle de la félicité irrite mes maux. Telle eſt la biſarrerie, ou plutôt l'aſcendant infernal d'un caractere qu'il n'eſt pas en mon pouvoir

de dompter, & même d'adoucir... perſonne ne m'aime ſur la terre!...

— Oubliez-vous qu'Adelſon eſt votre ami! Salvini, vos plaintes ſont injuſtes; vous nous êtes cher à tous deux, — Je vous ſerois cher, Miſs? quoi! vous vous intéreſſeriez au ſort d'un infortuné, qui expire?... — Vivez pour partager notre ſatisfaction. — Miſs, & vous ſerez donc contente? — En doutez-vous? Adelſon fait tout pour moi; il a ma reconnoiſſance, mon eſtime, ma tendreſſe... O Dieu! qu'avez-vous?... la pâleur...

Nelly n'acheve point. Salvini avoit perdu l'uſage des ſens; il revient à la vie; il ſe leve avec impétuoſité: — Je ne ſuis pas fait pour être le témoin d'une fête ſi attendue... Je ne dois me livrer qu'à la douleur; fuir Adelſon... vous fuir pour toujours. — Salvini, expliquez-vous. — Il faut que j'abandonne ces lieux; l'Angleterre m'eſt odieuſe! un ſentiment que je ne puis détruire, me rappelle dans mon pays, me force d'y retourner... j'y ai une mere... ayez pitié de ma ſituation, elle eſt affreuſe! — J'annoncerai donc à Mylord que vous avez réſolu abſo-

lumeur de nous quitter ? — Non, Miſs, n'allez point... je reſterai ; je vous verrai... il n'eſt pas poſſible de ſe ſéparer... d'un ami... je vous prie d'aſſurer Mylord que jamais je n'eus plus d'attachement, plus de reconnoiſſance.

Des ſanglots, des torrents de pleurs étouffent la voix de Salvini. Nelly, perſuadée que ces diverſes agitations ne ſont que les accès d'une noire mélancolie, lui parle encore, & elle eſt toujours plus belle. L'Italien croyoit entendre & voir une divinité ; chaque mot que prononçoit cette fille charmante, répandoit dans ſon ame un calme conſolateur ; elle termine la converſation par le preſſer de retarder du moins ſon départ. Salvini, ajoute-t-elle avec cette grace ſi touchante, & dont l'empire eſt ſi abſolu, c'eſt une priere que je vous fais. Une priere, Miſs, répond le Peintre tranſporté ! J'ai entendu l'ordre du Ciel même. Vous ſerez obéie : je demeure pour jamais en ces lieux. Mylord eſt ſûr de la victoire, lorſqu'il commande par votre bouche.

Nelly va informer le Lord du ſuccès de ſa viſite. Elle lui apprend dans

quelle ſituation elle avoit trouvé le Peintre ; prêt d'attenter à ſes jours, emporté d'idées en idées, déterminé cependant à ne plus ſe ſéparer d'Adelſon. Ils ne doutent point que cette humeur atrabilaire ne ſoit l'effet d'un deſir violent qu'a le Peintre de revoir ſa patrie ; on ſait que ce deſir a produit quelquefois des maladies dangereuſes. Les Suiſſes, cette nation ſi eſtimable, ſont tellement attachés à leur pays, qu'on en a vu mourir de douleur lorſqu'ils en étoient éloignés. J'aurai, dit le Lord, un entretien avec Salvini. C'eſt un malade avec lequel nous devons uſer de ménagement ; quoiqu'il n'ait aucune raiſon de s'affliger, je compâtis à ſon état ; la triſteſſe eſt peut-être le plus cruel de tous les maux : Nelly, je l'ai éprouvé !

A peine Nelly a-t-elle diſparu, Salvini revient à s'interroger. — Me voilà donc coupable ! je ne m'arracherai point de ce ſéjour ! Nelly eſt donc la maîtreſſe de mon cœur ! elle me donne des loix ! elle m'enchaîne ici ! & quelle ſera l'iſſue de cette lâche complaiſance pour un penchant qui m'entraîne néceſſairement au crime ? comment ſupporter déſormais les regards de Mylord ? qu'un

cœur coupable éprouve de difficultés à ſe cacher ! & je ne ſaurois m'en impoſer à moi-même... Adelſon, t'offenſerois-je en me bornant à voir Nelly, à l'adorer en ſecret, à mourir en l'idolâtrant ? je me renfermerai dans cette unique ſatisfaction ; ma tendreſſe n'éclatera point... Où vais-je m'égarer ? ah ! je ſuis perdu ! je n'ai plus la force de me ſauver d'un péril inévitable... je vois, je vois l'abyme... j'y tomberai !

Salvini, retiré bientôt de ces réflexions, s'enivroit par tous les ſens d'un poiſon trop funeſte ; il recherchoit avec empreſſement les occaſions de voir, d'entendre Nelly, de lui parler, & le déſordre de ſa raiſon augmentoit.

Le Lord, depuis quelques ſemaines, avoit, parmi ſes domeſtiques, un Sicilien qu'on appelloit Géronio ; ce garçon étoit chargé de tout ce qui concernoit le ſervice du Peintre ; il montroit de la pénétration & de la ſoupleſſe ; il n'avoit pas tardé à s'appercevoir du trouble qui dévoroit ſon maître ; ſouvent il l'entendoit ſoupirer ; il l'avoit ſurpris pluſieurs fois couvrant une eſpece de petit portrait de ſes baiſers & de ſes larmes. Salvini, un jour,

oublia de cacher cet indice de ſa malheureuſe paſſion ; Géronio le trouve, & il ne lui eſt pas difficile de reconnoître l'objet que ce deſſin repréſentoit. Alors le domeſtique eſt confirmé dans des ſoupçons qu'il avoit d'abord conçus aſſez légérement ; & d'après cette connoiſſance, il arrange un projet dont on verra bientôt la ſuite.

Un ſoir que l'Italien étoit plus triſte qu'à l'ordinaire, Géronio parut le plaindre. Pardonnez-moi, Monſieur, lui dit-il, cette liberté : mais, quoique domeſtique, je ſuis ſenſible, & votre ſituation me touche vivement. Salvini ſe contenta de témoigner ſa reconnoiſſance au Sicilien, qui n'en reſta point à cette premiere démarche. Il étudia tous les moyens de gagner la confiance du Peintre ; il employa les plus adroites flatteries, piege dont il eſt ſi difficile de ſe garantir ! il le preſſa, ſi l'on peut le dire, de ſon génie infernal, & fut enfin, par degrés, l'amener juſqu'à l'indiſcret aveu de ſa paſſion. De ce moment, Salvini s'avance vers ſa perte. Rien ne contribue tant à nous égarer, qu'un perfide confident qui applaudit à nos foibleſſes. Alors le mal redouble

d'activité, & nos yeux, qui pouvoient ſe r'ouvrir encore, ſe ferment pour toujours.

Le bandeau s'étendoit de plus en plus ſur ceux de Salvini; Géronio s'atachoit à détruire ſes remords, & tous les jours ils s'affoibliſſoient; Nelly plus que jamais régnoit dans ſon ame.

Adelſon vient le trouver; il eſt embarraſſé à ſa vue. C'en étoit fait, Salvini ne devoit plus connoître cette ſécurité qu'il n'appartient qu'à la vertu de goûter; le cœur ſe trahit malgré lui-même, & l'agitation d'une conſcience qui s'accuſe, ſe peint preſque toujours ſur le viſage. Mon ami, dit le Lord, je veux avoir une converſation avec vous. Miſs Rivers m'a fait part de l'affreuſe extrêmité où elle vous a ſurpris. Comment! porter à ce degré là mélancolie qui vous conſume! Salvini, vous m'êtes cher; vous n'en doutez point; après Nelly, vous êtes ce que j'aime davantage! mais je ne puis être heureux, ſi mes amis ne le ſont pas. Seriez-vous dominé par un deſir violent de retourner à Rome, & le ſéjour de votre patrie ſeroit-il abſolument néceſſaire à votre ſanté, à votre repos? ſé-

parons-nous; il m'en coûtera beaucoup, je vous le redis: mais j'oublie mes intérêts & mes plaisirs pour les vôtres; du moins vous vous souviendrez que vous avez laissé à Londres un ami... vous pleurez! quel trouble vous agite? — Non, Mylord, non, je ne vous quitterai point; je ne le puis... je le devrois. — Votre mere auroit-elle besoin de quelqu'adoucissement dans son infortune? parlez librement: ma bourse vous est ouverte comme mon cœur; je me suis tû sur ce sujet avec Nelly; je connois trop la réserve qui doit accompagner un service, quel qu'il soit; ce sont-là de ces secrets que l'on cache même à l'amour.

Salvini tombe à ses genoux; ses pleurs redoublent: — O le plus généreux des hommes!... sur qui répandez-vous vos bienfaits? Mylord, je ne puis soutenir vos regards... Si vous saviez combien je souffre... ah!... ma mere est comblée de vos bontés, & moi... Adelson... quelle est ma reconnoissance?... ô ciel! — Mon dessein est d'achever ce que j'ai à peine commencé, d'assurer votre bonheur, & de vous mettre en situation de jouir dans votre pays

d'un ſort à l'abri des caprices de la fortune : Salvini, attendez tout de mon amitié. — De votre amitié, Mylord... eh bien ! mon cœur eſt à vous !... non, vous n'aurez jamais à vous plaindre... — Allons, mon ami, banniſſez cette humeur ſombre, & reprenez votre tranquillité.

Adelſon ſe retire. L'Italien demeuré ſeul apperçoit Géronio : — Ne me parle plus d'une foibleſſe trop criminelle. J'ai vu Adelſon ; je ſuis pénétré de ſes bienfaits ; je cede à mes remords ; je ne ſens que l'amitié, que mon devoir ; quelle ame généreuſe ! & j'abuſerois de la confiance ! je le trahirois ! Géronio, je me vaincrai ; je n'entretiendrai plus une paſſion... qui me conduira au tombeau.

Et il ſe replongeoit dans ſon accablement, tandis que le perfide domeſtique déployoit tout l'art de ſa ſcélérateſſe pour écarter ſon repentir, & le rendre à un égarement trop funeſte.

Le Lord tentoit tous les moyens d'amuſer Nelly, juſqu'à l'arrivé de Mylord Bermond, qui étoit l'époque du mariage ; il lui donnoit les divertiſſements de la chaſſe, de la pêche ; il

crut qu'un plaiſir plus recherché, & plus digne d'une ame ſenſible, l'attacheroit davantage : il fait conſtruire un petit théâtre dans ſon château, & il invite pluſieurs ſociétés des environs à ſe réunir pour l'exécution de ſon projet. On propoſa de repréſenter la célebre tragédie de Roméo & Juliette. Nelly fut chargée du rôle de l'héroïne de la piece : & par un effet imprévu du haſard, Adelſon voulut que le Peintre, qui ſavoit très-bien l'Anglois, remplît celui de Roméo. Jamais on n'avoit vu l'amant mieux rendu ; toute l'aſſemblée applaudiſſoit avec fureur ; l'Italien ajoutoit à ſon perſonnage ; ſouvent ce n'étoit point Roméo qui parloit : c'étoit Salvini lui-même avec tous ſes tranſports. Nelly ne ſavoit que penſer de ces additions ; en vain lui rappelloit-elle ſon rôle, il n'écoutoit que l'amour qui l'enflammoit ; Adelſon & les ſpectateurs attribuoient au talent du jeune homme ce qui partoit de l'excès de ſa paſſion ; enfin, il joua avec tant de chaleur & de vérité, qu'il ſe bleſſa dangereuſement dans la ſcene, où Roméo ſe donne la mort ; on l'emporta au bruit des acclamations, baigné dans

ſon ſang ; ſon ami vole à ſon ſecours. Eh ! s'écrioit Salvini, laiſſez-moi mourir, puiſqu'elle m'eſt enlevée, puiſque je ne puis la poſſéder. Adelſon imaginant que le bleſſé étoit dans le délire, & qu'il avoit la tête encore pleine de ſon rôle, tâchoit de diſſiper ce qu'il appelloit une illuſion, & ce qui n'étoit qu'un ſentiment trop réel & trop approfondi.

La bleſſure de Salvini étoit guérie ; celle de ſon cœur devenoit tous les jours plus incurable. De quelle ivreſſe délicieuſe étois-je pénétré, diſoit-il à ſon domeſtique, lorſqu'il m'a été permis de lire dans les yeux de l'adorable Nelly, d'y fixer mon ame entiere ! avec quels tranſports, quelle flamme, Roméo lui parloit de ſa tendreſſe ! qu'elle me raviſſoit, quand elle m'aſſuroit d'une ardeur mutuelle ! Ah ! Géronio, je n'entendois point Juliette : c'étoit Nelly elle-même ; je lui ai fait répéter vingt fois que j'étois aimé ; j'ai penſé mourir à ſes pieds de l'excès du plaiſir que j'y goûtois ; malheureux ! & c'étoit ainſi que je trompois ma paſſion ! qu'elle eſt belle, lorſque ſa bouche prononce le mot d'amour ! Adelſon,

tu ſeras le plus heureux des mortels!.. Mon rôle ne m'avoit que trop égaré; j'étois Roméo brûlant de tous les feux, impatient de s'arracher la vie... Hélas! pourquoi traîner encore une exiſtence qui m'eſt trop odieuſe? pourquoi ne pas terminer par un ſeul coup un enchaînement de tant de chagrins, de douleurs, d'inutiles repentirs? puis-je me diſſimuler que j'offenſe mon ami, quoique j'aye tenu juſqu'ici ce ſecret renfermé? il n'eſt ſu, Géronio, que du ciel & de toi! mais, moi! ignoré-je que j'aime, que je me nourris de cette fatale tendreſſe, que je ſuis coupable? Il ne m'échappe point de ſoupir qui ne ſoit un crime! & je n'ai pas le pouvoir de me ſouſtraire au deſtin effrayant qui m'emporte! Géronio... je me ſens capable de tous les excès.

L'adroit Sicilien recueille ces derniers mots; il juge du degré d'égarement où il lui ſera facile d'amener le malheureux Salvini, il cherche à l'enflammer encore. Tout-à-coup le Peintre s'écrie: Je vais trouver Mylord, me jetter à ſes pieds; lui tout déclarer. — O Ciel! Monſieur, qu'allez-vous faire? attendez..... — Non, je n'attends plus

rien... je n'eſpere plus rien que la mort. Qu'Adelſon ſe venge & me la donne; qu'il déchire ce cœur entraîné au crime, malgré ſes combats, tous ſes efforts... c'eſt trop balancer.

Géronio appelloit vainement ſon maître, il étoit prêt de parler au Lord, lorſqu'Adelſon lui apprend que, dans cinq jours, Mylord Bermond arrive, & qu'on célébrera ſon mariage.

Cette nouvelle a foudroyé le Peintre; il revient avec précipitation, tombe ſur un ſiege: — Géronio, je ſuis perdu! dans cinq jours... Nelly épouſe Mylord! Dans cinq jours, répond le ſcélérat! le terme eſt bien court! Il regarde attentivement Salvini; il continue: Quel parti prendrez-vous? — Quel parti?.. celui de me percer le cœur... je ne ſaurois aſſez-tôt m'anéantir... non, je ne ſerai pas témoin du bonheur d'Adelſon; je ne le ſerai pas; je ne puis l'être... & c'eſt au moment où le repentir me conduiſoit à ſes genoux.... Ah! Lord cruel, quels ſont tes bienfaits?.. Géronio, tu es mon ami, mon ſeul ami... c'eſt de toi ſeul que j'attends du ſecours: conſeille-moi, guide-moi, diſpoſe de moi à ton

gré; je me remets entiérement entre tes mains. — Vous ſentez-vous le courage de vivre pour être heureux? Le perfide domeſtique prononce ces paroles d'un air réfléchi. — Tu ſaurois quelque moyen... Géronio?... — Vous voudriez mettre obſtacle à ce mariage? — Y mettre obſtacle! ah! l'empêcher... pour jamais, en détruire juſqu'à l'idée... parle, parle, te ſeroit-il poſſible? — Livrez-vous à l'eſpérance, Monſieur; vous ſaurez, quand il ſera temps, les reſſorts que j'employe. — Ces nœuds cruels ne ſe formeront donc pas! mais, en cédant à tes projets, j'offenſerai l'amitié... Eh? qu'entendez-vous, je vous prie, par amitié? Adelſon, Monſieur, ne vous rend-il pas le plus infortuné des hommes? Il vous a fait connoître Nelly: ne devoit-il point prévoir que vous en deviendriez amoureux, puiſque lui-même il n'a pu réſiſter à ſes charmes? mais il ſe plaît à vous déchirer le cœur, n'en doutez pas, n'en doutez pas: il jouit de votre trouble; l'image de votre peine augmente ſon bonheur; oui, il ſeroit moins heureux, s'il ne vous voyoit pas ſouffrir: avez-vous pu ima-

giner que votre amour lui échappât? Je le ſurprends fort ſouvent qui vous regarde, & parle enſuite bas à Nelly; ſoyez perſuadé que vous êtes l'objet de ces confidences; & que loin de plaindre votre ſituation, il en rit avec ſa maîtreſſe...

Il en rit, interrompt le Peintre en courant au domeſtique!.. Que veux-tu, malheureux? verſer dans mon ame des poiſons... que je rejette. Non, je ne me plongerai point dans le crime, dans l'oubli de mes devoirs, dans l'ingratitude la plus abominable... qu'Adelſon épouſe Nelly, qu'il ſoit heureux, & que je meure... c'eſt la mort qu'il me faut; c'eſt la mort que je te demande, le fer, le poiſon, ce qui m'ôtera plutôt la vie; dépêche-toi; voilà le ſervice que j'exige de ta fidélité; je n'en veux point d'autre. Et penſez-vous, reprend Géronio, que votre mort touchera Adelſon? C'en eſt aſſez, s'écrie Salvini, en laiſſant échapper un torrent de larmes; miſérable! tu te joues de ma foibleſſe! ne me tiens plus de ſemblables diſcours, ou je vais tout révéler à mon ami. Sors de ma préſence.

Géronio ſe retire, en levant les yeux

au Ciel, & comme attendri ſur l'état de ſon maître. Salvini le rappelle : — Il eſt donc vrai que Mylord Bermond arrive ? — Oh ! il n'y a pas à en douter, une joie univerſelle eſt répandue dans le château. — Une joie univerſelle ! tout le monde eſt content, quand je ſuis dans un abyme de douleur ! — Eh ! Monſieur, il ne tiendroit qu'à vous de vous en retirer, & vous voulez abſolument être la victime de l'infortune ?... Allez rapporter à Mylord que je vous ſuis trop attaché, que vos intérêts me ſont auſſi chers que les miens propres ; dites-lui bien... que je donnerois ma vie pour vous... il eſt juſte que j'en ſois puni.

Et l'artificieux Géronio, en prononçant ces paroles, feignoit de verſer des pleurs. Salvini, la tête penchée ſur les mains, étoit enfoncé dans une rêverie profonde ; il ſort de cette léthargie, & tout-à-coup : Décide de mon ſort ; que faut-il que je faſſe ? — Je vous l'ai déja dit, Monſieur : que vous cédiez à mes conſeils ; ils ne tendent qu'à votre bonheur ; écoutez-moi : vous avez juſqu'à minuit à réfléchir, ſi vous voulez finir vos jours dans le déſeſpoir, ou reculer, empêcher ce

mariage, & peut-être... — Acheve. — Que ſait-on... vous-même... — Parle, explique-toi... — Je ſuis forcé de me taire; je vous le répete : interrogez-vous bien ſur l'état de votre cœur; déterminez-vous, & choiſiſſez promptement, ou d'une mort que vous ne ſauriez trop hâter, ou... de l'eſpérance la plus flatteuſe. — Que veux-tu dire? de l'eſpérance... parle donc... Géronio, mon unique ami! — Il eſt inutile, Monſieur, de me faire des queſtions; je ne ſaurois céder à votre curioſité; tout ce qu'il m'eſt permis de vous confier, c'eſt qu'à minuit vous ſerez libre de mettre obſtacle au bonheur d'Adelſon... que le vôtre... ſouffrez que je vous quitte; vous me reverrez à l'heure convenue.

Le Peintre fait de nouvelles inſtances; Géronio perſiſte avec fermeté dans ſa diſcrétion, & laiſſe ſon maître abſorbé dans une foule d'idées contraires. Il eſt des moments rapides où les illuſions les plus ſéduiſantes lui prodiguent tous leurs preſtiges; d'autres inſtants apportent dans ſon cœur l'irréſolution, le remords.

L'heure arrêtée eſt venue; Salvini

revoit Géronio. — Eh bien ! vos réflexions ſont-elles faites. — De quoi me parles-tu ? je ne ſais ce que je veux, à quel ſentiment obéir, ce que je ſuis... mon ame eſt battue d'une tempête... mais... ne m'as-tu pas dit... que je pourrois eſpérer?... — Venez, Monſieur, ſuivez-moi; tout eſt dans un profond ſommeil.

Salvini égaré, hors de lui-même; tous les ſens ſoulevés, s'abandonne à la conduite de ſon domeſtique. Les ténebres étoient épaiſſes; ils traverſent les cours du château, & ſe rendent ſous les murs du parc. L'infortuné jeune homme étoit traîné, en quelque ſorte, par le perfide Géronio, ſans ſavoir le but de cette démarche, & prêt à ſuccomber ſous les divers aſſauts qui l'agitoient.

Un homme enveloppé d'un manteau, s'adreſſe à l'Italien : — Aſſeyez-vous, Monſieur, à mes côtés.

Géronio, qui vous eſt extrêmement attaché, m'a rapporté, Monſieur, que vous étiez épris d'une violente paſſion pour la fille de Madame Rivers; ſur tous les détails que m'a confiés cet honnête domeſtique, j'ai conçu pour

vous un ſentiment qui me fait prendre un vif intérêt à vos peines. J'ai donc réſolu de vous obliger, d'empêcher ce mariage, &... ne convenez-vous point que Nelly vous eſt chere ? — Oh ! plus que je ne ſaurois l'exprimer ! voilà ce qui me rend en horreur à moi-même ! je n'ai plus de raiſon ! je ne ſens... je ne brûle que du plus violent amour ! je ne ſaurois cependant me cacher que je cours au crime ; j'offenſe mon bienfaiteur, mon ami. — Adelſon votre ami ! vous n'avez pas d'ennemi plus cruel. — Que dites-vous ? — Sans lui... Nelly vous aimeroit... vous l'épouſeriez. — Nelly m'aimeroit ! je ſerois ſon époux... comment !... je ne puis réſiſter... je ne puis réſiſter... ah ! laiſſez-moi... laiſſez-moi. Oui, pourſuit l'inconnu, je pourrois l'amener à vous donner la main ; j'ai des droits auprès d'elle & de ſa mere ; quand vous me connoîtrez, vous verrez que je ſuis en état de vous tenir ma parole. — Arrêtez... vous portez à mon cœur les coups les plus inattendus, les plus terribles... Nelly ſeroit à moi, ſans Adelſon !... ſon amant, ſon mari !... il n'eſt pas poſſible !... O Dieu ! un moment ;

que je reſpire ; je ne ſoutiens pas cette image... Cruels, retirez-vous, je ſuis encore vertueux.

L'Italien tombe à terre au pied d'un arbre ; il eſt en proie aux orages de différentes paſſions : — Poſſéder Nelly ! c'eſt tout ce qu'il peut dire, ce qui l'accable. Son ame, ſous tant de combats, eſt prête à s'exhaler. Le perfide Géronio eſt à ſes côtés : — Monſieur, il faut vous décider ; le temps preſſe ; conſentez à ce qu'on va exiger de vous, & vous êtes au comble de vos vœux. Eh bien... eh bien, répond Salvini d'une voix embarraſſée, je promets... je ferai... je ne puis trahir l'amitié, l'honneur... Adieu, Monſieur, dit l'inconnu ; vous refuſez de m'entendre ? Nelly a bientôt perdu ſes charmes à vos yeux ; elle étoit votre femme, elle va être celle d'Adelſon. — Barbare... Monſieur, qui êtes-vous ? Nelly vous eſt donc ſoumiſe ! — Je n'ai pas beſoin de me découvrir, puiſque mes ſervices vous ſont inutiles ; vous auriez ſu mon nom, ſi vous les euſſiez acceptés. C'eſt trop demeurer ici : je me retire ; n'eſpérez pas me rappeller.

L'inconnu eſt déja à quelque diſtance du

du malheureux Salvini, qui étoit terraſſé ſous la violence de ſa ſituation : — Géronio... Géronio... courez à lui ; qu'il revienne ; que je lui parle... (Le Sicilien a ramené le ſéducteur.) Je ſuis déterminé, Monſieur, à tout faire, tout... mais gardez-vous de me propoſer... ſongez... percez mon cœur, s'il faut qu'Adelſon... — Ne craignez rien pour ſes jours : ils ſont en ſûreté : on n'en veut point à ſa vie ; on ne veut que l'empêcher d'être l'époux de Nelly, & vous favoriſer dans votre amour. Voici de quoi il s'agit : écoutez-moi bien, & peſez tout ce que je vais vous dire ; votre deſtinée eſt dans vos mains ; vous avez deux jours pour remplir mon projet ; paſſé ce terme, votre malheur eſt irréparable.

Il faut que dans la ſoirée de demain ou d'après demain, vous engagiez Adelſon à venir ſe promener ſous ces murs ; vous le retiendrez juſqu'au moment que je paroîtrai avec quelques amis ; nous nous ſaiſirons de lui, ſans lui faire aucun mal, & nous l'entraînerons à une barque que nous aurons préparée, & qui le tranſportera hors de notre Iſle. Il eſt inutile de vous faire part des

moyens que j'employerai ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que nous lui rendrons la liberté, lorſque vous ſerez maître de Nelly, c'eſt-à-dire, lorſque vous l'aurez épouſée. Je vous répete qu'elle ſera forcée de m'obéir, & que vous apprendrez qui je ſuis, quand vous aurez ſatisfait à ma demande.

Le Peintre veut répondre ; ſon cœur eſt ſoulevé, déchiré. Je vous ai tout dit, pourſuit l'inconnu ; adieu ; moins vous différerez, & plutôt vous ſerez heureux.

Salvini demeure immobile ; il a perdu la voix ; il reſſemble à un homme qui verroit un rocher penchant ſur ſa tête, & prêt à l'écraſer ; il reſte près d'une heure dans cet accablement, & ſe tournant vers le traître Géronio, il s'écrie d'un ton douloureux : J'épouſerois Nelly !... je trahirois Adelſon ! ah, Dieu !

Géronio le traîne mourant à ſa chambre ; c'en eſt fait, le ſommeil a fui pour jamais des paupieres de cet infortuné. Le retour de la lumiere ne ſert qu'à aigrir ſon déſeſpoir. Les heures s'écoulent ; la nuit approche ; il n'a encore rien déterminé ; il ne peut s'arrêter à l'affreuſe réſolution qui cauſera tant de

chagrin à ſon bienfaiſteur, & peut-être ſa perte. Cependant Mylord Bermond va arriver ; Salvini ne peut ſe réſoudre ; à peine a-t-il la force de marcher.

Un bruit général s'éleve dans le château, & annonce la préſence de l'oncle d'Adelſon ; le Lord vient chercher lui-même l'Italien dans ſon appartement pour le préſenter à ſon parent. Quels objets pour les yeux de Salvini ! Mylord Bermond prodiguant à ſon neveu les careſſes d'un pere, Madame Rivers ne pouvant contenir ſa joie, & Nelly plus belle qu'elle n'avoit encore été ; on liſoit dans les regards des deux amants, l'ivreſſe de leur bonheur prochain. Mylord Bermond donne ſes ordres, afin que le lendemain même le mariage ſoit célébré. Quel coup de foudre pour le cœur d'un homme dévoré de la plus forte paſſion ! il court à Géronio, en découvrant avec fureur ſon eſtomac : — Tiens, voilà mon cœur, perce-le de mille coups ; hâte-toi de m'arracher la vie, de m'épargner un crime. Je ſens... je ſens que je ne puis réſiſter à mon aſcendant : il me ſubjugue... tu penſes que, ce ſoir, on nous attend ſous les murailles du parc ? — J'ai reçu des

nouvelles ; quoique l'on ſoit irrité contre vous, on veut bien avoir encore cette complaiſance ; demain, Monſieur, l'occaſion eſt perdue pour toujours. — Quelle heure eſt-il ? — Environ cinq heures & demie. — Dans deux heures, j'aurai perdu le fruit de vingt-ſix années ! je ſerai le plus cruel des hommes, un monſtre d'ingratitude !... & il ne ſera plus temps de retourner ſur mes pas !

Salvini s'arrêtoit, tomboit ſur une chaiſe, plongé dans le déſeſpoir, ſe relevoit avec impétuoſité, tournoit les yeux au ciel, les rabaiſſoit enſuite vers la terre, murmuroit des paroles : les plus fortes convulſions paroiſſoient l'agiter.

Le Sicilien ne profere que ce peu de mots : Monſieur, le temps preſſe. Allons, répond le Peintre après un long ſilence, & en pouſſant un profond gémiſſement : tout eſt décidé.

Il vole près du Lord qu'il trouve avec ſon oncle, Madame Rivers, & Miſs Nelly, dont la ſatisfaction & la tendreſſe éclatoient ; cette image enflamme de fureur l'Italien, & le deſir de ſe venger lui inſpire l'adreſſe d'arracher Adelſon à la ſociété, & de l'entraîner à la promenade. D'une voix tombante, il

le ſollicite de ſortir de l'enceinte du parc. Ils ont gagné la campagne ; ils ont atteint l'endroit où l'on va attaquer Adelſon, s'en ſaiſir, à l'inſtant même qu'il ouvroit ſes bras à un homme comblé de ſes bienfaits. Salvini, lui dit-il avec bonté, aſſurément je me regarde comme le plus fortuné des mortels ; c'eſt demain qu'un ange de beauté & d'innocence eſt dans mon ſein ; mon oncle eſt pour moi le pere le plus tendre ; Madame Rivers me témoigne tous les ſentiments d'une mere ; cependant je ne jouis pas d'une félicité parfaite !... c'eſt vous, cruel ami, qui m'empêchez de la goûter ! Le trouble du Peintre augmente : — Comment, Mylord ! ma préſence empoiſonneroit vos plaiſirs ? — Elle ne pourroit que les augmenter ; vous devez en être perſuadé : mais ce dégoût du monde & de la vie, où vous aimez à vous plonger, me cauſe un violent chagrin. Enſeignez-moi le remede qu'on y peut apporter. — Le remede, Mylord... le remede eſt la fin la plus prompte d'une exiſtence que j'abhorre, je vous l'ai dit. — Mon cher Salvini, au nom de l'amitié, abandonnez-vous à mes ſoins ; confiez-moi vos peines...

vous pleurez ! vous paroiſſez hors de vous-même ! rappellez-vous notre amitié ; encore une fois : eſt-ce le ſort de votre mere qui vous inquiete ? elle ſera heureuſe ; vous le ſerez ; je partagerai ma fortune avec vous deux... — Arrêtez, Mylord... arrêtez. — D'ailleurs, ne vous ai-je pas prévenu que Nelly ignoreroit les foibles ſervices que j'aurois la ſatisfaction de vous rendre ?... vous ne revenez point de votre égarement !... — Ah ! Mylord ! — Embraſſez votre ami, ſoulagez-vous dans ſon ſein du fardeau qui vous peſe... & toujours vous refuſer à mes épanchements ! — Fuyez, Mylord... laiſſez... je ſuis un miſérable, indigne de tant de bienfaits. — Qu'entends-je ? que voulez-vous dire ? — Ne voyez-vous pas que je n'ai plus de raiſon... que je me meurs... je ſuccombe ſous le mal qui m'accable.

Salvini entend ſonner les trois quarts de huit heures, & c'étoit à neuf que devoit s'exécuter le fatal projet ; le déſordre de ſes ſens augmente ; il ne prononce plus que des paroles entrecoupées ; il eſt dans le délire ; il finit par s'écrier : Mylord, mon cher bienfaic-

teur, je ne ſais... les forces me manquent... retournons... retournons vîte au château.

Adelſon, étonné, interdit, lui prête ſon bras pour s'appuyer. Salvini, arrivé à ſon appartement, preſſe le Lord de ſe retirer, en l'aſſurant que ſa ſanté étoit meilleure, & que le repos acheveroit de le rétablir.

A peine il eſt ſeul, que ces mots s'échappent avec un cri du fond de ſon cœur : tu triomphes, Adelſon ? c'eſt à moi d'être en proie à tous les tourments : il en coûte donc bien d'être criminel !... je ne le ferai point ; je ne le ferai jamais ; ſois heureux avec Nelly... avec Nelly ! penſée horrible ! que devenir ?

Géronio accourt : On s'impatiente, Monſieur, de vous attendre ; on voudroit ſavoir pourquoi vous ne vous êtes pas rendu avec Adelſon, à l'heure marquée. — Pourquoi, Géronio ?... Allons, conduis-moi.

Salvini balbutioit ces paroles d'un air égaré ; le Sicilien l'emmene, ou plutôt l'entraîne ſur ſes pas. Tout étoit livré au ſommeil ; les ténebres de la nuit redoubloient encore aux yeux de l'Italien ; on

ne l'a pas plutôt apperçu, qu'on lui crie : Qu'avez-vous fait de Mylord, où eſt-il ? il y a plus de trois heures que je ſuis ici. — Mylord... Adelſon... il eſt venu... — Expliquez-vous. — J'ai eu la force de l'amener en ces lieux... que vous dirai-je ? — Et vous n'avez pu le retenir juſqu'à mon arrivée ? — Je n'ai point été le maître... j'ai voulu... je n'ai pu trahir la confiance... c'eſt moi qui l'ai preſſé de s'en retourner ; c'eſt moi qu'il faut punir, qui ſuis le plus malheureux des hommes ! Ajoutez le plus lâche, reprend l'inconnu tranſporté de fureur. — Craignez... gardez-vous d'irriter un cœur qui n'eſt déja que trop enflammé ! — Sans la pitié... — La pitié !... la pitié d'un traître ! — Tu m'oſes inſulter ! l'épée à la main — Ah ! je vole au-devant de tes coups... déchire mon ſein, hâte-toi d'y porter la mort !

Ils tombent l'un ſur l'autre comme deux forcenés. Géronio s'efforçoit en vain de les ſéparer, Salvini ne cherchoit qu'à mourir. C'eſt l'inconnu cependant qui ſuccombe.

L'Italien pourſuivi par cette agitation qui accompagne le meurtre, incer-

tain ſi ſon adverſaire a perdu la vie, eſt empreſſé de ſe retirer ; il ne retrouve point ſon domeſtique ; il paſſe la nuit, tourmenté par l'image de ſes malheurs : la mort d'un homme, le mariage d'Adelſon & de Nelly qui ſe prépare ſous ſes yeux, que de traits qui l'aſſaſſinent !

Le jour paroît ; une rumeur ſoudaine ſe fait entendre ; des payſans ont trouvé un cadavre dans la campagne ; ils l'apportent au château : le Peintre, frappé de terreur, reconnoît ſa victime. Mais quelle ſurpriſe pour Adelſon, pour Nelly & ſa mere, lorſqu'ils démêlent dans les traits du mort ceux d'un perſécuteur implacable ! Struley, s'écrie Madame Rivers ! il revenoit ſans doute pour tramer contre nous de nouveaux complots.

On auroit bien voulu pénétrer les raiſons de cette cataſtrophe ; Salvini garda un profond ſilence. La fuite de Géronio qui ne ſe remontra plus, fit croire que ce domeſtique pouvoit être complice de ce meurtre. Madame Rivers ainſi que ſa fille ne purent s'empêcher de plaindre la deſtinée de leur parent.

Quel nouveau ſujet de réflexions pour le Peintre, quand il eſt inſtruit que c'étoit Struley qui s'intéreſſoit en ſa faveur ! Il ne peut bannir de ſon eſprit l'image ſi ſéduiſante que cet homme altéré de vengeance avoit eu l'adreſſe de lui préſenter. Il y a des moments où il embraſſe cette chimere inſenſée ; où, d'après le menſonge de Struley, il s'imagine que, ſans Adelſon, il auroit pu plaire à Nelly, & l'épouſer. Cette erreur groſſiere de l'Italien ne paroîtra point naturelle : mais un cœur plein de ſa paſſion n'eſt frappé que de ce qui la flatte, & celle de l'amour ſur-tout eſt la plus facile à s'abuſer. Les amants reſſemblent aſſez aux ambitieux : ils n'enviſagent que le bout de la carriere, & ne voyent point tous les pas qui leur reſtent à faire pour y arriver.

On s'occupoit des préparatifs de la cérémonie qui devoit ſceller le bonheur d'Adelſon ; ſon oncle étoit le premier à demander qu'on hâtât cette union ſi deſirée ; on approchoit du terme ; quelle attente pour le malheureux Salvini !

Mylord Bermond reçoit une lettre c'étoit Mylord Duc *** qui lui écri-

voit, & qui le prioit de venir le trouver à ſa terre, diſtante environ de vingt-cinq milles de celle d'Adelſon; il lui demandoit comme une grace de ſuſpendre le mariage de ſon neveu juſqu'à leur entrevue. Mylord Duc rempliſſoit la place de premier Miniſtre, & ſes vertus perſonnelles faiſoient aimer ſa grandeur. Mylord Bermond ne pouvoit ſe refuſer à ſes deſirs. Que Salvini, dans le fond du cœur, rend de graces au Ciel de cet événement inattendu! c'eſt un mourant qui revient à la vie. Pour Adelſon & ſon amante, ils ſont dans l'accablement. Mylord Bermond conſole ſon neveu, lui promet de précipiter ſon retour, l'embraſſe avec tendreſſe, & monte à cheval, ſuivi de deux domeſtiques.

Madame Rivers & ſa fille partageoient avec le Lord le chagrin que lui cauſoit ce retardement; il n'eſt point de courts délais pour des cœurs vivement épris.

Adelſon reçoit des nouvelles de ſon oncle, qui le preſſe, auſſi-tôt ſon billet reçu, de ſe rendre à la terre de Mylord Duc; il n'entroit d'ailleurs dans aucune explication, ne diſoit pas un

ſeul mot ſur Nelly, ni ſur le mariage projetté. Nouvelles allarmes de la part de Madame Rivers, & de ſa fille. Eh bien! s'écrie la derniere, Adelſon, en croirez-vous mes preſſentiments: — Je ne vois rien, ma chere, qui doive nous allarmer. Mon oncle eſt ami de Mylord Duc; ils auront eu quelque converſation au ſujet de mon avancement. — Je crains tout, Mylord: vous me quittez, vous partez. — Je reviens à vos genoux; vous douteriez... — Je n'ai aucun doute, Mylord, mais je paſſerai des moments, des heures, des jours ſans vous voir! — Ne craignez point, ma divine amie: mon abſence ne ſera pas longue. — Adelſon, vous n'aimez donc pas?

Le Lord veut avoir un entretien ſecret avec le Peintre. Fermez la porte, lui dit Adelſon, & ſoyons ſeuls: — Salvini, je puis dépoſer mes peines dans votre ſein: qu'il a fallu me contraindre aux yeux de ma chere Nelly! je me ſuis prévalu d'une fermeté que je ſuis bien éloigné d'avoir; la foibleſſe, la crainte ſeroient-elles le partage de l'amour? C'eſt donc aux regards de l'amitié que je montre mon ame en-

tiere. Je me ſépare de tout ce que j'aime ; le ſilence de mon oncle à ſon égard eſt affreux ! Je ne ſais... mais je pars le cœur ſerré d'une triſteſſe mortelle, & accablé des plus noirs preſſentimènts. Que me veut Mylord Bermond ? pourquoi ne me parle-t-il pas de Nelly, de notre mariage ?... Salvini, je remets ce dépôt ſacré dans vos mains ; c'eſt mon cœur même que je vous confie... Vous pâliſſez ! vous paroiſſez interdit !... apprenez-moi donc d'où naît en vous ce trouble qui augmente tous les jours. Encore à notre derniere promenade, vous ſouvient-il de cette eſpece d'égarement dont vous avez été frappé ? — Mylord, que j'abandonne l'Angleterre ; que je retourne en Italie... épargnez-moi... — Eh quoi ! toujours le deſſein de vous ſéparer d'un ami ! — D'un ami ! ah ! Mylord... Adelſon ! — Vous ne m'aimeriez plus ? — Mon cœur eſt à vous plus que jamais, & c'eſt cette reconnoiſſance, cette amitié... ſouffrez que je m'éloigne, que je parte, que je fuye... Salvini, je vous l'ai dit, ſi vous perſiſtez abſolument dans cette réſolution, attendez que mon maria-

ge... — Votre mariage ! — Selon les apparences, je ne reſterai chez Mylord Duc que le temps de ſavoir ce que me veut mon oncle, & nous accourons ſceller cette union où ma vie même eſt attachée. Vous demeurerez avec Madame Rivers & ſa fille, vous les conſolerez... (Nelly entre.) Ma divine amie, uniſſez-vous à moi pour engager Salvini à différer ſon départ, du moins juſqu'à mon retour. Le Peintre a jetté un regard ſur Nelly, & il n'a plus la force de demander ni même de ſouhaiter ſon éloignement.

Adelſon va ſe ſéparer de Nelly, ſa douleur ſe réveille : ſes larmes recommencent à couler. — Adelſon, nous ne nous reverrons plus ! c'eſt pour la derniere fois que je vous parle... Non, je ne puis repouſſer un ſecret effroi qui m'accable. Le Lord combat encore ces craintes qu'il traite d'allarmes chimériques, & quitte enfin Madame Rivers & ſa fille, en les reccommandant à Salvini.

De retour dans ſa chambre, le Peintre ſe rend compte de tout ce qu'il a éprouvé ; il s'applaudiſſoit d'abord de ſa vertu ; il avoit renouvellé ſes inſ-

tances auprès du Lord pour s'arracher d'un ſéjour ſi funeſte ; il avoit voulu fuir Nelly. S'examinoit-il avec moins de complaiſance, il s'accuſoit de foibleſſe, il ſe retrouvoit coupable. Pouvoit-il ſe diſſimuler le peu de chaleur qu'il avoit mis dans ſes efforts & dans ſes ſollicitations ? Que n'avoit-il eu la fermeté d'avouer à ſon ami le motif qui exigeoit ſon départ ! il s'éclairoit enfin ſur cette joie cachée qu'il reſſentoit à la vue des inconvénients qui retardoient le mariage d'Adelſon.

Les lueurs qui pouvoient conduire l'Italien au repentir, n'ont pas tardé à ſe diſſiper : il eſt ſorti de ſa mélancolie ; il recherche la ſociété de Madame Rivers & de ſa fille ; il eſt empreſſé d'aborder Nelly, lorſqu'elle ſe trouve ſeule ; il lui échappe des ſoupirs ; il s'abandonne au plaiſir de la regarder & de l'entendre. Quelle douce volupté pour ſon cœur, quand il voit couler ſes larmes ! la triſteſſe ajoute à l'empire de la beauté, & les pleurs lui prêtent un nouvel éclat. L'Italien préſente au nom du Lord les charmes d'un amour heureux ; il animoit de tous ſes tranſports des entretiens qu'il auroit dû

éviter : mais il n'étoit plus temps qu'il luttât contre ſa deſtinée : elle l'emportoit ; les premiers pas étoient tracés ; il alloit d'imprudence en imprudence, d'erreur en erreur, ſe jetter dans le précipice : il ne trembloit plus à ſon approche. C'eſt dans leur naiſſance qu'on détruit les paſſions : ont-elles fait quelques progrès, la vertu, la raiſon deviennent inutiles. Salvini ne s'écarte point de Nelly ; le malheureux jeune homme ſe familiariſoit avec cet amour qui devoit cauſer ſa perte.

Adelſon fait tenir cette lettre à Madame Rivers.

» Ma chere & honorée mere,

» Ce nom, Madame, vous eſt bien » dû, & je brûle de le conſacrer par » les ſentiments du fils le plus tendre. » Je vous euſſe écrit dès mon arri- » vée, ſi je n'avois voulu vous donner, » à vous & à ma chere Nelly, des » nouvelles ſatisfaiſantes ; & je n'en » avois que de cruelles à vous com- » muniquer. Ne vous allarmez pas de » ce début : l'orage eſt diſſipé ; il ne » m'en reſte que la fayeur, &, graces » à Dieu, je n'enviſage que le plus

» heureux avenir. Vous n'ignorez point
» que Mylord Duc aime beaucoup mon
» oncle; il l'avoit engagé de venir chez
» lui, pour lui faire une propoſition...
» l'idée ſeule m'eſt inſupportable! il
» lui offroit pour moi une de ſes nie-
» ces en mariage ".

Il l'épouſera, s'écrie Nelly! Cette infortunée perd connoiſſance; Salvini vole à ſon ſecours. Tandis que Madame Rivers appelle les domeſtiques, Nelly reprend un peu l'uſage des ſens; elle s'apperçoit que Salvini l'a ſerrée dans ſes bras, contre ſon cœur, qu'il a même approché une joue brûlante de la ſienne; elle croit s'être trompée: cependant elle repouſſe doucement le Peintre, en le remerciant de ſon zele; la mere entre, elle cherche à calmer la douleur de ſa fille, & acheve la lecture de la lettre.

» Mylord Bermond (continuoit Adel-
» ſon) auroit eu peut-être la foibleſſe
» de céder; ſon ami s'eſt joint à lui
» pour me tenter par la perſpective
» d'un état brillant. Vous vous atten-
» dez bien à ma réſiſtance, & je ne
» prétends pas m'en faire un mérite.

» Quels ſacrifices ſeroient dignes de » votre charmante fille " ?

Il prodiguoit dans cet écrit de nouvelles aſſurances d'un amour éternel pour Nelly : il prenoit le Ciel à témoin qu'il n'auroit pas d'autre épouſe ; il ajoutoit encore qu'il partoit à l'inſtant, & qu'elles devoient être perſuadées de ſon impatience à conclure un mariage, qu'il regardoit comme l'époque de ſa félicité ; il parloit auſſi du plaiſir qu'il auroit de revoir ſon ami.

Nelly ne revient pas d'un coup que lui ont porté les premieres lignes de cette lettre. Adelſon va paroître, elle touche à l'autel, & ſon cœur eſt abſorbé dans la crainte & dans la douleur.

Pour l'Italien, le voilà, ſi l'on peut le dire, retombé dans un abyme du faîte de l'eſpérance. Il ne voit plus que ce moment terrible où le Lord eſt l'époux de tout ce qu'il adore ; il s'étoit livré à des ſonges careſſants : un reveil plein d'horreur les a fait tous évanouir. Il va donc, ſe diſoit-il, être l'heureux poſſeſſeur de tant de charmes ! qu'elle étoit belle dans cette ſi tua-

tion où ſa ſenſibilité éclatoit! quels parfums enchanteurs j'ai reſpirés dans ſon haleine! n'auroit-elle pas ſurpris un ſentiment auquel je ne puis réſiſter? non, mon amour, mon idolâtrie ne lui ſont point échappés; & je contribuerai à augmenter les plaiſirs d'un rival! Nelly, Nelly brûle pour un autre... lui, mon ami!... il eſt mon bourreau; c'eſt lui qui m'a ravi repos, raiſon, vertu. Ah! que ne m'arrachoit-il la vie, au-lieu de m'entraîner dans cette fatale contrée!... Femme divine, pourquoi t'ai-je vue? Regne donc ſur mon ame en tyran, qui m'eſt trop cher; détermine tous mes tranſports, toutes mes fureurs;, plus d'amitié, plus de reconnoiſſance : oublions tout, immolons tout, & ne voyons que mon amour! Je veux mourir aux pieds de Nelly; que mes derniers regards s'attachent ſur les ſiens... Quel eſt mon projet! Adelſon! Adelſon! pourquoi m'avez-vous laiſſé en ces lieux, à moi-même, à ce vautour qui me déchire? Je ne me connois plus, je ne ſais que réſoudre, que faire... tout m'abandonne... il ne m'eſt plus poſſible de ſoutenir ces combats.

Le Lord ne paroiſſoit point. Nelly s'écarte de ſa mere, pour aller pleurer en liberté dans l'endroit le plus retiré du parc. C'eſt-là qu'elle ſe livre à ſa douleur comme à ſon amour; elle goûte une ſorte de ſatisfaction à ſe remplir de ſon chagrin. Les peines, celles du cœur ſur-tout, auroient-elles quelque douceur pour les ames ſenſibles? & y auroit-il du plaiſir à s'enivrer de ſes larmes? C'eſt dans cette ſituation que Salvini ſurprend la jeune perſonne. Jamais elle ne s'étoit montrée plus aimable, plus ſéduiſante: on diroit que la campagne eſt le ſéjour propre à la beauté; elle y paroît ſe rapprocher davantage de la nature; tout ce qui l'environne tient plus à ſes charmes. Les beaux yeux de Nelly, couverts de pleurs, étoient un ſpectacle bien dangereux pour Salvini: il l'aborde en tremblant; il ſent un friſſon rapide courir de veines en veines; ſes yeux ſont couverts d'un nuage qui s'épaiſſit; ſes genoux chancellent; ſa voix ne ſauroit s'ouvrir un paſſage; ces mots enfin, lui échappent: Miſs, pourquoi cette mélancolie? ce poiſon du cœur n'eſt pas fait pour vous. — Ah! Salvi-

ni, la ſenſibilité entraîne toujours la triſteſſe, & cet état ne doit point vous être étranger; je ne vois point Adelſon ! — Vous le verrez... vous le verrez... c'eſt à moi de reſſentir toute la violence du chagrin, de haïr, de déteſter la vie. — Salvini, vous n'aimez point... — Je n'aime point !... ſi vous ſaviez lire dans le cœur, vous ſaiſiriez... je ſuis le plus à plaindre des hommes. — L'amitié... — L'amitié, Miſs... n'eſt point l'amour ! — Aimeriez-vous ?... — Oui, j'aime, j'aime avec fureur, j'aime à l'idolâtrie; je brûle... je meurs; tout mon ſang eſt une flamme qui me dévore... — Et quel eſt l'objet de cette paſſion inſurmontable ?

Salvini fixe ſur Nelly un regard où peut-être elle crut appercevoir ce qu'il ne pouvoit plus cacher : elle a une ſorte d'effroi, & veut ſe lever; il ſe précipite à ſes pieds, la force de ſe raſſeoir; — Vous m'entendrez; c'eſt ici que j'expirerai. Ah ! il y a trop long-temps que je combats... il faut céder il faut éclater; oui, je meurs d'amour pour la femme la plus adorable, la plus charmante, & qui eſt deſtinée... — Qu'en-

tends-je, Salvini, eſt-il vrai ?... — Je ſais que je manque à tout, à l'amitié, à la probité, à l'honneur ; je ſais qu'Adelſon eſt mon bienfaiſteur, mon ami, qu'il va vous épouſer, qu'il vous aime, que vous l'aimez ; je le vois, je n'en puis plus douter : mais il m'eſt impoſſible de renfermer une paſſion qui maîtriſe tous mes ſens ; elle m'entraîne à vous redire ici, à vos genoux, que je vous adore, que vous n'êtes pas ſortie de mon cœur, depuis l'inſtant fatal qui vous a préſentée à mes regards, que vous êtes ma divinité ſuprême, que cet amour furieux ne s'éteindra qu'avec moi ; non il n'y a que le tombeau qui puiſſe triompher de ce malheureux penchant. — Salvini... ô ciel ! vous me voyez interdite ! Eſt-ce vous qui parlez ? vous, comblé des bienfaits d'un homme qui a fait plus encore en votre faveur ! il vous a prodigué ſon eſtime, ſa tendreſſe, ſa confiance ; & c'eſt lui que vous offenſez ſi indignement ! quel eſt donc votre eſpoir ? — Que vous m'enfonciez un poignard dans le ſein, que vous déchiriez ma bleſſure ! & penſez-vous que je ne voye pas, que je ne ſente pas tout l'excès de

mon crime? Il n'y a plus de retour, de repentir pour moi; je ſuis tout à ma paſſion; Mylord n'eſt plus mon ami; non, il n'eſt plus mon ami; tout m'eſt odieux. Ce n'eſt pas à vous à me faire connoître mes torts, mon forfait, ma monſtrueuſe ingratitude; je ſais... que vous en aimez un autre, qu'il ſera heureux, qu'il le doit être... mais je vous aurai parlé de mon amour; je le nourrirai dans le ſecret de mon cœur; je me répéterai inceſſamment que je vous aime, que je vous adorerai juſqu'au dernier ſoupir... Et ma cruelle ſituation a-t-elle pu pour échapper? quand, ces jours paſſés, vous avez perdu l'uſage des ſens, comment votre cœur n'a-t-il pas reſſenti l'agitation, la flamme du mien? je vous ai preſſée dans mes bras; quels étoient mes tranſports! Cette noire mélancolie qui me conſume, ce dégoût affreux de mon exiſtence, le ſoin que je prenois de fuir la ſociété, Adelſon, vous-même: tout ne devoit-il pas vous inſtruire des tourments que vous me cauſez!

Nelly ſe leve avec précipitation. — C'en eſt aſſez, Salvini; je vois trop que vous êtes ingrat envers Mylord; s'il en étoit informé, il en mourroit de dou-

leur : mais je veux lui épargner ces coups. Vous entendrez la voix des remords, ils vous déchireront, ils doivent dès ce moment vous déchirer : ſongez que vous avez outragé votre ami, & une femme qui l'adore, & qui doit être ſon épouſe.

Nelly, en achevant ces paroles, tournoit ſes pas vers le château ; le Peintre ne la quittoit point : — Qui l'adore ! il eſt donc vrai que vous l'aimez ; que je m'abuſois!... écoutez-moi, au nom de l'humanité. Eh bien, Miſs, ce ſera la premiere & la derniere fois qu'aura éclaté cet amour criminel : non, mes yeux ne chercheront plus les vôtres ; je me défendrai juſqu'au moindre ſoupir ; je me contenterai d'aimer, de ſouffrir ; de brûler en ſecret... qu'ai-je dit? je voulois me taire, je n'ai pu me contraindre ; révélez à Mylord tous mes crimes ; peignez-moi comme le plus lâche, le plus coupable, le plus malheureux des hommes... S'il vous échappe un mot, je m'immole, en préſence d'Adelſon, à vos pieds... C'eſt malgré moi, Miſs, c'eſt malgré moi que j'ai parlé. Oui, j'ai offenſé, j'ai trahi l'amitié, je ne le ſens que trop... mes remords vous vengeront ;

ront ; ce ſont des furies que vous avez lancées dans mon cœur ; ah ! je n'ai pas beſoin d'un autre ſupplice.

Nelly étoit rentrée auprès de Madame Rivers ; & l'Italien avoit couru ſe renfermer dans ſa chambre.

La jeune perſonne ne ſortoit point de ſon étonnement ; elle étoit incertaine ſi elle feroit part de cette aventure au Lord, ou ſi elle ſe borneroit à la confier ſeulement à ſa mere ; elle prit la réſolution de n'en rien découvrir ni à l'un ni à l'autre : elle eſpéroit que Salvini, rendu à la réflexion, ſe jugeroit lui-même ſur l'énormité de ſa faute, & qu'il parviendroit à détruire des ſentiments que ſon mariage avec Adelſon feroit bientôt évanouir. D'ailleurs, elle craignoit de cauſer du chagrin à ſon amant, en lui ouvrant les yeux ſur la perfidie de l'Italien, & elle penſoit qu'il étoit de la prudence de ménager un furieux, qui couroit, en quelque ſorte, au-devant de ſa fin.

Deux jours entiers s'écoulent ſans que Nelly ait vu le Peintre ; elle ne doute pas qu'il n'ait quitté le château ; elle paſſoit près de ſon appartement ; elle eſt tentée d'y entrer. Elle trouve dans l'an-

ti-chambre une lettre posée sur une table : un mouvement de curiosité la presse d'y porter la main ; elle voit avec surprise qu'elle lui est adressée ; elle l'ouvre, & lit ces mots :

» J'ai donc révélé ce que je devois » me cacher à moi-même, un amour » aussi coupable qu'infructueux, une » horrible trahison qu'il ne m'étoit pas » possible d'expier ! je me suis souillé » de tous les forfaits, de toutes les bas- » sesses : j'ai été ingrat. La vie étoit pour » moi un supplice continuel : tourmenté » par une passion invincible par des re- » mords inutiles ; sentant tout le prix de » la vertu, & ne pouvant plus la recou- » vrer ; me complaisant dans mon crime, » quoique j'en visse toute l'horreur ; ché- » rissant Adelson, & l'outrageant, quel- » quefois même le détestant, lui qui m'a » comblé de tant de biens, qui m'ho- » noroit du nom de son ami, qui ver- » soit son ame dans la mienne ; brûlant » enfin, vous adorant, vous en ayant » fait l'aveu, quand je devois m'inter- » dire jusqu'à la pensée de vous aimer, » & prêt à tout sacrifier à cet amour » effréné, oui, prêt à m'abandonner aux » plus affreux excès : telle étoit ma situa-

» tion. Il n'y avoit qu'un ſeul moyen
» de me dérober à l'aſcendant qui me
» dominoit : je l'ai ſaiſi avec joie ; la
» terre n'a point d'abymes où je puiſſe
» m'enfevelir aſſez profondément : non,
» je ne ſaurois aſſez-tôt m'anéantir ; &
» dans ce moment où je médite ma deſ-
» truction, vous régnez encore avec
» plus de tyrannie ſur tous mes ſens. Je
» ne vous demande qu'une grace, que
» j'attends de votre compaſſion. Votre
» amour, qu'ai-je dit ? votre amour pour
» Adelſon vous empêcheroit-il de m'ac-
» corder le ſentiment de la pitié ? il eſt
» bien foible au prix des miens. Que la
» cauſe de ma fin ſoit un ſecret éternel en-
» tre vous & moi ; que ſur-tout Mylord
» ignore à jamais juſqu'à quel point j'é-
» tois indigne de ſes bontés. Ah ! quelle
» idée j'emporte dans le tombeau ? que
» ma mémoire du moins ſe ſauve de
» la flétriſſure de ma vie ! Me refuſe-
» riez-vous ce bienfait ? lorſque vous
» lirez ces mots, je ne mériterai plus
» votre colere ; je n'exiſterai plus : le
» poiſon.... »

O Dieu, s'écrie Nelly ! elle laiſſe tomber de ſes mains la lettre. Elle entend du bruit dans l'appartement voi-

ſin ; elle y court : quel objet la frappe ? le malheureux Salvini jettant les derniers ſoupirs, & ſe débattant contre la mort. Nelly pouſſe des cris, elle vole aux domeſtiques : — Au ſecours, au ſecours ! Salvini ſe meurt ; il s'eſt empoiſonné ; Madame Rivers, ſa fille, toute la maiſon environnent l'infortuné jeune homme ; un puiſſant antidote lui eſt adminiſtré par un Chirurgien que le haſard avoit amené au château ; il donne quelque ſigne qu'il reſpire encore ; il reprend connoiſſance ; ſes yeux ſe r'ouvrent ; la premiere perſonne qu'il apperçoit eſt Nelly ; il lui dit d'une voix baſſe : Miſs, c'eſt vous qui me rappellez au jour.

Madame Rivers fut curieuſe, dans la ſuite, de ſavoir comment ſa fille avoit découvert que le Peintre s'étoit empoiſonné : Nelly ne lui fit que la moitié de la confidence ; elle avoua qu'elle avoit trouvé un billet où Salvini rendoit compte du genre de mort qui terminoit ſes jours, ſe plaignant d'une mélancolie à laquelle il ne pouvoit réſiſter ; elle ajouta qu'elle avoit déchiré cet écrit ; & elle ſe garda bien de révéler le motif véritable qui entraînoit

cet infortuné au tombeau ; elle épia l'occaſion de parler à l'Italien, lorſqu'ils ſe trouveroient ſeuls ; elle ſaiſit l'inſtant.

Salvini, lui dit Nelly, vous voyez que je ſais me taire. Ce n'eſt pas-là ce que vous m'aviez promis. J'ai fait tout ce que l'humanité, je dirai même la compaſſion, m'ordonnoient. Voilà votre ſanté rétablie. Reprenez cette lettre qui éclairciroit un myſtere qu'on ne ſauroit tenir trop caché ; je vous la rends, mais à une condition à laquelle il faut abſolument vous ſoumettre : partez ; allez trouver Mylord ; il ne vient point ! obtenez de lui qu'il vous laiſſe retourner en Italie : ne nous revoyons jamais, & puiſſez-vous oublier vos fautes, comme je veux les oublier ! Je vous donne ma parole qu'Adelſon ni perſonne ne ſeront inſtruits des raiſons qui m'ont fait exiger votre départ : mais je vous le répete, hâtez-vous de quitter l'Angleterre ; j'épargne une affreuſe découverte à Mylord, & à vous la honte de ſoutenir la préſence d'un bienfaiſteur qui douteroit qu'on pût être aſſez ingrat... — Je le ſais, Miſs ; je ſais que je ſuis le plus criminel des hom-

mes, un monſtre à vos yeux, à mes propres regards; que la terre, le ciel, tout me condamne... Eh! pourquoi m'avez-vous rappellé à la vie? — Pour connoître le repentir, Salvini; pour rougir d'avoir abuſé de la confiance de Mylord; pour pleurer éternellement votre faute. Je vous l'ai promis: j'obſerverai le ſecret. Encore une fois j'abandonne aux remords le ſoin de votre punition... — Cruelle! & c'eſt ainſi que vous m'arrachez du ſein de la mort! je ne ſentois plus mes tourments: votre image avoit fui de mon cœur... Ah! pardonnez à mon trouble; je fais ſerment à vos pieds de ne plus vous entretenir d'une malheureuſe paſſion... je la ſubjuguerai, je la ſubjuguerai. Souffrez du moins que je jouiſſe de votre vue; ne m'enviez pas la douceur de vivre aux lieux que vous habitez, de reſpirer l'air que vous reſpirez... — Non, Salvini, non, vous ne reſterez point dans ce ſéjour. Les ſentiments qui m'attachent à Mylord, le titre de ſon épouſe que bientôt je vais porter, la raiſon, la bienſéance, ce que je dois à mon mari futur, à moi-même, tout vous impoſe la néceſſité de

partir promptement, de fuir ; ſi vous vous obſtinez à demeurer, craignez... — Achevez, Miſs, je vous entends... ce ne ſera pas vous qui découvrirez à Mylord un crime dont je ne ſuis que trop puni : femme barbare, ce ſera moi, & j'y cours. Je ne lui cacherai rien : il ſaura à quel point je vous adore, que je meurs de cet amour ſi malheureux ; il lira dans mon cœur ; je l'offrirai à ſes coups : je me précipiterai au-devant de ſon épée ; qu'il le déchire ce cœur miſérable, ce cœur qui ne peut... Ah ! Miſs, vous m'ordonnez de vous fuir ! eh ! la mort me paroît cent fois moins cruelle que d'être privé de votre préſence... Je vous l'ai déja dit : je vous idolâtrerai en ſecret ; vous ſerez la divinité inconnue à qui j'adreſſerai tous mes vœux ; je garderai le ſilence, oui, je le garderai... — Et ce ſilence même eſt offenſant pour Adelſon & pour moi. Vous me promettez de contraindre un penchant dont nous ſommes tous trois bleſſés, & vous oſez m'en parler encore ! Il eſt inutile de nous abuſer l'un & l'autre ; vous m'obéirez ; vous obéirez à la raiſon, à l'honneur, nous nous ſéparerons.

Nelly retournoit vers Madame Rivers qui ſe promenoit dans le parc. — Je reſterai attaché à vos pas ; c'eſt à vos pieds que je veux perdre la vie ; c'en eſt fait, mon ſort eſt d'être le plus criminel des hommes, & je me jette dans le précipice ; la raiſon, la vertu, l'amitié, la reconnoiſſance... je ne les connois plus. Vous me réduiſez aux plus affreuſes extrêmités ; vous voulez que je meure loin de vos yeux : eh bien ! tremblez : rien ne me ſera ſacré ; je cours à ma déſtinée ; je veux être un monſtre d'ingratitude, de perfidie ; je veux déteſter Adelſon... je lui percerois le ſein... — Malheureux ! qu'avez-vous dit ? ſortez ; vous me faites horreur ! — Et je n'implore que votre pitié ; voyez-moi dans les larmes, dans l'égarement du déſeſpoir. — Vous pourriez attenter aux jours de Mylord, de votre ami ! — Qui ! moi ! être ſon aſſaſſin ! j'aurois proféré un pareil blaſphême ! jamais, Miſs, jamais je n'en ai eu la penſée : ah ! qu'Adelſon ſoit récompenſé par vous de ſes vertus ! qu'il ſoit votre époux... & que l'enfer ſoit dans mon cœur !

Salvini ſe retire avec précipitation :

il trouve le moyen de faire parvenir à Nelly une lettre, où il employoit les expreſſions les plus fortes, pour l'aſſurer qu'il dompteroit cette paſſion ſi impérieuſe; il ajoutoit qu'avec le temps & la réflexion, il répareroit ſes fautes, & qu'il ne ſe rempliroit que de la reconnoiſſance due à Mylord. Nelly, quoique ſans expérience, avoit compris que l'Italien n'étoit pas en état de s'acquitter de ſa promeſſe; elle le regardoit comme un malade dans le délire, incapable de former la moindre volonté, & de ſuivre le moindre raiſonnement; & elle étoit déterminée à tout révéler au Lord, lorſqu'ils ſe reverroient; elle évitoit même de ſe rencontrer avec Salvini, quoiqu'il vînt tous les jours leur rendre viſite.

Seroit-il des mouvements que notre cœur ne ſauroit maîtriſer? Quiconque lira cette hiſtoire, doit ſe dire qu'une fois emporté par le débordement des paſſions, le plus vertueux des hommes commettroit une indiſcrétion peu excuſable d'oſer répondre de ſes forces. Eh! qu'eſt-ce que cette malheureuſe ſageſſe humaine ſur laquelle nous nous appuyons? & que ſommes-nous, quand

une puiſſance ſupérieure nous abandonne à notre propre foibleſſe ?

On me pardonnera aiſément cette courte digreſſion, quand on ſe remplira de la ſituation de l'infortuné Salvini. Voyons-le ſe débattre ſous le penchant qui l'accabloit, comme une foible proie qui ſe débattroit ſous les ſerres du vautour. Il concevoit mille projets qui ſe détruiſoient tous ; il ſortoit du château pour jamais, & il y rentroit à l'inſtant. Son ame s'épuiſoit ſous tant d'aſſauts multipliés ; elle étoit battue d'agitations en agitations, d'orages en orages ; il s'écrioit au milieu des nuits ; il voyoit des fantômes menaçants, des ſpectres qui l'entraînoient au fond des abymes ; tous les crimes dans leur difformité s'élevoient contre lui. Tantôt il ſe proſternoit aux genoux d'Adelſon, & avec des torrents de larmes, il lui révéloit ſes égaremeuts, & lui demandoit pardon de ſon ingratitude ; tantôt c'étoit aux pieds de Nelly qu'il couroit jurer un éternel amour ; il éprouvoit un frémiſſement continuel ; le moindre bruit l'épouvantoit ; il ne goûtoit plus le repos. Quelle étoit la ſource des coupables tranſports & des

malheurs de Salvini ? On ne ſauroit trop le répéter : ſa complaiſance pour les premieres impreſſions qu'il avoit reſſenties à la vue de la jeune Angloiſe. S'il eût ſu combattre ces mouvements dans leur naiſſance, il auroit triomphé ; il eût été peut-être le plus eſtimable des hommes : mais il ne lui étoit plus poſſible de retourner en-arriere, & il ſe précipitoit, tête baiſſée, contre l'écueil qui l'attendoit.

Tous les regards, le cœur même de Nelly étoient fixés ſur l'avenue du château. Adelſon devoit arriver par ce chemin ; elle craignoit toujours que Mylord Duc ne l'eût emporté ; ſon ame étoit en ſuſpens.

La ſituation de Salvini étoit encore plus violente ; on eût dit que le déſordre de ſes ſens ſe répandoit ſur toute la nature : un tonnerre affreux gronde ; la foudre ſillonne la nue, & tombe en un long tourbillon enflammé. Ce ſpectacle ne contribua pas peu à échauffer encore davantage l'effervescence des noirs tranſports qui agitoient l'Italien. On ne ſauroit révoquer en doute l'empire du phyſique ſur le moral. Combien de ſcélérats ont commis de

ſang froid des crimes atroces dans l'horreur des nuits, qui, le jour, auroient hésité ; & peut-être cédé aux remords ! Deux carroſſes & des domeſtiques à cheval entrent dans la cour du château ; pluſieurs femmes deſcendent des voitures avec des corbeilles à la main ; un des domeſtiques les précede, monte précipitamment, & remet ce billet à Nelly.

» Enfin, ma divine Nelly, nous avons » vaincu tous les obſtacles. De mo- » ment en moment, je comptois voler » près de ma charmante épouſe. Une ma- » ladie ſubite dont a été frappé Mylord » Duc, nous a forcés mon oncle & moi » de reſter auprès de lui : il eſt actuel- » lement hors de danger, & il exige » que notre mariage ſe célebre dans » ſon château avec ſa convaleſcence. » Nous y paſſerons trois jours ; je vous » envoye des parures que vous embel- » lirez. Hâtez-vous de venir faire le » bonheur d'un homme dont l'ame » n'eſt remplie que de vous ; le moin- » dre délai me fait mourir. Mille ten- » dreſſes à notre adrorable mere qui » voudra bien vous accompagner. Son- » gez encore une fois que nous vous

» attendons, que les minutes ſont pour » moi des ſiecles de tourments.

» *P. S.* Vous amenerez notre ami; » il faut que la fête ſoit complete ".

Nelly ſortoit de l'anéantiſſement, pour ſe pénétrer d'un bonheur auſſi vif qu'inattendu : car l'eſpérance même l'avoit abandonnée; tout ne lui préſentoit que des obſtacles inſurmontables; elle n'enviſageoit d'autre terme de ſes inquiétudes que le tombeau : & c'eſt en ce moment qu'un coup de lumiere la frappe, & lui fait voir ſa nouvelle deſtinée, le Lord plein d'impatience & d'amour, brûlant de ſerrer des nœuds dont leurs cœurs étoient déja ſi étroitement enchaînés : quelle révolution inexprimable pour une ame ſenſible !

Auſſi-tôt ces femmes entourent Nelly, la revêtent des plus riches habillements; le château retentiſſoit de tranſports de joie & de bénédictions ſans nombre pour les deux époux. Cette jeune perſonne étoit adorée : jamais on n'avoit vu plus de graces réunies à plus de modeſtie & de douceur; les ſerviteurs de Mylord l'appelloient déja leur chere maîtreſſe. Pour Madame Rivers,

elle ne pouvoit ſe contraindre : à chaque inſtant elle remercioit à haute voix le Ciel d'une protection ſi viſible. Enfin, diſoit-elle, je vais mourir contente, puiſque je vois marier ma fille, ma chere Nelly ! L'une & l'autre ſe tenoient embraſſées, en verſant ces douces larmes qui ſont l'expreſſion du plaiſir pur ; les carroſſes étoient avancés dans la cour, prêts à les recevoir. Madame Rivers étoit deſcendue avec les femmes qui devoient ſuivre ſa fille, & elles s'occupoient de quelques détails relatifs au mariage.

Salvini n'avoit point paru ; il s'élance dans la chambre de Nelly qui étoit ſeule : elle eſt intimidée à la vue d'un homme pâle, égaré, agité d'un tremblement affreux, ne parlant que d'une voix étouffée : — Vous allez donc l'épouſer ! — Oui, je pars ; Mylord me chargeoit de vous amener ; mais, ajoute-t-elle, en affectant une fermeté qu'elle n'avoit pas, je crois que vous ferez mieux de reſter ici.

Nelly s'avançoit vers la porte de l'appartement ; le Peintre a l'audace de la retenir par le bras. — Salvini, cette

témérité... Il tombe à ſes genoux, les embraſſe avec tranſport. — Ecoutez-moi... pour la derniere fois... différez... d'un jour... d'un jour... Nelly l'épouſe... dans les bras d'un autre!.. arrêtez... — Cet égarement, Salvini... laiſſez-moi, ou... Il ſe releve furieux: — Non, vous n'irez point..., mes pleurs, mon déſeſpoir, rien ne vous touche; je vous ſuis à l'autel. Nelly eſt prête à ſortir : il s'oppoſe à ſon paſſage, & tirant ſon épée : — Prenez, déchirez mon cœur, ce cœur qui vous idolâtre; donnez-moi mille morts.... Nelly éprouvantée veut fuir; il court à la malheureuſe Angloiſe, la rend immobile en attachant ſur elle un œil étincelant de rage, & lui plonge l'épée dans le ſein.

Nelly tombe en s'écriant : Adelſon! ô mon Dieu! Des domeſtiques accourent au bruit de la chûte; Salvini, comme poſſédé des furies, leur dit : Oui, je viens d'immoler ce que j'avois de plus cher; & il veut ramaſſer ſon épée, & s'en frapper, on ſe jette ſur lui, & on le traîne ſans connoiſſance dans un autre appartement.

Madame Rivers qui ne voyoit point

arriver ſa fille, s'impatiente, remonte, & court à ſa chambre : elle la voit ſans vie, & nageant dans des flots de ſang. — Ma fille ! c'eſt la ſeule parole que puiſſe prononcer cette miſérable mere; elle court l'embraſſer, lui prodigue tous les ſecours, ne peut plus douter qu'ils ſont inutiles; elle l'inonde d'un torrent de larmes, ſe meurtrit la poitrine, pouſſe des cris affreux; ſa voix s'ouvre un paſſage à travers l'abondance des ſanglots, pour demander de quelle main part cet aſſaſſinat : on lui nomme Salvini. — Salvini ! grand Dieu ! On lui apprend qu'il n'eſt plus au château, qu'on a voulu lui épargner la préſence du meurtrier, & qu'il eſt tranſporté à Londres ſous une garde ſûre; que d'ailleurs il eſt dans un accablement qui ne lui a pas permis de dire un ſeul mot, & qu'on ignore pourquoi il s'eſt ſouillé d'un meurtre auſſi abominable. Cette malheureuſe femme, égarée de déſeſpoir, tenoit toujours le cadavre de Nelly ſerré contre ſon ſein, l'appelloit ſans ceſſe ſa fille, ſa chere fille; elle n'a que la force d'ordonner que perſonne ne ſorte du château, ſe chargeant, ajoute-t-elle,

du ſoin de faire part à Mylord d'une nouvelle ſi terrible.

Adelſon attendoit Nelly avec tous les tranſports de l'amour; il tiroit à chaque inſtant ſa montre : — Oh ! ſi elle m'aimoit comme je l'adore ! elle auroit volé ici; qui peut la retenir ? Il retournoit vingt fois ſur le chemin où elle devoit paſſer; il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'avoient point vu deux carroſſes eſcortés de domeſtiques : on ne lui rendoit aucune réponſe ſatisfaiſante; enſuite il revenoit au château de Mylord Duc, préſidoit encore à de nouveaux arrangements pour la fête; il s'étoit réſervé le plaiſir d'offrir un bouquet de diamants à ſa chere épouſe; c'eſt le nom qu'il lui donnoit déja.

La nuit approche, elle arrive. Adelſon ne pouvant plus réſiſter à ſon impatience, s'échappe en ſecret, ſans avertir les deux Lords, monte à cheval ſuivi d'un ſeul poſtillon, & ſe rend à toute bride juſqu'aux murs de ſon château. Il donne ordre au poſtillon de l'attendre; il avoit la clef d'une des portes de ſon parc; il va ſans bruit à l'appartement de Nelly, & ouvre avec

la même précaution, dans le deſſein de ſe procurer, ainſi qu'à Nelly, une ſurpriſe agréable.

Quel ſpectacle, quel ſpectacle pour l'infortuné Lord ! pluſieurs perſonnes dans différentes attitudes de douleur, un flambeau qui éclairoit à peine; une femme échevelée, mourante dans le déſeſpoir, étendue ſur un cadavre dont le ſang ruiſſeloit à gros bouillons par une large bleſſure ! il recule de terreur; il reconnoît... s'écrie : Nelly ! & il va ſe précipiter ſur ce corps enſanglanté.

On accourt auprès de Mylord; Madame Rivers ſort de ſon accablement, & hauſſant un peu la tête, à la vue d'Adelſon qu'elle n'avoit point apperçu, elle redouble ſes ſanglots. Le Lord a la bouche collée ſur la bleſſure de ſa malheureuſe maîtreſſe : il veut retenir ſon ſang; il penſe la rappeller au jour. — Nelly ! ma chere Nelly ! quel eſt le monſtre qui me la ravit ? Au nom du Peintre, la foudre a renverſé Adelſon ſur la terre : — Salvini ! mon ami ! Salvini !

Il ſe leve enflammé de rage : — Où eſt-il ? où eſt-il ? où eſt cet homme in-

fernal ? que je lui déchire... que je lui dévore le cœur ! Madame Rivers court en pleurant au-devant du Lord : — Le miſérable eſt ſur le chemin de Londres ; c'eſt à la juſtice à l'accabler de ſes tourments. Adelſon ſe rejettant ſur le corps, le preſſe dans ſes bras : — Que lui avoit fait cette adorable, cette innocente créature ? & voilà le prix de tant d'amitié, de tant de confiance ! On lui répond qu'on ne ſait point quel motif a pu porter l'Italien à cette atrocité. — Salvini... quoi ! Nelly ! Nelly ! tu m'es enlevée ! & par quels coups !

Adelſon eſt replongé auprès de Madame Rivers dans ſon ſommeil de douleur ; tous les deux paſſent la nuit dans cette horrible ſituation ; de temps en temps, le Lord pouſſoit des rugiſſements.

Mylord Duc & Mylord Bermond ont été inſtruits de cette effrayante cataſtrophe ; ils accourent ; on veut éloigner cet infortuné de ces objets affreux ; c'eſt alors qu'éclate toute la violence de ſes tranſports : — Vous ne m'arracherez point à ces reſtes inanimés ! je les embraſſerai ; je les bai-

gnerai de mes larmes; j'y attacherai mon ame juſqu'au dernier ſoupir; qu'on m'enſeveliſſe avec elle; que le tombeau nous réuniſſe : je l'ai perdue... quand elle étoit dans mes bras!

Son oncle verſe des pleurs avec lui, & tente de le conſoler; il le repouſſe, il n'entend rien : — Qu'on ne me parle point de conſolation; je n'en veux point; je n'en voudrai jamais : plus de parents, plus d'amis... ah! c'eſt un ami!...

Il s'arrête à ce mot, & cherche à ſe percer de ſon épée. On trouve moyen de s'en ſaiſir; on employe la force pour lui dérober l'appareil funéraire : il combat tous les efforts, il s'élance au cercueil qui renfermoit la malheureuſe Nelly, la preſſe encore contre ſon ſein, jette des cris douloureux, veut ſe précipiter dans la foſſe; Mylord Bermond & Madame Rivers le ramenent malgré lui dans ſon appartement, où il eſt gardé avec ſoin; le délire s'en empare, & l'on craint même que ſa raiſon ne ſoit altérée.

Salvini étoit à Londres, dans le fond d'un noir cachot, couché ſur une pierre, écraſé ſous le fardeau des chaînes,

tourmenté par les images de Nelly & d'Adelſon, ne reſpirant que ſa fin, & ne pouvant ſe la procurer, s'efforçant de tromper les précautions qu'on avoit priſes, & de ſe briſer la tête ; il ne parloit point, & ſe tenoit toujours penché vers la terre.

Appellé devant les Jugés, l'Italien n'affoiblit point l'horreur de ſon crime ; il ne déguiſe aucune circonſtance, & ſe reconnoît le plus coupable des hommes. La ſeule grace qu'il intercede de la pitié humaine, eſt la prompte exécution de ſa ſentence, avouant que toutes les tortures que la juſtice étoit en droit de lui faire ſouffrir, ne ſeroient point comparables aux ſupplices qui lui déchiroient le cœur.

Le temps ne diminuoit rien de l'extrême douleur d'Adelſon ; ſon oncle l'inſtruit enfin du motif qui avoit armé la rage du Peintre contre les jours de Nelly. A cette découverte, la fureur du Lord ſe porte à de nouvelles violences ; il reſſemble à un homme qui, ayant eu un bandeau ſur les yeux, ſe le verroit tout-à-coup enlever, & ſeroit frappé d'un jour affreux ; il accuſe ſon horrible aveuglement ; il ſe rappel-

le, en déteſtant une amitié trop crédule, une infinité de circonſtances qui auroient dû l'éclairer; il parle de courir à Londres, pour aller épuiſer ſa vengeance ſur l'aſſaſſin, & le percer de mille coups : Mylord Bermond continue de le retenir.

Adelſon adreſſe une lettre détaillée aux Juges qui devoient prononcer contre Salvini. Il y traçoit une vive peinture de tous les bienfaits dont il avoit comblé ce malheureux : » J'ai fait plus encore, ajoutoit-il dans cet écrit : je l'ai » aimé. Malheureux ! je m'applaudiſſois » d'avoir trouvé un ami ! je lui ai accordé une confiance ſans réſerve, & » il a oſé inſulter à mon aveugle ſécurité, me trahir quand je lui ouvrois » mon ſein, concevoir des deſirs, avoir » une paſſion effrenée pour une femme !... elle n'eſt plus ! & c'eſt lui qui » me l'enleve, qui lui donne la mort ! » Il a pu ſans pitié enfoncer l'épée dans » ce cœur... qu'il périſſe, qu'il périſſe ! » Il faut imaginer des peines... l'Angleterre, l'univers entier n'en ont » point d'aſſez cruelles. Oh ! s'il pouvoit » renaître pour mourir cent fois ! C'eſt » ſur ſon cœur, ſon traître cœur, qu'il

» faut attacher la violence des tortures.
» Que le fer, la flamme!.. il ne ſouffrira
» point aſſez.

» Sur-tout prenez bien garde qu'il
» n'expire trop-tôt. Ah! le barbare, fût-
» il déchiré par mille ſupplices, ſentira-
» t-il mes tourments"?

C'eſt ainſi que l'infortuné Lord entretenoit une douleur furieuſe; c'étoit une flamme dévorante qui demandoit à ſe répandre. Il ſaiſit un moment de négligence de ſes ſurveillants, prend le chemin de Londres, & vole à la priſon de Salvini.

Il entre, précédé d'un geolier : — L'aſſaſſin de Nelly! & auſſi-tôt il ſe précipite, ſon épée nue ſur le Peintre. Salvini leve la tête, & s'écrie, en ſecouant ſes chaînes, & reculant de terreur contre la muraille: Adelſon! Adelſon! je ne puis me cacher dans les entrailles de la terre!.. Ah, dit-il au geolier qui arrête le bras prêt à frapper, laiſſez-le m'arracher la vie... ce ſera le comble de ſes bienfaits.

Et il rebaiſſe ſon front ténébreux; & ſe replonge dans ſon accablement.

Quoi, répond le Lord écumant de rage, on m'empêchera de déchirer ſon

cœur!... Monſtre ! miſérable ! ſcélérat qu'a vomi l'enfer ! tu as pu être mon rival, percer un ſein!.. trahir à ce point ma confiance!.. Que je me baigne dans ſon ſang!... que je m'en abreuve ! toute mon ame en a ſoif !

Le geolier fait de nouveaux efforts pour retenir l'Anglois qui ſe débattoit entre ſes mains, toujours impatient de fondre ſur Salvini : — Ah ! Mylord, Mylord, où vous emporte la vivacité ? cette action ne ſeroit pas digne de vous, abandonnez à la juſtice la punition de ce criminel.

Adelſon garde quelques moments le ſilence ; ſa fureur ſe réveille : — Il ne me ſera point permis de me venger, quand il a pu trancher des jours... ô l'ame la plus déteſtable!.. que ne m'immolois-tu ? j'aurois pu en mourant te pardonner.... mais tuer Nelly ! tuer Nelly !

Il tombe ſur un banc de pierre, accablé de ſon déſeſpoir ; ſon épée lui échappe ; deux ruiſſeaux de pleurs coulent le long de ſes joues : — Dis-moi donc, miſérable ! dis : parle ; quel démon t'a enflammé ? qui te portoit à un meurtre auſſi exécrable, auſſi inoui ? réponds,

réponds, reponds. — L'amour : voilà la ſource de mes égarements, de mes horribles égarements... — L'amour, barbare ! & depuis quand l'amour fait-il commettre des aſſaſſinats ?... Sais-tu de quel crime tu t'es ſouillé ? — De tous. Je ſuis un monſtre de perfidie, d'inhumanité... d'ingratitude ; le plus abominable des ſcélérats, au-deſſous des bêtes les plus féroces ; ne venez point me montrer mes forfaits : mon cœur vous a prévenu ; il a prévenu mes bourreaux.... Adelſon... vous êtes bien malheureux !... vous n'avez pas une idée de mes tourments. — Tu as donné la mort à tout ce que j'adorois !.. peux-tu ſouffrir aſſez ? — Non, je le ſais ; quelque violents même que ſoient mes remords, ils ſeront toujours au-deſſous de mon crime... il eſt affreux !... Ah ! laiſſez-moi : fuyez, fuyez ; votre préſence ajoute encore au ſupplice qui me déchire.

Le Lord eſt ſuffoqué par les larmes ; — Cruel, es-tu bien pénétré de toute l'horreur de mes maux ?... J'en vois l'auteur ! — Oui, je ſens ce que c'eſt que d'avoir perdu Nelly... je vous ai rendu le plus infortuné des hommes,

& j'en ſuis le plus criminel. Je pourrois chercher à vous paroître moins coupable, en vous peignant tous les combats que j'ai éprouvés, les révoltes d'une ame... qui n'étoit pas née pour le crime; mais loin de l'adoucir, je veux irriter votre indignation; votre pitié me puniroit trop; je ne la mérite point; je ne mérite que votre haine, votre vengeance, les tortures les plus cruelles.... j'ai manqué à la terre, au ciel, à tout: je ſuis le bourreau de mon bienfaiteur, de mon ami... de Nelly!

Et à ce mot la voix de l'Italien ſe perd dans une abondance de ſanglots; il reprend:

Qui vous amene en ces lieux? vous voulez m'ôter la vie! Ah! cette mort eût été trop douce pour moi... Mylord, c'eſt un trépas infâme, c'eſt l'échafaud qui m'attend, & j'irai m'y couvrir aux yeux de Londres de toute l'ignominie qui doit me punir.

Il ajoute en pleurant avec plus d'amertume: Mais, Adelſon... ſachez que vous m'avez toujours été cher. — Je t'ai toujours été cher, perfide! & c'eſt par tes coups que je perds ce que

j'aimois mille fois plus que moi-même ! rends-moi, rends-moi Nelly, tu me l'as ravie, & c'eſt pour jamais ! & pourquoi l'immoler à ta rage ? — J'aimois, je n'étois point aimé, & vous l'étiez ; vous alliez poſſéder tous ces charmes... que vous dirai-je ! le premier moment où j'ai vu Nelly, m'a enlevé mon repos, ma raiſon, ma vertu... j'ai tout oublié. Mon amour a été plus fort que ma reconnoiſſance ; j'ai combattu vainement : je n'ai pu vaincre l'aſcendant qui me ſubjuguoit. Apprenez que j'ai tenté deux fois de finir des jours qui m'étoient en horreur ; j'ai voulu employer le fer, le poiſon ; & Nelly, ſervices cruels ! m'a deux fois ſauvé la vie. J'ai ſouvent tenté de vous écrire, de vous apprendre la véritable cauſe de la mélancolie qui me dévoroit, & la plume m'échappoit des mains. Souvenez-vous de l'aventure de la promenade ſous les murs du parc ; le domeſtique que vous aviez chargé de mon ſervice, étoit un ſcélérat, guidé, ſelon les apparences, par Struley ; ce dernier, que je ne connoiſſois point, me propoſoit, pour ſervir mon amour, de mettre obſtacle à vo-

tre mariage ; il avoit concerté le projet de vous enlever. A quelque degré d'aveuglement & de fureur que fût ma paſſion, l'amitié cependant l'emporta : je ne pus me réſoudre à recueillir le fruit de mes perfidies ; je n'eus pas la force de vous trahir, vous devez vous le rappeller : jugez quel empire vous conſerviez ſur mon cœur, tandis que j'aurois bouleverſé la nature entiere, ſi j'en euſſe été le maître, pour obtenir un ſeul regard de Nelly ! Struley, irrité de ne me pas trouver encore auſſi coupable qu'il pouvoit l'eſpérer, ſe battit avec moi, & c'eſt ſous mes coups qu'il a ſuccombé, tandis que je n'aſpirois qu'à mourir ſous les ſiens : hélas ! cette fin n'eût pas ſatisfait la vengeance céleſte. Songez que, lorſque Mylord Bermond vous fit venir chez Mylord Duc, je vous preſſai de m'emmener avec vous... il m'a été impoſſible de me dérober à mon horrible deſtinée ; il la faut ſubir. Je ſervirai d'exemple éternel de la foibleſſe, ou plutôt de la perverſité humaine. Oui, vous m'avez comblé de bienfaits ; oui, vous m'avez aimé ; vous avez épanché votre ame dans mon ſein : pour

vous récompenſer ; j'ai été un ingrat ; j'ai poignardé la plus adorable des femmes... tout ce que vous aimiez... tout ce que j'aimois ! Concevez la violence, l'excès monſtrueux d'un ſentiment qui m'enflamme encore, qui ne s'éteindra qu'avec moi ; & frémiſſez d'horreur : au milieu des douleurs, des remords, des tiraillements de cœur où je ſuis en proie, je doute, oui, je doute que j'agiſſe autrement, ſi je me trouvois dans la même ſituation. Qu'on me prépare les plus effroyables ſupplices : mais qu'on ſe hâte de me délivrer de l'exiſtence ; c'eſt tout ce que j'oſe ſolliciter de votre commiſération, de votre généroſité... Adelſon, je vous adorois comme l'image de Dieu ſur la terre ; j'euſſe mille fois donné ma vie pour vous ; une paſſion... Notre ame eſt immortelle ; il faudra donc qu'éternellement la mienne ſoit déchirée du regret inutile d'avoir manqué au meilleur des hommes !

Adelſon court au priſonnier, le preſſe dans ſes bras, en frémiſſant de tous ſes membres : — Ah, malheureux ! tu fus mon ami ! & avec la même précipitation, il le quitte, & ſort de ce ſéjour de crime.

Le lendemain, Salvini entend au milieu de la nuit ouvrir la porte de ſon cachot; il ne doute pas que ce ne ſoit l'arrêt de ſa condamnation qu'on vient lui annoncer : il reconnoît à la faveur d'une foible clarté, un de ſes geoliers, qui lui remet une lettre avec une bourſe pleine d'or; le premier mouvement du Peintre le porte à ouvrir la lettre; il lit :

» La ſentence eſt prononcée; dans » deux jours, on te traîne à Tyburn, » pour y ſubir la fin de tes pareils. » Je n'ai point cherché à fléchir la ri» gueur des loix; elles ont dû s'armer » contre toi de toute leur ſévérité : tes » mains ſont teintes encore du ſang de » Nelly : quelle image ! Horrible meur» trier ! tu as commis tous les crimes; » c'eſt moi, c'eſt ton bienfaiteur que » tu as aſſaſſiné, dont tu as déchiré » le ſein... Profite d'un moment de » compaſſion : l'homme qui te rendra » cette lettre avec de l'argent, eſt chargé » de briſer tes chaînes. Va, fuis; hâ» te-toi d'abandonner cette contrée dont » tu ne devois jamais approcher : va » trahir d'autres amis; va immoler ce » qu'ils auront de plus cher; oſe vi-

» vre, ſi tu le peux. Pour moi, je » vais expirer dans ces tourments du » cœur qui devoient faire ton ſup- » plice ".

Ma liberté dépend donc de vous, dit Salvini au geolier, après avoir lu attentivement le billet, & en pouſſant un profond ſoupir! — A l'inſtant même, je vous ôte vos fers; vous ſortez de la priſon, & nous paſſons en France; on ne s'appercevra de notre fuite, que lorſque nous n'aurons plus rien à craindre. Il faut répondre à Mylord, interrompt le Peintre; je n'implore de vous qu'une grace: débarraſſez mes mains de ces chaînes que j'ai trop mérité de porter, vous me procurerez enſuite de l'encre & du papier.

La commiſſion eſt exécutée; le geolier demeure interdit: il ne comprend pas d'où peut naître l'indifférence avec laquelle ſon priſonnier a paru recevoir une nouvelle ſi ineſpérée; il auroit dû ſe livrer aux plus vifs tranſports, & il ne lui étoit pas échappé le moindre ſigne de joie. Il écrit, à la ſombre lueur d'une lampe, une très-longue lettre, & la remet au geolier avec la bourſe. — Comment! que faites-vous

— Mylord ſaura mes intentions; qu'il ait promptement, je vous ſupplie, l'une & l'autre. — Vous ne voulez donc pas?... — Hâtez-vous, je vous en conjure; courez chez lui... n'eſt-ce pas dans deux jours que je ſubirai mon ſupplice... que finiront tous mes tourments? — Oui, votre arrêt eſt prononcé. — Il ſuffit. J'attends une réponſe de Mylord. — Et vous garderez vos chaînes? — Allez, accordez-moi ſeulement ce que je vous demande.

Adelſon eſt étonné de revoir le geolier qu'il croyoit déja loin de Londres avec le malheureux Italien. Sa ſurpriſe augmente, quand il jette les yeux ſur l'argent; il s'empreſſe de lire la lettre qui l'accompagnoit.

» N'ajoutez pas à mes crimes, en » ajoutant à vos bienfaits, ſi cependant c'étoit une nouvelle preuve de » votre généroſité de vouloir me ſauver la vie. Il faut que je la perde » cette vie ſi odieuſe, ſi criminelle, » que je venge la nature, l'amitié, l'amour, le Ciel, qui, pour me punir » ſans doute, m'a abandonné à l'ivreſſe » d'une paſſion dont la violence ne » pourra jamais ſe concevoir. J'ai tout

» offenſé, & j'ai tout à réparer; ce ne peut
» être qu'en ſubiſſant la mort la plus
» ignominieuſe : l'ignominie eſt le pre-
» mier des ſupplices pour une ame
» qui, au milieu des excès dont elle
» vient de ſe ſouiller, a conſervé en-
» core quelque ſentiment d'honneur.
» Hélas, Mylord ! vous m'avez connu
» vertueux, ſenſible, reconnoiſſant,
» & je me trouve devenu le plus atroce
» & le plus vil des ſcélérats ? quel
» changement ! quelle chûte ! Vous de-
» vez être perſuadé que j'ai appris à
» mourir : mais le ſacrifice de mes
» jours ne ſeroit pas une expiation ſuf-
» fiſante. Si j'imaginois une fin plus af-
» freuſe que celle qui m'eſt réſervée,
» je l'implorerois de votre bienfaiſan-
» ce : voilà le ſervice que je voudrois
» encore vous devoir. Ne penſez pas
» que je vous prie de faire paſſer dans
» mes mains ce qui pourroit me déli-
» vrer d'une exiſtence que j'abhorre,
» & qui me peſe bien plus que mes
» chaînes; je vous le répete : la répa-
» ration ſeroit trop au-deſſous du for-
» fait; d'ailleurs, je manquerois à cette
» Religion dont j'entrevois enfin les
» terribles vérités. Mylord, c'eſt à Ty-

» burn qu'il faut que l'on me voye
» finir, couvert de la fange de l'infa-
» mie, & laiſſant une mémoire à ja-
» mais proſcrite & déshonorée....
» une éternité de tourments ne me
» rendroit pas mon innocence; je l'ai
» perdue : je dois ſentir toutes les hor-
» reurs de la mort. Je ne vous écris
» donc point pour me ſouſtraire à
» cette mort qui eſt mon unique eſ-
» pérance : je réclame de votre cœur
» généreux un effort bien plus ſubli-
« me, bien plus éclatant; & il n'y a
» qu'un Anglois, qu'un ſeul homme,
» il n'y a qu'Adelſon qui ſoit capable
» de ce prodige de grandeur d'ame.
» Je ſuis un monſtre ſouillé de tous
» les crimes; j'ai commis le plus hor-
» rible des meurtres : j'ai plongé le
» poignard dans le ſein d'une femme...
» c'eſt vous, c'eſt vous-même que j'ai
» aſſaſſiné : hélas ! c'eſt plus que vous
» encore; je n'ai pas de peine à le
» concevoir. Eh bien, malgré l'énor-
» mité, la multitude de tous mes at-
» tentats, ſachez ce que j'oſe attendre
» de votre bonté, de votre vertu : j'at-
» tends que vous me pardonniez....
» Adelſon, que j'emporte cette con-

» ſolation dans le tombeau ! Encore » une fois, je ſens combien je deman- » de : mais c'eſt au mortel le plus » ſenſible, c'eſt à Adelſon que je fais » cette priere, & il ne peut me la re- » fuſer ".

P. S. » On vous remettra l'argent » qu'autrefois je me ſerois fait gloire » d'accepter ; ces marques de bonté » ne me ſont plus néceſſaires ; c'eſt » mon pardon qu'intercede mon der- » nier ſoupir : mon cher bienfaiteur, » au nom de l'humanité ! "

O Ciel, s'écrie le Lord ! le barbare ! exiger que je lui pardonnne ! moi ! lui pardonner !... Qu'il ſe dérobe au ſupplice, qu'il vive... ſa mort ne me rendra pas Nelly.

A ce mot, il fond en larmes, & il reſte quelque temps ſans parler. Mylord, que voulez-vous que je lui diſe, demande le geolier ? — Qu'il ſaiſiſſe un mouvement de commiſération.... qu'il mérite peu ; qu'il fuye avec toi, & qu'il me laiſſe mourir. C'eſt lui qui me ravit tout ce qui pouvoit m'attacher au monde ; il eſt tout couvert de ſon ſang, & il oſe... va, ſors, que je n'entende plus parler de ce miſéra-

ble ; reprends cette bourſe ; qu'il en diſpoſe à ſon gré... c'en eſt aſſez.

Le geolier ſe retire ; Mylord court à lui : — Qu'il ſe ſauve à l'inſtant... je ſuis bien à plaindre ! il ne me manquoit plus que de ſentir de la pitié pour mon bourreau !

Eh bien, s'écrie Salvini, en revoyant le geolier, quelle réponſe ? — Que je briſe vos fers, & que nous quittions promptement l'Angleterre ; Mylord m'a rendu la bourſe. Ah ! reprend l'Italien en pleurant ſur ſes chaînes, j'aurois cru Adelſon plus généreux.... Non, je ne fuirai point ; il faut que je meure, & du ſupplice des ſcélérats : que ne puis-je expier mon crime par mille morts encore plus affreuſes ! Mylord me renvoye cet argent : je vous le donne ; je voudrois pouvoir faire davantage ; je n'exige de vous qu'un ſervice, qu'il vous ſera facile de me rendre... Mon ami, je n'ai pas toujours été criminel ; c'eſt l'amour qui m'a plongé dans ce cachot. Je ne verrai donc plus Adelſon !... Je vous en conjure, au nom de cette compaſſion qu'on accorderoit au dernier des êtres ſouffrants, lorſque je ne ſerai plus, al-

lez trouver Mylord; dites-lui que mon ame a toujours été remplie de ſes bienfaits, que je l'ai toujours tendrement aimé; que, dans l'égarement d'une funeſte paſſion dont je n'ai point été le maître, il n'eſt jamais ſorti de mon cœur; qu'il daigne pardonner à ma mémoire, puiſqu'il n'a pas voulu... il ne me l'accordera point!..

Que veux-tu, barbare? C'eſt tout ce que peut dire Adelſon, entrant avec impétuoſité dans le cachot, & agité des plus violents tranſports. Salvini jette un cri : — Mylord! je vous revois! Pars, répond le Lord, dont le trouble augmente; les moments ſont précieux... fuis avec cet homme. (Il s'adreſſe au geolier :) Otez-lui ſes chaînes, & que je ne le voye jamais. — Non, qu'on me laiſſe ces fers; ils ne ſont point encore aſſez peſants. Mylord, je vous l'ai écrit : je veux..... la fin la plus prompte; & ce qui eſt plus cruel cent fois que la mort, je veux que le déshonneur & l'opprobre ſoient imprimés éternellement ſur mon nom. Je ſerai un exemple mémorable de la reconnoiſſance, de l'amitié la plus vive, de l'ingratitude la plus noi-

re, de la paſſion la plus effrénée, &. du repentir le plus déchirant... Ah! Adelſon, j'ai offenſé l'ami le plus tendre!...

Il n'acheve pas, il fond en larmes. Adelſon, plus agité encore, prend la parole : — Eh! après tous ces coups, que prétends-tu ſur mon cœur? Votre pitié, répart Salvini, en lui tendant ſes deux mains chargées de chaînes, votre compaſſion; qu'elle ſuccede à cette amitié... — C'eſt toi qui parles de l'amitié!... Va, encore une fois, ſois libre; le remords, ſi tu peux le reſſentir, n'a-t-il pas des traits aſſez perçants?... va, je n'en exige pas davantage. — Cette punition ne ſuffit point. — Tu veux donc mourir! — Et mourir dans l'opprobre, à Tyburn, repaître les regards avides d'un peuple entier. Le Lord reprend d'un ton concentré, & en fixant ſur le priſonnier un œil ſombre & farouche : Je ſuis Anglois; je ſais comment on peut terminer ſes jours; il me ſeroit facile de trouver les moyens de te dérober... à l'infamie d'un trépas, que tu dois ſubir... la Religion m'arrête. — Mylord, je vous avois prévenu; je n'ai que trop

irrité le Ciel : mais quand les loix divines n'enchaîneroient point mon bras, c'eſt aux yeux de l'Angleterre, ſur un échafaud, que, pour expier, s'il ſe peut, mon crime, tout m'ordonne de périr, & j'y périrai. Que me demandes-tu donc, dit le Lord avec une ſorte de fureur ? — Pouvez-vous l'ignorer ? vous avez lu ma lettre. — Tu voudrois... — Je conçois que j'exige un miracle de généroſité, une vertu qui paſſe les forces de la nature humaine... je m'adreſſe à Adelſon. — Que je te pardonne ! qui ! moi ! je pourrois... va mourir, puiſque tu refuſes de te ſauver : mais n'attends pas... — J'attends tout de vous. — Et ce n'eſt point aſſez d'avoir ſupporté ta préſence une ſeconde fois... d'être revenu... Toutes mes bleſſures ſe r'ouvrent ; je vois Nelly... l'épée dans le ſein !.. — Nelly elle-même, ſi elle pouvoit renaître, imploreroit cette grace en ma faveur ; elle ſeroit aſſez généreuſe... — Laiſſe-moi, tu ne m'attendriras point... tu ne m'attendriras point... Non, je ne te pardonnerai pas... jamais. Juſques dans le tombeau... je ſerai inexorable,... je veux être barbare comme toi... va périr, malheureux.

Et auſſi-tôt le Lord ſe retire bruſquement. Mylord, lui crie Salvini, vous me refuſez.... Il ne m'entend point!.. Il n'y a plus rien à eſpérer de la part des hommes! ayons recours au ſuprême Conſolateur: rejetteroit-il auſſi mes larmes?

Le geolier, touché de l'état du Peintre, lui amene un Miniſtre qui réuniſſoit toutes les vertus de la vraie piété: ſenſible, indulgent, plein de cette onction qui prête tant de charmes aux plus ſimples diſcours, pere tendre, toujours empreſſé d'ouvrir ſes bras à ſes enfants malheureux, de recevoir l'épanchement de leurs peines; il pleure & gémit avec l'Italien, qui lui rediſoit ſans ceſſe: Ce n'eſt pas, Monſieur, ma mort prochaine qui me cauſe le déſeſpoir où vous me voyez; c'eſt le regret, le regret déchirant de m'être ſouillé d'un meurtre abominable, d'avoir été ingrat envers un homme qui eſt l'honneur de l'humanite... & moi! que ſuis-je aux yeux de cette humanité, à mes propres yeux?

Il reprenoit: Du moins, s'il m'avoit pardonné! Dieu! voilà un coup plus ſenſible encore que la fin ignominieuſe qu'on me prépare!

Salvini retombe ſur ſes chaînes en pleurant amérement ; le charitable Miniſtre lui déployoit toute l'étendue des ſecours conſolants d'une Religion, la Religion des infortunés, qui, tandis que la terre les abandonne & les repouſſe, leur montre le Ciel s'ouvrant pour recevoir leurs larmes & leur répentir.

Adelſon, livré à lui-même, éprouvoit des combats bien différents. Quelquefois la pitié, ce ſentiment ſi honorable pour le cœur humain, venoit ſolliciter le Lord, & ſoudain il s'écrioit comme indigné à la ſeule idée de compaſſion : Pardonner à l'aſſaſſin de Nelly ! je ſerois aſſez foible, aſſez lâche... au-lieu d'augmenter l'horreur de ſon ſupplice... c'eſt en vain qu'un murmure ſecret... je voudrois me venger, oui, je le pourſuivrois juſqu'aux enfers.

Un Baronnet de la connoiſſance du Lord lui apprend qu'on vient d'arrêter un miſérable chargé de pluſieurs crimes ; qu'entr'autres il a révélé toutes les circonſtances d'un complot tramé contre Adelſon : ce ſcélérat, ajoute le Baronnet, eſt un Sicilien, qu'on nomme Géronio ; il s'étoit lié avec Struley, qui avoit ſu l'attacher à votre ſervice, en

qualité de domeſtique, quoiqu'il ne fût pas né pour cet emploi. Leur deſſein étoit de vous attirer ſous les murs de votre parc par le moyen de Salvini à qui ils en avoient impoſé, en lui faiſant accroire qu'ils vouloient ſeulement vous enlever. Selon la confeſſion du coupable, le Peintre n'avoit jamais pu ſe réſoudre à cette trahiſon, quoiqu'il ignorât que leur projet étoit de vous aſſaſſiner.

Le priſonnier eſt arrivé à Tyburn. Il profite de la liberté que les Angloîs accordent à leurs criminels; il implore un moment de ſilence : on demeure attentif; il raconte en peu de mots ſa déplorable aventure, & fait voir à quel excès les paſſions peuvent nous égarer. Quand il rappelle ſes premieres années où il goûtoit la conſcience d'une ame pure, quand il vient à ce qui concerne ſa famille, aux eſpérances qu'il lui avoit données, au préjugé auſſi abſurde que barbare de ſon pays, qui va faire réjaillir ſur cette famille innocente la honte dont lui ſeul doit être flétri, alors l'aſſemblée ſemble partager ſa douleur : mais qu'on s'attendrit encore davantage, lorſque le Peintre parle de ſa mere, de

cette mere ſi tendre, qui lui étoit ſi chere, qui ne lui avoit mis devant les yeux que des exemples de bonté, de vertu, & qui alloit, privée de ſon fils & de tout ſecours, ſuccomber ſous l'indigence ! La voix de Salvini s'éteint dans les ſanglots; on n'entend que des gémiſſements, on ne voit que des larmes.

Un mouvement ſubit agite la foule; elle fait place à un homme impatient qui court tout en pleurs vers le criminel, & qui crie à haute voix, en le ſerrant contre ſa poitrine : Va... Dieu pardonne, je te pardonne auſſi. Adelſon, dit avec tranſport Salvini, en ſe proſternant à ſes pieds ! — Et j'aſſure à ta mere une penſion de trois cents guinées. — Vous me pardonnez ! & les jours de ma malheureuſe mere ſeront conſervés par vous ! Voilà, pourſuit le Peintre, en s'adreſſant à l'aſſemblée, le bienfaiſteur envers qui je ſuis coupable !... qu'on me donne la mort.

L'infortuné récite, avec une ferveur touchante, une courte priere, & ſe livre enſuite aux mains de l'exécuteur.

Soit que le triomphe de la généroſité ſur la nature coûte trop au cœur hu-

main, ou ſoit que la pitié nous remue avec violence en faveur d'un de nos ſemblables dont nous allons voir la deſtruction, le Lord avoit perdu l'uſage des ſens; on l'avoit tranſporté dans une maiſon voiſine; il ouvre les yeux, & apperçoit Salvini qui n'étoit plus; il laiſſe échapper un ſourd gémiſſement: — Il a donc ceſſé de vivre! Ah! Salvini! ah! Nelly! Nelly!

Ces paroles ſont ſuivies d'un nouvel anéantiſſement; il y reſte plongé quelques heures, & ſort de cette ſombre léthargie, pour ſe rendre précipitamment à ſa terre.

Adelſon court s'enſevelir dans la chambre où Nelly avoit été aſſaſſinée; il ordonne qu'on en ferme avec ſoin les fenêtres, que les murs ſoient couverts d'une tenture noire, & que perſonne n'approche de ſa ſolitude. C'eſt-là qu'il s'enfonce dans la profondeur de ſon chagrin, qu'il s'en pénetre, qu'il s'en nourrit. Un flambeau lugubre éclairoit cette retraite où ne perçoit jamais le jour; un ſeul domeſtique avoit la permiſſion d'y entrer. Le Lord avoit fait déployer devant lui les différents habits que portoit ſa malheureuſe aman-

te ; ſes regards ſe repaiſſoient de ce ſpectacle ; il alloit ſouvent y imprimer des baiſers mêlés de larmes : mais il attachoit ſa douleur, ſon ame entiere ſur l'endroit de l'appartement qui étoit teint encore du ſang de Nelly ; ſans ceſſe il y revenoit coller ſes levres, l'arroſer de ſes pleurs.

Mylord Bermond veut arracher ſon neveu à cette affreuſe ſituation : il ne ſauroit pénétrer juſqu'à lui ; Adelſon, inſenſible à ſes ſollicitations, à ſes prieres, refuſoit obſtinément de le voir. Il ſe rend enfin ; ſon oncle, parvenu à cette eſpece de tombeau, va ſe jetter dans les bras de ſon infortuné parent, tente tous les moyens divers de conſolation, rappelle les charmes, les vertus de Nelly, pleure ſur ſa mémoire, s'arme des droits d'une Religion ſublime & bienfaiſante, qui, accourant toujours au ſecours de la nature, lui défend de ſe nuire, & lui fait même un devoir ſacré de ſa propre conſervation : tous les efforts ſont inutiles. Pendant trois mois que vécut le Lord, il ne proféra que ces paroles : " Laiſſez, laiſſez-» moi : je veux mourir de ma douleur ".

Il y ſuccomba en effet, nommant

ſon héritiere Madame Rivers, & demandant que ſon corps fût dépoſé dans le cercueil de Nelly. Il n'avoit pas oublié de confirmer dans ſon teſtament la penſion de la mere du malheureux Italien. Mylord Bermond remplit exactement ſes volontés : il le pleura le reſte de ſes jours, & Madame Rivers ne tarda point à ſuivre ſa fille & Adelſon dans le tombeau.

SARGINES,

NOUVELLE.

SARGINES,

SARGINES,

NOUVELLE.

PHilippe-Auguſte imprimoit le ſceau de ſa grandeur ſur l'Empire François; depuis Charlemagne, on n'avoit point vu de regne plus éclatant : il a mérité de faire époque dans nos annales. On eût dit que l'ame du Monarque s'étoit répandue ſur la nation : il étoit ſon modele ; & ceux qui l'approchoient, ſe croyoient ſuffiſamment récompenſés, s'ils obtenoient un de ſes regards.

On a déja obſervé que les grands Rois pouvoient, en quelque ſorte, d'un coup d'œil créer de grands hommes : cette eſpece de miracle ſemble être réſervée ſur-tout à nos Souverains ; l'amour du François pour ſes maîtres lui inſpire le même enthouſiaſme qui en-

flammoit autrefois un Spartiate en faveur de ſa patrie ; & qui étoit plus digne de ce tranſport ſublime (*) que Philippe ? La nature paroiſſoit l'avoir formé

(*) *Que* PHILIPPE ? Nul Souverain, en effet, n'a été plus favoriſé de la nature. Ce Prince joignoit à une taille avantageuſe & à des traits mâles & réguliers, un eſprit juſte, & une ame grande & digne d'un Monarque. Il fut le premier de nos Rois qui entretint des armées ſur pied même pendant la paix ; l'art militaire de ces temps lui dut toute la perfection dont il étoit alors ſuſceptible ; ce corps reſpectable, inſtitué pour l'éducation éclairée de la jeuneſſe, & qui n'a reçu que ſous le regne de St. Louis le nom d'*Univerſité*, eſt redevable à Philippe de ſes anciens ſtatuts. Croiroit-on qu'il avoit devancé LOUIS XIV dans le projet de cet établiſſement ſi utile à la patrie & ſi honorable pour le fondateur, je veux dire dans le deſſein d'un *Hôtel des Invalides* ! Paris entouré de murs, un pavé commode ſubſtitué à un amas de fange qui en faiſoit un lieu infect, & lui avoit attiré le nom de *Lutece ;* divers embelliſſements diſperſés dans ſon enceinte où furent renfermés les bourgs voiſins, la réunion de pluſieurs Provinces à la Couronne, les grands Vaſſaux ſoumis à une ſage ſubordination, toute la France, en un mot, ayant pris une face nouvelle, voilà ce qui a mérité ſi juſtement à Philippe les ſurnoms de *Conquérant*, de *Magnanime*, d'*Au-*

pour occuper le trône des Capets; il avoit annoncé dès le berceau le vainqueur couronné à Bovines, & le protecteur des vertus & des arts. (*) Les Du-Metz, le Cardinal de Champagne étoient venus par de ſages leçons échauffer les

---

guſte, éloge confirmé par la poſtérité, qui, ſeule, a le droit de juger les hommes de quelque rang qu'ils ſoient, & de les mettre à leur véritable place.

(*) *Les Du-Metz.* Robert-Clément Du-Metz avoit été chargé par Louis VII de l'éducation de Philippe: c'étoit le Montauſier & le Fénelon de cet âge. Il ne démentit point l'opinion qu'on avoit conçue de ſa ſageſſe & de ſes lumieres; il remplit dans toute ſon étendue l'emploi ſi important & ſi difficile de Gouverneur d'un Roi. Une mort inattendue fit paſſer ſes dignités à *Gilles-Clément* ſon frere, qui, avec les mêmes vertus & les mêmes talents, eut une deſtinée auſſi triſte; il mourut peu de mois après ſon élévation. Le *Cardinal de Champagne*, frere de la Reine-mere, remplaça dans le miniſtere ces deux hommes ſi eſtimables; & rejettant l'eſprit de Cour, il ne chercha point à détruire ou à changer leur ouvrage: il affermit Philippe dans les heureuſes diſpoſitions que lui avoient inſpirées *les Du-Metz*, & prépara tous les avantages qui ont réſulté de ce regne, un des plus beaux qu'ait eus la Monarchie Françoiſe.

diſpoſitions heureuſes du jeune Prince; il n'aimoit que ceux qui s'efforçoient de lui reſſembler. Parmi ſes courtiſans, on diſtinguoit les des-Barres, les de-Roye, les Mauvoiſin, les Rouvrai, les Garlandes, les Sargines. Ce dernier reſpiroit cette vertu mâle & franche, cet inſtinct de *loyauté* que la chevalerie affermiſſoit dans le cœur de nos ancêtres, caractere propre au François, & qui s'eſt, pour ainſi dire, éteint avec (*) cette noble inſtitution.

(*) *Cette noble inſtitution.* Ce n'eſt point ici de ces regrets chimériques qu'arrache l'image du vieux temps: on ne ſauroit ſe rappeller ſans quelque peine l'exiſtence de la chevalerie. On ſait très-bien que des frondeurs métaphyſiciens, qui ne demandent pas mieux que de ſoumettre tout à leur examen critique, ſe ſont appuyés avec complaiſance ſur les inconvénients de cette inſtitution : ſans contredit, des abus l'altéroient. Ne doit-on pas auſſi avoir la bonne foi de convenir qu'elle a été pour nos ancêtres une école de vertu & de valeur? Il y auroit une hiſtoire utile & intéreſſante à préſenter aux regards de la nation : ce ſeroit le tableau précis des belles actions que la chevalerie ſeule a produites parmi nous; nous lui devrions cette juſtice. Nous ſommes bien à plaindre! nous nous applaudiſſons de la ſageſſe d'une

Sargines avoit rempli plus de la moitié de ſa carriere, lorſqu'il épouſa Agnès de Ville-Hardouin, qui mourut cinq ans après ſon mariage, ne laiſſant d'autre poſtérité qu'un fils unique. Cet enfant réunit la tendreſſe & tous les ſoins du pere; il n'avoit pas ouvert les yeux, qu'il fut environné des meilleurs maîtres dans tous les genres. On ne l'entretenoit que de ſes devoirs, que de l'amour d'un François pour ſon Dieu, ſon Roi, ſa patrie & l'honneur; on mettoit des armes dans ſes foibles mains; on cherchoit à l'animer, en lui peignant les exploits qui avoient ſignalé les premieres croiſades, les diverſes aventures où s'étoit fait connoître un nombre de Chevaliers, dont l'hiſtoire a conſervé les noms. Le jeune Sargines, comme il eſt arrivé depuis à notre célebre Du-

raiſon qui, tous les jours, nous refroidit davantage. Ce n'eſt pas cependant la raiſon qui allume la flamme du génie & celle de l'héroïſme, c'eſt l'enthouſiaſme; & tout ce qui nous environne à préſent ne contribue qu'à l'éteindre, & eſt mort pour nos yeux & pour notre ame. Voilà où nous ont conduits la marche compaſſée du bel eſprit, & la fureur de tout analyſer!

Gueſclin, ne marquoit aucun de ces goûts qui promettent un développement heureux : il demeuroit inſenſible à ces tableaux intéreſſants qui auroient dû l'exciter & allumer ſon courage. Ni les punitions, ni l'eſpoir des récompenſes ne lui arrachoient le moindre préſage qu'il ſeroit ſeulement capable de groſſir la foule de ces êtres vulgaires qui bornent leur orgueil à ramper dans les cours, & à y mourir oubliés. Il traînoit une léthargie continuelle ; & les années, au-lieu de le réveiller, ne faiſoient que le rendre plus rebelle & plus inhabile, malgré toutes les leçons qu'on lui prodiguoit. A peine connoiſſoit-il de nom les exercices auxquels on façonnoit de ſon temps les enfants de notre Nobleſſe, ne ſachant ni monter à cheval, ni manier une lance, une épée, encore moins lire & écrire, & repouſſant avec humeur ce qui auroit pu le retirer de cette pareſſe aviliſſante.

Le malheureux pere étoit accablé de douleur ; il avoit tendrement aimé ſon épouſe ; la perte lui en étoit encore nouvelle ; & quel motif de conſolation lui reſtoit ? quel avenir pour un brave Chevalier qui brûloit de revivre dans

ſa race ! Son fils cependant touchoit à cet âge déciſif où l'on entre en effet dans la vie, & qui ſemble déclarer d'une façon diſtincte ce que nous devons être. Déſeſpéré de le voir dans un engourdiſſement ſtupide, qui approchoit de l'abrutiſſement, Sargines prend la réſolution d'avoir avec lui une converſation détaillée : il le mene dans une des ſalles du château où étoient ſuſpendues de vieilles armes, ferme la porte ſur lui, & ordonne au jeune homme de s'aſſeoir à ſes côtés.

Le vieillard prend la parole : — Avant de commencer un entretien que je deſire être ſuivi de quelque ſuccès, répondez-moi : ſavez-vous qui vous êtes, à qui vous appartenez ? — Je ſais, mon pere, que je ſuis Gentilhomme, que vous êtes Chevalier, que mes aïeux l'ont tous été. — Non, vous ne connoiſſez pas votre extraction ; vous ignorez l'hiſtoire de votre famille, ce qui même a pu mériter à votre pere quelque rayon de gloire : il faut que je mette ce tableau ſous vos yeux.

A votre âge, j'étois Ecuyer ; je me trouvai à la malheureuſe bataille de

Brenneville; j'y tuai de ma main deux Anglois qui s'étoient ſaiſis de moi; & qui déja m'emmenoient priſonnier. J'accompagnai le Roi Louis à cette croiſade, où il montra qu'il étoit digne de nous commander; j'y ſervis avec ardeur l'Etat & la Religion. Enguerrand de Coucy, le Comte de Ponthieu, Archambaud de Bourbon, Hugues de Luſignan, Courtenai, le Comte de Montargis, Geoffroi de Rançon, Everard de Breteuil, Mathieu de Montmorency, & une infinité (*) d'autres *Barons* dont les noms ſont également chers à la France, ce ſont les reſpectables modeles que je m'étois propoſés; j'ai eu l'honneur d'avoir pour *freres d'armes* la plupart de ces illuſtres Chevaliers. On a daigné pluſieurs fois me confier l'Oriflamme; encore aujourd'hui notre auguſte Souverain me comble de ſes bontés: mais ce foible éclat n'eſt rien auprès de celui dont brillent vos ancê-

(*) *D'autres Barons*, &c. Ce n'eſt que vers le quatorzieme ſiecle qu'on a commencé a regarder la dignité féodale de *Baron* comme au-deſſous de *Duc*, de *Comte*, &c.

tres. Jettez vos regards près de ces deux cottes de mailles, ſur cette cuiraſſe enſanglantée : c'eſt l'armure d'un de vos braves aïeux, qui ſuivit Robert à la conquête du Duché de Bourgogne, & qui s'élançant dans les bataillons ennemis pour ſauver ſon maître, fut percé du coup deſtiné au Monarque : mort glorieuſe, que tout Gentilhomme François doit envier ! Cette épée, dont la rouille atteſte l'antiquité, eſt celle d'un Raoul de Sargines, qui, ſous Lothaire, combattit avec Geoffroi, Comte d'Anjou, dans cette fameuſe journée où l'Empereur Othon perdit le fruit de ſes conquêtes; un ſiege mémorable mit le ſceau à la gloire de votre intrépide ancêtre : il s'ouvrit un paſſage juſqu'à l'aigle impériale, & la fit tomber des remparts de la ville aſſiégée pour y ſubſtituer ſa banniere. Appercevez-vous plus loin ce héaume preſque fracaſſé ? il ſervoit à votre biſaïeul, qui, après avoir marché ſous les drapeaux de cinq Rois, & s'être trouvé (*) à trente-ſept batailles, ſuc-

(*) *A trente-ſept batailles.* Joinville parle

comba dans les troubles qu'excita le Comte de Champagne à l'avénement de Henri I au trône. Eudes de Sargines, de cette lance, ôta la vie à un Sarraſin d'une ſtature giganteſque, qu'on diſoit le plus vaillant des Infideles, & la terreur des Chrétiens.

Voilà une partie de ce qu'a fait votre maiſon, pour affermir l'ancienneté d'une nobleſſe aſſiſe ſur un monceau de trophées, & dont la ſplendeur ſe perd dans la nuit des temps.... Et vous, quel monument devez-vous laiſſer ici qui parle ſeulement de votre exiſtence? Vous ne dites mot! Lorſque vous vîntes au monde, avec quel tranſport je vous reçus ſur le bouclier de votre aïeul, en adreſſant du fond de mon cœur cette priere au Ciel :

---

ainſi du Seigneur de Brancion : » Vous dirai : » il avoit eſté, quant il mourut, en trente-» ſix batailles, &c. " Nous croyons qu'il eſt néceſſaire d'avertir nos Lecteurs, que, lorſque nous citons l'hiſtorien de St. Louis, nous nous ſommes conformés à l'édition que nous devons aux recherches ſavantes & aux travaux de MM. Melot & Capperonnier, & qui paſſe pour la plus fidelle.

» O mon Dieu ! qu'il ſoit l'honneur de » ſa race, & qu'un jour il ſoit mis au » rang de nos plus vaillants *prud-hom-* » *mes !* S'il en étoit indigne, que la » mort me l'enleve !... » Méritez-vous de vivre ? — Mon pere... — Je ſuis l'auteur de vos jours ! moi, non, non... je n'ai point de fils.

Et à ce mot, il échappe un profond gémiſſement au Chevalier ; il pourſuit :

Mon fils ſe ſeroit déja diſtingué ; il ſeroit Ecuyer d'un de nos Princes ; il auroit l'ame d'un Gentilhomme ; il porteroit le nom de Sargines : & vous... vous, mon fils unique !... Oui, tu l'es, malheureux enfant ! je le ſens trop à ma tendreſſe paternelle, à ma douleur ! Tu le traîneras dans l'oiſiveté, tu l'éteindras dans l'oubli, dans l'aviliſſement, ce nom ſi reſpectable !... le dernier de nos ſerfs rougiroit de t'avouer pour ſon fils !... Tu pleures ! ah ! puiſſent ces larmes être le fruit d'un remords ſalutaire ! me promettent-elles que tu ſentiras mes reproches, que je t'inſpirerai la noble ardeur de ne plus les mériter ?... Si j'ai retrouvé mon fils, il va ſe livrer à l'amour de la gloire ; il va s'eſ-

ſayer à monter (*) *au temple d'honneur*... Que j'aye la conſolation de t'y voir élevé ! que mes derniers regards ſe fixent ſur cette image ſi touchante pour un pere !

Sargines ſerre dans ſes bras ſon fils qui verſoit toujours des larmes, ſans avoir pu proférer une parole; il interprête favorablement ce ſilence, le remet entre les mains d'un Ecuyer vieilli dans la maiſon, & connu par ſa ſageſſe autant que par ſa bravoure : — Raymond, voilà mon fils; qu'il devienne le vôtre; je me flatte qu'il répondra à vos ſoins; le repentir, ſi j'en dois croire ſes pleurs, s'eſt élevé dans ſon ame : il faut eſpérer qu'il ſera docile à vos leçons & à vos exemples.

Les larmes du jeune homme furent bientôt ſéchées; au bout de quelques jours, il étoit retombé dans ce ſommeil d'indolence où la nature ſembloit l'avoir condamné à végéter éternellement, ou plutôt ſon caractere s'étoit remontré dans toute ſon inertie : les

(*) *Au temple d'honneur.* C'eſt ainſi qu'on appelloit le dernier grade de la chévalerie.

reproches & les careſſes de ſon pere n'avoient fait naître qu'une impreſſion paſſagere. En vain Raymond cherchoit à aiguillonner cette ame lente & pareſſeuſe : elle ſe refuſoit à tous les moyens qu'on imaginoit pour la remuer, & lui donner la vie ; l'émulation, l'amour des plaiſirs, ce reſſort ſi puiſſant ſur la jeuneſſe, rien n'étoit capable de l'émouvoir.

Rebuté d'avoir ſi peu réuſſi, le bon Ecuyer ne diſſimula point à ſon maître qu'il déſeſpéroit de vaincre un naturel ſi ingrat. On alla juſqu'à conſulter les *Phyſiciens*, c'eſt le nom que nous donnions alors aux Médecins ; ils examinerent attentivement le jeune Sargines, & prononcerent d'une voix unanime, que cette eſpece d'anéantiſſement & d'inhabileté aux moins importantes occupations, étoit un vice ſans remede, & qu'il n'y avoit que la longueur du temps qui peut-être le corrigeroit : quel arrêt accablant pour un pere qui n'avoit que ce fils, ſon unique eſpérance ! il le regardoit ſans ceſſe, & laiſſoit couler des larmes ; il ordonne qu'on expoſe à ſa vue des chevaux ſuperbement enharnachés, des armes élé-

gamment travaillées, & enrichies d'or & de pierres précieuſes, & enſuite qu'on lui en faſſe préſent; le jeune homme recevoit ces dons avec une froide indifférence, & n'y attachoit pas le moindre regard. C'en eſt fait, s'écrie Sargines, puiſqu'un ſpectacle ſi propre à parler au cœur d'un Gentilhomme, à enflammer le courage, ne produit aucun effet ſur ſon ame! il faut y renoncer... il faut y renoncer... Raymond, je n'ai point de fils! je ſuis le dernier de ma race! ni ma valeur, ni ma nobleſſe ne me ſurvivront... Raymond, je mourrai tout entier! j'enfevelirai avec moi dans ma tombe, le prix de tant d'exploits, la ſplendeur que répandoit l'illuſtration de tant de ſiecles accumulés! les Sarraſins n'auront plus de Sargines à redouter! Ah! mon ami, quelle deſtinée pour un François qui aime ſon pays, ſon maître, ſa Religion! je conçois un projet... un ſecond mariage... Mais s'il ſortoit de cet aſſoupiſſement, s'il prenoit des ſentiments convenables à ſa naiſſance, aux diſtinctions qui l'attendent, quels regrets pour moi d'avoir contracté un engagement qui lui ſeroit ſi préjudicia-

ble ! Raymond, eſſayons encore de l'animer, de lui faire goûter ſes devoirs... ne déſeſpérons point.... je ſens que je ſuis pere : j'aurai de la peine à prendre un parti qui bleſſe les intérêts de mon fils.

Dernieres tentatives de la part du Chevalier & de Raymond, & auſſi inutiles que les précédentes. Il eſt décidé que le jeune Sargines, abandonné entiérement à la conduite du ſage Ecuyer, ira cacher une vie obſcure dans une des terres de ſes ancêtres, diſtante de plus de quatre-vingts lieues de la Capitale. Peut-être ſera-t-il retiré un jour de cette léthargie ; l'amour paternel a de la peine à bannir tout eſpoir.

C'eſt à cette ſéparation que l'ame du Chevalier ſe déploye dans toute ſa ſenſibilité. Il vouloit faire éclater ſon reſſentiment, l'excès de ſon indignation ; après avoir accablé ſon fils des plus violents reproches, il le laiſſoit partir ſans l'embraſſer, ſans lui adreſſer la moindre parole de tendreſſe : la nature l'emporte ; il le ſuit des yeux, court après lui, & tombe dans ſes bras, en fondant en larmes : — Je n'ai donc

plus de fils ! mes pleurs... ils ne t'ont point touché ! quoi ! tu es de mon ſang, & tu as ſi peu d'ardeur ! être auſſi inſenſible ! Dis-moi, ingrat, parle : quels moyens employer pour exciter ces tranſports que je croyois t'avoir donnés avec la vie ? Ouvre ton cœur à ton pere ; il t'aime, oui, il t'aime ; veux-tu faire le déshonneur de mes cheveux blancs, que mon tombeau ſoit ſurchargé de ton ignominie ? Approche, viens dans mon ſein, viens-y puiſer cette flamme dont doit brûler tout digne Chevalier... ne me contrains pas à un éloignement ſi douloureux... mon fils... Sargines, efforce-toi de conſerver la nobleſſe de ce nom... cruel enfant ! tu me cauſes la mort !

La foibleſſe du pere combat quelque temps ; le départ du jeune homme eſt différé. Mais ces nouveaux témoignages de complaiſance & de tendreſſe n'ont pas des ſuites plus heureuſes que les premiers. Enfin, Sargines a pris une ferme réſolution : l'orgueil fait taire la nature, & ſon fils eſt éloigné de ſes regards, accompagné du vieux Ecuyer.

Le malheureux pere qu'importunoit

ſa douleur, tâche de repouſſer le trait qui le dechiroit : il cherche à mettre une diſtance encore plus grande entre ſon fils & lui; il brigue l'honneur de ſuivre Philippe-Auguſte dans ſon expédition de la Terre-Sainte ; il s'embarque avec le Prince. Ils arrivent au pied des remparts de Ptolémaïs; le Roi eſt reçu comme l'ange même de la victoire qui venoit délivrer la Paleſtine du joug des Infideles, & Sargines mérite d'être nommé parmi les Chevaliers ſur leſquels le Monarque ſe repoſoit des ſoins du commandement.

Raymond ne ceſſoit de faire des repréſentations à ſon éleve; il lui parloit avec chaleur, l'inſtruiſoit exactement des divers *faits d'armes* qui donnerent tant de célébrité au ſiege de Ptolémaïs, lui montroit ſon pere à la tête des croiſés, & attachant les regards du Roi : le jeune homme ne prêtoit à ces récits que l'attention d'une curioſité ſtupide, qui demande à s'amuſer. Nulle impreſſion ne s'arrêtoit dans ſon ame; toujours appeſanti dans ſon inaction, il étoit ſi gauche aux exercices de la nobleſſe, qu'incapable de ſe tenir ſeulement à cheval, on avoit été

obligé (*) de le tranſporter dans un chariot juſqu'au nouveau ſéjour qu'il habitoit.

Sargines s'efforçoit de ſe conſoler dans le ſein de la gloire : mais on n'en impoſe point à la nature ; comblé des applaudiſſements de l'armée, au plus haut degré de la faveur, chéri de Philippe, il n'en étoit pas moins accablé par l'image cruelle qui le pourſuivoit ; il ſe repréſentoit ſans ceſſe un fils indigne de ſon extraction, & languiſſant oublié au fond d'un château, tandis que l'ardente jeuneſſe Françoiſe avoit volé en Aſie, & s'y diſtinguoit par des miracles de valeur ; il recevoit des lettres de Raymond qui lui ôtoient toute eſpérance.

Le chagrin de ce pere infortuné augmente ; il eſt déterminé à finir ſes jours ſur la breche de la ville aſſiégée ; les Comtes de Sancerre & du Perche,

(*) *De le tranſporter dans un chariot.* C'étoit une eſpece de dégradation pour un Chevalier ; dans Lancelot du Lac, un Chevalier eſt regardé comme un *vilain* diffamé, parce qu'on l'avoit vu arriver dans une charrette à la Cour du Roi Artus.

Guy de Châtillon, Saint-Valery, Châtellerault, Raoul de Fougeres, ſont eux-mêmes étonnés de ſon audace intrépide; il inflammoit par ſon exemple tous ces héros. Il apperçoit Enguerrand des Fiennes qu'enveloppoit un gros de Sarraſins : il court, le dégage, laiſſant loin derriere lui ſes *hommes d'armes;* & au moment qu'il revenoit victorieux, il eſt atteint d'une fleche, & tombe expirant.

On le tranſporte dans la tente du Roi, qui ordonne à ſes Chirurgiens de viſiter ſa bleſſure : ils la jugent mortelle. On raconte au Monarque avec quel peu de ménagement le Chevalier s'étoit précipité dans les bataillons ennemis : Sargines, lui dit Philippe d'un ton attendri, avez-vous pu confondre la témérité & le courage? vous me faites appréhender tout à la fois la perte d'un fidele ſujet, & celle d'un ami. Ah! Sire, répond le bleſſé que le ſentiment ranime, & en tâchant de ſe ſoulever pour baiſer une des mains de ſon maître, Sire, que ces marques de bonté me pénetrent! eh! qui ne les acheteroit de ſa vie? que je ſuis heureux à mon dernier ſoupir! Vous accuſez ma valeur, Sire; je rou-

girois de vous tromper : un *franc & loyal* Chevalier, qui eſt ſur les bords de la tombe, doit y deſcendre, ſans manquer à la vérité; il faut vous l'avouer : ce n'eſt pas, ô mon Roi! le ſeul amour de la gloire, & le deſir de juſtifier votre choix qui m'emportoient au-devant du péril : une autre cauſe que je vais vous révéler, ſe joignoit à de ſi puiſſants motifs. J'oſe demander une derniere grace à votre Majeſté : qu'elle commande à ſa Cour, de s'écarter pour un moment.

Philippe fait un ſigne de la main, & il reſte vers Sargines, qui reprend ainſi :

Non, Sire, mon devoir, ni l'ardeur, j'oſe le dire, d'un Chevalier avide de combattre ſous les yeux de ſon Souverain, ne m'ont pas ſeuls guidé : un chagrin violent que je peux confier à votre Majeſté, m'a fait deſirer de terminer ma carriere. Sire, vous connoiſſez l'honneur : vous êtes François, & Roi; eh bien! apprenez quelle douleur me dévore. J'ai un fils, un fils unique, que je n'ai pu encore, Sire, vous préſenter : jugez de ma ſituation, puiſqu'il a paſſé l'âge ou l'on eſt élevé au grade d'Ecuyer. Et cet enfant, ſi peu ſembla-

ble à ſes ancêtres, me ſeroit-il permis d'ajouter, à ſon pere, traîne une incapacité abſolue, ne reſſent nuls tranſports, n'eſt éveillé par aucun aiguillon! La gloire, l'avantage d'être attaché à votre ſervice, & de marcher ſous vos drapeaux, votre nom, Sire, dont je frappois inceſſamment ſon oreille, tout ces traits ſi ſenſibles pour le cœur d'un Gentilhomme, ſe ſont émouſſés & perdus ſur cette ame impuiſſante, il eſt enſeveli dans un de mes châteaux, éloigné de Paris, & où il exiſte à peine. Sire, voilà mon héritier, le deſcendant des Sargines, le ſerviteur que j'ai à vous laiſſer.

A ces mots, un ruiſſeau de larmes coule des yeux du Chevalier; Philippe l'embraſſe avec bonté: Mon cher Sargines, vous irritez votre mal; calmez-vous; ſongez que votre vie ne vous appartient pas, qu'elle eſt à votre patrie, & au Roi de France; & c'eſt un de ſes biens qu'il eſt le plus jaloux de conſerver. Je verrai, au reſte, ce fils qui vous reſſemble ſi peu; mes conſeils peut être... — Quoi, Sire, vous daigneriez... vous aimeriez aſſez un malheureux pere... — Sargines, je ferai

tout pour le ramener à votre exemple. — Sire, vous me rendrez mon fils... Il n'eſt pas poſſible, non, il n'eſt pas poſſible qu'il voye & qu'il entende votre Majeſté, ſans ſortir de cette affreuſe léthargie... il ne ſeroit pas François & votre ſujet; je vous dois la vie; je ſens... j'eſpere tout... je renaîtrai pour vous aimer encore davantage, & vous ſervir avec plus de zele.

En effet, ce qu'avoit dit Philippe produiſit une eſpece de miracle. Sargines ſe releva au lit de la mort; il ne pouvoit contenir ſa joie; il écrit à Raymond qu'il ne faut point ſe décourager à l'égard de ſon éleve, qu'il a un moyen ſûr de l'animer de cette flamme que la nature ſembloit lui avoir refuſée; il ajoute par apoſtille: » N'en » doutez point, mon cher Raymond: » vous aurez préſidé à l'éducation d'un » héros: mon fils le ſera, je vous le » prédis; on ne réſiſte point à l'épreuve » que j'employerai... le Roi... nous » ſerons tous contents ».

Philippe-Auguſte eut donc la ſatisfaction de voir revivre Sargines: mais il lui étoit réſervé de perdre un de ſes plus chers favoris: le Maréchal Du-Metz

fut une des illuſtres victimes qui payerent de leur vie la priſe de Ptolémaïs; les courtiſans même le regretterent; qu'ajouter de plus à ſon éloge ? Sargines lui ſuccéda dans la familiarité auprès du Monarque; il ſembla, pour quelques moments, oublier ſon fils : un revers inattendu vint, en quelque ſorte, le ravir à lui-même; il aimoit tendrement Raoul, Sire de Coucy, dont la mémoire eſt conſacrée par un amour malheureux : ce jeune Banneret, frappé d'un coup mortel, demande qu'on lui faſſe venir Sargines, diſant qu'il vouloit mourir dans le ſein de ſon ami; il n'eut que le temps de ſe diſpoſer à ſa fin qu'il enviſagea ſans effroi, & il expira dans les bras du Chevalier, en le conjurant de viſiter la Dame de Fayel à ſon retour en France.

Le ſpectacle de la mort de Coucy fit r'ouvrir la bleſſure de Sargines, & le ramena aux portes du tombeau; revenu enfin de l'accablement de ſa douleur, & ſa bleſſure étant refermée, il ne tarda point à ſe rappeller la promeſſe du Roi. (*) Une maladie de langueur,

(*) *Une maladie de langueur.* Philippe-Auguſte fut attaqué d'une maladie dont on at-

dont on craignoit les ſuites, obligeoit ce Prince de quitter le champ de ſes triomphes, & de l'abandonner à la valeur fougueuſe d'un rival jaloux, d'ailleurs (*) un des plus grands hommes

---

tribua les effets au poiſon, & qui pouvoit avoir été ſimplement occaſionnée par la vivacité dévorante d'un climat ſi différent du nôtre : il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles ; ſa peau même fut enlevée ; les Médecins le preſſerent de retourner en France, &c.

(*) *Un des plus grands hommes.* Il faut entendre le naïf Joinville nous faire l'éloge de Richard, Roi d'Angleterre ; ce ton ingénu, ſi vrai, ſi touchant par ſa ſimplicité, peint mieux que tout le faſte du bel eſprit de notre ſiecle.

» Le Roi Richart demoura en la ſainte Ter-
» re, & fiſt tant de grans faiz que les Sarra-
» zins le doutoient (redoutoient) trop ſi com-
» me il eſt eſcript ou (au) livre de la Terre
» ſainte, que quant les enfants aux Sarrazins
« braioient, (crioient) les femmes les eſcrioient,
» & leur diſoient : Taiſiez-vous : vez ci le
» Roi Richart ; & pour eulx faire taire, &
» quant les chevaux aux Sarrazins & aux
» Beduins avoient paour d'un byſſon, ils di-
» ſoient à leurs chevaux : Guides-tu que ce
» ſoit le Roi Richart? ".

mes parmi les croisés : Richard demeura dans la Palestine, tandis que notre Souverain prenoit la route de Lyon pour se rendre à sa capitale.

Sargines l'accompagnoit : le Prince fut le premier à lui parler de son fils. Informé que la terre où étoit le jeune homme, se trouvoit à peu de distance de son chemin : Mon ami, dit le Roi, il me vient une idée singuliere qui peut-être vous flattera : j'ai envie que nous nous dérobions à ma suite, & que nous allions surprendre votre fils dans sa retraite. Le Chevalier transporté, se précipite aux genoux du Monarque, les embrasse : — Sire... Sire, votre Majesté... comment lui peindre tout l'excès de ma reconnoissance ? En me servant, & en m'aimant comme vous faites, répond Philippe, avec ce ton de douceur & d'affabilité qui lui prêtoit tant de graces ; Sargines, on ne sauroit trop récompenser des sujets tels que vous. — Mais, Sire, cette démarche... elle n'aura rien qui puisse vous satisfaire. — Eh ! pensez-vous, Sargines, que les Rois n'ayent pas un cœur ? le mien le disputeroit à tous ceux de mon Royaume pour la sensi-

bilité. Je ſerois charmé de contribuer au changement heureux de votre fils... Si nous allions en faire un nouvel (*) *Achille François !*

Le bon Chevalier verſoit des larmes, balbutioit des remerciements. Le Prince lui paſſant avec bonté une de ſes mains autour du col : — Mon ami, je donnerois une victoire pour le plaiſir que tu viens de me faire goûter. Oui, je verrai ton fils, je lui parlerai, mais à une condition : reſſouviens-toi bien de ne pas me nommer. Je ne veux me découvrir qu'après l'avoir interrogé ; ce ſera ton ami qui lui donnera des conſeils, enſuite le Roi paroîtra : — Oh, Sire, je vous jure... — Point de ſerments. Songe ſeulement à obſerver la loi que je t'impoſe, & promets-moi ſur-tout de ne laiſſer éclater aucun emportement contre ton fils. — Sire, vous me l'ordonnez, je ne lui ferai pas le moindre reproche. — C'eſt à moi qu'il faut abandonner le ſoin de ces

(*) *Achille François.* Guillaume des Barres, un des plus braves Chevaliers de ce temps, & d'une force extraordinaire, fut ſurnommé l'*Achille François ;* il étoit très-aimé du Roi, &c.

repréſentations ; ſois bien perſuadé que j'y mettrai de la chaleur. Sargines, je ſuis pere auſſi.

Ils pourſuivent leur route ; Sargines étoit dans l'ivreſſe de la joie. A peine a-t-il découvert les tourelles de ſon château, il pique avec impétuoſité ſon cheval vers le pont-levis ; & dans le premier mouvement, oubliant ſa promeſſe, s'écrie de toutes ſes forces : Le Roi... le Roi... où eſt mon fils ? où eſt Sargines ? qu'il accoure.... qu'il vienne ſe proſterner devant ſon maître. Philippe, pour l'engager à ſe taire, faiſoit des ſignes au Chevalier, qui n'écoutoit, ne voyoit que l'honneur dont il étoit comblé. Il apperçoit Raymond : — Raymond, voilà notre adorable Monarque... mon fils n'eſt pas avec toi ? qu'on l'avertiſſe qu'il ſe hâte.

Il le voit qui s'avançoit lentement : malgré la préſence du Roi, il lui échappe une de ces expreſſions de vivacité, qui étoient ſi familieres à nos aïeux, & il ajoute : Il eſt toujours le même ! à ſa place, j'aurois eu des aîles !

Philippe ne fait que regarder Sargines qui entend ce regard, s'arrête à

ces mots, court à ſon fils, l'entraîne au-devant du Monarque que ce jeune homme ne connoiſſoit point, & de ſon bras le preſſant de s'incliner : — Tombe aux pieds du Roi qui veut bien nous faire la grace de nous viſiter... Oui, c'eſt le Roi, malheureux ! Tu ne ſentirois point tout le prix de cette faveur inſigne !

Philippe s'empreſſe de relever le jeune homme, & regardant encore le Chevalier : — Sargines, ſa phyſionomie eſt intéreſſante ; elle me répond d'avance qu'il marchera un jour ſur vos traces. — Qu'il cherche à vous atteindre, Sire, au chemin de l'honneur ; je me charge, moi, de lui apprendre à mourir pour le ſervice de votre Majeſté : mais à cette mort glorieuſe, il préférera une vie obſcure & inutile à ſon maître & à ſa patrie... N'as-tu point à rougir de paroître ainſi en préſence de notre Monarque ? (*) N'ê-

(*) *N'être pas ſeulement Page.* C'étoit le premier grade pour arriver à la chevalerie ; dès l'âge de ſept ans, on retiroit l'enfant d'un noble, des mains des femmes, & l'on confioit ſon éducation aux hommes : uſage qui s'eſt conſervé dans la maiſon de nos Rois.

tre pas seulement Page ! — Laissez-moi avec le jeune homme, interrompt Philippe. Je vous avertis que je reste ici jusqu'à demain matin ; ayez soin de faire savoir où je suis : je serois fâché de causer de l'inquiétude.

Sargines enchanté de posséder le Roi, parcourt son château, vole à ses domestiques : — Allons, du zele, mes amis ! Ne craignez point de dépenser ; j'acheterois de tous mes biens la satisfaction que je goûte aujourd'hui : on ne donne pas tous les jours à souper au Roi de France.

Puis il va trouver l'Ecuyer Raymond, & avec un soupir : — Eh bien ! mon cher Raymond, toujours la même incapacité ? — Toujours, Monseigneur. Je vous l'ai écrit : (*) ni sauter, ni lutter, ni jetter la barre, ni lancer le dard, la pierre ; avoir peur, je crois, de l'ombre d'un cheval. —

(*) *Ni sauter, &c.* Tous exercices du candidat Chevalier. Voyez à ce sujet l'ouvrage intéressant de M. de Ste. Palaye : on prévient le Lecteur, qu'on doit à cet écrivain estimable la plupart des notes relatives à la chevalerie, qui accompagnent cette bagatelle.

Avoir peur ! — Oui, Monſeigneur ; être, en un mot, décidé à fuir tous les exercices : voilà quel eſt votre fils. Je vous prierai de m'accorder la permiſſion de retourner auprès de vous. Il ne m'eſt pas poſſible de ſoutenir un pareil ſpectacle !

Le Chevalier à ce récit frémiſſoit de colere, levoit les yeux au Ciel ; il apperçoit de loin ſon fils avec qui Philippe s'entretenoit ; il fait tous ſes efforts pour ſe contenir : il ne peut s'empêcher de s'écrier : Ah ! Sire, je ſuis un pere bien à plaindre ! Sargines, répond le Monarque, j'ai tout lieu d'eſpérer. — Cela ſe pourroit, Sire !... Oh ! je n'en doute point : ce prodige étoit réſervé à votre Majeſté... mais... je ne le conçois pas, Sire, il n'eſt point tranſporté, ravi, hors de lui-même ! un de vos regards me feroit défier une armée entiere.

L'heure du ſouper eſt arrivée ; on doit s'attendre que (*) le paon tenoit

(*) *Le paon ne fut pas oublié.* C'étoit, avec le faiſan, ce qu'on pouvoit ſervir de plus délicat & de plus ſplendide dans les banquets de

la premiere place dans l'appareil du feſtin. Jamais Philippe n'avoit mieux connu le prix de cet amour que tout François reſſent pour ſon maître. A cette noble fierté qui annonçoit la grandeur ſuprême, il mêle une gayeté familiere & attirante. Allons, dit-il à ſon hôte, d'un ton plein de ſentiment, ne nous ſouvenons plus du Roi; c'eſt votre ami Philippe qui ſoupe avec vous... Eſt-ce que (*) le *jeune fils* ne ſe mettra point à table? — Je me garderai,

---

nos ancêtres. La chair de paon étoit la nourriture des *preux* & des *amoureux*. Le Chevalier qui ſavoit bien découper ces mêts, recevoit force éloges de la part des convives. Le Roi Artus, pour avoir tranché le *paon* à la table ronde au gré de cent cinquante Chevaliers auxquels il en a fait une égale & ſage diſtribution, eſt comblé de remerciements & de louanges. D'ailleurs, le dernier de ces oiſeaux étoit emblématique: c'étoit, en quelque ſorte, le ſceau d'un engagement ſolemnel, qu'on appelloit le *vœu du paon*.

(*) Le *jeune fils*. Expreſſion employée par nos anciens écrivains, comme Joinville, Froiſſard, Monſtrelet, &c. les mots qu'on trouvera ici imprimés en italique, ſont des façons de parler empruntées du vieux langage.

Sire, de laiſſer échapper l'occaſion ; elle eſt trop favorable, & il aura l'honneur de ſervir votre Majeſté, ſi elle veut bien le permettre ; ce ſera un glorieux début dans ſes fonctions de Page.

Le jeune homme ſervit donc le Roi, mais avec ſi peu de grace, & d'une façon ſi mal-adroite, qu'à chaque inſtant le Chevalier marquoit de la mauvaiſe humeur ; puis, au moindre coup d'œil du Souverain, il ſe radouciſſoit.

La chevalerie & ſes principaux devoirs furent le ſujet de l'entretien ; Philippe en parloit comme un Roi des François, c'eſt-à-dire avec ce noble tranſport qu'il fit paroître dans la ſuite, lorſqu'avant la bataille de Bovines, (*) il offrit la couronne à qui

(*) *Il offrit la couronne.* On prétend que Philippe-Auguſte, quelques heures avant la célebre bataille de Bovines, poſa lui-même ſa couronne ſur l'autel où l'on célébroit la meſſe, & la montrant aux ſoldats : » Voici, » leur dit-il, le premier diadême du monde ; » s'il eſt quelqu'un parmi vous qui ſe juge » plus capable que moi de le porter, je le

ſeroit plus digne que lui de les commander. Sur-tout, dit le Monarque, Chevalier, qu'on lui inſpire le plus ſublime & le premier des ſentiments, (*) *l'amour de Dieu.* Qu'il ait ſans ceſſe la Religion devant les yeux, & qu'il ſoit toujours prêt à combattre & à mourir pour elle. (§) Quel deſtin comparable à celui de nos *Preux*, qui ont pu rougir de leur ſang les eaux du Jourdain! Quand il aura atteint l'âge convenable, n'êtes-vous pas d'avis que nous lui faſ-

» mets ſur ſa tête, & je lui obéis: mais ſi vous » ne m'en croyez pas indigne, ſongez que » vous avez à défendre aujourd'hui votre Roi, » vos biens, vos familles, l'honneur François, » & je vais vous donner l'exemple. » Toute l'armée retentit d'acclamations, de cris redoublés : » Vive Philippe! nous mourrons pour » lui! » & l'on courut ſe précipiter aux pieds du Roi, & lui *demander ſa bénédiction.*

(*) *L'amour de Dieu*, & *l'amour des Dames.* La baſe de la chevalerie.

(§) *Quel deſtin.* On a cherché à s'écarter des principes du jour qui rapprochent tout de la façon actuelle de penſer & de juger: on a voulu conſerver le caractere de Philippe-Auguſte, qui aſſurément doit être bien éloigné de déclamer contre les croiſades.

sions entreprendre (*) le *voyage d'Outre-mer?* C'eſt-là l'école de la gloire & du vrai courage, & (ajoute le Monarque avec ce ſourire charmant qui lui gagnoit tous les cœurs,) en qualité de Roi de France, j'ai auſſi à lui recommander *l'amour des Dames, & la courtoiſie;* nous lui en choiſirons une des plus aimables & des plus vertueuſes, pour être *l'objet de ſes penſées & de ſes affections*, & il lui ſera ſoumis, fidele, & ſe rendra capable de *porter ſes couleurs*... me le promettez-vous, jeune homme?

Philippe, d'un air affable, lui tendoit ſa main; le vieux Chevalier s'y précipite, & la couvrant de baiſers mouillés de larmes: — Je lui ravirai cette faveur! c'eſt à moi d'imprimer toute mon ame ſur la main du plus *loyal Chevalier qui fut oncques.* Allez, Sire, vous ne ſeriez pas Roi, que vous ſeriez le premier des hommes. — Et, mon ami, c'eſt auſſi la qualité que j'envie; elle doit aller avant celle de Mo-

(*) *Le* voyage d'Outre-mer. C'eſt ainſi qu'on appelloit le voyage de la Paleſtine.

narque. Oui, vous avez raiſon de penſer que j'ai le cœur d'un *franc & loyal* Gentilhomme; vous me le faites bien ſentir en ce moment!

On parla encore de combats, d'un prompt retour à la Paleſtine, du deſir ardent qu'avoit le Prince d'arracher la Terre-Sainte à ſes raviſſeurs, de ſon projet bienfaiſant de répandre tous les genres de félicité ſur ſon Royaume, & de ne former qu'une famille d'heureux: bien entendu, pourſuit Philippe, que j'en ſerai le pere; — Et le pere adoré, s'écrie Sargines, pleurant toujours d'attendriſſement & de joie; eh! Sire, peuvent-ils vous refuſer ce ſentiment? ils goûtent tant de plaiſir à vous aimer! — Et moi, Sargines, je ne connois pas d'autre bonheur que d'être cher à mon peuple. De quelle ſatisfaction je jouis, quand je lis ſur leur viſage qu'ils ſont contents de moi! que leurs acclamations me touchent! ah! Sargines, que j'éprouve qu'il eſt doux de commander à des François! Oh! quel Roi! quel Roi! dit le Chevalier, en ſe tournant vers ſon fils: vois, miſérable, quel maître tu aurois à regretter! dépêche-toi donc de mériter de lui être attaché.

Le jeune Sargines (*) donna *à laver* au Roi ; il eut l'honneur de lui préſenter (§) *le vin du coucher*, & il revint eſſuyer une longue converſation, où le pere ſe dédommagea amplement de ſa contrainte, & donna l'eſſor à tous ces mouvements que la préſence du Monarque avoit retenus.

Sargines court chez ſon fils à la pointe du jour ; il l'amene à la porte de l'appartement où le Prince repoſoit, pour attendre l'un & l'autre l'inſtant de ſon réveil. Philippe ne les a pas plutôt apperçus : — Chevalier, je n'ai jamais dormi avec autant de tranquillité : voilà ce que produit le plaiſir de cauſer avec gayeté & franchiſe ; on ne connoît guere à la Cour ces effuſions d'ame ! il y a pourtant une ſi douce ſatisfaction, à ſe parler du cœur !... mon ami, j'ai

---

(*) *Donna à laver.* Les Ecuyers donnoient à laver après le repas.

(§) *Le vin du coucher.* C'étoit une compoſition de vin & de miel, une eſpece d'hypocras, que les hôtes préſentoient aux étrangers, avant qu'ils ſe miſſent au lit. Cet uſage remonte aux temps les plus reculés, ſur-tout parmi les nations du Nord.

rêvé que votre fils étoit *la fleur de notre chevalerie.* — Sire, les rêves des Rois different-ils de ceux des autres hommes? Puiſſe au reſte le ſonge de votre Majeſté ſe réaliſer! j'y gagnerois un fils, & vous, Sire, un fidele ſujet de plus: le nombre des bons ſerviteurs n'eſt jamais trop grand.

Philippe s'apprêtoit à monter à cheval; il détache ſon épée, s'approche du jeune Sargines, & de cet air rempli de bienfaiſance qui lui étoit ſi naturel, la lui met au côté, en diſant: » Après Dieu, * le Roi de France te fait Ecuyer". Sargines, mon ami, (s'adreſſant au pere) je ne perdrai point au change: vous me prêterez la vôtre.

(*) *Le Roi de France te fait Ecuyer.* Ordinairement le Gentilhomme, ſorti à quatorze ans *hors de Page*, étoit préſenté à l'autel par ſon pere & ſa mere, ou, à leur défaut, par deux autres de ſes parents, qui, chacun, un cierge en main alloient à l'offrande. Le Prêtre célebrant prenoit de deſſus l'autel une épée & une ceinture ſur laquelle il faiſoit des bénédictions, & l'attachoit au côté du jeune homme qui commençoit à la porter. Quand il recevoit les honneurs de la chevalerie, on lui diſoit: » Au nom de Dieu, de St. Michel & » de St. George, je te fais Chevalier, &c ».

On ne ſauroit ſe figurer les tranſports, le raviſſement, l'enthouſiaſme du Chevalier. Ils partent enfin. Sargines a fait encore de vives exhortations à ſon fils, & lui a promis de le rappeller à Paris au moindre changement heureux qu'on remarqueroit dans ſa conduite.

Le Chevalier vole vers la Capitale, enivré d'eſpérances & d'illuſions ſéduiſantes. Il a l'épée du Roi, ſe diſoit-il inceſſamment ! il a l'épée du Roi ! oh ! il ne faut pas douter qu'il ne devienne le modele de nos *preux !* c'eſt pour le coup que ces vils *meſcréants* auront à trembler.

Le malheureux pere eſt bientôt retiré d'une attente ſi flatteuſe & ſi légitime; des nouvelles de Raymond lui portent des coups ſans contredit plus accablants que les premiers : le jeune homme étoit retourné à ſon aſſoupiſſement. Sargines n'a plus d'eſpoir; il confie ſa triſte ſituation au Roi, qui le preſſe de ſe remarier : il cede aux conſeils du Monarque. Raymond vient auprès de lui reprendre ſa place; & le fils, à qui l'on n'a laiſſé qu'un revenu borné & ſuffiſant pour ſon entretien, eſt livré, ſi l'on peut le dire, à la pitié d'une eſpece

de domeſtique qui avoit quelques notions groſſieres du ſervice de la chevalerie. L'infortuné Sargines défend expreſſément qu'on lui parle de ſon enfant, & le regarde comme au rang des morts. Il ne s'occupe plus que de ſa nouvelle épouſe, de ſes devoirs de courtiſan, de l'amitié qu'il a vouée à ſon maître; & tous les jours, il demande au Ciel d'autres ſucceſſeurs qui le dédommagent de celui dont il ſemble même avoir oublié la perte.

A quelques lieues de la terre où étoit confiné le jeune Sargines, demeuroit une Dame âgée, veuve d'un (*) Seigneur d'Apremont, Chevalier *d'ancien lignage*, & un de nos premiers croiſés, qui avoit conſumé ſon bien aux guerres ſous Louis le Jeune, & à d'exceſſi-

---

(*) *Un Seigneur d'Apremont.* Ecoutons le bon Joinville : » Si i furent le Conte de la » Marche, & mon Seigneur Hugues le Brun » ſon fils; le Conte de Salebruche; mon Sei» gneur Gobert d'Apremont ſon frere, en qui » compaingnie je Jehan, Seigneur de Joinville, » paſſâmes la mer en une nef que nous louâ» mes, pour ce que nous eſtions couſins, &c.

ves libéralités envers ſes vaſſaux. Cette Dame venoit (*) de quitter la *cour* des Sires de Joinville, dont ſon mari étoit parent; retirée dans un vieux château que ſon peu de fortune laiſſoit tomber en ruines, oubliée du monde, & ne cherchant elle-même qu'à l'oublier, elle ne vivoit plus, en quelque ſorte, que pour achever l'éducation d'une niece qui lui tenoit lieu des enfants que la mort lui avoit enlevés.

Sophie, c'eſt le nom de cette niece chérie, étoit digne de toute la tendreſſe de ſa tante. Jamais la nature n'avoit raſſemblé plus de vertus, de talents

(*) *De quitter la* cour *des Sires de Joinville.* Les *hauts Barons*, quand Hugues Capet monta ſur le trône, ſe croyoient peu inférieurs aux Rois : l'état de leur maiſon étoit à-peu-près le même : ils avoient leur cour & leurs Officiers. Nous retrouvons en Allemagne & en Pologne, des traces de cette ancienne ſplendeur dont s'enorgueilliſſoient nos Seigneurs, & même les Gentilshommes ſubalternes. Ce faſte & cette pompe conſacrés à la majeſté royale, faiſoient-ils la félicité des ſerfs & des vaſſaux ? Ce luxe déplacé étoit porté ſi loin, que, vers le onzieme ſiecle, de ſimples Avocats avoient des chapelains.

& de graces ; rien de plus ſéduiſant, de plus enchanteur ; ſa phyſionomie reſpiroit à la fois la nobleſſe & l'agrément ; ſa taille réuniſſoit la ſoupleſſe de la nymphe, & la majeſté de la déeſſe. On auroit eu peine à déterminer quelle impreſſion plus marquée elle excitoit, du reſpect où de l'amour ; c'étoit, ſi l'on oſe le dire, une eſpece de culte religieux qui attachoit à cette charmante perſonne : la vénération ne pouvoit ſe ſéparer de la tendreſſe qu'elle inſpiroit. A ſa vivacité piquante, ſe mêloit le charme ſi touchant de cette mélancolie délicieuſe, qui produit l'intérêt, & rend l'émotion durable ; lorſqu'elle parloit, ſa beauté prenoit un nouvel empire : la raiſon & la ſageſſe ne lui déroboient rien de l'eſſor brillant de l'imagination. Tant d'avantages étoient encore au-deſſous des qualités eſtimables qu'elle poſſédoit. Une ſenſibilité exquiſe que dirigeoit un dévouement ſans réſerve à la vertu ; une paſſion décidée pour tout ce qui ennobliſſoit & élevoit l'ame ; une délicateſſe & une fierté de ſentiments, que, dans ce ſiecle *matériel* & livré à la corruption, on auroit accuſées de tenir un

peu du romaneſque ; toutes les connoiſſances qu'on étoit alors capables d'acquérir, celles ſur-tout de la chevalerie, que Sophie regardoit (*) comme la ſource des perfections humaines; une

(*) *Comme la ſource des perfections humaines.* Un de nos anciens romanciers nous définit la chevalerie » la *fontaine de courtoiſie*, » & l'on ne peut tant y puiſer qu'elle en ſoit » jamais tarie ; chevalerie de Dieu vint, & » les Chevaliers ſur qui elle découle de la » tête aux pieds, en ſont les poſſeſſeurs ; ils » tiennent en fief tout ce qui en arroſe le reſte » du monde. Autres gens n'en ont que l'é- » corce. " Une telle façon de penſer au premier coup d'œil ne préſente que des extravagances : mais on ſera moins bleſſé de ces idées abſurdes, quand on obſervera qu'il en réſultoit d'heureux effets. Encore une fois, traitons avec moins de ſévérité ce qui peut produire l'enthouſiaſme ou l'entretenir ; point de grandes actions, de ſublimes écrits, ſans ce puiſſant moteur de l'ame. Ce n'eſt pas un froid *raiſonneur* qui a compoſé l'Illiade ; ce ne ſont pas trois cents *Sophiſtes* qui ſe ſont fait égorger aux Termopyles. La raiſon humaine, livrée à ſes propres forces, eſt bien peu de choſe, quand il ne s'y mêle pas l'ivreſſe du ſentiment, & quelquefois même le charme de l'illuſion ; ce n'eſt point en employant les ſubtilités de la dialectique, que le Vieux de la Montagne envoyoit ſes proſélytes à une mort certaine.

modeſtie ſans exemple, & qui ajoutoit encore à l'enchantement ; l'ame enfin de Minerve, ſi l'on me paſſe ces expreſſions, ſous les traits de Vénus : voilà quelle étoit la niece de Madame d'Apremont.

On ne ſera pas étonné qu'avec de tels principes, une inſtitution, dont l'objet étoit de former des hommes au-deſſus du vulgaire, eût arrêté les regards, & flatté le goût de Sophie ; d'ailleurs, (*) nourrie dans la maiſon des Sires de Joinville, elle s'y étoit pénétrée de cette ſorte de vertu chevaleresque dont nous retrouvons encore l'aimable candeur & le noble enthouſiaſme dans l'Hiſtorien de Saint-Louis.

Sophie entroit dans cet âge ſi dangereux pour le repos du cœur : elle attei-

(*) *Nourrie dans la maiſon.* Qu'on ſe reſſouvienne que c'étoient les Dames qu'on chargeoit d'enſeigner aux enfants de la nobleſſe leur, catéchiſme & l'art d'aimer. Non-ſeulement on s'attachoit dans les Cours & les Châteaux à former des Pages & des Ecuyers ; mais les jeunes Demoiſelles y recevoient auſſi des inſtructions de *courtoiſie*, & y apprenoient tout ce qui peut avoir rapport à la chevalerie.

gnoit ſa dix-ſeptieme année, & nous avons obſervé qu'elle étoit ſenſible ; mais malgré cette ſenſibilité qui preſque toujours fait le tourment de l'ame, elle avoit déja eu la force de s'impoſer comme une loi abſolue, l'obligation de ne jamais ſe marier : c'étoit une eſpece de ſerment qu'elle ſe renouvelloit tous les jours à elle-même. Elle n'ignoroit pas que la richeſſe préſide aux alliances, que le défaut de fortune en éloigne ; & elle étoit trop attachée aux convenances qu'exigeoit ſon extraction, pour s'abaiſſer ſeulement à l'idée d'un engagement qui eût pu en obſcurcir l'éclat.

Pierre (on nommoit ainſi le domeſtique auquel on avoit confié le jeune Sargines,) aimoit tendrement ſon maître ; il voyoit avec douleur ſon oiſiveté, & s'efforçoit, autant qu'il lui étoit poſſible, de l'en retirer. Il le détermine à faire une promenade ; il eût été difficile de ſaiſir une occaſion plus favorable : c'étoit dans ce mois où la nature ſemble nous ſourire, & nous montrer avec une ſorte d'orgueil la féconde variété de ſes richeſſes naiſſantes. Ils ſe mettent en chemin : le pupille avoit de la peine à marcher ; la moindre fa-

tigue le rebutoit. Cependant entraîné par les preſſantes ſollicitations de ſon guide, forcé peut-être de céder à la beauté de la ſaiſon & du lieu, il continue ſa route.

Ils apperçoivent une maiſon écartée, dont l'apparence & les avenues annonçoient un ancien château : le jeune homme qui ſe plaignoit déja de laſſitude, demanda à s'y arrêter. Pierre combat ce deſir, & eſt contraint de ſe rendre ; ils ſont introduits dans cet aſyle. Le premier objet qui frappe & attache les regards, toute l'ame de Sargines, c'eſt (*) Sophie, brodant un manteau de Chevalier. La foudre n'eſt pas plus prompte que le trait qui atteint le jeune homme ; il a reçu une exiſtence nouvelle ; c'eſt de ce moment qu'il a commencé de vivre, de ſentir, de penſer. Madame d'Apremont n'épargna point ces égards, ces politeſſes préve-

(*) *Sophie brodant un manteau.* C'étoit une ſorte de récompenſe de la part des Dames ; les Chevaliers s'applaudiſſoient de ces dons, & ils s'en paroient, ſur-tout lorſqu'ils ſe trouvoient à un tournoi, ou dans un jour de bataille.

nantes dues à la ſociété en général, & ſur-tout à la haute naiſſance. Sophie, naturellement indulgente & généreuſe, le fut encore davantage en faveur de Sargines; il ſembloit qu'elle cherchât à le conſoler de l'eſpece d'humiliation où le retenoit un juſte mécontentement; il étoit reſté immobile, & tel qu'on nous repréſente ces créatures demeurées enchantées ſous la baguette d'un magicien. Mademoiſelle d'Apremont profere quelques mots: ils vont ſe lancer dans un cœur ouvert avidement aux premiers effets de l'amour. Sargines deſireroit faire l'éloge de tant de charmes, & n'a que la force de balbutier des paroles entrecoupées; on l'enhardit cependant par des louanges ſemées à propos : on l'entretient des diſtinctions perſonnelles qui ont illuſtré ſa famille, des ſervices éclatants qu'elle a rendus à l'Etat, de la confiance méritée que lui avoient accordée nos Souverains. Ces compliments redoubloient ſon embarras; un mouvement de dépit ſembloit déja s'élever dans ſon ame, & lui reprocher d'être ſi fort au-deſſous du nom qu'il portoit. Toujours plus déconcerté, plus accablé ſous le

tumulte des ſenſations differentes qui l'agitent, Sargines, hors d'état de s'exprimer, ne ſachant comment ſe remettre de ſon trouble, s'attache à conſidérer l'ouvrage de Sophie.

C'eſt, lui dit-elle, un préſent que ma tante deſtine à notre parent le Sire de Joinville. Avec quelle ardeur je m'applique à ce travail! une des occupations les plus flatteuſes de notre ſexe, eſt de contribuer à l'ornement de la nobleſſe & de la valeur. Quelle ſatisfaction pour moi d'apprendre que, dans les tournois ou dans les combats, le Sire de Joinville ſe ſera paré de cet habillement!

Chaque parole de Mademoiſelle d'Apremont étoit autant d'étincelles qui ſe communiquoient à l'ame de Sargines, & y excitoient une flamme qui ne devoit point s'éteindre. On ſe ſépara; Madame d'Apremont engagea le jeune Gentilhomme à revenir; & Sophie en faiſant, ſelon l'uſage, (*) les honneurs, le

(*) *En faiſant les honneurs.* Les jeunes Demoiſelles prévenoient de civilité les Chevaliers qui arrivoient dans les châteaux; quelquefois même elles les déſarmoient au retour

conduiſit juſqu'aux portes du château.

Sargines ne fut pas ſorti de ce ſéjour, qu'il détourna la tête pour le regarder, & ſes regards ne s'en détacherent qu'au moment qu'il l'eut entiérement perdu de vue. Il jette un ſoupir, & tombe dans une profonde rêverie. Le bon domeſtique s'en apperçoit : — Monſeigneur, me ſeroit-il permis de vous demander la raiſon de cet accablement ſubit? Vous n'ignorez pas que le penchant m'attache à votre ſervice bien plus que l'intérêt. — Oui, mon ami, je le ſais, & j'en ſuis très-reconnoiſſant. — Peut-être la fatigue... — Oh! non, Pierre, je ne ſuis point fatigué. (Un moment après,) avec quelle politeſſe, quelle bonté Madame d'Apremont nous a reçus! — Monſeigneur, elle a une niece bien aimable! je n'ai point encore vu de Demoiſelle plus *courtoiſe*, plus *attrayante*. — Ah! Pierre, ſi tu avois été à ma place, que tes yeux euſſent pu ſe fixer ſur elle, que

---

des tournois, ou des expéditions militaires; leur donnoient de nouveaux habits, & les ſervoient à table.

que tu l'euſſes entendue ! combien elle a de charmes ! comme tout ce qu'elle dit ſe retient ! Pierre, je n'en ai pas oublié un mot.

Le jeune homme s'arrête, & retombe dans le ſilence & la réflexion. Ils arrivent ; il ſemble hâter l'inſtant où il ſe trouvera ſeul. Eſt-il débarraſſé de ſon domeſtique : alors il cherche à ſe rendre compte des diverſes impreſſions qui le ſurchargent ; tout ce qu'il peut démêler dans ce cahos de ſenſations, d'idées, c'eſt qu'il revoit, qu'il entend toujours Sophie ; les éloges donnés à ſa famille l'inquietent, le tourmentent ; il s'endort avec une image qui eſt reſtée au fond de ſon cœur, & il en eſt troublé juſques dans ſes ſonges.

La niece de Madame d'Apremont avoit auprès d'elle une gouvernante digne également de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance. Genevieve joignoit à beaucoup de vertu, des ſentiments de zele & d'amitié pour ſon éleve ; elle l'avoit reçue dans ſes bras lorſqu'elle vint au monde, & Sophie l'intéreſſoit autant que ſi elle eût été ſa propre fille. Ma chere amie, lui dit la jeune

perſonne d'un ton embarraſſé, mais... il n'eſt pas tel qu'on nous l'avoit dépeint! ſa phyſionomie noble & modeſte annonce ſa naiſſance; ſa timidité lui prête même un certain intérêt... ſûrement, il n'eſt pas auſſi inſenſible qu'on nous l'a dit. — Et de qui donc parlez-vous, Mademoiſelle? — Du jeune Sargines... Ne penſez-vous pas comme moi, que ſon pere a montré trop de ſévérité? — Ne blâmons point, Mademoiſelle, la conduite ſage des parents; il faut croire que le Chevalier a raiſon; ſon diſcernement ainſi que ſa probité ſont connus.

Le jour ne faiſoit que paroître: Sargines ſe promenoit dans ſon parc, l'eſprit, ou plutôt le cœur rempli d'un objet dont l'empire ſe manifeſtoit déja. Il court à Pierre, qui s'écrie: De ſi grand matin, Monſeigneur! — Pierre, n'irons-nous pas aujourd'hui chez Madame d'Apremont? — Vous n'êtes donc point las, mon cher maître? — Las! mon deſſein eſt de ſuivre tes conſeils, & de m'accoutumer à la fatigue. — Que je ſuis ravi de vous voir cette ardeur! allons, je ne déſeſpere point que Monſeigneur votre pere... il vous rendra ſa tendreſſe.

Ils ſont rétournés chez Madame d'Apremont. On pouvoit remarquer dans l'habillement de Sargines, un ſoin que juſqu'alors il n'avoit guere connu. Un haſard, peut-être prémédité, voulut auſſi que Sophie, ce jour-là, eût relevé encore, par les recherches de la parure, ſes graces naturelles; ſa beauté ne s'étoit jamais montrée dans un appareil plus avantageux. Le trouble du jeune homme s'accrut avec le pouvoir de Sophie. La converſation retomboit inceſſamment ſur les brillants exploits de nos Chevaliers, ſur les prérogatives que la valeur donne à la nobleſſe. Sophie s'animoit quand elle rappelloit quelques actions mémorables de nos *Paladins*, & elle devenoit plus belle & plus ſéduiſante aux yeux de ſon amant : car Sargines l'étoit déja ſans le ſavoir, & l'amant le plus paſſionné. Quel trait d'humiliation lui perce l'ame, lorſque Mademoiſelle d'Apremont lui demande ſi l'exercice du cheval eſt de ſon goût ! le jeune Gentilhomme ne laiſſe échapper que des mots vagues; il eſt confondu, & s'empreſſe d'abréger ſa viſite.

Le voilà avec ſon fidele Pierre, ſe

hâtant de regagner ſa retraite, & bien plus accablé que la veille; il ne peut même cacher des larmes. — Vous pleurez, Monſeigneur! — Pierre, je ſuis bien malheureux! mon pere n'a que trop de raiſon de ne point m'aimer, de m'oublier... toutes les mortifications...

Il n'acheve pas, & verſe encore des pleurs. Le ſerviteur touché veut engager Sargines à lui confier le ſujet de ſa peine; il ſe tait quelque temps; & tout-à-coup avec tranſport, comme quelqu'un qui s'arracheroit à un long ſommeil : — Pierre, que j'aye un cheval demain, aujourd'hui; quoique nous ſoyons peu riches, donne tout ce qu'on demandera. Le domeſtique, ſurpris & charmé de ce mouvement de chaleur qu'il n'avoit point encore vu à ſon maître, s'empreſſe de faire cette acquiſition. Sargines n'a pas plutôt apperçu le cheval, qu'il s'élance & s'efforce de le monter. Enfin, grace à ſon opiniâtreté & aux ſoins de Pierre, il eſt parvenu à ce qu'il deſiroit : il eſt à cheval, aidé du peu de leçons qu'il pouvoit recevoir de l'honnête ſerviteur qui s'écrioit à chaque inſtant : Quel chan-

gement prodigieux! que je voudrois que Monſeigneur fût témoin d'un pareil ſpectacle! qui vous a donc ſuggéré une ſi bonne idée! Sargines ne répondoit point, ou ne parloit que de ſon cheval; ſans ceſſe il faiſoit à ce ſujet des interrogations à Pierre, qui, comme nous l'avons dit, n'avoit que des lumieres très-bornées dans l'art de l'équitation.

Pluſieurs jours ſe paſſent; le jeune homme brûloit de revoir Sophie: enfin, il s'enhardit juſqu'à vouloir la rendre témoin de ſon nouveau talent: — Allons, Pierre, prenons la route du château de Madame d'Apremont; je ſuis le Chevalier, & toi mon digne écuyer.

Sargines, enflammé d'une noble émulation, eſſaye de faire doubler le trot à ſon cheval, tandis que Pierre lui recommande d'être plus circonſpect, & s'étudie à ſe tenir exactement à ſes côtés.

Sophie apperçoit de loin l'apprentif cavalier; elle a de la peine à le reconnoître: tant ſon inhabileté dans un des premiers exercices de la nobleſſe, le traveſtiſſoit à des yeux qui cependant étoient intéreſſés à lui trouver

moins de mauvaiſe grace! Ce n'eſt pas qu'il ne fît aux approches du château tous ſes efforts pour cacher ſon incapacité, & pour ſe remettre de pluſieurs chûtes dont il avoit marqué ſa carriere. Arrivé auprès de ſa nouvelle ſociété, il eſſuya quelques innocentes railleries de la part de Mademoiſelle d'Apremont. Il n'eſt point de légeres bleſſures pour la vanité; & qu'elles ſont ſenſibles, quand nous les recevons ſur-tout d'une main qui nous eſt chere! Sargines rougiſſoit, pâliſſoit, s'indignoit contre lui.

Il ne deſcendoit plus de cheval, & retournoit inceſſamment au château qui renfermoit ſon enchantereſſe : car Sophie avoit opéré un véritable enchantement; il revenoit toujours plus impatient d'expier ſes premieres années. Son trouble augmente; ſon ame demande à s'épancher : un cœur qui s'ouvre à l'amour, a beſoin d'un confident. Pierre, lui dit Sargines d'une voix touchante, je dois te paroître bien changé! je m'étonne moi-même des tranſports que j'éprouve! Ah! mon ami, que je ſens vivement tous les torts que j'ai aux regards d'un pere, à mes pro-

pres regards! quelle honte m'accable, quand je ſuis devant l'aimable Sophie! je ne puis ſoutenir ſa préſence, & je la cherche avec empreſſement; cette vue m'eſt auſſi néceſſaire que l'air que je reſpire. Pierre, elle aime la vertu, la gloire, les combats. Mon ami, ſi elle alloit être informée... donne-moi une lance, un écu, un héaume, une cotte de mailles; voilà déſormais ma ſeule parure; je n'en veux plus d'autre, je n'en veux plus d'autre, j'aurai continuellement l'épée du Roi à mon côté. Pierre, je me rendrai digne de la porter. Le domeſtique, en pleurant de joie: — Ah! Monſeigneur, Monſeigneur... mais c'eſt un miracle! laiſſez-moi embraſſer vos genoux; que cette métamorphoſe me charme! quelle obligation nous aurons tous à cette Demoiſelle ſi eſtimable! — Pierre, cela eſt bien ſingulier! tout ce que m'ont dit Raimond, mon pere, le Roi, oui, le Roi lui-même, n'a pas produit ſur mon cœur l'effet d'une parole, d'un ſeul regard de Mademoiſelle d'Apremont; elle a excité en moi une révolution que je ne puis exprimer; il me ſemble que je ſuis un autre homme,

qu'on m'a transporté dans un autre séjour ; mille desirs inconnus m'agitent, me pressent ; je suis impatient de me distinguer. Pierre, de grace, raconte-moi tous les faits d'armes que tu sauras : j'en ferai autant, mon ami ; oui, je brûle de posséder toutes les qualités qui forment le parfait Chevalier, &... je les posséderai, ou je cesserai de vivre.

Sargines aimoit déja assez, pour avoir fait attention à la couleur que Mademoiselle d'Apremont préféroit ; c'étoit celle qui annonce la sérénité du ciel, dont se pare le beau jour, la couleur bleu-céleste : elle entra dans les diverses parties de l'habillement du jeune Gentilhomme. Cette galanterie, qui ne pouvoit partir que d'une recherche de sentiment, n'avoit point été perdue pour l'objet qui l'avoit inspirée. La vertu à proportion de la sévérité qu'elle s'impose, éprouve peut-être plus de sensibilité. Que ne dit pas Mademoiselle d'Apremont à Sargines, lorsqu'elle apprit que son épée étoit un présent du Roi ! C'est alors qu'éclate la noblesse de cette ame éprise de la chevalerie. Sophie demande à voir cette épée, y applique

avec reſpect un baiſer de ſes levres de roſe, & la remettant au jeune homme : — Seigneur, avec de pareilles armes, on feroit la conquête de la Paleſtine entiere ; il n'eſt point de miracle de vaillance que vous ne deviez vous promettre ; comment n'êtes-vous pas déjà le premier de nos Croiſés ! Je le ſerai, Mademoiſelle, répond Sargines, emporté par un eſſor qui l'éleve au-deſſus de lui-même, ſi vous daignez applaudir... Mademoiſelle d'Apremont lui jette un coup d'œil impoſant qui l'avertit de ne pas s'expliquer. Il reprend : Juſqu'ici, Mademoiſelle, je n'avois point vécu ; c'eſt de vous que je reçois la vie ; l'ardeur de la gloire, l'impatience extrême de mériter... vos vertus, vos entretiens pleins de feu ont porté dans tous mes ſens... ma famille, Mademoiſelle, n'aura plus à rougir de moi.

Sargines ſeul avec Pierre : — Mon ami, je ſuis toujours ſur le point de me perdre, en révélant à Mademoiſelle d'Apremont mes ſentiments ; je n'imagine pas qu'il en puiſſe être de plus tendres, de plus enflammés, & en même-temps de plus reſpectueux... Pierre, n'eſt-ce pas-là ce qu'on appelle de l'amour ? —

Eh, oui, Monſeigneur, je m'en ſuis trop apperçu. Mais vous convient-il d'aimer ſans l'aveu de Monſeigneur votre pere ? Les enfants bien nés tels que vous, ne doivent-ils pas être ſoumis en tout à leurs parents ? — Pierre, je renfermerai cet amour dans mon cœur; je me contenterai d'aimer en ſecret Mademoiſelle d'Apremont; après Dieu, je lui adreſſerai tous mes vœux, tous mes hommages, &.... crois-tu que je ne puiſſe un jour prétendre à ſa main ? quel prix plus flatteur de la gloire ? — Encore un coup, c'eſt à Monſeigneur votre pere à choiſir la femme que vous épouſerez; qu'il me ſoit permis de vous faire obſerver que la fortune de Mademoiſelle d'Apremont eſt beaucoup au-deſſous de ſa naiſſance... — Tu parles de fortune ! & n'eſt-ce rien que les avantages dont jouit l'adorable Sophie, une haute extraction, l'honneur d'être la parente des Sires de Joinville, toutes les vertus, toutes les graces, la beauté la plus rare, l'ame la plus ſublime ?... Ah ! ſi mon pere la voyoit, n'en doute pas, Pierre, n'en doute pas, mon pere auroit mes yeux, il auroit mon cœur.

La gayeté de Mademoiſelle d'Apremont avoit perdu de ſa vivacité : quand elle ſe trouvoit ſeule avec Genevieve, elle ſe livroit ſans contrainte à la rêverie ; ou rompoit-elle le ſilence, c'étoit pour faire tomber à chaque inſtant la converſation ſur le jeune homme. Mademoiſelle, lui dit l'adroite gouvernante, avez-vous pris garde que vous me parlez ſouvent de Sargines ? — Je t'en parle ſouvent, parce que... ſon état intéreſſe ; abandonné, pour ainſi dire, de ſon pere, de tout le monde, il mérite qu'on le plaigne. — Eh ! Mademoiſelle, prenez-vous ces ſentiments pour de la pitié ? Mademoiſelle d'Apremont vole dans les bras de Genevieve : — Ce n'eſt pas avec toi, ma bonne amie, que j'uſerai de diſſimulation ; la franchiſe de mon caractere en ſeroit bleſſée ; oui, le jeune Sargines a excité en moi des impreſſions, qui, dans la ſuite, pourroient... je ne me trompe point ; mais je ſaurois leur impoſer des loix, & un ſilence éternel, s'il m'étoit abſolument impoſſible de parvenir à les vaincre. Genevieve, continue Sophie, en prenant un ton plus animé, tu me connois ; tu n'ignores pas à quel point l'hon-

neur m'eſt cher : je ſuis incapable de démentir les exemples que m'offre ma famille, les leçons que j'ai reçues de toi. Il m'eſt défendu d'aimer ; je ſuis ſans fortune, & je ne pourrois être l'épouſe que d'un Banneret. Sargines eſt d'une Maiſon illuſtre ; il aura des richeſſes ; je dois donc m'interdire juſqu'à la penſée de ſon alliance. Genevieve, je mourrois plutôt que de manquer en la moindre choſe à ce que je me dois. C'eſt t'en avoir dit aſſez, pour n'en plus reparler jamais ; non, l'amour n'entrera point dans mon cœur : mais j'ai conçu des ſentiments dont la vertu, je crois, ne ſera pas offenſée, & auxquels ma vanité même s'applaudit de céder. J'aime à imaginer que je ne ſuis pas indifférente à Sargines ; je t'avouerai auſſi que j'ai vu avec quelque ſenſibilité qu'il portoit mes couleurs. Tu ne l'as pas obſervé comme moi ? J'ai donc formé le deſſein, Genevieve, de tourner au profit de l'honneur & de la vaillance, le penchant que je me flatte de lui avoir inſpiré. Quelle ſatisfaction, ma chere amie, je goûterois, ſi la France m'alloit être redevable d'un de ſes plus Braves Chevaliers ! — Comment, Made-

moiſelle ! — Sargines, rejetté de ſon pere, oublié dans un ſéjour obſcur, peu inſtruit ſur les connoiſſances qu'il devroit avoir acquiſes, deviendra, peut-être, grace à l'amour, un des premiers défenſeurs de l'Etat. Oui, Genevieve, je mettrois tout mon orgueil à faire ce prodige : c'eſt une illuſion dont j'aime à me flatter ; & peut-il être en effet un plaiſir comparable à celui d'allumer la paſſion de la vertu, de la gloire ? Je te le répete : n'appréhende rien pour la mienne ; encore une fois, Genevieve, qui préféreroit la mort à la ſeule idée d'une foibleſſe, n'a point à craindre d'entretenir des mouvements qui ne partent que d'une généroſité pure & déſintéreſſée.... S'ils prenoient un autre caractere, ce qui ne ſauroit arriver, ſois certaine que je me vengerois de mon vainqueur par le ſilence & la fierté.

Le pere de Sargines n'avoit point d'enfants de ſon nouveau mariage. La hauteur & les caprices de ſa femme augmentoient le ſombre chagrin dont il étoit conſumé ; ſon cœur lui rappelloit une image qu'il s'efforçoit d'écarter ; il revoyoit toujours ce malheureux fils qu'il étoit obligé de repouſſer loin des bras pater-

nels. Rencontroit-il un pere qui lui parlât de ſa famille, ou qui l'eût à ſes côtés, cet objet irritoit la douleur de l'infortuné vieillard. C'étoit dans le ſein de ſon maître qu'il alloit épancher ſes larmes, & Philippe le recevoit avec bonté, & le conſoloit. Quel délicieux ſpectacle pour le ſentiment, qu'un Sujet dont ſon Roi eſſuye les pleurs! Cette ſatisfaction ſi douce, ſi honorable, retenoit le Chevalier à la vie, & l'aidoit à ſupporter le fardeau du rôle inſipide de vieux courtiſan.

Un des premiers effets du réveil du jeunes Sargines, fut d'engager ſon zélé domeſtique à ne point informer ſon pere de la métamorphoſe que l'amour venoit d'opérer. Je veux, diſoit-il, que l'auteur de mes jours n'en apprenne la nouvelle que par des actions où il ſera forcé de reconnoître ſon *fils*; oui, Pierre, il le reconnoîtra. Mes ancêtres... Pierre, ils n'ont pas aimé comme moi, je les ſurpaſſerai.

Le jeune homme brûloit effectivement d'une ardeur dont juſqu'alors on n'avoit point vu d'exemple; il prenoit ſur les heures conſacrées à la nourriture & au repos, pour ſe livrer ſans relâche

à ſes exercices; c'étoit l'enchantereſſe Sophie, c'étoit l'amour même qui étoit ſon maître. Le bon Pierre ſe donnoit auſſi bien de la peine pour lui enſeigner tout ce qu'il ſavoit, ou plutôt tout ce qu'il ne ſavoit pas: c'eſt à-dire qu'il ajoutoit peu à l'ouvrage du cœur. Un travail infatigable, le deſir ardent de plaire à Sophie, tous ces moyens réunis ſembloient dédommager Sargines des leçons qu'il n'étoit point à portée de recevoir. Quelquefois Mademoiſelle d'Apremont avoit la complaiſance d'aſſiſter à ſon eſpece d'académie; alors ſes progrès frappoient les yeux. Courage, Monſeigneur, s'écrioit Pierre, qui ſe faiſoit modeſtement les honneurs de cette éducation, il nous faudra peu de choſe pour ne rien ignorer de la chevalerie; & Sargines attachoit un œil enflammé ſur Sophie, qui feignoit de ne pas s'en appercevoir. Sa ſageſſe pourtant n'appréhendoit point de ſe compromettre, en témoignant quelque intérêt pour l'inſtruction du jeune Gentilhomme; elle l'aidoit même de ſes conſeils; lui apprenoit à ſe tenir à cheval avec grace, ainſi qu'à joûter, & à ſe ſervir adroitement de la lance & de

l'épée; elle apprêtoit le but de ſes propres mains, & ne manquoit pas de lui donner (*) la figure de *paon*; (§) elle l'aidoit même à ſe revêtir avec goût des divers habillements propres à la chevalerie. Enfin, toutes les connoiſſances que Sophie avoit puiſées dans la maiſon de ſon parent, elle étoit empreſſée d'en faire part à Sargines, qui donnoit aux expreſſions de ſa reconnoiſſance, toute la force de celles de l'amour, ſans en prononcer le mot.

Eh bien! diſoit Sophie à ſa gouvernante, je penſe que Pierre & moi nous réuſſirons : car il faut rendre juſtice à ce bon ſerviteur, il ſe tourmente pour

(*) *La figure de paon.* Les jeunes Gentilshommes formoient une figure de *paon* qui leur ſervoit de but, & ils faiſoient un héaume de leur *chaperon.*

(§) *Elle l'aidoit même.* Un Chevalier, dans un de nos vieux romans, eſt armé par une jeune Demoiſelle, » qui, de ſes blanches mains, » commença à nouer & lacer éguillettes & » courroyes. Or, devinez comment patiem» ment il prenoit en gré cette faveur : certes » il n'eut pas voulu avoir deſia eu la victoire, » pour perdre tant de privauté de celle en » laquelle il vivoit du tout, &c.

exciter les talents de ſon éleve. — Mademoiſelle, n'attribuons point à Pierre un changement ſi merveilleux; vous devez trop ſavoir à qui il eſt dû... vous rougiſſez, Mademoiſelle? — Genevieve, eh! me ſuis-je cachée à tes regards? ne lis-tu pas dans mon cœur? oui, je veux bien croire que Sargines a conçu pour moi des ſentiments... — Tous ceux de l'amour, Mademoiſelle; il eſt impoſſible de s'y méprendre, &... où ce penchant le conduira-t-il? — A la gloire, Genevieve. Je te l'ai dit : je n'ai d'autre objet que d'enflammer une ame qui a déja pris ſon eſſor, d'échauffer cette noble ardeur, qui, ſans doute, portera Sargines aux plus grandes actions. Encore une fois, ne crains rien pour Sophie : ſonge aux leçons que j'ai reçues chez le Sire de Joinville, aux exemples d'héroïſme qui ont entouré mon berceau, héritage préférable à tous les dons de la fortune, & le ſeul bien que m'ait laiſſé mon pere; ce n'eſt pas dans ma mémoire que ces images ſont gravées : voilà où elles ſont empreintes; Genevieve, c'eſt dans mon cœur, & il n'eſt que la mort qui puiſſe les effacer

Ces ſentiments ſublimes (*) qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuſer d'être exaltés, étoient, dans ce temps, la baſe de l'éducation d'un ſexe enchanteur. Combien de Chevaliers lui ont dû ces *proueſſes*, qui tiennent du merveilleux! il n'eſt que l'enthouſiaſme qui ſoit capable de nous élever au-deſſus de nous-mêmes. Et quelle cauſe produit plus cette ſorte de feu ſacré, ſi ce n'eſt l'amour, quand l'ardeur de

(*) *Qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuſer d'être exaltés.* Ce ſont en effet des menſonges groſſiers pour des ames abâtardies qui ne ſont que traîner leur impuiſſance & leurs goûts factices. Qu'on oppoſe à cette ſorte de Lecteurs les hiſtoires Grecque ou Romaine, ils traiteront de chimeres abſurdes toutes ces belles actions qui ont conſacré la mémoire de ces femmes, l'exemple même des héros de l'antiquité. Mais pourront-ils révoquer en doute une Jeanne d'Arc, une Agnès de Sorel, dont le courage & les conſeils releverent Charles VII ſur le trône de ſes peres? Il y a des écrivains de ces temps, qui ont prétendu que l'union de cette derniere avec ce Monarque, étoit fondée ſur un *pur amour de la gloire.* S'ils ſe ſont trompés, cette erreur fait l'éloge de la candeur de ce ſiecle, & prouve que de telles vertus ont pu exiſter.

la gloire & des *hautes faits* lui eſt aſſociée ?

Je deſirerois fort qu'on eût tranſmis juſqu'à nous les converſations intéreſſantes de Mademoiſelle d'Apremont. Comme elles étoient pleines de ſon ame noble & vertueuſe ! quel charme elle prêtoit au tableau de la chevalerie ! qu'elle répétoit de fois au jeune Gentilhomme : (*) *Office de Chevalier*

(*) *Office de Chevalier.* Ce ſont les expreſſions mêmes, & qui renferment en peu de mots les devoirs de la chevalerie. A la ſuite on trouve ceci : » Lorſqu'il voit ſon poil griſonner, il doit auſſi faire un retour ſur » lui-même & à Dieu, prendre la croix, » faire le voyage d'Outre-mer, combattre » les ennemis de la Religion, & ainſi acquérir » le titre de *prud-homme* ". La paſſion pour les croiſades étoit devenue ſi épidémique parmi nos François, que le Clergé même brûloit de courir à la Paleſtine : » Il avoit (c'eſt Join» ville qui parle) un moult vaillant homme » en l'oſt, qui avoit à non (nom) Monſei» gneur Jacque de Caſtel, Eveſque de Soiſſons. » Quant il vit que nos gens s'en revenoit de» vers Damiete, il qui avoit grand deſirrer » de aler avec Dieu, ne s'en voult pas re» venir en la terre dont il eſtoit né ; ainçois » ſe haſta d'aler avec Dieu, & feri des eſpe» rons, & aſſembla aus Turs (attaqua les

eſt de maintenir femmes, veuves & orphelins, & hommes méſaiſés & non-puiſſants ! La magnanimité eſt la premiere des qualités du vrai héros ; *le Chevalier eſt raviſſeur des biens d'autrui, qui les vaillances d'autrui tait ; & celui eſt réprouvé vanteur, qui révele les ſiennes. Largeſſe & courtoiſie* ſont (*) les *aîles* ſur leſquelles *l'ardeur du Chevalier doit être portée.* Avoir une horreur décidée pour l'apparence même du menſonge ; ſacrifier juſqu'à ſon orgueil pour ſon Roi, pour ſa patrie, pour ſon Dieu ; (§)

» Turcs) tout ſeul, qui à leurs épées l'occiſ-
» trent & le miſtrent en la compaingnie de Dieu,
» ou (au) nombre des martyrs, &c.

(*) *Les aîles.* Tout ce qui conſtitue la Chevalerie eſt renfermé dans un vieux roman, le *Roman des aîles ;* c'eſt-là que l'on trouve que la chevalerie vient de Dieu, &c.

(§) *S'abaiſſer ſans rougir.* On ne peut trouver parmi nos Chevaliers un exemple plus éclatant de dévouement à la patrie & à la Religion, que le trait ſuivant, conſigné dans nos hiſtoires des croiſades. Six députés *prud-hommes* des plus reconnus, & nommés par les Comtes de Champagne, de Flandres & de Blois, ſont chargés de traiter avec les Vénitiens, & de leur demander des vaiſſeaux &

s'abaiſſer ſans rougir, quand il s'agit

---

des munitions pour le ſervice des croiſés. Geoffroi, Maréchal de Champagne, parle pour ſes cinq collegues; il repréſente au Sénat aſſemblé la néceſſité de porter la guerre en Aſie, d'embraſſer la cauſe du Ciel, & de venger la majeſté de la Religion outragée; il implore avec chaleur l'aſſiſtance des Vénitiens. » Et » pour cela, Meſſeigneurs, (ajoute-t-il en s'adreſſant à la Nobleſſe, & au fameux Doge Henri Dandolo) » comme d'une part, nous » ſommes réſolus d'entreprendre cette con» quête, & que de l'autre, nous ſommes per» ſuadés que, ſans vous, il nous eſt impoſſible » d'y réuſſir, on nous a donné ordre de laiſ» ſer là tous les diſcours, & de nous proſ» terner à vos pieds, en proteſtant, comme » nous le faiſons, de ne nous relever jamais » que vous ne nous ayez accordé ce que » nous vous demandons, à toutes les condi» tions que vous trouverez bon de nous preſ» crire. »

Et ils ſe jettent tous à genoux, en tendant leurs mains jointes vers l'aſſemblée, & ne s'exprimant plus que par des larmes & des ſanglots. Quel abaiſſement plein de grandeur! Six guerriers reſpectables, blanchis ſous le harnois, qui auroient préféré la mort à la moindre marque de puſillanimité, & qui n'héſitent pas à ſe coucher dans la pouſſiere pour l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Qu'on diſe encore que l'eſprit de Chevalerie n'a pas

de leurs intérêts; (*) plutôt la mort que la moindre foibleſſe, & être toujours prêt à offrir ſa vie pour conſerver celle de ſes concitoyens & des malheureux: voilà les fondements de la grandeur où vous devez prétendre : que ces principes vous animent juſqu'au dernier ſoupir. N'oubliez pas ſur-tout que l'amour n'a de droits qu'après ceux de la Religion, de l'amitié, de la fidélité & du zele qu'on doit au Souverain; & tâchez d'être nommé (§) parmi les *bons Chevaliers* du Roi.

---

enfanté des miracles au-deſſus même de tous les prodiges d'héroïſme des Grecs & des Romains!

(*) *Plutôt la mort.* Alain Chartier parle de quatre Dames dont les amants éprouverent un ſort différent; le premier fut tué; l'autre priſonnier; le troiſieme ſe trouva perdu; le quatrieme vivoit. Le Poëte fait dire à la Dame de celui-ci : » Selon la loi d'amour, je l'aurois » mieux aimé mort que vif, &c ".

(§) *Parmi les* bons Chevaliers *du Roi.* » Les prud-hommes Chevaliers, (nous dit » Joinville) qui eſtoient avec le Roi, vous ai- » je ramentu (rappellé) pour ce que il y en » avoit avec li huict, tous *bons Chevaliers* » qui avoient eu pris d'armes desà mer & de- » là, & tiex (tels) Chevaliers ſouloit-t'on ap-

C'étoit la ſageſſe même qui s'exprimoit par la voix de Sophie. Que de paſſions différentes elle avoit allumées dans l'ame de Sargines ! Cette ame impatiente s'élançoit déja dans la carriere que Mademoiſelle d'Apremont lui préſentoit : ſes regards venoient-ils à ſe porter ſur une carte de la Paleſtine ; il dévoroit des yeux ce théâtre de la gloire des Chrétiens.

Il faut, lui dit un jour Sophie, que je vous faſſe part d'une hiſtoire amuſante, dont la ſimplicité attache : c'eſt une bagatelle qui renferme de grandes vérités ; & auſſi-tôt Mademoiſelle d'Apremont court à une eſpece de caſſette, & en tire un manuſcrit. Quel moment terrible pour le jeune homme ! on ſe reſſouviendra qu'il n'avoit aucun élément d'écriture ni de lecture. Il veut imaginer quelque prétexte pour

---

» peller *Chevaliers.* (Chevaliers par excellence.) » Le nom de ceulx qui eſtoient Chevaliers en» tour le Roi ſont tiex : Monſeigneur Geof» froi de Sargines, Monſeigneur Mehi de Mar» ley, Monſeigneur Phelippe de Nanteuil, & » Monſeigneur Ymbert de Briaujeu, Conneſ» table de France, &c. »

quitter Sophie : elle ne ſe rend point à ſes raiſons, & l'oblige abſolument de reſter. Sa confuſion, le déſordre de ſes ſens augmentent, quand elle lui remet le manuſcrit dans les mains. Il eſt bon, reprend-elle, que vous le liſiez à haute voix ; nous pourrons accompagner la lecture d'obſervations inſtructives. Sargines déconcerté rougit, pâlit, eſt accablé de ſa ſituation : — Mademoiſelle... Mademoiſelle, que vais-je vous révéler ? de qu'elle humiliation je me couvre à vos regards ! faut-il vous avouer de nouveaux ſujets de honte ?... Mademoiſelle... (le jeune homme tout-à-coup verſe un torrent de larmes) (*) je ne ſais pas même lire & écrire. Sophie n'eſt point la maîtreſſe de cacher ſon étonnement : — Le fils du Seigneur de Sargines

(*) *Je ne ſais pas même lire & écrire.* Sous Hugues Capet, l'ignorance dans cette partie avoit été portée ſi loin, qu'il ſuffiſoit à un Gentilhomme de tremper ſon gant dans l'encre, & de l'appliquer ſur le papier ; cela équivaloit à la ſignature de ſon nom. Les ſeuls titres de poſſeſſion qu'on pût faire valoir, étoient l'uſage & la tradition ; ils tenoient lieu des actes de mariages & autres engagements.

Sargines, être dénué à ce point des premiers principes de l'éducation! — Mademoiſelle, n'en rejettez point la faute ſur mon pere; c'eſt moi, c'eſt moi ſeul que vous devez accuſer; c'eſt moi qui ai ſi mal profité des bontés paternelles, & qui ſouhaiterois en ce moment être enſeveli dans les entrailles de la terre. Je ne pourrai jamais... il s'arrête, & détourne la tête pour pleurer avec plus d'amertume. Mademoiſelle d'Apremont en eſt attendrie: — Sargines, ne me dérobez point ces larmes: elles partent d'un cœur ſenſible, &... vous réparerez le temps que vous avez perdu; j'en ſuis preſque aſſurée. Eh bien! ce ſera moi qui vous apprendrai à lire & à écrire. Il faut croire, ajoute-t-elle en ſouriant, que le maître s'efforcera de hâter vos progrès. En entendant, écoutez: l'hiſtoire n'eſt pas longue, & j'imagine qu'elle vous intéreſſera. Elle eſt intitulée, FORCE D'AMOUR.

» C'ESTOIT au temps où le ſaige Em-
» pereur Charlemaigne, de tant glo-
» rieuſe mémoire, reignoit en France:
» vivoit en la cité de Tholoſe ung cer-

» tain Sire Jehan Hildelbert, Chevalier
» moult renommé pour ſa chevance
» & ſon riche avoir, au demourant
» chiche comme vilain, & d'humeur
» rebrouſſe & mal advenante. Il n'a-
» voit point d'hers maſles, ſi lui eſ-
toit-il reſtée de légitime mariage une
» fille ſimplette, qu'il aimoit prou, &
» lui feſoit juſtice : car icelle avoit le
» parler emmiellé & gracieux, la pru-
» nelle attrayante, & qui dardoit flam-
» meches d'amour vif. Ses mains eſ-
» toient doulcelettes comme ermine,
» & plus blanches que lis; c'eſtoient
» deux rouges coraux, ou, ſe mieus
» aymez, vrayes & appétiſſantes ceri-
» ſes qui formoient ſa bouche ſemi-
» cloſe; y entreluiſoit des perles reſ-
» plendiſſantes; elle avoit en oultre le
» corſaige gent & délié, à mettre en
» les deux palmes. On la nommoit
» Roſe d'amour, & eſtoit bien nom-
» mée, & avoit-on ainſi faict pour
» ce qu'elle eſtoit née dans le mois des
» roſes, & que ſa ſoeve haleine avoit
» le balme exquis des fleurs ſuſdictes,
» & que ſes deux joues plaiſantes à
» voir eſtoient comme deux roſes ver-
» meilles & de freſche venue, ſi &

» tant au naturel, qu'ung chaſcun ardoit » d'y appliquer ung ſavoreux baiſer. » Il n'y eut oncques pucelle plus émer- » veillable ; auſſi n'y avoit-il manant, » bourgeois, ou Sire Chevalier, qui » ne dict mentalement : Que voudrois » bien que cette Roſe d'amour fût » mienne ! ô comme l'aymerois ! Meſ- » ſer Jehan couvoit des yeux ſa mi- » gnornette ; il l'aymoit moult grande- » ment, comme nous l'avons ſuſdict : » mais n'avoit nul voloir ne ſoucy de » la fiancer, pour ce qu'il creignoit » que frais de noces ne le menaſſent » à trop deſpendre.

» Roſe d'amour s'en eſtoit allée à la » maiſon des champs de Monſeigneur » ſon pere ; elle ſe pourmenoit dans un » ſien pré merveilleuſement flori. C'eſ- » toit un jour du mois de May, (*) où la » ſaiſon printaniere revient nous viſi-

(*) *Où la ſaiſon.* Un de nos fabliaux rend avec une grace bien naïve ces images :

„ Ce fu el temps qu'arbres floriſſent,
„ Foillent boſcages, prés verdiſſent,
„ Que ciſt oiſel en lor latin,
„ Dolcement chantent al matin.

» ter, que les vergiers reprennent leur
» robe verte, que les boutons enclos
» s'ouvrent & s'épanouiſſent plaiſam-
» ment, que les petits oyſelets recom-
» mencement de gazouiller leur doulces
» canſonettes, & qu'avec le biau ciel
» nous rit toute la nature. Or, Roſe
» d'amour s'esbattoit dans cettuy pré,
» & s'amuſoit y faire recherche de
» freſches violettes pour s'atourner
» ung gentil chapel, ou bouquet de
» feſte. Vélà ung jouvencel de biau
» viſaige, & de manieres courtoiſes
» & accortes, qui aviſe la mignarde, &
» qui s'approchant pas à pas & tout
» doulx, tout doulx d'icelle, lui dict
» d'un ton enamouré & avec blandice:
» Bon jour, belle Roſe d'amour, &...
» qu'allez-vous querrant dans ce pré ?
» (la bachelette recognoiſt Sire Euſtace
» Carloman, jeune Banneret d'ancien
» lignaige, & ayant defia renom pour
» ſes faits d'armes, jaçoit que le duvet
» primevere cotonât à peine ſon men-
» ton.) — Sire Chevalier, je querre
» violettes novelles. Violettes novel-
» les, repart iceluy tout tremblottant,
» & ainſy qu'ung qui ſeroit hors de

» ſoy ; (*) *poulide flour*, c'eſt recer-
» che vaine : ne treuverez céans plus
» belle fleur que vous. Puis le ruſé tour-
» nant ſouventefois la tête arriere lui,
» & n'aviſant nulle ame en guize d'eſ-
» coutant, ſe prend à dire : ma Da-
» me, y a jà long-temps qu'ay deſir
» de vous déclarer un ſecret qui moult
» me travaille : j'ay là ſur mon cueur
» comme lourde charge... Et quel eſt
» ce ſecret, demande toute eſmue la
» jeunette ? Ce ſecret, faict Sire Euſ-
» tace, en ſe jettant aux pieds d'icel-
» le, c'eſt que... c'eſt que vous ayme
» d'amour à mourir, & ce, depuis
» l'heure que vous ay vue & remirée
» au mouſtier, à la grand'meſſe, feſte
» de Meſſieurs S. Jacques & S. Phély-
» pe, je vis du tout en vous, & ſui
» pour jamais voſtre ſervant, ſervant
» d'amour. La pucelle ſe met inconti-
» nent à rougir pis qu'écarlate. — Eſt-
» ce que vous aurois cauſé, ô ma Da-
» me ! navrement & angoiſſe ? vous
» me paroiſſez en eſmoy ! — Oh ! non

(*) *Poulide flour.* Expreſſion Languedocienne, qui ſignifie *jolie fleur.*

» déa, Sire Chevalier; nu faut pas
» mentir : ne ſerois nullement marie
» d'eſtre votre Dame : vous avez le
» ſembiant ſi honneſte, ſi loyal ! ne
» vous cuide aucunement capable de
» faintiſe & meſchants tours : mais...
» Sire Euſtace, deviſez avec mon pere;
» ne puis bailler mon cueur ſans ſon
» congé; & s'il me l'accorde, vous
» engaige ma parole que n'aurai d'au-
» tre Sire que vous.

» Adonc le gentil Chevalier plore de
» joye, & veut baiſer la main de Roſe
» d'amour; nenny, Sire Euſtace, fiſt-
» elle, en retirant ſa main, ne baiſe-
» rez rien que Monſeigneur mon pere
» ne l'ait permis. Honneſteté défend que
» ſongiez ſeulement à (*) m'amignarder;
» tout ce que puis vous bailler, eſt ce
» bouquet de violettes que garderez en
» mémoire de moi. Sire Euſtace print
» le bouquet auſſi ardemment que ſe
» on luy eût mis ès mains le plus biau
» ſceptre de la terre; puis le poſant
» contre ſon cueur : Cecy, faict-il,
» m'eſt plus chier que tous les tréſors

(*) *M'amignarder.* Careſſer.

» du monde. Fin finale, ils ſe quittent,
» en ſe promettant foy & mariaige; &
» Roſe d'amour dict en oultre, qu'elle
» iroit pluſtot ſe clore en nonerie, que
» de faillir à ſa promeſſe.

» Sire Euſtace revêt ſoudainement
» cotte, & mantel (*) de couleur d'eſme-
» raude, fouré de menu vair, prend
» ſa ceinture de vermeil, & aultres
» riches accoutrements, & s'en va monté
» (§) ſur un blanc deſtrier, en compaignie
» d'un ſien Eſcuyer ſon fidele, chez
» Meſſire Jehan Hildebert. Iceluy ne
» manque d'abord de s'enquerir de ce
» qui amene (¶) le gentil Damoiſel. —

(*) *De couleur d'eſmeraude.* Anciennement les Chevaliers alloient vêtus de verd chercher leurs aventures; cette couleur dans leurs habits annonçoit la verdeur de leur printemps, comme la vigueur de leur courage.

(§) *Sur un blanc deſtrier.* On nommoit ainſi un cheval de main, de même qu'un cheval de bataille: les Chevaliers Bannerets & même Bacheliers, ſe ſervoient ordinairement de ces chevaux que l'on couvroit d'une grande houſſe de taffetas tombant juſqu'à leurs pieds, & chargée des armoiries de ceux qui les montoient.

(¶) *Le gentil Damoiſel.* Ce nom, abandonné

» L'amour, Meſſer Jehan; vous cognoiſ-
» ſez mon lignaige; veuillez me bailler
» en mariaige voſtre Roſe : car l'ay-
» me d'amour chier; & ſe ne l'ay, en
» treſpaſſeray. — Si ne feray de par
» S. George, Sire Chevalier; elle n'eſt
» pas encore aſſez grandelette, & puis
» n'en ay mie le voloir. Or vélà le
» povre Euſtace qui commence à ſe
» condouloir, (*) & à ſe lamenter, que

---

dans la ſuite aux Ecuyers, avoit été d'abord un titre d'honneur pour la plus haute Nobleſſe. On appelle Damoiſel, l'héritier préſomptif de la couronne, le fils de Philippe I. » *Si aſſem-*
» *bla une fois le Roy ſon conſeil pour ſavouer*
» *qu'il avoit à fere, auquil conſel le* Damoiſel
» Loys le Gros *parla*, &c.

(*) *Et à ſe lamenter.* Ce qu'il y a d'intéreſſant dans les mœurs de nos aïeux, c'eſt qu'ils ne cherchoient point, comme nous, à mentir à la nature. Voyez un de nos braves Chevaliers, Joinville montrant ſon cœur à découvert avec cette candeur ſublime qui honore l'homme, & qui ne dégrade point le héros; il convient de ſes douleurs, de ſes craintes, avec la même ſimplicité qu'il nous parle de ſes actions de courage. Comme on aime à voir un vieux guerrier nous faire ce récit naif! » Je
» demandai à Monſeigneur Baudouyn d'Ibe-
» lin, qui ſavoit bien le ſarrazinois, que celle

» c'eſtoit pitié. Eh bien, ſe met à ré-
» partir le meſchant vieil, vous bail-
» leray ma Roſe, ſe faites ce que vous

» gent diſoient; & il me reſpondi que il di-
» ſoient que il nous venoient les teſtes tran-
» cher; il y avoit tout plein de gens qui ſe
» confeſſoient à un Frere de la Trinité qui
» eſtoit au Conte Guillaume de Flandres ;
» mès en droit de moy ne me ſouvint on-
» ques de péchié que j'euſſe fait, & lors me
» ſeignai & m'agenouillai au pié de l'un
» d'eulx qui tenoit une hache danoiſe à char-
» pentier, & dis : Ainſy mourut Madame
» Sainte Agnès, &c. " Enſuite on veut les ramener vers le Grand-Caire pour les égorger » Lors cuidâmes nous eſtre touz perdus, » & y or (eut) maint larmes plorées ". Joinville eſt malade dans la maiſon du Curé d'Acre. » Il n'eſtoit nul jour que l'on n'apportât bien » vingt morts ou plus au mouſtier ; & de mon » lit, toutes les foiz que on les apportoit, je » ouaie chanter *Libera me*, *Domine*. Lors je » plorai ". C'eſt cette vérité qui répand un intérêt touchant ſur les faſtes de notre Chevalerie. Remontez aux Latins, & ſur-tout aux Grecs, vous y découvrez la même naïveté qui a tant de graces dans Amyot, & tant de force & d'énergie dans Montaigne. Notre célebre La Fontaine doit le pittoreſque intéreſſant de ſes expreſſions, à l'emploi qu'il a ſu faire avec goût du vieux langage. Trop de correction a peut-être altéré & dénaturé le

» commanderay. — Commandez, Meſ-
» ſer Jehan : ſi ferai-je, ou y périray,
» & vous le jure par Monſeigneur Saint-

---

caractere de notre langue. Notre bel-eſprit moderne n'atteindra jamais à la ſimplicité délicieuſe des chanſons de Thibaut, Comte de Champagne, & du roman de la Roſe. Quand nos faiſeurs d'Opéra comiques nous donneront-ils des couplets pareils à celui-ci de Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe, partant de Calais pour Londres ?

» Adieu, plaiſant Pays de France ;
» O ma patrie la plus chérie,
» Que as norri ma jeune enfance ;
» Adieu, France, adieu mes beaux jours.
» La nef qui déjoint nos amours
» N'a cy de moi que la moiſtié :
» Une part te reſte, elle eſt tienne ;
» Je la fie à ton amitié,
» Pour que de l'autre il te ſouvienne.

Tout ce charme attaché aux langues diſparoît, lorſque la vérité eſt bannie des mœurs, lorſque l'on imagine des tournures, pour ſuppléer à cette vérité qui bleſſe, ou qui n'eſt préſentée que chargée d'ornements. Les Romains, du temps de Séneque, ne penſoient point & n'écrivoient point comme ils penſoient & écrivoient dans le ſiecle des Ciceron, des Térence, des Virgile. Que devons-nous at-

» Denys; je me dédie au ſervice de Ro-
» ſe d'amour. — Sire Chevalier, allez-
» vous-en en eſtranges contrées, &
» m'amenez ung Sarraſin tout vif. Le

---

tendre du nôtre, de ce ſiecle ſi *poli*, ou, par malheur pour le génie & la ſociété, tout *penſe*, tout *raiſonne*, tout ſe croit *Philoſophe?* Que notre littérature ne tardera pas à s'anéantir, que la vertu ſera regardée comme une chimere; & de la deſtruction morale à la deſtruction phyſique, il n'y a qu'un pas. Rome, quand les Gots étoient à ſes portes, trouvoit *plaiſant* qu'Homere eût *fait des cuiſiniers de ſes Héros*, & *traveſti ſes Princeſſes en blanchiſſeuſes*: mais elle admiroit ces traits de *ſimple nature*, lorſqu'elle étoit la maîtreſſe de l'univers, lorſqu'elle conſacroit les éloges d'un de ſes héros qui retourne reprendre la charrue avec la même dignité qu'il avoit accepté le ſceptre militaire. Il eſt vrai que ces Romains-là n'étoient pas *perſifleurs*, & qu'ils daignoient traiter ſérieuſement les matieres de politique & de littérature qui exigent le ton ſérieux. Si les Grecs fuſſent toujours reſtés les Grecs d'Homere, de Sophocle, d'Euripide, les Turcs ne ſe ſeroient point emparés de Conſtantinople; & quand Mahomet en formoit le ſiege, au-lieu de ſonger à ſa défenſe, de quoi s'occupoit-on avec chaleur? de diſputes de bel eſprit, de ſchiſme, de philoſophie ſcholaſtique, &c.

» vieil plein de cautele, arraiſonnoit
» ainſy avec ſoy : déà il ne fera mie
» ce que lui ordonne, en ſui aſſeuré ; il
» cuide du tout avoir ma pucelle, &
» il ne l'aura.

» Sire Euſtace eſt départi pour ré-
» gion lointaine, en ſe diſant le long
» du chemin : C'eſt pour Roſe d'amour.
» Qui fut moult & prodigieuſement eſ-
» bahy, ce fut, comme croyez bien,
» Meſſer Jehan, quant il aviſa le jou-
» vencel luy amenant ung Sarraſin tout
» vif qu'il avoit prins en guerre : —
» Sire Chevalier, me faut avoir la lance
» de Brunor. — L'aurez, Meſſire Je-
» han ; & le bon Carloman de ſe re-
» dire : C'eſt pour Roſe d'amour. Il ac-
» court toſt avec la lance du ſuſdict
» qu'il avoit navré de très-grandes
» playes, & Meſſire Jehan d'eſtre émer-
» veillé, ſans pour cela s'adoulcir de
» plus. — Sire Chevalier, ſus gaignez
» le ſommet des Pyrénées, & m'appor-
» terez en haſte de la claire eau d'une
» fontaine qui s'y treuve au plus haut
» lieu, & la mettrez dans cette coupe
» d'or que vélà, & aurez ſoin que
» goute ne s'en eſpande : (*) je m'affie à

(*) *Je m'affie à votre parole de Chevalier.*

» voſtre parole de Chevalier, que ce
» ne ſera d'autre eau qu'icelle. — Meſ-
» ſire Jehan, que je ſois (*) ung Che-

Une des premieres leçons de la Chevalerie étoit d'inſpirer de l'horreur pour le menſonge, & un fond de loyauté qui ne ſe détruiſoit jamais. L'hiſtoire nous a conſervé à ce ſujet une infinité d'anecdotes; tout le monde connoit la réponſe d'un vieux Chevalier à la Reine femme de Saint-Louis, qui vouloit qu'on lui ôta la vie, ſi les Sarraſins ſe rendoient maîtres de Damiette. » Le grant Ami-
» ral des galies (galeres) (dit Joinville) m'en-
» voya querre, & me demanda ſe je eſtoie
» couſin le (du) Roi, & je li dis que nannin »: le vertueux Chevalier n'héſite point à convenir qu'il n'a pas cet honneur, quoique la conſervation de ſes jours ſemblât être attachée à déguiſer la vérité. Toute cette brave nobleſſe priſonniere, & prête à mourir chez les Infideles, voyant qu'on met ſa liberté à des conditions, que, dans le fond du cœur, elle ſait être hors d'état de remplir, s'écrie d'une même voix: Nous ne pourrions, comme vous nous le propoſez, donner pour notre délivrance aucuns châteaux ou places appartenants aux Barons d'Outre-mer. Après cette courte réponſe, ils attendent la mort avec tranquillité, & c'étoit le Roi qui leur donnoit l'exemple.

(*) *Ung Chevalier recreu. Recreu*, dans l'ancien langage, veut dire las, fatigué; & c'étoit une eſpece d'infamie pour un Chevalier, d'a-

» valier recreu, (*) deshonté, & puni
» pour soy mentie, se ne vous baille
» la même ! Disant cela, il férit son
» cheval des esporons, & pique droit
» aux Pyrénées; il se reconfortoit en
» murmurant tout bas en son cueur:
» c'est pour Rose d'amour: puis il re-
» tourne devers Messire Jehan, & lui
» apporte l'eau sans en avoir goute es-
» pandue ".

» Cependant que sesoit la jeunette,
» tandis que son serviteur subissoit épreu-
» ves si cuisantes pour l'amour d'elle?
» s'estoit muée sa doulce pensée en
» grand'tristesse; elle ploroit à chau-
» des larmes jour & nuict. Or comme
» elle sommeilloit ung petit, vécy qu'en
» son dormant, luy apparoit une Da-
» me merveilleusement belle, habituée
» en blanc, & toute rayonnante de lu-
» miere, qui lui dict: fillette ma mie, ne
» vous affligez tant! votre bien-aymé

---

vouer qu'il succomboit à la lassitude; il falloit que ce fût une injure considérable pour un Gentilhomme, puisque notre bon Sénéchal de Champagne prétend qu'il aimoit mieux estre appellé *poulain* (payſan), que Chevalier *recreu*.

(*) *Deshonté.* Déshonoré.

» n'aura nulle male adventure, ſe met-
» tez confiance en ſaincts & ſainctes. Roſe
» d'amour, auſſy-toſt ſon réveil, s'hu-
» milia, & fiſt vœu à Madame Sainte
» Agnès & à Monſieur St. Saturnin. Elle
» ne ceſſoit de hanter les mouſtiers,
» d'ouyr meſſes, & d'offrir menus dons,
» & force chandelles bénites. Or advint
» par un piteux meſchief, que la po-
» vrette ne put parfaire ſon vœu; elle
» tomba en ſi grand'détreſſe & pamoi-
» ſon, qu'elle en fut eſtendue malade
» ſur ſa couchette; les phyſiciens (*) &
» mires furent toſt mandés, mais phyſi-
» ciens & mires ne curent telle mala-
» die ".

» Sire Carloman revenoit tousjours
» ſain & ſauf de toutes les entreprinſes
» hazardeuſes où l'envoyoit le meſchant
» vieil. Finalement, iceluy moult deſpité,
» & deçu comme (§) Guanelon dans ſes

(*) *Et mires.* Nom donné par nos peres indiſtinctement comme celui de *Phyſiciens* aux médecins & chirurgiens : ces derniers ſont appellés *mires* dans des titres anciens, &c.

(§) *Comme* Guanelon, & non Ganelon, Archevêque de Sens; il entra dans un complot formé contre ſon Souverain Charles-le-Chau-

» tromperies & aſtuces, lui dict : Sire
» Chevalier, or, oyez bien ; cecy ſera
» la derniere choſe qu'exigerai : montez
» ſur cette montaigne que véez, & vous
» laiſſez dévaler la tête en-bas. Se Dieu
» vous gard' & qu'en reveniez, vous
» promets, foi de Chevalier, que, ſans
» plus d'épreves, vous eſpouſerez toſt
» ma Roſe. Tout incontinent, Sire Euſ-
» tace, après avoir tiré (*) ſa *miſéri-*
» *corde*, & baiſé la poignée d'icelle
» qui repréſentoit une croix, puis s'eſtre
» ſigné, en recommandant ſa povre ame
» à Dieu, & lui criant mercy, court à
» la montaigne, & profere d'un ton la-
» mentable : Mourrai voulontiers pour
» Roſe d'amour. De quoi Meſſire Jehan

---

vé, que Louis-le-Germanique, appuyé des trahiſons de l'indigne Prélat, chaſſa de ſes Etats ; l'uſurpateur fut même couronné à Sens, par les mains de l'Archevêque ; l'action de ce dernier fut tellement en horreur à tous les François, que, depuis ce temps, quand on a voulu déſigner un fourbe, un perfide, on l'a appellé *Guanelon :* le Ciel punit le crime : Louis-le-Germanique perdit le fruit de ſes conquêtes injuſtes ; Charles fut rétabli.

(*) *Sa miſéricorde.* Sorte de poignard ou de dague dont la poignée figuroit une croix.

» eſt tant eſmeu, que ſoudain il va au
» jouvencel, le retient comme maugré
» lui, & chéant dans ſes bras, & y plo-
» rant à grande abondance : — Gentil
» Chevalier, vous méritez guerdon de
» tant de fatigues & ſoucis ; à Dieu ne
» plaiſe que je porte dommaige à ſi par-
» faicte amitié ! ma Roſe eſt voſtre :
» vous la baille pour femme ".

» Sur ce, s'en vont trouver Roſe d'a-
» mour, qui eſtoit griévement malade,
» & dont la face découlourée avoit la
» ſemblance de feuilles d'automne. Auſſy-
» toſt qu'elle eût apperçu ſon bien-ay-
» mé, & ſon pere avec lui, & qu'elle
» eût ouy qu'il la lui bailloit pour eſ-
» pouſée, lors ſi rentra en ſon cœur la
» douleur amoureuſe ; ſes yeux rede-
» viennent vairs & riants : vélà roſes
» & lis qui reluyſent à foiſon, & plus
» qu'avant ſur ce biau viſaige, on peut
» bien dire de la pucelle qu'elle fut avi-
» vée par l'amour ; elle ſaute d'ayſe au
» cou de ſon pere : en fiſt autant Sire
» Euſtace, & le jour même, allerent au
» mouſtier, où ils furent mariés à la
» grand'lieſſe des deux. Roſe d'amour
» ne fut pourtant oublieuſe de ſon vœu :
» elle l'accomplit, & en ce démontra

» ſon entendement, pour ce que reli-
» gion doit aller avant joye & conten-
» tement de ce monde; & du depuis,
» ils eurent heur ſans interruption, ainſy
» que lignée nombreuſe, & s'aymerent-
» ils d'amour égal juſqu'à leur treſpaſ-
» ſement ".

On ne ſauroit ſe repréſenter les diverſes impreſſions que cette lecture excita dans l'ame de Sargines; elles ſe peignoient tour-à-tour ſur ſon viſage: Sire Carloman l'enflammoit; & dans Roſe d'amour, il entendoit, il voyoit, il adoroit Mademoiſelle d'Apremont. Le trouble du jeune homme augmenta, quand elle vint à lui demander ce qu'il penſoit de cette hiſtoire; il craignit de parler: mais que ſes yeux en ſe levant ſur Sophie exprimoient de tranſports! il lui arriva ſeulement de dire qu'il concevoit comment Roſe d'amour avoit animé le courage du Banneret au point de lui faire ſurmonter tous les obſtacles: à ſa place, ajouta-t-il, j'euſſe fait peut-être davantage; il étoit aimé.

Sophie eut l'art de paroître n'avoir point fait attention à ces mots, qui cependant lui avoient cauſé quelqu'émotion. La voilà montrant à lire à Sar-

gines dans cette même hiſtoire de Roſe d'amour. Quel intérêt échauffoit ces leçons ! comme le diſciple apprenoit avec avidité ! & que Sophie prêtoit d'empire & de charmes au rôle d'inſtituteur ! on ſe pénetre aiſément des préceptes donnés par un ſemblable maître. Combien Sargines faiſoit répéter à Mademoiſelle d'Apremont les endroits où Carloman laiſſe éclater ſa tendreſſe ! Un jour que Sophie étoit à ces paroles du jeune Banneret : » C'eſt que vous ayme » d'amour à mourir ; " Sargines redit pluſieurs fois ces mots d'une voix tremblante ; il regarde enſuite Sophie, que cette altération de ton avoit frappée ; le manuſcrit lui échappe des mains, & il tombe aux pieds de ſa maîtreſſe, privé de connoiſſance. Revenu à lui, il s'écrie en verſant des pleurs, & en voulant embraſſer les genoux de Mademoiſelle d'Apremont : Oui, je vous aime d'amour à mourir ; oui, j'en mourrai ; juſqu'à ce moment, je m'étois efforcé de me taire ; je le vois : mon audace vous offenſe : mais m'a-t-il été poſſible de me contraindre, quand je rencontrois une expreſſion qui rend ſi bien tout ce que vous m'avez inſpiré ? Et

quel eſt votre eſpoir, interrompt Sophie qui cherche à s'armer de toute la fierté de ſa ſageſſe ? — De vous aimer, de vous révérer comme une divinité qui m'enflamme, & à qui je dois l'exiſtence véritable, de m'attacher de tout mon pouvoir à mériter le don de votre main. — Sargines, cette converſation... Vous n'ignorez pas que je ne ſaurois être votre épouſe ; que ſi ma condition eſt égale à la vôtre, il y a trop de diſtance entre nos fortunes... D'ailleurs, qui vous a dit que je partagerois vos ſentiments ? prenez-vous l'amitié pour l'amour ? Je m'intéreſſois à votre gloire, à votre honneur... oui, je m'y intéreſſois, &... je ne dois point vous entendre.

Sophie laiſſe bruſquement Sargines qui paſſe à l'appartement de Madame d'Apremont ; elle court porter ſon trouble dans le ſein de ſa gouvernante, & lui apprend l'aveu indiſcret qui vient d'échapper au jeune homme. Genevieve affermit la vertu de ſon éleve, lui repréſente ce qu'exige ſon devoir, & l'oblige, en quelque ſorte, de conſentir à bannir de ſes yeux un objet qui pourroit ne lui pas devenir indifférent. C'eſt

donc Genevieve qui ſe charge d'annoncer un arrêt ſi cruel à Sargines; elle le trouve chez Madame d'Apremont; & ſaiſiſſant le moment où il ſe retiroit, elle lui fait part de la réſolution de ſa pupille. Quel coup de foudre pour l'amant le plus épris! la ſévere gouvernante n'eſt point touchée de ſa douleur: elle lui déclare ſans pitié qu'il ne doit plus reparoître au château.

Sargines, de retour chez lui, n'a pas apperçu Pierre, qu'il va tomber dans ſes bras, en donnant un libre cours à ſes larmes: — Ah! Pierre! ah! mon ami, mon ſeul ami! c'en eſt fait, je n'ai plus qu'à mourir. — Eh! qu'avez-vous donc, Monſeigneur? — Pierre, j'ai parlé, j'ai dit... ce que je ne devois point dire: j'ai découvert à Mademoiſelle d'Apremont un ſentiment auquel je ne pouvois réſiſter. Je l'ai irritée contre moi; elle m'a preſcrit l'arrêt de ma mort; elle ne veut plus que je la voye! & à ces mots, redouble le déſeſpoir de Sargines. Il reprend: Ne plus la voir! la mort eſt le ſeul remede à mes maux; Pierre, l'amour cauſe bien des tourments! — Je l'avois bien prévu, Monſeigneur; de quoi vous aviſez-vous auſſi d'aimer ſans

la permiſſion de Monſeigneur votre pere ? — Eh ! mon ami, ai-je été le maître de mon cœur ? eſt-ce ma faute, à moi, ſi la divine Sophie a tant de charmes, ſi elle m'a enchaîné pour la vie ?.. quelle obligation n'ai-je pas à cet amour ? c'eſt lui qui m'a fait ſortir d'un honteux anéantiſſement, qui m'a animé, qui me rendra digne de m'offrir aux regards de mon pere, de ſoutenir mon nom ; j'oſe concevoir cette eſpérance... Pierre, j'attends de toi un ſervice auquel mes jours ſont attachés : cours, vole au château de Madame d'Apremont ; tâche de profiter d'un inſtant où ſa niece ſera ſeule ; dis-lui que je me proſterne à ſes pieds, que j'implore mon pardon de ſa généroſité, que c'eſt par un excès d'amour... non, garde-toi bien de lui parler de ma tendreſſe... dis-lui... que je me meurs ; obſerve ſur-tout de n'être point entendu de ſa cruelle ſurveillante.

Le fidele ſerviteur pleuroit avec ſon maître. Après s'être encore permis quelques réflexions que Sargines n'étoit guere en état de goûter, il s'empreſſe d'aller chez Madame d'Apremont ; il apperçoit Sophie dans un petit bois contigu au château : elle ſe promenoit avec Ge-

nevieve. Mademoiſelle d'Apremont reconnoît de loin le domeſtique du jeune Gentilhomme ; il ſe tourmentoit avec autant de mal-adreſſe que de zele à faire des ſignes qui euſſent pu être aiſément ſaiſis par la gouvernante ; un heureux haſard voulut qu'elle n'en vît rien, & qu'elle s'écartât de ſa pupille. Pierre court à Sophie : — Mademoiſelle... c'eſt de la part de Monſeigneur : il eſt ſi fâché, ſi fâché de vous avoir déplu ! oh ! il ne vous parlera pas davantage de ſon amour... De ſon amour, interrompt Sophie ! non, il ne m'en parlera plus, je lui épargnerai les occaſions de manquer à ce qu'il me doit : une abſence éternelle... — Mademoiſelle, ce n'eſt pas lui... — Pierre, c'en eſt aſſez. — Eſt-ce là votre réponſe, Mademoiſelle ? — Je n'en ai point à vous donner... ſi Genevieve vous voyoit... retirez-vous.

Le bon domeſtique s'en alloit tout affligé : Sophie le rappelle : — Pierre, je me plaiſois à l'entretenir dans cette noble émulation qui l'anime aujourd'hui, & il a oſé... qu'il ne revienne point ici. Pierre, en levant les yeux au ciel, reprenoit ſon chemin ; Mademoiſelle

d'Apremont va encore à lui : — Il m'étoit cher, je le regardois comme un ami... il n'y faut plus ſonger ; qu'il m'oublie... ma tante... Genevieve... il le faut ; & elle laiſſoit couler quelques pleurs, qu'elle s'efforçoit de cacher, & qu'auroient ſurpris facilement des yeux plus clair-voyants que ceux du confident de Sargines : mais Pierre connoiſſant peu les mouvements du cœur s'en tenoit ſimplement aux apparences, & à ce que la bouche prononçoit.

Il s'en retourne pénétré d'une triſteſſe qui augmente à l'approche de ſon maître. Ne me dis rien, s'écrie le jeune homme, du plus loin qu'il l'apperçoit : je lis mon arrêt ſur ton viſage ; Sophie eſt donc inexorable ! — J'ai eu beau promettre que vous ne feriez plus éclater cet amour... — Quoi ! malheureux ! tu as dit... — Croyez que j'ai rempli avec exactitude ma commiſſion ; je l'ai beaucoup preſſée de vous pardonner ; elle eſt inflexible... deviez-vous aimer une auſſi honnête Demoiſelle ? Du moins, Monſeigneur, ne falloit-il pas le lui dire. — Pierre, on voit bien que tu n'as pas aimé... ſi tu avois pu

te

le remplir de ma ſituation, tu m'aurois mieux ſervi; tu m'as perdu!... laiſſe-moi... laiſſe-moi expirer de douleur.

Sophie paroiſſoit s'applaudir de ſa fermeté: mais que ſon cœur ſouffroit de cette fierté apparente! Se rendoit-elle un compte fidele de ſes ſentiments, elle éprouvoit que l'éloignement de Sarginnes lui cauſoit quelque peine. Madame d'Apremont demandoit quel ſujet avoit tout-à-coup interrompu les viſites du jeune Gentilhomme; ſa niece ne lui faiſoit que des réponſes vagues: elle prétextoit les exercices auxquels il ſe livroit ardemment. La ſeule Genevieve ne ſavoit que trop le motif véritable; & pour aſſurer le triomphe de Sophie, elle ajoutoit aux impreſſions de la ſageſſe, celles de l'orgueil, qui, dans le cœur humain, va bien plus loin que la vertu.

On n'ignore pas que l'amour a fait (*) d'un artiſan groſſier, un excellent Pein-

(*) *D'un artiſan groſſier.* Un garçon maréchal-ferrant devint amoureux de la fille d'un Peintre célebre d'Anvers: il veut plaire à ſa maîtreſſe, & l'obtenir de ſon pere qui étoit

tre : Sargines ſera un monument éternel d'un prodige à-peu-près ſemblable. Convaincu par une triſte expérience de la foibleſſe des talents de Pierre pour le rôle de ſon interprête, & craignant de s'expoſer aux regards de Mademoiſelle d'Apremont, il conçoit un projet qu'un amant paſſionné pouvoit ſeul imaginer : il n'y avoit auſſi qu'un amant comme Sargines qui pût l'exécuter. Voilà tous ſes regards, toute ſon ame attachés ſur *Roſe d'amour*, que Mademoiſelle d'Apremont lui avoit laiſſé ; le livre ne ſort plus de ſes mains ; il lit, relit ſans ceſſe, dévore des yeux, examine attentivement, ſuit la forme des lettres dans leurs moindres linéaments, s'en pénetre, s'enhardit juſqu'à copier ces

déterminé à ne lui donner qu'un mari de ſa profeſſion. L'artiſan groſſier laiſſe-là ſes outils, prend des crayons, des pinceaux, eſt enflammé par l'amour, & fait dans la peinture des progrès ſi rapides, qu'il parvient à poſſéder toutes les connoiſſances de cet art ; il remporte le ſuffrage même du pere de ſa maîtreſſe, qui récompenſe le jeune homme, en l'adoptant pour ſon éleve, & en lui faiſant épouſer ſa fille.

traits avec une exactitude ſcrupuleuſe : il s'occupe de ce travail avec tant de ſoin & d'ardeur, qu'en peu de jours, il parvient à tracer & à lier des caracteres; enfin, inſpiré & conduit par l'amour, il entreprend d'écrire cette lettre à Sophie :

MADEMOISELLE,

» Vous jugerez du deſir violent que » j'ai d'obtenir mon pardon, par les » efforts que je tente : vous n'ignorez » point que je ne ſavois pas écrire, & » je me flatte que ces caracteres ſeront » tracés aſſez fidélement pour vous peindre tout l'excès de mon repentir. Je » me jette à vos genoux, & implore » ma grace comme la vie même. Si vous » perſiſtez à ne vouloir point me pardonner, c'eſt la derniere fois que je » vous importunerai. Puiſſe ma mort » vous faire oublier ma faute "!

Sargines ne ſe laſſe point de revoir ſa lettre; lorſqu'il croit l'avoir rendue liſible, il ſe hâte d'appeller ſon cher confident : — Pierre, vîte à cheval, porte ce billet à Mademoiſelle d'Apremont. — Une lettre, Monſeigneur ! & qui l'a

donc écrite ? — Moi, mon ami. — Que dites-vous ? — Cela t'étonne, n'eſt-il pas vrai ? — Et quel a donc été votre maître ? Je n'ai vu perſonne... — Pierre, comptes-tu pour rien l'amour ? j'adore, j'idolâtre la divine Sophie ; je lui ai déplu, & je cherche à la fléchir. Mon ami, va, j'éprouve que le ſentiment eſt fait pour opérer des miracles. Dépêche-toi de remettre cet écrit à Mademoiſelle d'Apremont ; ce prodige eſt ſon ouvrage, & peut-être qu'il la touchera.

Pierre, quoique borné dans ſes lumieres, n'eut pas beſoin que ſon éleve lui répétât qu'il devoit épier le moment de parler à Mademoiſelle d'Apremont ſans témoins ; il pique ſon cheval, en ſe diſant continuellement dans la route, tant l'action de ſon maître lui cauſoit de ſurpriſe & de plaiſir : Mon Dieu ! ce que c'eſt que d'aimer ! l'auroit-on jamais eſpéré ? oh ! Monſeigneur ſera capable de tout !

La fortune ſe plaiſoit à favoriſer Sargines. Pierre trouve Mademoiſelle d'Apremont éloignée de ſa tante & de Genevieve, & enſevelie dans une rêverie profonde. Elle s'efforce de cache-

le mouvement de ſatisfaction qu'elle éprouve à la vue du domeſtique de Sargines ? — Pierre, quel ſujet vous amene ? vous ſavez... — Une lettre, Mademoiſelle, que vous écrit Monſeigneur... Oui, c'eſt lui-même qui l'a écrite. Une lettre, s'écrie la jeune perſonne ! & votre maître n'avoit nulle connoiſſance de l'écriture. — Il eſt ſi chagrin, Mademoiſelle, de vous avoir offenſée, qu'il a fait l'impoſſible pour mériter ſon pardon. Sophie eſt empreſſée de lire ; elle ne revient point de ſa ſurpriſe ; elle reprend à haute voix : Lui-même ! écrire ainſi ! en ſi peu de temps !... Pierre, vous attendez ma réponſe... il peut revenir, pourvu qu'il ne retombe point dans des fautes... que Mademoiſelle d'Apremont ne pardonnera jamais.

Pierre, tranſporté, revole vers Sargines. Sophie, la lettre à la main, & peu maîtreſſe de diſſimuler ſon eſpece de triomphe, court à Genevieve qu'elle apperçoit : — Ma chere amie, juge à quel point Sargines eſt déſolé ! ſa douleur a produit un miracle : voici une lettre qu'il m'envoye, & qu'il a tracée lui-même ; tu ſais qu'il n'avoit nul prin-

cipe d'écriture. Genevieve, ma colere n'a pu réſiſter; j'ai permis à Sargines de nous revoir; j'en conviendrai avec toi, je ſuis flattée d'avoir été la cauſe d'un prodige auſſi inconcevable. Je ſuis bien aſſurée qu'il ne fera plus éclater un ſentiment.. dont je dois rejetter juſqu'à la penſée... Genevieve, il en ſeroit mort. Genevieve profita de ſes droits de gouvernante, & ne manqua point de s'arrêter à un nombre d'obſervations très-ſenſées ſur l'imprudence de cette démarche : mais ſa pupille n'écoutoit que ſon cœur.

Sargines reparut donc, plein de joie; Sophie, plus circonſpecte, ne laiſſa point voir la ſienne; elle ſe contenta de donner au jeune Gentilhomme des éloges ſur le talent qu'il venoit d'acquérir : il avoit bien de la peine à taire le motif qui l'avoit animé. Mademoiſelle d'Apremont, qui lui avoit enſeigné à lire, ſe chargea avec bonté du ſoin de le perfectionner dans ce nouveau talent. L'écolier ne prononçoit plus à la vérité le mot d'amour : mais il l'employoit ſouvent dans les morceaux d'écriture qu'il ſoumettoit à l'examen de Mademoiſelle d'Apremont; ces occupations

ne faiſoient point de tort à ſes autres exercices ; il continuoit à s'y livrer avec cet attachement & cette obſtination qui ne peuvent être ſentis que des ames qui connoiſſent tout l'empire de l'amour.

Quel événement pour Sargines ! il ſurprend un jour Mademoiſelle d'Apremont fondant en larmes : — O Dieu ! Mademoiſelle ! vous pleurez ! Elle étoit ſi remplie de ſa douleur, qu'elle ne l'avoit point vu entrer dans ſon appartement. Elle marque de la ſurpriſe ; & cherchant à ſe montrer moins affligée : — Ce n'eſt rien... ces pleurs... Il faudra bien qu'ils s'arrêtent ; & en diſant ces mots, elle regardoit le jeune homme, & pleuroit encore avec plus d'amertume. — Ce n'eſt rien, s'écrie Sargines avec tout le tranſport d'un amour qu'il étoit forcé de contraindre ! & doutez-vous du pouvoir de vos larmes ?... Mademoiſelle, auriez-vous reçu quelque offenſe ? parlez, parlez ; vous verrez ſi Sargines eſt digne de vous venger. — Non, perſonne ne m'a donné aucun ſujet de plainte... Ces chagrins... ſont pour moi. Je n'aurois pas cru que l'amitié cauſât tant de peines !

Mademoiſelle d'Apremont ſe leve pour

ſe retirer : Sargines, emporté par un mouvement dont il n'eſt point le maître, ſe précipite à ſes pieds : — Vous ne me quitterez pas, Mademoiſelle ; vous daignerez m'apprendre le ſujet de cette douleur qui me tue ; oui, je meurs à vos genoux, ſi vous n'avez la bonté de m'inſtruire pourquoi ces larmes... Hélas ! c'eſt dans mon cœur qu'elles coulent ; c'eſt mon cœur qu'elles conſument, qu'elles dévorent. Mademoiſelle d'Apremont retombe ſur ſon ſiege : — Ah ! Sargines, Sargines, ne m'en demandez point la cauſe... Il ſeroit inutile de vous la révéler, je vous le répete... l'objet... de ce chagrin imprévu... vous ne le ſaurez point. Sargines lui-même verſe des pleurs : — Eh ! Mademoiſelle, je n'ai donc pu mériter votre confiance ! je ne demande qu'à partager vos peines ; me priverez-vous de cette douceur ? la vertu vous defendroit-elle auſſi de m'accorder ce témoignage de votre eſtime ? tous les ſentiments de votre part me ſeroient refuſés ? — Ah ! Sargines, pourquoi vous ai-je connu ? — Qu'entends-je ? ſans le ſavoir, contribuerois-je... Je percerois mon ſein à vos yeux, ſi je coûtois une ſeule larme à la divine

Sophie. — C'eſt vous pourtant qui les faites répandre. — Moi ! vous cauſer cette affliction ! ô ciel ! ciel !.. daignez vous expliquer, ou je m'immole en votre préſence. — Je vous l'ai dit, Sargines, cet aveu... il ne produira d'autre effet que de nous accabler l'un & l'autre encore davantage. Ne cherchez point à pénétrer mon ſecret, & laiſſez-moi ſeule me plaindre au fond de mon cœur.

Sargines déſeſpéré met la main à ſon épée ; Sophie effrayée l'arrêtant : — Eh bien ! vous allez ſavoir... vous allez ſavoir... C'eſt vainement que vous ſerez informé des motifs qui tourmentent une ame auſſi ſenſible que l'eſt la mienne à vos intérêts, à votre gloire ; je ne peux qu'exciter en vous un déſeſpoir impuiſſant. — Duſſé-je en mourir mille fois ! de grace, éclairciſſez... — Sargines... il ſe prépare un tournoi ; toute la Nobleſſe de l'Europe y va accourir ; la France retentira des noms illuſtres des Montmorenci, des Deſtaing, des Beaumont, des de Nelle, des Caſtellane... Et le vôtre, Sargines...

Sophie ſe tait à ces mots ; le jeune homme tombe dans un profond acca-

blement; puis tout-à-coup : — Vos larmes n'auront point coulé en vain ; elles allument dans mon cœur des tranſports... — Eh ! Sargines, quel en ſera le fruit ? à peine avez-vous une idée des exercices de la chevalerie. Il garde quelques moments le ſilence ; & comme ſortant d'une penſée qui l'a fortement occupé : — Mademoiſelle, le temps de ce tournoi eſt-il fixé ? — On parle de le tenir dans un an : mais laiſſons ce ſujet qui m'afflige. — Dans un an !... j'en crois le ſentiment qui m'enflamme ; il m'excitera aux efforts les plus ſublimes ; promettez-moi ſeulement d'accepter l'hommage de mon cœur, de ma main, & je vole... — Sargines... — Oui, j'avois fait ſerment de me contraindre, de vaincre... Il ne m'eſt pas poſſible d'étouffer cette ardeur, qui eſt pour moi une ſource de vertu, de gloire, d'actions, que peut-être vous-même applaudirez. — Savez-vous qu'il n'y auroit qu'un Chevalier... — Je le ſerai, Mademoiſelle. Daignez m'aſſurer que mon amour ſera récompenſé du vôtre, & eſpérez de mon courage... — Eſt-ce ainſi que vous gardez votre parole ?... Sargines, pourquoi nous abu-

ſer ? je ne puis être votre épouſe. — Mon pere... — Votre pere, s'il vous rend ſa tendreſſe, voudra que, dans le choix d'une femme, la fortune accompagne la naiſſance. J'ai peu de bien; je ne puis donc écouter que l'amitié; je ſuis votre amie, je veux l'être : ce ſentiment me coûte autant de peines & de trouble que ſi c'étoit l'amour; Sargines, une amante ne ſeroit pas allarmée plus ſenſiblement ſur tout ce qui vous regarde... Vous ne ſerez point à ce tournoi! — Croyez... — Encore une fois, que ſert de nous tromper ? il eſt inutile de ſe flatter : le revenu qu'on vous a laiſſé, ne ſeroit point ſuffiſant pour les dépenſes qu'exigent de pareilles fêtes; vous n'avez qu'une foible idée des devoirs & des travaux du Chevalier; non, Sargines, vous n'irez point... ſont-ce là les douceurs que fait goûter l'amitié ?

De ce moment, Sargines eſt élevé au-deſſus de l'homme. Il redouble d'efforts pour ſuppléer au défaut des connoiſſances qui lui manquent; pluſieurs chevaux ſont les victimes de ſes fatigues incroyables; il a toujours le héaume en tête, la cuiraſſe ſur le dos, &

la lance ou l'épée à la main. Pierre étoit dans une admiration continuelle, tandis que Mademoiſelle d'Apremont, dénuée de toute eſpérance, s'abandonnoit au chagrin qui la dévoroit.

Le temps arrêté pour le tournoi arrive; le lieu avoit été choiſi entre Bray & Corbie; on eût dit que la brillante jeuneſſe de toutes les Cours s'y étoit donné rendez-vous. La préſence de la jeune épouſe du Prince Louis, ſucceſſeur de Philippe-Auguſte, ajoutoit encore un nouvel éclat à cette fête. Blanche étoit fille d'Alphonſe IX, Roi de Caſtille, & d'Eléonore d'Angleterre, ſœur du Roi Jean. Sa mere poſſédoit ces hautes qualités qui ſemblent déſigner l'ame d'une Souveraine : elle réuniſſoit les talents & les vertus. La juſtice & la politique, ces deux principes de la ſcience du gouvernement, n'altéroient point en elle la bienfaiſance & l'humanité. Ferme & indomptable dans le malheur, ne tirant de reſſources que de ſon ſeul génie, &, dans la proſpérité, inacceſſible à cet eſprit d'orgueil & de vertige qui en eſt inſéparable, cette Princeſſe ſavoit ſe faire adorer des étrangers comme de ſes propres ſujets.

Elle avoit des droits ſur tous les cœurs, & recevoit de toutes parts ce tribut d'admiration qu'on ne doit qu'au mérite perſonnel, & qu'on s'empreſſe de lui payer : il n'y avoit point de Monarque en Europe qui ne recherchât ſon alliance, & qui n'aſpirât à lui reſſembler. La nature, à des dons ſi rares, s'étoit plu à joindre les avantages d'un extérieur à la fois aimable & impoſant. La nobleſſe & les graces prêtoient à ſes moindres actions un charme qu'elle n'empruntoit point de la majeſté du trône. La plus belle en un mot des femmes, Eléonore étoit le modele des plus grands hommes.

C'étoit ſur de ſemblables objets que Blanche avoit attaché ſes premiers regards. Digne fille d'une mere accomplie, elle avoit reçu d'elle ſa beauté comme ſon ame ſublime. Un teint d'une blancheur éblouiſſante, relevé d'une vivacité naturelle ; un front plein d'affabilité, & fait pour porter le diadême ; la fierté Eſpagnole mêlée à une douceur raviſſante ; l'art ſi difficile de ſe concilier à la fois l'amour & le reſpect ; une averſion décidée pour tous ces uſages aſſujettiſſants qu'a imaginés la fauſſe

grandeur, dans l'intention de maſquer ſa petiteſſe réelle ; l'air & le port d'une jeune Déeſſe qu'on nous peindroit effleurant la terre d'un pied léger, & ne s'annonçant à nos yeux que ſous des traits enchanteurs ; la ſaillie d'une imagination riante qui prêtoit de l'agrément à cet eſprit vaſte & ſolide (*) qu'on devoit admirer un jour ; de la fran-

(*) *Qu'on devoit admirer un jour.* La régence de Blanche, pendant le ſéjour de Saint-Louis dans la Terre-Sainte, eſt un de ces exemples mémorables du talent ſi difficile & ſi rare de gouverner. Elle ſut détruire les cabales, conſerver l'autorité de ſon fils, ſans abuſer du pouvoir, accorder les droits de l'Etat, de la Religion, & ceux de la majeſté royale, ſe faire aimer du peuple & craindre des grands, qui, dans ces temps, étoient encore animés de l'eſprit de faction & d'indépendance. On peut dire, ſans flatterie, que cette Princeſſe eſt une des plus grandes Reines que nous ayons vues ſur le Trône François ; ſon extrême piété ne faiſoit point de tort aux qualités de la ſouveraine ; elle montra, dans pluſieurs occaſions, qu'elle n'écoutoit que la juſtice ; & l'humanité fut toujours une de ſes premieres vertus. Guillaume de Nangis, dans les *Annales de St. Louis*, parle ainſi de Blanche : » Elle fu la plus ſage Dame ſi come » pluſſours diſoient, qui onques fu à ſon temps.

chiſe & de la gayeté, quoique née & nourrie dans un rang où tout conſpire à étouffer ces heureux préſents de la nature; regrettée de ſa patrie, & idolâtrée des François dont elle faiſoit les délices : telle étoit la femme de l'héritier préſomptif de la Couronne; & à peine avoit-elle dix-ſept ans.

Philippe-Auguſte prenoit plaiſir à donner à Blanche des témoignages publics de ſa tendreſſe; il devoit honorer le tournoi de ſa préſence; ce fut lui-même qui nomma la jeune Princeſſe pour préſider à cette fête, & pour diſtribuer les prix.

Déja les fanfares ſe ſont fait entendre, & les Rois hérauts & pourſuivants d'armes ont proclamé la publication du tournoi. Les écus de ceux qui ſe préparoient à entrer dans la lice, étoient expoſés le long d'un Monaſtere. Dans le nombre de ces armures, on en diſtinguoit une qui offroit de la ſingularité : la bordure repréſentoit les douze travaux d'Hercule, avec cette deviſe: TOUT POUR L'AMOUR. Au

» dont li bien vindrent au Royaume de Fran» ce, tant comme elle fu en vie ".

milieu de l'écu qui étoit blanc, ſe liſoient auſſi ces paroles : (*) JE LES ATTENDS DE L'AMOUR : par alluſion aux armoiries & écuſſons, qui, ſelon la coutume, rempliſſoient le bouclier, & annonçoient la maiſon & le rang de celui qui le portoit. Une Dame étrangere vint toucher un de ces écus : les juges s'avancerent, & reçurent la dépoſition de l'accuſatrice. Elle ſe plaignoit qu'un Banneret François (§) s'étoit permis quel-

(*) *Je les attends de l'amour.* Chez les peuples du Nord, les Scandinaves donnoient à un jeune homme enrôlé par la milice, un *écu d'attente* : c'étoit un bouclier uni : il reſtoit dans cette ſimplicité, juſqu'à ce que le candidat militaire eût obtenu le droit d'y tracer des actions d'éclat.

(§) *S'étoit permis quelques railleries.* L'art dangereux de ſemer le ridicule ſur les objets qui en ſont le moins ſuſceptibles, ſemble avoir été de tout temps un des traits caractériſtiques de l'eſprit de la nation. On ſe rappelle l'indécente familiarité d'un de nos croiſés à l'égard d'un Empereur Grec. Je me contenterai de citer ici une anecdote empruntée du naïf Hiſtorien de St. Louis, qui ne ſervira qu'à montrer l'abus de ce penchant que nous avons à tourner tout en plaiſanterie, & dont le malheur même ne ſauroit nous corriger. » La végile de quareſme-prenant, vi une merveille que je vous veil ra-

ques railleries qui intéreſſoient ſon honneur. Le Chevalier fut condamné. Il fallut qu'en préſence de pluſieurs Gentilshommes, il vînt demander pardon à la Dame, tête nue & ſans héaume, à genoux, & qu'il (*) réclamât la *mercy des Dames*, promettant qu'à l'avenir il

» conter : car ce jour meiſmes fu mis en
» terre Monſeigneur Hues de Landricourt,
» qui eſtoit avec moi à Baniere ; là où il
» eſtoit en biere en ma chapelle, ſix de mes
» Chevaliers eſtoient appuyés ſur pluſieurs
» ſacs pleins d'orge ; & pour ce que il par-
» loient haut en ma chapelle, & que il fai-
» ſoient noiſe au Preſtre, (ils interrompoient
» le Prêtre par le bruit qu'ils faiſoient) je
» leur alai dire que il ſe teuſſent, & leur dis
» que vilaine choſe eſtoit de Chevaliers & de
» Gentilzhomes qui parloient tandis que l'en
» chantoit la meſſe ; & il me commencierent
» à rire, & me diſtrerent en riant, que il li
» remarieroient ſa femme, & je les enchoi-
» ſonnai, (blâmai ou repris) & leur dis que
» tiex (telles) paroles n'eſtoient ne bones ne
» beles, & que toſt avoient oublié leur com-
» paingnon : & Dieu en fiſt tel vengeance, que
» lendemain ſu la grant bataille du quareſme-
» prenant, dont ils furent mort, ou navrez à
» mort, parquoi il convint leurs femmes re-
» marier toutes ſix ".

(*) *Réclamer la* mercy des Dames. On étoit exclu des tournois, pour avoir mal parlé

maintiendroit contre tous la réputation & la vertu de l'offenſée. La Dame lui accorda ſa grace, & il reprit ſa place dans une des cadrilles. S'il n'eût pas été abſous, on lui eût fermé la barriere, & il n'auroit oſé ſe montrer dans aucun tournoi.

(*) Les *eſſais* ou *épreuves*, comme l'u-

---

du beau-ſexe. Lorſqu'une Dame avoit à ſe plaindre d'un Chevalier, elle alloit toucher le timbre où l'écu de ſes armes; alors les Officiers du camp s'empreſſoient à lui rendre la juſtice. Si elle ne pardonnoit pas au coupable, on le chaſſoit de la lice; il n'étoit abſous qu'en réclamant à haute voix la *merci des Dames*. Il falloit auſſi pour confirmer ſa grace, que leur *champion*, armé d'une longue pique, ou d'une lance ſurmontée d'une coëffe, abaiſſât ce ſigne de clémence ſur le héaume du Chevalier. Peut-être eſt-ce de cette galanterie ſévere qu'eſt né parmi nous ce reſpect ſingulier que nous avons pour le ſexe; & ce ne ſeroit pas une des moindres obligations que nous aurions à la chevalerie.

(*) *Les eſſais.* La veille du tournoi étoit ſolemniſée par des eſpeces de joûtes, nommées tantôt *épreuves*, tantôt *vêpres du tournoi*, quelquefois *eſcremies*, c'eſt-à-dire, eſcrimes. Les Ecuyers, s'eſſayant les uns contre les autres, appelloit cette journée le *prélude du grand tournoi*.

ſage l'exigeoit, ſervirent de prélude à cette fête. Les Officiers prépoſés à ce ſoin, étoient venus viſiter les joûtes, & les hérauts avoient crié devant eux : *Seigneurs Chevaliers, aurez demain la veille du tournoi, où prouesſe ſera vendue au fer & à l'acier.* Une foule de Muſiciens, (*) troubadours, & ménétriers, ſe diſpoſoit à célébrer les vainqueurs. L'éclat d'un beau jour vint ajouter à la magnificence d'un ſi noble ſpectacle. Un amas d'armes étincelantes réfléchiſſoit les rayons du ſoleil, & les renvoyoit plus éblouiſſants; les pana-

(*) *Troubadours* ou *trouveres.* Poëtes originaires de Provence, auxquels nous ſommes redevables des premiers éléments de la langue Françoiſe. Notre Roi Robert, par ſon mariage avec Conſtance, fille du Comte d'Arles, attira beaucoup de ces Provençaux à ſa Cour; ils eurent bientôt répandu la manie des vers; c'étoient eux qu'on chargeoit des *chanſons des geſtes*; c'eſt-à-dire, du ſoin de conſacrer les belles actions & les *faits d'armes* de nos Paladins. Il y a tout lieu de croire qu'ils agiſſoient comme Pindare & Simonide: ils vendoient leurs éloges au plus offrant; il faudroit bien ſe garder d'établir l'hiſtoire ſur de pareils matériaux : ils doivent être des archives de menſonges & d'abſurdités.

ches flottants, la variété des banderolles, la richeſſe des livrées, des harnois & des habits, cette infinité de pavillons ornés de bannieres de diverſes couleurs, des tentes ſomptueuſes, éparſes au loin dans la campagne, ces tours partagées en loges & en gradins, où le luxe & le goût s'étoient réunis, & dont chacune d'elles en particulier eût attiré les regards : tous ces objets préſentoient un tableau qu'aujourd'hui on ne peut guere ſe figurer. Les trompettes, les tambours, & les acclamations d'un peuple immenſe, avoient averti que le Roi s'approchoit. Il paroît, entouré d'une Cour brillante. On diſtinguoit dans cette auguſte aſſemblée, les Comtes de Flandres, de Dreux, de Champagne, de Blois, de Périgord, de Soiſſons, de Nevers, de Bar, de Joigny, de Tonnerre, de Vendôme, de Chimey, de Foix, d'Avalon, &c. Les Vicomtes de Béziers, de Limoges, de Couſerans ; les Seigneurs de la Roche, de Montfort, de Sauve, Simon de Joinville, & Geoffroi de Ville-Hardouin, l'un Sénéchal, l'autre Maréchal de Champagne ; les Dampierre, les Châtillons, les Briſſac, les de Mouy,

les Sabran, les de Termes, ne ſe faiſoient pas moins remarquer. C'étoient deux Montmorenci qu'on avoit établis les juges du camp, dignité qui ne ſe conféroit qu'à des Chevaliers de la plus haute nobleſſe, & de la réputation la plus reconnue. Philippe-Auguſte étoit aſſis ſous une eſpece de dais, ou éclatoit une ſuperbe broderie en or qui repréſentoit les armes de France; jamais la majeſté ne s'étoit montrée avec autant de ſplendeur. Il avoit à ſes côtés l'héritier de la Couronne, & ſa jeune épouſe, dont les charmes faiſoient oublier la parure, quoiqu'elle fût des plus magnifiques. Un cercle de Dames & de Demoiſelles du premier rang, attachées au ſervice de Blanche, contribuoient encore par leur beauté, & par la ſomptuoſité de leurs atours, à la pompe de cette fête. On eût dit dans les temps fabuleux, que c'étoit une troupe de Dieux & de Déeſſes qui venoient aſſiſter aux jeux des mortels. Une ſatisfaction générale reſpiroit ſur tous les viſages; la gayeté françoiſe ſe déployoit dans ſon activité; ce ſentiment rapprochoit tous les ordres de citoyens, & tous les âges: le ſeul vieil-

lard Sargines, placé à peu de distance du Roi, paroissoit ne point ressentir cette joie universelle. Il étoit aisé de saisir dans ses traits flétris, qu'un chagrin sourd le consumoit plus que la tristesse inséparable du nombre des années. La faveur dont il jouissoit, l'amitié même de son maître, ne le dédommageoient point de la douleur secrete qu'il éprouvoit : tant les plaisirs de la nature nous sont nécessaires, & leur privation nous est sensible !

Les juges avoient fait l'examen des armes : les Chevaliers destinés à combattre, superbement vêtus, & (*) parés des livrées & des devises de leurs maîtresses, s'avançoient dans la lice, au bruit des fanfares. La plupart, orgueilleux de leur esclavage, étoient (§) conduits par *leurs Dames*, qui les tenoient at-

(*) *Parés des livrées.* Henri II, dans le malheureux tournoi où il fut blessé à mort par Montgommery, portoit les *livrées de sa belle veuve*, (la Duchesse de Valentinois) qui étoient *noir & blanc.*

(§) *Conduits par* leurs Dames, *&c.* Voyez nos Romanciers anciens, & sur-tout le Pere Menestrier.

tachés avec des chaînes d'or & de pierreries, & (*) qui les avoient couverts *d'enſeignes*, de *joyaux*, &c. L'amour enflamme leur courage : ils s'élancent ; on ſonne la charge ; les combattants ſe joignent, s'acharnent les uns contre les autres ; le henniſſement des chevaux ſe mêle au retentiſſement des coups qui tombent avec fracas ſur les caſques & ſur les boucliers ; mille cris rempliſſent les airs ; la terre eſt jonchée des débris de lances & d'épées, de paillettes d'or & d'argent. La victoire demeure incertaine ; les tenants & les aſſaillants, au milieu des applaudiſſements des ſpectateurs, ſe retirent

(*) *Qui les avoient couverts* d'enſeignes, *de* joyaux, *&c.* On donnoit ce nom aux écharpe, voile, coëffe, braſſelet, nœud, ruban, boucle de cheveux, &c. autant de préſents dont les Dames honoroient *leurs Chevaliers.* Ils en ornoient leurs armes ou leurs habillements ; ſi ces dons paſſoient aux mains des vainqueurs, les maîtreſſes des vaincus leur en envoyoient d'autres. Ces *enſeignes* & *joyaux* ſervoient encore à diſtinguer les combattants ; ſouvent ils les attachoient à leur héaume, ou à leur écu, &c.

avec un égal avantage, & brûlent de rentrer dans la carriere.

Les joûtes à *la foule* étoient terminées. Anſeric de Monréal, Raoul de Hauterive, Renaud de Magny, & Geoffroi de la Riviere, qui, par leur bravoure & leur agilité, avoient partagé l'attention & l'intérêt, s'avancerent dans la lice. Un héraut propoſe de leur part un défi qui eſt accepté; pluſieurs Chevaliers ſucceſſivement ſont mis hors de combat. On s'écrie à diverſes repriſes: (*) *Honneur aux fils des preux! louange & prix aux vainqueurs!* Le vieux Sargines ne peut s'empêcher de dire (§) au Maréchal de France qui étoit près de lui: Qu'ils ſont heureux, mon ami, les peres

(*) *Honneur aux fils des preux.* » On vouloit rappeller à ces jeunes Chevaliers la gloire de leurs ancêtres, & les avertir que ce n'étoit qu'au bout de la carriere d'une vie illuſtre & ſans tache que le titre de *preux* les attendoit. Monſtrelet dit auſſi: Mais on crie bien aux fils des *preux* après la mort de leur pere; car nul Chevalier ne peut être jugé *preux*, ſi ce n'eſt près le trépaſſement, &c.

(§) *Au Maréchal de France.* Dignité unique alors.

tres de ces jeunes héros ! hélas ! j'ai un fils auſſi !

On alloit diviſer les prix entre ces quatre rivaux. Un Chevalier qui ne s'annonce que ſous le nom (*) du *pourſuivant d'amour*, ſe préſente au bout de la carriere, hauſſe la main, pour ſignal qu'il demande à ſe meſurer avec un de ces combattants. Tous ſont impatients de s'eſſayer contre l'inconnu. Montréal eſt le premier à qui les juges décernent cet honneur. L'étranger s'avance la viſiere baiſſée, ſon caſque ſans ornement, & tout ſon attirail ſimple & dénué d'armoiries ; il portoit cet écu qu'on avoit déja remarqué la veille du tournoi, où l'on ne voyoit au-lieu d'écuſſon, que ces mots : JE LES ATTENDS DE L'AMOUR. Mille différentes conjectures s'élevent : les uns imaginent que cette armure cache le Sire d'Aveſne, qu'une paſſion malheureuſe retenoit à la Cour de France, & qui fuyoit

(*) *Du pourſuivant d'amour.* C'étoit le nom que prenoient ſouvent les Chevaliers, lorſqu'ils ne vouloient pas s'annoncer ſous leur nom véritable.

les ſociétés, pour ne s'occuper que de ſa tendreſſe; les autres croyent avoir reconnu le Vicomte de Melun, dont la valeur modeſte ſe déroboit à l'éclat. Les deux champions courent l'un contre l'autre, au ſon des inſtruments de guerre; ils ſe choquent ſi rudement, que Monréal rompt ſa lance à demi-pied du fer, & ſon adverſaire met la ſienne en cinq ou ſix pieces. Le bruit des trompettes annonce cet aſſaut diſtingué. Ils retournent à la charge; l'inconnu (*) fait par un coup adroit, tomber le panache de ſon antagoniſte, qui propoſe le combat de la hache. Les juges crient: *Holà, c'eſt aſſez, que* Monréal ſe *retire.* Le ſecond aſſaillant qu'ils ont nommé, eſt Geoffroi de la Riviere; il brûle de venger (§) ſon *frere d'armes;*

(*) *Fait par un coup adroit.* Enlever le panache, la viſiere, étoit le comble de l'adreſſe: on admiroit ces coups comme les premiers de l'art de la joûte; d'ailleurs, il ne falloit point frapper ni trop haut ni trop bas, & ſur-tout ne point attaquer ſon ennemi, dès qu'il avoit ôté ſon caſque.

(§) *Son frere d'armes.* Ces *fraternités d'armes* ſe contractoient de différentes façons; dans

Monréal & lui étoient liés depuis quelques années par cette association; il fond avec impétuosité sur l'étranger, qui s'ébranle sur ses étriers. Un cri général décele l'intérêt dont les spectateurs sont animés en faveur du *poursuivant d'amour*. Il s'est bientôt rassuré, & presse vivement à son tour son ennemi. Les assauts se succedent comme de rapides éclairs; les lances volent en éclats, & ce jeune présomptueux qui s'étoit flatté d'être plus heureux que Monréal, se voit enlever la visiere; toute la lice retentit d'applaudissements & de battements de mains. En effet, ce coup étoit le chef-d'œuvre de ce genre d'escrime. Le nom du *poursuivant d'amour* vole de bouche en bouche; les regards avides sont arrêtés sur lui. Raoul de Hauterive n'attend point que son émule soit sorti du champ; il a déja pris sa place,

---

Lancelot du Lac, trois Chevaliers se font saigner ensemble, & mêlent leur sang. Cette étrange association date peut-être des temps les plus reculés, & on l'a trouvée chez les nations les plus sauvages. Il entroit dans cette bizarre cérémonie autant de barbarie que de superstition.

& accompagne les mouvements de ſa lance, de ces paroles : Voyons donc ſi ce *pourſuivant d'amour* ſera invincible ; je ſuis auſſi (*) *ſervant d'amour*, & c'eſt au nom de *ma Dame* que je vais le combattre. Au nom de la mienne, repart l'inconnu, je te porte ce coup. Les deux champions ſe frappent, mais avec un ſort bien différent. La lance de Hauterive ſe briſe ſans qu'il ait donné la moindre atteinte à ſon adverſaire, qui le déſarçonne & le renverſe avec ſon cheval ſur la pouſſiere : auſſi-tôt le vainqueur emporté par un ſentiment de générosité, ſe précipite vers ſon ennemi pour le relever. De Hauterive furieux : Ce fer, dit-il, ſervira mieux mon courage ; il tire l'épée ; l'étranger a recours aux mêmes armes. Un nouveau combat recommence. De Hautetive eſt prêt d'obtenir la victoire ; long-

(*) *Servant d'amour.* Le titre d'*eſclave*, ou de *ſerviteur des Dames*, étoit un titre d'honneur. La peinture de notre Chevalerie doit plaire, ſur-tout au beau-ſexe, puiſque cette inſtitution, n'en doutons pas, a établi parmi nous cette *courtoiſie Françoiſe*, que les étrangers ſe piquent d'imiter.

temps disputée, elle est enfin le partage du *poursuivant d'amour*, qui, seul, ne convenoit point de son triomphe. C'est à ce trait de noblesse & de modestie qu'on est presque assuré que le vainqueur est le Vicomte de Melun. Renaud de Magny tente d'arracher la palme : il est obligé comme les autres de la céder, après des efforts incroyables d'adresse & de valeur.

Ces quatre Chevaliers, malgré leur défaite, s'étoient couverts de gloire, deux sur-tout avoient touché au moment de vaincre. Toute cette jeune noblesse frémissoit d'indignation. Un nombre de combattants les remplace, & se mesure tour-à-tour avec le champion victorieux ; celui-ci, (*) sans marquer ni lassitude, ni desir de quitter la carriere, s'écrie avec une sorte d'enthousiasme, en agitant sa lance : *Honneur aux Dames ! honneur à l'amour !*

(*) *Sans marquer ni lassitude, &c.* On remportoit souvent le prix pour être resté plus long-temps que ses rivaux, sans se désarmer, ou lever la visiere de son casque pour reprendre haleine, ou se délasser, &c.

L'assemblée, qui semble ressentir ce transport, répete : *Honneur aux Dames ! honneur à l'amour !* L'inconnu étoit au milieu de la lice, tel qu'on nous peint Jupiter entouré des Titans qu'il a foudroyés; on le voyoit environné de chevaux haletants sur la poussiere, de cavaliers renversés, de tronçons de lances fracassées, d'épées brisées, de boucliers rompus : il avoit fourni quinze courses, & avec un égal succès. Il voulut couronner tant d'avantages par la derniere joûte, qu'on appelloit la *lance des Dames ;* & jusqu'à la fin, la fortune se plut à le favoriser. Jamais il ne s'étoit vu dans ces *écoles de prouesse*, un triomphe aussi complet. L'ivresse s'étoit emparée des spectateurs ; ils ne se lassoient point d'applaudir. Les Maréchaux du *camp*, fideles observateurs de la coutume, s'apprêtoient à recueillir les jugements, pour établir la nomination du vainqueur : on n'entend qu'un concert de voix qui éclate comme un tonnerre : » *Le poursuivant d'amour, le poursuivant d'amour* ". On vole à lui au milieu des fanfares & des acclamations redoublées ; il est porté de bras en bras ; toute l'as-

ſemblée ſe leve pour l'admirer, & le combler d'éloges. Les vieillards le montrent à leurs enfants; la jeuneſſe à ſon tour ſe le propoſe pour modele; les jeux olympiques n'offrirent jamais une gloire plus brillante. Un de nos Preux, qui partageoit l'eſtime de la nation avec (*) *l'Achille François*, & qu'on eût pris à ſa valeur & à ſes traits guerriers pour un de nos célebres paladins, Briſſac, trop grand pour être jaloux, s'élance des loges, ſe précipite des balcons ſur les amphithéâtres, traverſe la foule, & court ſe jetter au col de l'étranger, en s'écriant avec des pleurs d'admiration : » Va, qui que tu ſois, » tu es un grand homme! " tandis que le Comte de Soiſſons gardant ſon caractere & ſes expreſſions naïves, diſoit à ſon bon ami Joinville : (§) *Par la quoiſe Dieu!* Sénéchal; *en vélà ung qui nous paſſe tous.*

(*) *L'Achille françois*, &c. Qu'on ſe reſſouvienne qu'on avoit donné ce ſurnom au fameux Guillaume des-Barres, dont nous avons déja parlé.

(§) *Par la quoiſe Dieu!* C'étoit l'expreſſion familiere du Comte de Soiſſons; Joinville le

On amenoit le héros victorieux au Roi : arrivé au lieu où ſont les Dames, il en reçoit des marques de diſtinction plus flatteuſes encore que toutes celles qu'il vient d'obtenir : (*) écharpes, voiles, colliers, livrées de rubans tirées de leur ſein, braſſelets, *joyaux*,

---

ſait ainſi parler à propos d'une bataille remportée : *Par la quoiſe Dieu ! encore en parlerons-nous de cette journée, ès chambre des Dames*, &c. On ſaiſit bien dans ce trait le caractere françois ; nos aïeux étoient prodigues de ces eſpeces de juremens ; les croiſades avoient apporté dans notre langue celui de *mor-Mahom*, comme qui diroit *mort de Mahomet*. Le ſeul ſerment que ſe permit St. Louis, étoit, *ſur mon nom*. Brantôme nous dit que Charles IX avoit toujours à la bouche des façons de parler indécentes, & auſſi contraires à l'honnêteté, qu'au reſpect dû à la Religion.

(*) *Echarpes, voiles*, &c. Nous avons déja expliqué ce qu'on entend par ces *joyaux* & *enſeignes*. On lit dans Perce-Foreſt, qu'à la fin d'un tournoi » les Dames ſe trouverent » dénuées de leurs atours ; la plus grande » partie étoit en pur chief, & s'en allant les » cheveux flottants ſur leurs épaules, & leurs » cottes ſans manches ; car toutes avoient » donné aux Chevaliers, pour eux parer, & » guimpes, & chaperons, manteaux & ca» miſes, manches & habits, &c ».

enſeignes, lui ſont jettés avec tranſport: il en eſt accablé; il n'y avoit pas une de ces beautés qui ne deſirât en ſecret de l'avoir pour *ſon Chevalier*. Cependant il parvient aux pieds de Philippe, qui ne doutoit point que ce ne fût le Vicomte de Melun. Blanche tenoit toute prête l'écharpe enrichie de diamants, que le Roi avoit aſſigné pour le prix. Les courtiſans, tous les ſpectateurs, l'ame, en quelque ſorte, ſuſpendue, attendent que l'objet de tant de curioſité ſe faſſe connoître; il ſe proſterne aux genoux du Monarque & de la Princeſſe, préſente au même inſtant une épée au Roi, qui, frappé d'étonnement, n'a point le temps de s'exprimer; l'inconnu a hauſſé ſa viſière. Mon fils, s'écrie le vieux Sargines, en tombant aux genoux de ſon maître! Auſſi-tôt le nom de Sargines eſt porté par mille acclamations juſqu'au ciel; en effet, c'étoit lui-même; il embraſſoit les genoux de ſon pere, ceux de ſon Souverain; il alloit prendre la parole; un bruit s'éleve du côté de la Princeſſe; un Chevalier, dont la viſiere étoit baiſſée, avoit à la vue du jeune Sargines, pouſſé un cri, & perdu l'uſage

des ſens; on s'étoit raſſemblé autour de lui; on lui délaçoit les courroyes de ſon caſque; ſon viſage eſt découvert. Quelle ſurpriſe! on s'attend à voir un guerrier, on apperçoit une jeune beauté: mais de quels mouvements eſt agité le vainqueur, lorſque cette femme lui offre les traits de Mademoiſelle d'Apremont! il vole vers elle. Sophie ouvre les yeux, fait ſigne au jeune homme de retourner auprès du Roi, & de ſon pere, & demande qu'on la tranſporte chez la Princeſſe Blanche, qui témoignoit le plus vif intérêt à ſa ſituation. Voilà, dit le jeune Sargines, avec toute la vivacité de ſon amour, celle à qui je dois le peu de gloire dont je ſuis couvert en ce moment! Sire, j'oſe l'avouer aux pieds de votre Majeſté, *Mademoiſelle* d'Apremont a eu plus d'empire ſur moi que les conſeils & les exemples paternels, que l'aſpect même & les bontés du premier Monarque de la terre; elle me rendra peut-être digne de porter cette épée que votre Majeſté doit reconnoître pour un de ſes bienfaits; & vous, mon pere, vous avez retrouvé un fils qui brûle de vous imiter.

Le vieillard revenu à lui, ſe précipite dans les bras du jeune homme, & le couvrant de ſes larmes & de ſes cheveux blancs, ne peut prononcer ces mots que d'une voix entrecoupée : C'eſt mon fils ; c'eſt mon fils ! ah ! mon cher Sargines !... c'eſt moi qui te dois la vie ! Mes ſens ne peuvent ſuffire... mon fils... ô mon Dieu ! puis-je aſſez te rendre graces ?...

Le Chevalier fut prêt d'éprouver (*) la deſtinée de Chilon. Tous les ſpectateurs ſont ſaiſis de ce plaiſir ſi touchant que l'on goûte à s'attendrir. Philippe-Auguſte pleuroit lui-même, & tenoit embraſſés le pere & le fils. Ville-Hardouin racontoit au Roi avec quelle ardeur ſon neveu s'étoit livré aux exercices de la chevalerie, & il couroit à lui, & le preſſoit contre ſon ſein. Jamais la nature n'avoit joui d'un plus doux moment : c'étoit ſon triomphe. Blanche, ainſi que ſon époux, par-

(*) *La deſtinée de Chilon.* L'enfant de Chylon remporte le prix du ceſte aux jeux Olympiques ; il vient embraſſer ſon pere qui meurt de l'excès de ſa joie dans les bras du vainqueur.

tageoient l'émotion générale : elle appelle Sargines pour lui décerner le prix, & le ceint de sa main même de l'écharpe qui lui étoit destinée. Ce présent, lui dit-elle avec cette grace qui ajoute tant à la générosité, est celui que vous fait le Roi : actuellement recevez le mien, aux conditions que vous ferez *mon Chevalier ;* le Prince mon mari vous permet de prendre ce titre, elle lui donne un de ses brasselets, qu'elle détache de son bras, & lui met sur la tête (*) une couronne de roses ; il a l'honneur de baiser la main de la Princesse. Sargines s'inclinoit profondément, & paroissoit comme accablé sous tant de faveurs : il se relève avec un noble emportement : — Montrez-vous, ennemis de l'Etat & de mon Roi, je vous présente à tous le défi. Le pere, toujours pénétré d'un trouble délicieux, n'avoit point la force de parler ; il se

(*) *Une couronne de roses*, &c. Une Reine, dans le Roman de Perce-Foreſt, dit à un jeune Chevalier vainqueur : » Le Roi peut bien vous » donner de riches prix : mais à votre âge, le » plus agréable eſt *un chapeau de roſes* : c'eſt » un *tréſor pour les amoureux* ".

contentoit de regarder ſon fils, de le ſerrer dans ſes bras, & il l'inondoit de ſes pleurs.

Philippe demande au jeune héros (*) ſon pennon : Sargines le lui préſente rou-

(*) *San pennon.* On nommoit ainſi l'étendard qui étoit attaché au bout de la lance. La premiere claſſe des Chevaliers étoit celle des *bannerets*, ainſi nommés, parce qu'ils portoient devant eux leur banniere particuliere à la guerre. Ce titre n'appartenoit qu'aux aînés des plus grandes maiſons. Les cadets des *Chevaliers bacheliers* n'avoient que le nom d'Ecuyer. La banniere du *Chevalier bachelier* étoit prolongée en deux cornettes ou pointes, telle que les banderolles qu'on voit dans nos Egliſes ; celle du *Chevalier banneret* étoit quarrée. Nos girouettes ont conſervé ces diverſes formes. Lorſqu'un Chevalier aſpiroit au titre de *banneret*, le plus haut grade de la Chevalerie, il prenoit l'occaſion d'un tournoi ; cette nouvelle marque de diſtinction ſe conféroit avec les cérémonies qu'on décrit ici. Il falloit qu'un *Chevalier banneret* fût noble de nom & d'armes, de quatre quartiers ou lignes, & qu'il eût aſſez de richeſſe & de crédit pour lever & entretenir à ſes dépens cinquante hommes d'armes, dépenſe très-conſidérable, puiſque chaque homme d'armes avoit, outre ſes valets, deux cavaliers pour le ſervir, armés, l'un d'une arbalête, l'autre d'un arc & d'une hache. Le *Chevalier*

lé ; le Roi le développe, en coupe les extrêmités ; le rend quarré, & le remet entre les mains du nouveau Ban-

---

bachelier, ou *bas Chevalier*, étoit celui qui n'avoit ni assez de bien, ni assez de vassaux pour fournir à l'Etat un pareil nombre d'hommes. Les *bannerets* avoient le *cry d'armes* comme *Châtillon au noble Duc*, &c. le *cry d'armes* de la Maison de France est *Mont-joye Saint-Denys*. On observera que le *cry* du Roi devenoit celui de toute l'armée, tandis que celui des particuliers n'étoit que pour attirer du secours ; on remarquera encore que la paye du *banneret* étoit plus forte de moitié que celle du *bachelier*. Le titre de *banneret* n'est plus d'usage parmi nous ; il s'est conservé en Angleterre, ainsi que le temps fixé pour la création d'un Chevalier, qui étoit de 21 ans ; c'est à cet âge que les Gentilshommes Anglois sont majeurs. Les Chevaliers faisoient vœu de visiter les saints lieux, de déposer leurs armes ou celles des vaincus dans les temples, de planter le premier leur *pennon* sur les remparts d'une place. Ils n'étoient cités en justice qu'avec tous les égards dûs à leur dignité ; s'ils obtenoient des dépens contre leurs parties, ces dépens étoient doubles de ceux qu'on adjugeoit aux Ecuyers : mais avoient-ils mérité leur condamnation, d'autant plus coupables (dit le judicieux Auteur des Mémoires de la Chevalerie) qu'ils devoient aux autres l'exemple de toutes les vertus, & sur-tout

neret, en lui disant : » *Veez cy voſtre* » *banniere, Dieu vous en laiſſe voſtre preu* » *faire* ". Le ſon des inſtruments, les applaudiſſements redoublés, les cris de *largeſſe*, *nobleſſe* & *libéralité*, accompagnent cette nouvelle marque de bonté du Souverain, qui n'en reſte point à cette faveur : il paſſe autour du col de Sargines (*) une chaîne d'or, & ajoute ces paroles ſi flatteuſes pour un ſujet : » *Je veux vous enchaîner pour eſtre mien*, » *car aurois trop crainte de vous perdre* ". Sargines, dont le pere ne pouvoit ſe ſéparer, eſt conduit au Louvre par le Monarque lui-même, & par les premieres Dames & Demoiſelles de ſa Cour, & *fut crié mont-joie moult hautement.*

---

de l'équité, ils payoient une amende une fois plus forte que celle des Ecuyers. Les Rois appelloient les Chevaliers, *Noble perſonne*, *Monſieur ;* les Ecuyers, *Noble homme.* Nous ajouterons ici que ces derniers n'en pouvoient venir aux mains avec les Chevaliers, & que le nom d'Ecuyer eſt approprié au rejetton qui pouſſe au pied d'un ſep de vigne.

(*) *Une chaîne d'or.* Outre le prix, on donnoit aux vainqueurs une chaîne d'or, dont les chaînons étoient multipliés à proportion du mérite, &c.

L'aventure de Mademoiſelle d'Apremont commençoit à ſe répandre : ſon parent, (*) le Sire de Joinville, avoit ſur l'honneur toute la délicateſſe chevaleresque, qui ſembloit être ſur-tout le partage de cette ancienne maiſon. Il court, plein de colere, chez la Princeſſe, où Sophie s'étoit retirée ; elle avoit quitté ſon traveſtiſſement. A peine le Chevalier a-t-il paru, qu'elle ſe précipite à ſes genoux ; Blanche engage le farouche guerrier à entendre la juſtification de ſa parente. Monſeigneur, lui dit Mademoiſelle d'Apremont, daignez m'écouter : je n'ai commis qu'une imprudence, qui me coûtera la vie : car je ne ſoutiendrai point un ſemblable éclat. Juſqu'ici ma vertu n'avoit eu rien à ſe reprocher ; il ne m'appartient pas, du ſang dont je ſuis née, de recourir au vil menſonge : je conviendrai donc de ma faute. Dès le premier inſtant que j'ai connu Sargines, j'ai éprouvé une

(*) *Le Sire de Joinville.* C'étoit Simon de Joinville, pere de Jean de Joinville, l'hiſtorien de Saint-Louis ; ce fut leur parent, Guillaume de Joinville, Archevêque de Rheims, qui ſacra Louis VIII & Blanche.

impreſſion, que le temps n'a fait que fortifier; je l'ai priſe pour une compaſſion noble & généreuſe, pour une amitié pure à laquelle on pouvoit impoſer des loix; hélas! je me ſuis trop aveuglée! mes entretiens, mes conſeils, je l'avouerai ont inſpiré à ce jeune Gentilhomme, le deſir violent de s'arracher à cette eſpece d'oubli de ſoi-même, où il languiſſoit enſeveli; je lui ai fait aimer la gloire, la valeur, la réputation: je m'applaudiſſois de mon ouvrage. Il a quitté ſa retraite pour venir à l'inſu de ſon pere, chez ſon oncle, (*) le Seigneur de Ville-Hardouin, ſe perfectionner dans des travaux, dont les principes lui étoient peu familiers. Son parent l'a accueilli, l'a échauffé dans ſon projet, & lui a donné le droit d'entrer dans la lice, (§) en le créant Chevalier.

(*) *Le Seigneur de Ville-Hardouin.* Très-grande maiſon; celui-ci étoit Maréchal de Champagne. Un Ville-Hardouin a été le premier de nos Hiſtoriens.

(§) *En le créant Chevalier.* Un Chevalier avoit le droit d'en faire d'autres; & il falloit avoir néceſſairement ce titre pour ſe préſenter dans un tournoi, & pour joûter contre des Chevaliers.

Il m'a fait ſavoir qu'il devoit ſe préſenter au tournoi. La mort imprévue de ma tante me laiſſoit à ma foibleſſe ; je la reconnois aujourd'hui, cette foibleſſe ſi funeſte : mais c'eſt en vain que mes yeux ſe ſont ouverts ; j'ai cédé à ce penchant ſi impérieux, que je couvrois du nom trompeur d'amitié ; j'ai preſſé ma gouvernante de me ſuivre, & d'imiter mon déguiſement. J'imaginois, à la faveur de ces habits étrangers pour mon ſexe, n'avoir d'autre témoin de mon égarement que Genevieve. Sargines a été vainqueur : je n'ai pu réſiſter au plaiſir que m'a fait goûter ſa victoire ; une émotion trop forte a ſurpris mes ſens, & j'allois expirer, quand j'ai été obligée d'ôter ce caſque, ſi peu fait pour moi ! C'eſt alors que j'ai ſenti que j'étois la victime d'un malheureux *amour* ; c'eſt l'amour qui m'humilie à ce point... Monſeigneur, je ſaurai m'en punir : je ne me diſſimule pas que le défaut de richeſſe, m'interdit juſqu'à la penſée de contracter un engagement avec Sargines ; je vais donc renoncer au monde, à ma famille, à moi-même ; accordez-moi ſeulement la permiſſion de me conſacrer à une éternelle clôture ; & là, mes

larmes continuelles, & le reſte de ma vie écoulé dans les regrets & le repentir, expieront peut-être un moment d'erreur.

Sargines brûloit de voir Mademoiſelle d'Apremont; il avoit appris qu'elle étoit chez Blanche; il voloit auprès d'elle : ſon pere le force de revenir ſur ſes pas, & de ſe prêter aux ſoins que, ſelon l'uſage, ſe donnoient les Dames du plus haut rang, pour le déſarmer & le revêtir d'habits magnifiques. Oui, mon pere, diſoit avec chaleur le jeune homme, je m'applaudis d'en faire l'aveu en préſence d'un ſexe enchanteur : je lui ſuis redevable du peu d'éclat que je viens d'acquérir; c'eſt Mademoiſelle d'Apremont qui m'a inſpiré une ardeur ſublime, qui vous rend un fils... Mon pere, vous m'aimez, je le vois : mes lauriers ſont arroſés de ces larmes ſi précieuſes, que je conſerverai au fond de mon cœur; la parente des Sires de Joinville ne peut qu'honorer votre choix : ſouffrez que je la venge des injuſtices de la fortune; elle eſt ma bienfaictrice : je ne vous parle point d'un amour qui me cauſera la mort, ſi vous vous refuſez à ma priere; je dois tout

à la divine Sophie ; mon pere, voudriez-vous que je fuſſe ingrat ?

Le Roi entre, ſuivi du Sire de Joinville. Le vieux Sargines va à ce Seigneur : — Mon ami, je ſuis impatient d'acquitter la dette de mon fils ; je vous demande votre parente pour ſon épouſe. Le jeune homme ne laiſſe pas à Joinville la liberté de répondre ; il court dans ſes bras revient dans ceux de ſon pere. Philippe jouiſſoit du ſpectacle le plus intéreſſant pour une ame que n'avoit point endurcie l'orgueil des grandeurs, & qui connoiſſoit tout le charme de la ſenſibilité. Le mariage eſt décidé, leur dit ce Prince ; on s'eſt conformé à mes deſirs, je me charge de l'appareil des noces ; en attendant, allons célébrer le triomphe du *jeune fils* ; le voilà tel que je le ſouhaitois ; je lui pardonne de m'avoir réſiſté : l'amour eſt le premier maître des François. Sire, il ne ſera jamais que le ſecond, replique le jeune Sargines d'un ton pénétré, tant que nous aurons un Roi qui vous reſſemblera, & Mademoiſelle d'Apremont ſera elle-même de mon ſentiment ; des Souverains tels que vous auront toujours la préférence ſur nos maîtreſſes.

La Princeſſe arrive, tenant par la main Sophie, dont la parure relevoit encore les attraits. Le vieux Sargines court l'embraſſer : — Cette liberté m'eſt permiſe avec ma bru. Mon cher Chevalier, lui dit Blanche, vous avez prévenu mes ſollicitations. — Dites vos ordres, Madame, & j'aurois été trop heureux de les exécuter : mais j'étois déja déterminé à remplir mon devoir; j'avois à ſatisfaire ma reconnoiſſance & celle de mon fils; & ſi Mademoiſelle d'Apremont veut bien lui donner la main, je n'aurai plus de vœux à former.

On ſe rend à la ſalle du feſtin; le Roi fait aſſeoir le jeune Sargines à ſes côtés. On avoit placé Mademoiſelle d'Apremont auprès de la Princeſſe; & le Sire de Joinville, ainſi que ſon ami, étoient au-deſſous du Prince Louis. On ne manqua pas d'apporter dans un grand baſſin d'or (*) le faiſan paré de ſes plus belles plumes; mais ce qui rehauſſa encore plus la pompe du banquet, ce fut une de ces repréſentations muettes, con-

(*) *Le faiſan paré, &c.* Nous avons déja remarqué que le paon & le faiſan étoient une ſorte d'oiſeaux myſtérieux pour la Chevalerie.

nues alors (*) ſous le nom d'*entremets*. Un rideau ſe leva au fond de la ſalle, & découvrit une eſpece de théâtre où régnoit une obſcurité profonde qui déſignoit le cahos. L'Amour, figuré par un enfant, deſcend du ciel, un flambeau à la main; il ſecoue ce flambeau, en fait jaillir des étincelles : la lumiere paroît; des arbres s'élevent; des ruiſſeaux coulent & murmurent; la terre ſe revêt d'un riant gazon : au milieu de cet enchantement, ſe voyoit ſur une petite colline un jeune homme endormi; l'Amour s'approchoit, lui préſentoit ſon flambeau; le jeune homme auſſitôt ſe réveilloit avec ſurpriſe, & ſe précipitoit vers une épée & un bouclier que lui offroit la Gloire; il s'armoit de pied en cap, & il marchoit avec impatience, précédé de la Juſtice & de la Religion. Il eſt aſſez inutile d'obſerver que ce ſpectacle étoit une image emblé-

(*) *Sous le nom d'*entremets. Voyez la troiſieme partie de l'eſtimable ouvrage de M. de Ste. Palaye, & la deſcription de la fête donnée à Lille en 1453 par Philippe *le Bon*, Duc de Bourgogne, à l'occaſion d'une croiſade projettée contre les Turcs.

matique de l'aventure de Sargines, & que nos aïeux, juſques dans leurs divertiſſements, conſacroient leur reſpect pour cette Religion qu'ils regardoient toujours comme le premier objet qui devoit les animer.

Les Dames continuerent de combler le jeune Chevalier de faveurs éclatantes : elles le ſervirent à table. (*) Il ſut

(*) *Il ſut par ſa modeſtie, &c.* C'étoit un des premiers préceptes de la chevalerie.

„ Un Chevalier, n'en doutez pas,
„ Doit ſerir hault, & parler bas.

Les vainqueurs étoient conduits dans les palais des Rois, & admis à leur table, ſouvent aſſis à côté d'eux, & ſervis même par les Dames. L'air timide & embarraſſé prêtoit un nouvel éclat à leur triomphe. On aura peine à le croire dans ce ſiecle où le cyniſme de l'effronterie eſt un titre aſſuré pour réuſſir, & où la modeſtie paſſe pour un défaut d'uſage, &, ce qu'il y a encore de moins pardonnable, pour un ridicule. Et cette *impudence* ſi atroce qui fait tant de tort aux bonnes qualités de notre nation, ce ne ſont point la plupart de nos beaux-eſprits qui auront le courage de la combattre & de la détruire. Qui donc doit nous donner l'exemple de la modeſtie, ſi ce n'eſt le vrai mérite ?

par ſa modeſtie, ajouter à ſa gloire. Philippe, & tous les courtiſans à l'exemple de leur maître, lui prodiguerent les plus flatteurs éloges; les Troubadours le chantent; on inſcrit ſon nom ſur les regiſtres publics des Officiers d'armes. Au ſortir de la table, il trouve ſur ſon paſſage deux de ſes admirateurs qu'il n'attendoit point, Raymond & Pierre. Eh bien! dit-il au premier, (*) mon maître, préſentement vous reconnoîtrez votre éleve? (il l'embraſſe) & *toi auſſi*, mon chet Pierre! viens dans mes bras, mon ami; eh! par quel haſard, te vois-je à la Cour? c'eſt pour le coup que je te fais mon écuyer. Ces bons ſerviteurs ne répondoient que par des larmes. Celui-ci étoit reſté au château, tandis que ſon pupille avoit paſſé ſix mois chez le Seigneur de Ville-Hardouin; craignant que ſon pere ne fût informé de ſon départ, il avoit chargé ſon fidele domeſtique

(*) *Mon maître.* Les jeunes Chevaliers donnoient ſouvent ce nom aux Ecuyers qui les avoient élevés, & auxquels il étoit de leur devoir de marquer autant d'égards que de reconnoiſſance.

tique de le tenir ſecret, & le docile confident n'avoit quitté ſon poſte qu'à l'approche du tournoi. Il n'avoit point douté, diſoit-il, du ſuccès du jeune Gentil-homme; il prétendoit même avoir eu, à cet égard, des preſſentiments; il étoit arrivé au moment où l'on proclamoit le vainqueur.

La naïveté & la franchiſe touchante de Pierre amuſerent beaucoup le Roi, qui ne dédaigna point de s'entretenir familiérement avec lui : ce Monarque ſaiſiſſoit toutes les occaſions qui pouvoient le rapprocher de la nature; il éprouvoit combien la morgue de la repréſentation & de la grandeur eſt étrangere à l'homme, & quelles douceurs ſont attachées à la ſimplicité & au ſentiment. Le Prince Louis envoya au nouveau Banneret, un cheval d'une beauté ſinguliere, avec un bouclier orné de fleurs de lys d'or.

Sargines le pere voulut que des actions de graces & un hommage public rendu à la Religion fuſſent le terme d'une journée ſi glorieuſe pour ſon fils : il le conduiſit lui-même à l'Egliſe, lui donna ſa bénédiction, & y joignit des conſeils vraiment paternels &

dignes d'un auſſi reſpectable Chevalier.

Les deux amants furent bientôt unis. Ce fut une fête éclatante, où Philippe & toute ſa Cour aſſiſterent. Il y eut encore une joûte, où Sargines fit la galanterie à ſa jeune épouſe de rompre pluſieurs lances en ſon honneur; il diſtribua des prix aux vaillants Chevaliers, ſur leſquels il avoit eu l'avantage au tournoi, & il remporta une victoire peut-être plus difficile & plus flatteuſe que la premiere, en ſachant conſoler ſes rivaux de ſa ſupériorité; ils devinrent même ſes amis, & ſes *freres d'armes* (*). Foulques, Curé de

(*) *Foulques*, &c. C'eſt ainſi que Ville-Hardouin, notre premier Hiſtorien, nous parle de ce Paſteur zélé, le ſucceſſeur de St. Bernard, pour la ferveur & l'éloquence. » Sachiez que » 1198 ans après l'Incarnation noſtre Segnor » Jeſus-Chriſt, al tens Innocent III, Apoſ» toille de Rome, & Filippe (Auguſte ou » ſecond) Roy de France, & Richart, Roi » d'Angleterre, ot (il y eut) un ſainct homme » en France qui ot nom Folques de Nuilly; cil » Nuilly ſieſt entre Lagny-ſor-Marne & Pa» ris, & il ere (étoit) Preſtre, & tenoit la pa» roiche de la Ville, & cil Folques, dont je » vous di, comença à parler de Dieu par » France & par les autres terres encor, & noſq

Neuilly, ſecondé (*) du ſavant Heloin, Religieux de l'Abbaye de S. Denis, pro-

» tre Sire fiſt maint miracle par lui, &c. " Cet homme reſpectable, que l'Abbé Velly paroît n'eſtimer pas aſſez, eut peut-être un zele trop aveugle en prêchant une nouvelle croiſade: mais le ſage Auteur de notre Hiſtoire devoit ajouter que Foulques prêcha auſſi contre le libertinage & l'uſure; beaucoup de femme revinrent de leurs égarements; il dota des filles honnêtes; & ce que l'on peut regarder comme une eſpece de miracle de ſa part, pluſieurs de ces uſuriers, qu'il avoit eu le talent d'émouvoir, vinrent dans ſes mains *dégorger* le fruit de leurs rapines.

(*) *Du ſavant Héloin.* A propos de cet émule de Foulques, il ne ſera pas inutile d'obſerver que l'Abbaye de Saint-Denis entretenoit pluſieurs Religieux chargés de ſuivre l'hiſtoire des différents regnes de nos Souverains. Combien d'obligations doivent nous attacher à cet Ordre de St. Benoît, qui a défriché nos terres, conſervé le dépôt de nos foibles connoiſſances, mis à l'abri du ravage des guerres civiles nos anciennes chartes, nos poſſeſſions, & ſouvent nos familles mêmes! Quand il n'auroit fait que produire le célebre Suger, ne ſeroit-ce pas un titre ſuffiſant à notre éternelle reconnoiſſance? C'eſt cependant cette ſociété laborieuſe & bienfaiſante que voudroient auſſi bleſſer de leurs traits l'ingratitude & l'ignorante malignité du bel-eſprit, deux vices émanés de notre corruption actuelle. N'oublions pas ſur-tout qu'un Abbé de Saint-Denis eut le courage de plaider en faveur du Duc

TAYLOR OXFORD

ſita de cette occaſion : il prêcha une croiſade ; les Sires de Moleyne, de Harcourt, de Mailly, de Laval, de Beaujeu, de Reſnel de Clermont, de Mirepoix, reçurent la croix des mains du zélé prédicateur. Les Mortaigne, les de Tilieres, les de Conflans, les Doſſemont, les de Guynes, les Beaugency, les la Tournelle ſuivirent cet exemple. On vit avec ſurpriſe Sargines quitter le ſein d'une épouſe qu'il aimoit éperdument, s'enrôler parmi eux, (*) & prendre auſſi le bourdon ; mais ce

---

d'Orléans, contre ſon meurtrier le Duc de Bourgogne : & dans quel temps ce Religieux reſpectable oſoit-il élever la voix ? quand l'abominable Jean Petit, & preſque toute la France avec lui, outrageoient l'humanité, au point d'applaudir au plus infâme des aſſaſſinats.

(*) *Et prendre auſſi le bourdon.* On aimera à voir un tableau naïf du départ de nos bons aïeux pour la Terre-ſainte. » Le jour (dit le Sénéchal » de Champagne) que je me parti de Joinville, » j'envoié querre l'Abbé de Cheminon que on » teſmoignoit au (un) plus preudhomme de » l'ordre blanche (l'ordre de Cîteaux.) Cel » Abbé de Cheminon ſi me donna m'eſcharpe » & mon bourdon ; & lors je me parti de Join- » ville, ſans rentrer ou chaſtel juſques à ma re- » venue à pié deſchaus, & en langes, (en che-

qui frappa davantage, ſa femme elle-même ne démentant point ſon caractere élevé, dompta ſa tendreſſe, pour applaudir à la ferveur de ſon mari; loin de l'arrêter, elle anima ſon courage, & l'exhorta à pourſuivre (*) une entrepriſe qui entretenoit cette ardeur

» miſe) & ainſy alé à Bléchicourt & à St. Ur-
» bain & aultres cors ſains qui là ſont, & en dé-
» mentieres que (tandis que) je aloie à Bléchi-
» court & à St. Urbain, je ne voz (voulus) re-
» tourner mes yex vets Joinville, pour ce que
» le cuer ne me attrendiſit au biau chaſtel que
» je leſſoie & de mes deux enfants". Quel naturel charmant! n'eſt-ce pas-là cette vérité que les ſeuls Grecs ont connue, & dont nous ſommes aujourd'hui ſi éloignés?

(*) *Une entrepriſe.* C'eſt encore une des déclamations critiques de notre ſiecle. On a ſu préſenter tous les inconvénients, & les abus dangereux qui ont réſulté des croiſades: on auroit dû auſſi avec la même vérité nous offrir la peinture des biens qu'en a retirés l'Etat. Arrêtons-nous à la ſeule chevalerie: combien elle a été utile à l'intérêt public, & à cet amour de l'honneur qui enflammoit notre nation: feu ſacré que, j'oſe le prédire, nous verrons s'éteindre, ſi notre dépravation continue à faire des progrès! Les Anglois ſont attaqués de la même maladie, & menacés du même ſort. Il faut pourtant, à la gloire des deux peuples, citer ici une

chevaleresque ; le principe de tant d'héroïsme & d'actions éclatantes.

---

anecdote qui nous rappelle ces beaux jours de la chevalerie. Je l'emprunte de la Gazette de France, article de Marseille, le 18 Mai de cette année : » L'Amiral Anglois, arrivé à Ville-» Franche le premier de ce mois, a remis au » Capitaine Jervis, commandant la frégate » *l'Allarme*, une lettre & une caisse avec or-» dre de la porter en toute diligence à Mar-» seille au Sieur Pléville le Pelley, Lieutenant » de vaisseau & du port, lequel à pareil jour » premier Mai de l'année derniere, sauva cette » même frégate *l'Allarme*, lorsqu'elle étoit sur » le point de périr. La lettre des Officiers de » l'Amirauté d'Angleterre étoit conçue en ces » termes : *Vos services, Monsieur, envers la fré-» gate, ont excité notre admiration & notre re-» connoissance. Votre courage, votre prudence, » votre intelligence, vos talents ont mérité que » la Providence couronnât votre zele. Le succès » a fait votre récompense : mais nous vous prions » d'agréer comme un hommage rendu à votre mé-» rite, & comme un gage de notre estime & de » notre reconnoissance, ce que le Sieur Jervis est » chargé de vous remettre de notre part.* La caisse » renfermoit différentes pieces de vaisselle d'ar-» gent richement ciselées, parmi lesquelles il y » avoit un vase chargé d'ornements relatifs au » service rendu par le Sieur Pléville le Pel-» ley. On voyoit d'un côté les armes d'An-» gleterre, & de l'autre cette inscription lati-» ne : *Georgio-Renato Pléville le Pelley, nobili*

Nous nous bornerons à dire que (*) Sargines mérita dans la ſuite l'honneur

» *Normano Grandivillenſi, Navis bellicæ, por-*
» *tuſque Maſſilienſis pro-Præfecto, ob navem Re-*
» *giam in littore Gallico periclitantem, virtute,*
» *diligentiâque ſuâ ſervatam :* ſeptem Viri *Re-*
» *Navalis Britannicæ. M. DCC. LXX.* A Geor-
» ges-René Pléville le Pelley, Gentilhom-
» me Normand de Grandville, Lieutenant de
» vaiſſeau du Roi & du port de Marſeille,
» pour avoir ſauvé du naufrage un vaiſſeau de
» Roi ſur les côtes de France, les *ſeptem-virs*
» de l'Amirauté d'Angleterre. M. DCC. LXX.
Qu'il eſt conſolant pour le petit nombre de perſonnes qui ſont ſenſibles à la vertu, de voir encore de ces exemples ſi rares de grandeur d'ame & de généroſité !

(*) *Sargines mérita dans la ſuite, &c.* Il devint effectivement un des premiers héros de notre chevalerie. Sa prudence & ſon jugement égalerent ſa valeur ; il ſoutint ſeul avec un autre de nos dignes François, Gautier de Châtillon, l'effort d'une multitude d'ennemis qui vouloient s'emparer du Monarque. » Toutes les » fois (dit Joinville) que les Sarrazins l'appro-» choient, Geoffroi de Sargines prenoit ſon » eſpie, (épée) & leur recouroit ſus, & les » chaſſoit en ſus du Roi ". Quelques moments avant, comme on avoit parlé de rendre Damiette à ces barbares, & qu'on offroit pour ôtage & cautionnement du traité un des freres du Souverain ; » les Sarrazins diſtrent que ils n'en ſe-

d'être le favori, ou plutôt l'ami d'un Roi, dont l'Egliſe, de concert avec la

» roient rien, ſe en ne leur leſſoit le cors le Roy » en gage ; dont Monſeigneur Geoffroy de Sar- » gines, *le bon Chevalier*, dit que il ameroit » miex que les Sarrazins les eſſent touz mors » & pris que ce que il leur feuſt reprouvé (re- » proché) que ils euſſent leſſié le Roy en gage". Après le départ de ce Prince, ce reſpectable ſerviteur reſta dans la Paleſtine, revêtu de la qualité de ſon Lieutenant ; il fut depuis Sénéchal, & Vice-Roi de Jéruſalem ; malgré le peu de ſecours qu'il recevoit de la France, & du reſte de la chrétienté, il ſut, durant près de trente années, ſe maintenir contre la puiſſance formidable des Infideles. » Le brave Sargines (c'eſt de l'Abbé Velly que nous empruntons ce trait qui peint bien notre héros) » valoit ſeul » des millions de remparts & de baſtions". L'Auteur des annales de St. Louis parle ainſi de ce Chevalier : » Le Roy eſtabli en la cité d'Acre, » un ſien preu Chevalier & hardi aus armes en » ſon lieu que on appelloit Gefroy de Sargines, » & commanda que tout li *obéiſſent* come à » Seigneur, liquel Geoffroy ſe contint moult » loyaument & moult ſagement juſques à tant » que il treſpaſſa de ce ſiecle ". St. Louis diſoit de lui qu'il n'avoit point vu de plus vaillant Chevalier, & de plus honnête homme ; auſſi y a-t-il peu d'exemples qu'un Roi aime ſon ſujet autant que ce Monarque aima Sargines ; il fut véritablement l'ami de ſon maître, & n'abuſa point de ſa faveur : pour un Courtiſan, n'eſt-ce pas le comble des éloges ?

France, a consacré la mémoire : ce fut lui qui recueillit les derniers soupirs de ce héros des Saints, & qui le remplaça en Asie pour la défense de la chrétienté ; & si le sujet n'eut pas des autels comme son maître, il laissa du moins la réputation immortelle du plus vaillant & du plus vertueux des hommes.

On pourroit comparer l'amour au plus actif des éléments. Nous venons de le voir dans Salvini, tel qu'une flamme sombre & dévorante, répandre les horreurs de l'incendie : dans Sargines, c'est une chaleur douce & féconde, qui fait germer les vertus & les biens, les développe, & les tourne au profit de l'humanité. Ne blâmons les passions qu'autant qu'elles sont mal dirigées. Sans le feu, les autres éléments ne pourroient subsister : sans les passions, il ne sauroit y avoir de grandes ames. Le fer déchire le sein de la terre, & en fait sortir ce qui contribue à notre conservation, à notre utilité, à nos plaisirs : le fer sert aussi à notre aveugle rage ; & par nos mains, porte la destruction, & égorge nos semblables. Souvenons-nous que les remedes

les plus ſalutaires ſe tirent ſouvent des plantes vénéneuſes ; & gardons-nous de mettre ſur le compte de la nature, cette mere trop bienfaiſante pour des enfants ingrats, l'horrible abus que nous faiſons de ſes préſents.

ZÉNOTHÉMIS,

ANECDOTE

MARSEILLOISE.

EXTRAIT (*)

DE

L'HISTOIRE DE MARSEILLE,

JUSQU'A SA PRISE PAR JULES-CÉSAR.

L'ORIGINE des Marſeillois reſſemble à celle de la plupart des autres peuples : ce ſont à-peu-près les mêmes nuages qui la couvrent, & les mêmes fables qui la défigurent. Cependant ces ténebres & (§) ces menſonges impri-

(*) *Extrait, &c.* Nous avons cru qu'il étoit néceſſaire de tracer un tableau rapide de l'hiſtoire de Marſeille, juſqu'à ſa priſe par Jules-Céſar ; ce coup d'œil jettera des lumieres ſur l'anecdote qu'on va lire : il épargnera une infinité de notes qui pourroient rallentir l'intérêt qui doit réſulter de la lecture du texte.

(§) *Ces menſonges impriment à une hiſtoire, &c.* On deſireroit bien pénétrer la cauſe de cette eſpece de ſentiment ſuperſtitieux que nous inſpire l'antiquité ; cette recherche devroit exciter les efforts de nos *ſubtils* métaphyſiciens.

ment à une hiſtoire une eſpece de caractere de vénération, & lui donnent le mérite de l'antiquité. Si c'eſt un avantage, on ne ſauroit le conteſter à Marſeille; ſa naiſſance ſe perd dans la nuit des ſiecles; (*) on prétend que les Phocéens furent ſes fondateurs.

L'époque de leur arrivée dans la Gaule Narbonnoiſe eſt difficile à établir; graces au fil peu certain qui nous dirige dans le labyrinthe de notre chronologie : inconvénient très-réel pour les amateurs du vrai, & qui arrêtera toujours les progrès de l'hiſtoire. Quoi qu'il en ſoit, on s'accorde aſſez, dans ce choc d'opinions ſi contrariés, à fixer la fondation de Marſeille ſous le regne de Tarquin l'Ancien. C'eſt ainſi que le mutilateur de Trogue-Pompée, Juſtin, donne à ces commencements obſcurs les couleurs intéreſſantes de la fiction. Les Phocéens ne différant point des nations que la nature a placées dans le voiſinage de

(*) *On prétend que les Phocéens, &c.* Il ne faut pas les confondre avec les habitants de la Phocide en Grece; les premiers vinrent de Phocée, ville de l'Yonie, Province de l'Aſie mineure.

la mer, exerçoient le trafic, & ſurtout la piraterie; le peu d'étendue de leur territoire & un ſol ingrat ſembloient juſtifier leur goût pour les incurſions & les ravages; ils étoient animés du même eſprit qui depuis a pouſſé les Normands juſques dans nos ports, & leur a fait partager une de nos plus riches Provinces, & le nom de François. Ceux-là aborderent avec quelques vaiſſeaux à l'embouchure du Rhône. Invités par la ſituation & les agréments du lieu, & par l'amour de la nouveauté, ils conçurent le deſſein d'édifier une Ville. De retour chez eux, ils ne manquerent pas de faire part à leurs concitoyens de leur découverte; il leur arriva ce qu'éprouvent preſque tous les hommes qui ont vu, & qui cherchent à en tirer vanité : l'exagération embellit leurs récits, & elle produiſit ſon effet : on crut aveuglément; une troupe de Phocéens ſe hâta de s'expatrier; ils s'embarquerent après avoir nommé Furius & Péranus pour chefs de l'entrepriſe, & s'arrêterent à des parages dépendants des Saliens. Deſcendus à terre, ils détacherent leurs conducteurs vers Sénan, Roi des Ségorégiens, qui fai-

ſoit ſa réſidence à Ségorégum, qu'on croit être la Ville d'Arles, ou celle de Riès, pour obtenir de lui la permiſſion de bâtir une Ville. Le Souverain, préciſément en cette circonſtance, s'occupoit du projet de faire choix d'un mari pour ſa fille, que l'Hiſtorien romancier nomme Gipris. C'étoit la coutume, lorſqu'on vouloit établir une fille, de donner un feſtin, où étoient conviés tous ceux qui la recherchoient, & le jeune homme à qui elle préſentoit de l'eau, étoit déclaré ſon époux. Les chefs Phocéens furent appellés à cette fête, Gipris n'eut pas apperçu Péranus, qu'elle en devint ſubitement amoureuſe ; &. au mépris des prétendants de ſa nation, courut offrir de l'eau à l'étranger, qui, en la qualité de gendre du Roi, obtint ſans peine l'objet de ſes ſollicitations. La Ville fut donc élevée au lieu dont Péranus étoit convenu avec ſes compatriotes.

On s'appercevra aiſément que cette *jolie hiſtoriette* eſt calquée ſur le dénouement de l'Enéide : cette Gipris eſt une froide copie de Lavinie, & ce Sénan nous rappelle les traits du bon Roi Latinus.

Il y a encore d'autres Romans auſſi

ingénieuſement arrangés ſur l'origine de Marſeille. Les Phocéens ayant réſolu d'abandonner leur patrie, mirent à la voile, & furent déterminés par leur chef à tenir la route que Diane leur indiqueroit. Débarqués à Epheſe, ils s'empreſſerent de conſulter la Déeſſe : elle eut la complaiſance d'apparoître en ſonge à une certaine Dame, appellée Ariſtarque, & dont on a bien ſoin de nous garantir l'inviolable attachement à la vérité : on la nomme *femme d'honneur*. Diane commanda expreſſément à cette *femme d'honneur* de prendre une de ſes ſtatues, & de ſuivre ces étrangers. La Dame obéit ſans héſiter. Marſeille bâtie, on y éleva promptement un temple à Diane ; on dépoſa dans cet aſyle ſacré la ſtatue, à qui on laiſſa le même habillement qu'elle portoit dans le temple d'Epheſe, & cette Ariſtarque fut créée prêtreſſe de celui de Marſeille. Les Phocéens, ſelon d'autre fabricateurs d'hiſtoires auſſi vraiſemblables, avoient été obligés de changer de demeure & de climat. Harpage, un des Lieutenants de Cyrus, & Gouverneur de la Phocée, y exerçoit tous les genres de vexation que fait ſouffrir à de

malheureuſes victimes du deſpotiſme un ſubalterne auquel on a confié quelque portion de l'autorité. Ces ſous-Tyrans ſont toujours plus impérieux & plus cruels que le premier Tyran. L'Aſie nous en offre plus d'un exemple. Il eſt encore des Ecrivains qui attribuent la cauſe de cette émigration à Xercès, qui, comme l'on ſait, pouſſa l'abus de la ſuprême puiſſance juſqu'à la férocité & à la folie. On ajoute que ces infortunés, contraints par de mauvais traitements de s'arracher à leur terre natale, firent un ſerment ſolemnel, accompagné des plus terribles exécrations. Le ſerment fut de ne jamais retourner dans leur premier Pays, juſqu'à ce qu'une maſſe de fer qu'ils avoient jettée dans la mer, vînt, de ſon propre mouvement, à ſurnager ſur les flots: de-là cet adage ſi connu : *Phocenſium execratio.*

L'étymologie du nom de Marſeille n'eſt pas moins difficile à expliquer ; ce ſont autant d'énigme dont on laiſſe le mot à deviner aux oiſifs & aux érudits. L'opinion de Plutarque eſt, que Maſſalias a été le fondateur de Marſeille. Si nous nous en tenons à ce ſentiment, qui paroît le plus raiſonnable,

il faudra renoncer à Furius & à Péranus, & je ne penſe pas que Marſeille perde infiniment à retrancher leurs noms de ſes faſtes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette Ville eut, dès les premiers temps, le ſceau de grandeur imprimé à Rome naiſſante : elle s'éleva à vue d'œil comme cette métropole du monde, & annonça bientôt ce qu'elle devoit être un jour, le modele des gouvernements pour la ſageſſe des loix, la régularité des mœurs, la culture des vertus & des arts, & l'étendue des connoiſſances.

La deſtinée de Marſeille devoit être ſemblable en tout à celle de Rome. Ses murs n'étoient pas ſortis de terre, qu'elle excita l'envie & la mauvaiſe humeur de ſes voiſins; ils conjurerent ſa perte, prirent les armes, & furent vaincus. Mais, ce qui ne ſauroit trop mériter les éloges d'un Hiſtorien philoſophe, les Marſeillois connurent un genre de victoire dont on avoit alors peu d'idée, & qui, malheureuſement pour l'humanité, n'excite guere encore aujourd'hui l'émulation des conquérants : ces vainqueurs d'une eſpece rare ſe montrerent les bienfaiteurs des

peuples qu'ils avoient ſubjugués ; ils civiliſerent leurs vertus féroces, leur firent adopter des mœurs dont la douceur contribue aux agréments de la vie, leur enſeignerent à profiter des dons heureux que leur avoit faits la nature, à tailler la vigne, à planter des oliviers, à jouir en un mot de tous les avantages de la ſociété, ainſi que de ſes plaiſirs : (*) de ſorte qu'on eût dit que *la Gaule avoit été tranſportée dans la Grece, plutôt que la Grece dans la Gaule.*

Les Marſeillois, au rapport de quelques-uns de nos Savants, (§) paſſent pour avoir été les inſtituteurs des Druides, des Eubages, des Vates, au-

(*) *De ſorte qu'on eût dit, &c. Adeo* (dit Juſt. Hiſt. L. XLIII,) *magnus & hominibus & rebus impoſitus eſt nitor, ut non Græcia in Galliam emigraſſe, ſed Gallia in Græciam tranſlata videretur.*

(§) *Paſſent pour avoir été les inſtituteurs des Druides, &c.* Ce ſentiment n'eſt pas général. Les ſciences fleuriſſoient déja dans les Gaules, lorſque les Phocéens y arriverent ; mais ces derniers donnerent aux arts cultivés par les Gaulois une forme nouvelle, & contribuerent à leur éclat & à leurs progrès.

tant de classes différentes de Prêtres, de Poëtes, & de Philosophes parmi les Gaulois. Ce qu'on peut assurer, c'est que Marseille communiqua de proche en proche aux barbares qui l'entouroient, cette politesse & ce goût des arts (*) qu'elle tenoit de sa fondatrice : bienfaits que le Ciel sembloit avoir réservés aux belles contrées de la Grece. L'obscure mysticité qui, dans les Gaules, enveloppoit la Religion & les sciences, s'éclaircit ; la lumiere devint générale, & cette clarté répandue jusqu'aux extrêmités des régions Belgiques, fut une source inépuisable de biens pour l'humanité.

Malgré ses succès rapides, Marseille

(*) *Qu'elle tenoit de sa fondatrice, &c.* C'est ici qu'on pourroit examiner le systême du célebre Montesquieu, sur l'influence du climat. En effet, il semble que tous les arts, sur-tout ceux d'imagination, n'ont point eu d'autre berceau que la Grece : ces peuples ont parlé la plus belle langue qu'on ait connue jusqu'à présent. De pareils avantages résultoient-ils d'une heureuse position, des richesses que la nature paroît avoir prodiguées à ces riantes contrées, ou de la forme du gouvernement, & de cette vive énergie que la liberté donne à l'homme ? &c.

avoit toujours des ennemis à combattre ; ils ſembloient renaître de leurs défaites, pour être éternellement vaincus. Coman, fils & ſucceſſeur de Sénan, n'hérita point des ſentiments de ſon pere en faveur des Marſeillois. Un petit Souverain, dépendant de ſa domination, s'aviſa de lui faire (*) un apologue, dont le ſens tendoit à préſenter ces étrangers chaſſant les anciens poſſeſſeur de la Gaule Narbonnoiſe, & s'emparant de leurs terres. *La Roi* des Ségorégiens concerta donc la perte d'un peuple que ſon prédéceſſeur avoit protégé. Il choiſit un jour de fête de la Déeſſe Flore, pour l'exécution de ſon projet. Des ſoldats déguiſés trouvèrent le moyen de s'introduire dans Mar-

(*) *Un apologue, &c.* Cette fable reſſemble ſinguliérement à celle d'Eſope ſur le même ſujet. Une chienne, ſur le point de faire ſes petits, prie un berger de lui accorder une retraite dans ſa maiſon ; elle obtient ſa demande. Débarraſſé de ſon fardeau, & les petits devenus forts, l'animal ingrat refuſe non-ſeulement de ſortir à la ſollicitation du berger, mais il ſe rend maître de l'aſyle d'hoſpitalité, & en chaſſe le poſſeſſeur légitime. Il y a tout lieu de croire que le Roi bel-eſprit avoit connoiſſance des Ouvrages du fameux fabuliſte.

ſeille ; ils devoient en ouvrir les portes, tandis que les habitants ſeroient livrés au ſommeil ; & Coman, qui étoit dans une embuſcade à la tête d'une troupe d'élite, eût accouru ſe rendre maître de la Ville, & en auroit égorgé tous les citoyens : ils touchoient au moment de leur deſtruction. Le haſard qui les favoriſoit, permit qu'une parente du Prince barbare aimât éperduement un de leurs compatriotes. La diſcrétion tient peu contre les careſſes de l'amour. Cette femme découvrit le complot à ſon amant, qui s'empreſſa de le révéler aux principaux de ſa nation. Les émiſſaires de Coman payerent de leur vie leurs artifices, & lui-même fut ſurpris, & mis en fuite, après avoir laiſſé ſept ou huit mille des ſiens ſur la place. On veut que cette aventure ait fait naître la coutume de garder Marſeille, & d'en fermer les portes les jours de fêtes. On date auſſi à-peu-près de la même époque cet autre uſage : un homme chargé par le Gouvernement prenoit les armes des mains de ceux qui entroient dans la Ville, & les leur rendoit à la ſortie.

La gloire de Marſeille ne demeura

point renfermée dans ſes murs : elle s'étendit juſqu'à Rome, qui rechercha avec empreſſement ſon alliance. Les avantages qu'elle avoit remportés dans pluſieurs batailles navales contre les Carthaginois, euſſent ſuffi pour unir étroitement les Marſeillois & les Romains. L'Eſpagne ſe lia auſſi avec les premiers : tout rendoit une eſpece d'hommage à leur admirable légiſlation, tant les mœurs & les vertus ont un aſcendant plus impérieux peut-être que la force des armes !

L'ariſtocratie étoit le ſyſtême d'adminiſtration qu'ils avoient adopté. (*) Six cents de leurs plus riches & plus vertueux citoyens compoſoient leur Sénat ; de ces ſix cents, on en choiſiſſoit quinze, auxquels on remettoit la connoiſſance des affaires qui demandoient une prompte expédition ; & de cette derniere claſſe, ſe tiroient trois Préſidents, qui, pour les fonctions & les prérogatives, approchoient des Conſuls Romains. Leurs loix

(*) *Six cents, &c.* On les nommoit *Timouchos*, c'eſt-à dire, *gens honorés.* Il y a des Ecrivains qui les appellent *Prouchous.*

loix tenoient beaucoup de celles des ioniens ; gravées ſur des tables ſuſpendues dans les places publiques, elles étoient, en quelque ſorte, ſous les yeux de tout le monde, & conſéquemment perſonne n'en pouvoit rejetter la tranſgreſſion ſur ſon ignorance ; auſſi les châtiments étoient-ils ſéveres. Une épée, dont la rouille atteſtoit l'antiquité, étoit attachée aux lambris de la ſalle du conſeil : cette eſpece de ſigne emblématique avertiſſoit les Sénateurs d'immoler tout à l'exacte juſtice. Leur échappoit-il la moindre faute, ces loix, dont ils étoient les organes & les ſoutiens, déployoient contre eux toute leur rigueur. L'hiſtoire qu'on lira à la ſuite de ce précis, en eſt un exemple mémorable.

L'auſtérité du Gouvernement avoit proſcrit de Marſeille & de ſon territoire les bâteleurs, les bouffons (*) &

(*) *Et les comédiens.* Auroit-on chaſſé les organes des Corneille, des Racine, des Crébillon, des Voltaire ? Faut-il détruire les paſſions dans l'homme ? & ne doit-on pas plutôt s'appliquer à en diriger l'effet ? Et qui a plus d'empire ſur le cœur humain, que la repréſentation

les comédiens : on avoit craint que l'art ingénieux de repréſenter les divers effets de l'efferveſcence des paſſions, ne fût nuiſible à la diſcipline qui faiſoit la baſe conſtante de cette République, & ne corrompît la jeuneſſe livrée aux fougues de l'âge. On uſoit de la même ſévérité envers (*) ces contemplatifs, qui, ſous prétexte de perfectionner la nature humaine, la réduiſent à une ſorte d'abſtraction de tous les ſens ; & ſe contentent d'une morale *métaphyſique*

---

d'une belle tragédie ? Lorſqu'une piece de théâtre renferme des maximes vicieuſes, ce ne ſont pas les Comédiens qui ſont punissables, ce ſont les Auteurs de ſemblables drames.

(*) *Ces contemplatifs.* Jettez un coup d'œil ſur les ordres religieux inſtitués par de ſages Légiſlateurs : il ont fait du travail la baſe de leurs réglements. Voyez l'ordre de Saint *Benoît*, qui a défriché nos terres, &c. Saint Cyrille, dans un de ſes Ouvrages, contre les Anthropomorphites, déſapprouve hautement les Moines qui s'appliquent à la priere ſans travailler ; il leur donne pour exemple les Apôtres, dont les travaux manuels n'affoibliſſoient point la piété. Un des premiers principes de Religion chez les Turcs, eſt de ſavoir un métier. Le grand Seigneur lui-même eſt ſoumis à cet uſage, qui devroit être adopté de toutes les nations ſenſées.

& *inagiſſante.* Il falloit néceſſairement, chez les Marſeillois, qu'on adoptât un genre de travail ; c'étoit le premier principe de l'éducation. Les armes, les lettres, les arts & métiers partageoient l'occupation & l'activité de ce peuple ; le commerce ſur-tout & la navigation attachoient tous leurs ſoins. Ils avoient, à l'exemple des Rhodiens, établi, ſur cet objet, des réglements très-eſtimés.

Leur ſageſſe éclatoit juſques dans leurs funérailles. Deux cercueils reſtoient continuellement expoſés à l'entrée de la Ville ; l'un étoit deſtiné aux perſonnes de condition libre, & l'autre aux eſclaves. Ce ſpectacle les familiariſoit, ſans doute, avec une image qui devroit être continuellement ſous les yeux ; ils regardoient la mort comme une ſuite néceſſaire de la vie, & s'interdiſoient dans ces occaſions la plus légere marque de triſteſſe. C'étoit, ſelon eux, le fruit mûr qui doit ſe détacher de l'arbre ; le deuil expiroit le jour même, & ſe terminoit par un ſacrifice & par un repas, où aſſiſtoient la famille & les amis du défunt.

Si les hommes avoient de la valeur,

de la ſageſſe & des lumieres, les femmes poſſédoient ces vertus, qui, ſans avoir autant d'éclat, honorent la vie domeſtique, & en font le bonheur. Compagnes attentives de leurs maris, elles joignoient à la vivacité de l'amour, le zele conſtant & délicat de l'amitié; elles rempliſſoient tous les devoirs de mere; d'une chaſteté irréprochable, elles pouſſoient la bienſéance juſqu'à ſe défendre le vin; & ſi elles s'écartoient de cette eſpece de vœu, leurs époux étoient en droit de leur ôter la vie.

Pour ce qui concerne les arts, peu de Gouvernements en ont reçu autant de luſtre & d'utilité que la République de Marſeille. Son académie jouiſſoit d'une réputation brillante; relevée au-deſſus de toutes les autres *ſociétés* littéraires, on l'appelloit communément *Athenopolis Maſſiliorum*, la *ſeconde Athenes*. On y accouroit des diverſes parties du monde; c'étoit le dépôt univerſel des connoiſſances humaines, & le berceau d'une multitude de grands hommes dans tous les genres; légiſlateurs, guerriers, philoſophes, poëtes, orateurs, juriſconſultes, mé-

decins, ſont ſortis en foule du ſein de Marſeille, & ont porté au loin la gloire de leur patrie. Ces éloges ne peuvent être ſoupçonnés d'exagération (*). Cicéron, dans ſa harangue pour L. Flaccus, a conſacré l'eſtime diſtinguée que (§) les Romains mêmes accordoient aux Marſeillois; & avant lui, Ariſtote avoit compoſé à leur louange un Ouvrage qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous. On remarquera qu'ennemis du luxe, ils ne lui laiſſoient pas la moindre

(*) *Ciceron, dans ſa harangue, &c.* Voici le paſſage qui renferme l'éloge de Marſeille : » *Neque verò te, Maſſilia, prætereo, quæ L. Flac-* » *cum militem, quæſtoremque cognoſti : cujus ego* » *civitatis diſciplinam atque gravitatem non ſo-* » *lum Græciæ, ſed haud ſcio an cunctis gentibus* » *anteponendam jure dicam : quæ tam procul à* » *Græcorum omnium regionibus, diſciplinis, lin-* » *guaque diviſa, cum in ultimis terris cincta Gallo-* » *rum gentibus barbariæ fluctibus alluatur, ſic Op-* » *timatum conſilio gubernatur, ut omnes ejus inſti-* » *tuta laudare facilius poſſent quam æmulari.*

(§) *Les Romains mêmes, &c.* On ſe rappellera que les Romains donnoient ſans diſtinction à tous les peuples la dénomination inſultante de *Barbares*; les Marſeillois devoient donc être bien flattés d'arracher des éloges à une nation ſi dédaigneuſe.

priſe ſur aucune branche de l'adminiſtration. L'économie régnoit dans les habillements, les bijoux, les dots. Une fidélité inviolable rehauſſoit tant de belles qualités : non-ſeulement ils en donnerent des preuves ſignalées durant la guerre Punique ; mais, dans les guerres civiles, ils conſerverent aux Romains un égal attachement, & le porterent à un ſi haut degré d'héroïſme, qu'il leur en a coûté, pour ainſi dire, l'exiſtence de leur République.

Il paroîtra bien ſurprenant qu'un peuple, dont la morale étoit ſi pure, la politique ſi éclairée, & la ſociété ſi douce, eût retenu les ſuperſtitions impies & barbares des Phocéens ſes ancêtres : tant l'eſprit humain eſt ſujet à des contrariétés inexplicables ! *Ils immoloient à Diane d'Epheſe des hommes au-lieu d'animaux ; ce bois ſacré* que Lucain nous repréſente enveloppé d'une nuit religieuſe, étoit ſouillé de ſemblables ſacrifices offerts à des divinités inconnues. Cette abominable coutume avoit gagné leurs voiſins, & infecté toutes les Gaules. Lorſque Marſeille étoit affligée de la peſte, un pau-

vre ſe préſentoit pour être la victime expiatoire qui devoit ramaſſer ſur ſa tête les influences du malheur public. La Ville le nourriſſoit pendant quelque temps des viandes les plus délicates; on le paroit enſuite de riches habits; il faiſoit le tour des remparts, & l'on finiſſoit par le chaſſer hors des murs, chargé des plus horribles malédictions.

Cette ſage République, jalouſe de répandre au loin les précieux avantages qu'elle poſſédoit, donna la naiſſance à une infinité de colonies qui fleurirent par ſes ſoins. Turin & Nîmes ſont les principales. La premiere reçut le nom de *Taurinum*, parce que les Marſeillois portoient un taureau dans leurs armes; Empurias, ſituée en Eſpagne, leur eut également obligation de ſon origine. Leur opulence s'accrut par un événement aſſez ſingulier : un tremblement de terre conſidérable entr'ouvrit les Pyrénées, & mit à découvert de fécondes mines d'argent dont les Marſeillois tirerent force lingots. La nature ſembla n'en point demeurer à cette eſpece de prodige opéré en leur faveur. L'em-

braſement d'une vaſte forêt qui couvroit ces montagnes, ſuivit de près le tremblement de terre. L'incendie dura pluſieurs jours, & avec une telle violence, qu'il échauffa ces mines au point, qu'il en découla, en quelque ſorte, un fleuve d'argent, où les Marſeillois & les Phéniciens puiſerent abondamment de nouvelles ſources de richeſſes.

Il falloit que la domination de ces premiers fût bien étendue ſur la mer & ſur la terre, puiſque la Méditerranée porta le nom de *Mer de Marſeille*, & que Lyon, du côté du nord, devint une des bornes de ſa juriſdiction. Les Romains l'appelloient *leur ſœur*, *leur bonne alliée*, *très-fidelle* & *très-généreuſe*. Elle étoit arrivée au plus haut degré de la puiſſance légitime & de la gloire véritable. Les ſecouſſes du bouleverſement qui renverſa la République Romaine, & lui donna une nouvelle forme, ſe firent reſſentir à Marſeille, & entraînerent ſa chûte. Les différends de Céſar & de Pompée devoient régler la deſtinée du monde. On s'attend bien que Marſeille, attachée à la juſtice

& à l'honneur, ſe rangea du parti de Caton. La harangue ſublime que, dans cette occaſion, ſes habitants firent à Céſar, nous a été conſervée dans (*) le Poëme de la Pharſale. Enfin, après des miracles de fidélité & de bravoure, victimes des trois plus cruels fléaux, de la guerre, de la famine & de la peſte, les Marſeillois ſuivirent le ſort de leurs alliés : ils ſe ſoumirent au plus célebre & au moins odieux peut-être des tyrans ; ils perdirent la ſuprême puiſſance : le commerce, les vertus, (§) les arts leur reſterent ; un long écoulement de ſiecles & de changement de domination n'ont pu leur ravir ces

(*) *Dans le Poëme de la Pharſale, &c.* Cette harangue ſe trouve L. 3. Elle eſt, en effet, de la plus grande beauté : tous les reſſorts de l'éloquence y ſont déployés.

(§) *Les arts leur reſterent, &c.* Les Romains, préférant dans la ſuite Marſeille à Athenes, envoyoient leurs enfants à ſon académie. Lucius Antonius, petit-fils de la ſœur d'Auguſte, y fit ſes études ; & depuis, le fameux Agricola, dont Tacite nous a laiſſé une hiſtoire ſi touchante, qui devroit être celle de tous les hommes.

poſſeſſions, les ſeules qui ſoient immuables, & ſur leſquelles la tyrannie & le temps n'ayent point d'empire. Marſeille en jouit encore; & dans ſa ſituation préſente, elle n'a point à regretter ſon ancienne ſplendeur.

ZÉNOTHÉMIS,

ANECDOTE MARSEILLOISE.

MARSEILLE, en fléchiſſant ſous la fortune de Céſar, n'avoit perdu que les apparences du plein pouvoir, & de vains droits de ſouveraineté. L'autorité véritable lui étoit demeurée ; celle qui avoit fondé ſa République, qui l'avoit ſoutenue contre les efforts conjurés des Gaulois ; la puiſſance abſolue ſans tyrannie, qu'un Etat emprunte d'une conſtitution ſage & éclairée, & qui ſurmonte quelquefois le choc des temps

(*) *Zénothémis*, &c. Le fond de cette anecdote eſt tiré d'un des Dialogues de Lucien, intitulé : *Toxaris, ſive amicitia* ; il nous fait dans cet Ouvrage l'éloge de l'amitié, & nous en montre tous les charmes. Toxaris & Mnéſippe, l'un Scythe & l'autre Grec, ſont les interlocuteurs, &c.

& des révolutions, & ſurvit aux autres Empires. Nous avons vu les Chinois ſubjugués continuellement par les Tartares, leur impoſer un joug peut-être plus aſſujettiſſant, l'eſprit inaltérable de leurs loix & de leurs coutumes. Dans cette vaſte partie du monde, la deſtinée conſtante des vaincus eſt de ſe rendre les inſtituteurs, &, en quelque ſorte, les maîtres légitimes de leurs ſauvages tyrans; les informes habitants de Samarcande deviennent des hommes & des lettrés à Pékin. C'eſt ainſi que les Romains venoient puiſer à Marſeille des leçons de ſageſſe & de vertu, & (*) y adoucir cet orgueil féroce & groſſier qui ſe contracte dans le métier des armes, & rarement eſt ſéparé de leurs ſuccès. Cette métropole de nos contrées méridionales étoit l'école de l'univers entier: tous les principes des connoiſſances humaines & des bonnes mœurs s'y trouvoient réunis;

(*) *Y adoucir cet orgueil, &c.* On connoît ces vers d'Ovide:

Qui bene pugnabat, Romanam noverat artem;
Mittere qui poterat tela, diſertus erat.

ſon Sénat ſur-tout ſembloit être le ſanctuaire même de la juſtice : il étoit un modele pour le Sénat de ſes vainqueurs.

Ménécrate & Zénothémis ſe diſtinguoient dans la claſſe des citoyens reſpectables que la naiſſance & le ſavoir plaçoient à la tête du Gouvernement. Le premier, déja avancé en âge, jouiſſoit d'une réputation ſolidement établie pour ſon intégrité autant que pour ſes lumieres dans la juriſprudence : elles lui avoient acquis le ſurnom du *nouveau Scævola*. Une fille unique devoit hériter de ſa conſidération & de ſes richeſſes ; mais le vertueux Sénateur mettoit bien au-deſſus des préſents de la fortune, l'eſtime de ſes concitoyens, & la ſienne propre. Il ſavoit apprécier cette récompenſe, la ſeule qui nous ſatisfaſſe pleinement, & que ſi peu de gens en place connoiſſent, & ſont jaloux de mériter. La tendre amitié de Zénothémis ajoutoit le dernier degré à ſon bonheur. Ce jeune homme ſorti à peine de l'enfance, s'étoit attaché fortement à Ménécrate ; ce penchant s'étoit accru avec les années, & leur diſproportion n'avoit point nui aux dou-

ceurs de cette liaiſon indépendante des ſens, qui rapproche, unit les cœurs, & qui les porte à ſe communiquer leurs goûts, leurs affections, leurs intérêts mutuels. L'amitié, née d'un principe noble & pur, peut s'enviſager comme une paſſion céleſte, qui éleve l'homme au degré de perfection dont ſa nature eſt ſuſceptible. Zénothémis joignoit aux graces de la figure & à la dignité de l'extérieur, une ame ſublime & enflammée de l'amour des arts & des vertus. Après ſon ami, le ſage auquel il deſiroit le plus de reſſembler, étoit (*) Æbutius Liberalis, célebre Lyonnois, dont

(*) *Æbutius Liberalis, &c.* Il fut ami de Sénèque, qui lui dédia ſon *Traité des Bienfaits.* La vertu de ce particulier reſpectable ſembla conſoler l'humanité de l'horrible exiſtence de l'infâme Néron. C'eſt ainſi que le Précepteur de ce monſtre nous dépeint ſon ami: „ La philo„ ſophie de cet homme vraiment ſage ne ſe „ bornoit point à des préceptes impoſants que „ dément quelquefois la conduite de celui qui „ les donne: c'étoit par l'exemple d'une vie „ pure & réguliere, qu'Æbutius Liberalis for„ moit des éleves à la vertu. Toute ſa con„ duite étoit empreinte des leçons de la ſa„ geſſe dont il faiſoit profeſſion. La bonté, „ cette vertu dont la ſeule énonciation ren-

les rares qualités lui mériterent l'éloge, ſans contredit, le plus touchant, le titre du *meilleur de tous les hommes.*

Charmolæus, un des plus habiles juriſconſultes de ſon ſiecle, & qui avoit compoſé des ouvrages que le temps nous a ravis, étoit pere de Zénothémis : il avoit fortifié ſon fils dans ces excellentes diſpoſitions, qui s'annoncoient avec tant de ſupériorité. Le jeune Marſeillois donnoit la préférence à la morale ſur toutes les autres études ; un mérite prématuré lui avoit ouvert le chemin aux honneurs & aux dignités : la loi s'étoit même laiſſée fléchir en ſa faveur. Quoiqu'il fût célibataire, & d'une extrême jeuneſſe, par une exception honorable,

---

„ ferme l'idée de toutes les qualités honnêtes ; „ lui méritoit à juſte titre le ſurnom glorieux „ du *meilleur de tous les hommes.* Sa libéralité „ ne connoiſſoit d'autres bornes que les be„ ſoins d'autrui ; ſa généroſité, d'autre prix que „ celui des bienfaits qu'il recevoit ; ſa grandeur „ d'ame, d'autre gloire que celle qui réſulte de la „ bienfaiſance : *turpe eſt beneficiis vinci* : c'étoit „ la deviſe de cet homme, l'honneur de l'hu„ manité ".

On emprunte cette note intéreſſante de l'eſtimable Ouvrage de M. l'Abbé de Longchamps, écrivain qui ſent les vertus dont il fait l'éloge.

il étoit entré parmi (*) les *Timouchos*, & l'on ne doutoit point qu'il ne montât bientôt au rang des quinze, & que, dans la ſuite, il ne fût un des trois préſidents.

Des affaires domeſtiques appelloient Zénothémis à Nîmes, une des plus floriſſantes colonies des Marſeillois, qui avoit conſacré ſa reconnoiſſance, en adoptant une partie des armes de ſes fondateurs. Ménécrate vit avec regret s'éloigner ſon ami; il le preſſa de hâter ſon retour. Mon cher Zénothémis, lui dit-il, votre amitié m'eſt devenue un bien auſſi néceſſaire qu'il m'eſt précieux; vous m'avez fait éprouver que l'ame avoit des beſoins, & vous ſavez les ſatisfaire tous. L'amour paternel ne ſuffit point à mon cœur; vous ſeul me conſolez de cet ennui attaché à la repréſentation, & aux ſoins du miniſtere public. Zénothémis, les hommes ſont des créatures ingrates qu'il eſt impoſſible d'apprivoi-

(*) *Les Timouchos, &c.* Pour être élevé à cette dignité, il falloit avoir des enfants, & être originaire de Marſeille, depuis ſon aïeul incluſivement: on ſe reſſouviendra que c'étoit le nom qu'on donnoit aux *ſix cents* qui compoſoient le Sénat.

ſer : leur méchanceté réſiſte à tous les bienfaits ; je les connois, & je les ſers. Je conviendrai avec vous que la vertu ſe récompenſe par elle-même : mais qu'il y a d'inſtants où notre ame fatiguée de cette nobleſſe déſintéreſſée, demande un prix plus à la portée de nos ſens ! & c'eſt dans votre amitié que j'ai trouvé ce prix ſi flatteur. Votre ſociété m'inſpire, méchauffe, me fait ſupporter le peſant fardeau de mes travaux, de mes devoirs, m'excite à rechercher de nouveaux applaudiſſements ; revenez bien vîte, mon ami. Je ne ſais, mais vous ne m'avez jamais été plus cher : notre ſéparation produit au fond de mon cœur une triſteſſe qui me ſurprend moi-même, puiſque je dois vous revoir inceſſamment. Adieu, ayez un peu plus de fermeté que moi. Zénothémis, devons-nous reſſembler aux autres hommes ? & la foibleſſe ſeroit-elle le partage du ſentiment ?

Ménécrate tombe dans les bras de ſon ami ; il ne ſauroit s'en ſéparer. Ils ſe quittent enfin, après s'être renouvellé pluſieurs fois les aſſurances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marſeillois diſtingué eſt

ſoupçonné d'un meurtre commis pendant la nuit ; l'inſtruction de l'affaire eſt confiée à Ménécrate : on ne pouvoit choiſir de juge plus ſavant & plus integre. L'accuſé n'étoit que trop coupable, ſi l'on conſultoit ſur-tout la ſévérité des loix de Marſeille ; le vrai s'étoit montré dans tout ſon jour : la fatale ſentence alloit être prononcée. Le pere & la mere du jeune homme accourent, tombent aux genoux du Magiſtrat, les arroſent de pleurs. *Hélas !* s'écrie le pere infortuné, en découvrant ſa tête chauve, & ſe proſternant plus profondément : Bienfaiſant Ménécrate, daignez être homme, avant que d'être l'organe de la juſtice ; vous voyez couché dans la pouſſiere, un malheureux vieillard qui n'a plus qu'un jour à voir la clarté du ſoleil ; il eſpéroit revivre dans un fils unique, & ce fils va lui être enlevé ! & par quels coups ? Ce n'eſt pas aſſez qu'il perde la vie : ſon châtiment ſera perpétué par une mémoire flétrie, qui s'étendra ſur toute ſa famille, qui me pourſuivra juſques dans la tombe. Ménécrate, vous êtes pere ! oui, mon fils eſt criminel, je ne vous le cache pas ; oui, il a mérité toute

votre rigueur : du moins nos loix l'ont ainſi décidé, quoique je puiſſe l'excuſer en vous donnant des preuves que ſon adverſaire l'a inſulté vivement, & a ſuccombé ſous un premier mouvement de vengeance... La mort de mon malheureux fils ranimera-t-elle celui dont il a percé le flanc ? Contemplez une déplorable mere qui n'a point la force de s'exprimer ; cette douleur qui ſe tait, vous peint l'horreur de ſa ſituation. Ame généreuſe, ordonnez le trépas de tous trois, s'il faut qu'on arrache de notre ſein cet enfant.... Si vous aviez à juger votre fille, la condamneriez-vous ? Pourriez-vous bien laiſſer tomber le glaive des loix ſur ſa tête ? Ayez compaſſion de ma vieilleſſe : c'eſt l'humanité qui pleure à vos genoux, qui vous adreſſe ſa priere, ſes cris : Ménécrate, c'eſt mon dernier ſoupir qui vous intercede.

En effet, le vieillard expiroit aux pieds de Ménécrate. Le juge attendri le releve avec bonté, ainſi que ſa femme ; la nature ſe fait entendre à ſon cœur ; la voix de la dure équité eſt moins forte ; l'auſtere Magiſtrat enfin n'eſt plus qu'un homme ſenſible, qu'un pere re-

mué par le ſpectacle le plus déchirant : il cede à ce mouvement ſi noble dont s'applaudit l'humanité, & que l'on craint d'appeller une foibleſſe : il immole ſon devoir, pour n'obéir qu'à la pitié : le criminel eſt déclaré innocent.

Ménécrate étoit trop eſtimé & trop heureux, pour ne pas exciter l'envie. Ses ennemis (en eſt-il de plus féroces que ceux que la jalouſie irrite ?) ſe réuniſſent à la famille du mort ; on demande la révifion du procès ; on propoſe des informations ; le meurtrier, malgré le rapport favorable d'un des premiers Sénateurs, eſt déclaré coupable : il ſubit le ſupplice deſtiné aux homicides. L'eſprit de parti, ce ſentiment ſi aveugle & ſi barbare, n'en reſte point à cet acte de juſtice : il s'acharne à la perte du juge trop humain, exagere ſa faute comme un crime capital qui bleſſe les loix & l'équité. Ménécrate, cité devant le Sénat aſſemblé, comparoît, & ne diſſimule point qu'un ſentiment de compaſſion l'a ſurpris, & s'eſt rendu le maître de ſon cœur ; il convient de toute l'étendue d'une erreur ſuſceptible peut-être de pardon, ſi l'on n'écoute que la ſenſibilité ; il avoue qu'il a mé-

rité d'être repris par ſa compagnie ; il finit ſon diſcours par implorer ſon indulgence. Un accuſateur ſe leve, & prononce les mots de préſents & de corruption. Arrêtez, dit Ménécrate, avec cette fierté qui ſied ſi bien à une ame innocente, épargnez à ce corps auguſte, ainſi qu'à moi, l'horreur d'entendre une imputation d'un nouveau genre pour des hommes tels que nous. Il a pu m'échapper une faute, digne, ſans contredit, de punition : j'ai trahi les loix, mon devoir ; mais oſer me ſoupçonner d'une baſſeſſe ! une vie irréprochable de ſoixante ans prendra ma défenſe ; interrogez-la bien cette vie trop longue, hélas ! pour mon bonheur : il n'y a point de jour dans ces ſoixante années, qui ne vous réponde que je ſuis incapable de commettre... dois-je nommer un crime ſi honteux, ſi aviliſſant ? C'en eſt un, Sénateurs, je le répete, de me juſtifier contre une accuſation inouie pour vous & pour moi. Si c'eſt votre déciſion, qu'on me donne la mort, ſans s'efforcer de ſouiller mon honneur ; je vous abandonne ma fortune, mon exiſtence : en me condamnant, vous ne pouvez m'ôter

votre eſtime ; elle me ſera toujours due, je l'emporterai malgré mes ennemis, malgré vous-même, dans le tombeau, & ma mémoire en jouira encore.

Un diſcours ſi touchant & ſi noble n'amollit point ces cœurs dénaturés & jaloux, qui ſe paroient de l'inflexibilité des loix. Sa brigue a le deſſus : Ménécrate eſt dépouillé de ſes dignités ; la confiſcation de ſes biens ſuit une perte ſi cruelle : mais ce qu'il y a de plus accablant pour cet infortuné, quoique le Sénat n'ait pas prononcé ſur ce dernier chef d'accuſation, ſon honneur, graces aux venins de l'infernale calomnie, ne ſe ſauve point des ſoupçons injurieux : voilà le trait qui le déchire continuellement, & qui reſte plongé au fond de ſon cœur.

Zénothémis eſt informé de l'horrible cataſtrophe que vient d'eſſuyer ſon ami ; il accourt, vole dans ſes bras, ſans avoir la force de s'exprimer. Les premieres paroles de Ménécrate ſont : Vous ne le croyez pas ? c'eſt moi que l'on a accuſé... Zénothémis, votre ami eſt toujours digne de vous & de lui-même.

Il eſt impoſſible de peindre les di-

vers transports de Zénéthomis, sa douleur, son désespoir, tout l'excès de son amitié : il pleuroit sur les mains de Ménécrate, les portoit à sa bouche, les serroit contre son cœur : — Non, mon cher Ménécrate, vous n'êtes point coupable : vous n'avez été que foible, que trop sensible ; c'est à ceux qui vous ont condamné à éprouver des remords.

Qui ! vous ! vous êtes souillé !... En a-t-on seulement pu concevoir l'idée ? Eh ! il ne l'a point cru, le perfide qui vous a accusé ; personne ne le croira. Que votre innocence ne peut-elle éclater à tous les regards, comme elle frappe les miens, comme elle remplit mon cœur ! Ranimez-vous : tôt ou tard le Ciel venge la vertu ; la vôtre brillera dans toute sa splendeur. — Zénothémis, mon sort est décidé ; je connois le remede qui me délivreroit de mes maux ; deux objets m'ont retenu à la vie, le plaisir de te revoir, de t'embrasser encore, d'épancher dans ton sein les larmes de l'homme le plus malheureux, & l'espérance de conduire bientôt ma fille à l'autel ; tu sais qu'Edimaque, de l'aveu de Mysias son pere, a sollicité la main de Cydipe. L'époque du mariage étoit

fixée, quand tous les malheurs ſont venus fondre ſur ma tête... — Vous croyez que Myſias... — Il tiendra ſa parole ; mon infortune ne l'aura point refroidi : il eſt perſuadé, ſi l'on peut me reprocher une foibleſſe, & aſſurément c'eſt une faute énorme que j'ai commiſe ; mais quel homme à ma place ne ſe fût pas laiſſé toucher ? il eſt convaincu, dis-je, que mon honneur eſt dans toute ſa pureté. Je vais donc hâter cette union ; ces nœuds formés, il m'eſt permis de diſpoſer de ma deſtinée ; je profite de la liberté qu'une loi ſage nous accorde : je me préſente devant ce Sénat, qui s'eſt armé contre moi d'une juſtice inexorable ; auroit-il le front de m'interroger ſur les motifs qui me preſſent de quitter la vie ? Mon ami, tu es fait pour m'obliger : ce ſera de tes mains courageuſes que je recevrai (*) le vaſe de ciguë... — Que dites-vous, Ménécrate ? êtes-vous ſi peu jaloux de votre véritable

(*) *Le vaſe de ciguë, &c.* Les Marſeillois qui croyoient avoir des raiſons de s'affranchir de la vie, étoient obligés de les expoſer au Sénat : ces motifs examinés avec ſoin, on leur accordoit

véritable exiſtence, de votre mémoire, que vous ſerviez la rage de vos ennemis par une action auſſi inſenſée & auſſi indigne du grand homme & du vrai ſage ? Vous parlez d'attenter à vos jours ! laiſſez de telles reſſources au crime ; c'eſt alors qu'on vous jugeroit coupable, que la calomnie & la méchanceté triompheroient. Oſez vivre pour faire éclater votre innocence ; oſez ſupporter le malheur : c'eſt bien plus que de recourir au trépas. Quand tout l'univers vous accableroit ; quand moi-même j'aurois la lâcheté de vous abandonner, n'avez-vous point votre cœur, la vérité qui vous reſte, qui vous ſoutient ? Leur aveu doit vous ſuffire. Que mon amitié n'eſt-elle de quelque prix à vos regards ! vous ſavez avec quelle ardeur j'aime la vertu, Ménécrate, c'eſt vous exprimer combien vous m'êtes cher ; oui, vous poſſédez un ami. Si vous aviez le moindre reproche à vous faire ſur l'accuſation . . .

---

doit la permiſſion de ſe donner la mort ; & à l'exemple des Grecs, ils prenoient ordinairement un breuvage de ciguë.

dont l'idée ſeule eſt inconcevable, je ſerois le premier à vous échauffer dans le projet courageux de mourir; peut-être aurois-je aſſez de force pour conduire le poignard dans votre ſein, &... je ne vous ſurvivrois pas. Mais vous êtes innocent : il faut que Marſeille contemple en vous le monument de ſa barbarie. L'extrême juſtice eſt un outrage à la nature. Vous vivrez pour couvrir votre pays de confuſion. L'honnête homme malheureux eſt un reproche impoſant à ſes concitoyens; au monde entier.... Je vole au Sénat, il révoquera la ſentence qui vous a perdu.

Zénothémis court raſſembler les *ſix cents*; il veut élever la voix en faveur de ſon ami : on lui répond que l'équité défend de revenir ſur le jugement, & que la condamnation de Ménécrate a été prononcée par les loix. Vous parlez toujours de loix, dit Zénothémis! eh! parlez d'humanité; examinez la faute de votre collegue; c'eſt un excès de compaſſion, qui, s'il fait tort à ſon intégrité, honore ſon cœur; il s'en remet à votre clémence.

Les repréſentations de Zénothémis, ſes efforts, ſes prieres ſont inutiles, &

il eſt obligé de céder à la multitude, qui prétend avoir jugé *légalement*.

Eh bien! crie à Zénothémis, ſon ami du plus loin qu'il le voit, la rage de l'envie eſt-elle raſſaſiée? — Elle eſt plus animée que jamais; votre condamnation eſt irrévocable: mais mon amitié ſe roidit & s'augmente avec votre infortune; daignez me ſuivre.

Ménécrate accompagne Zénothémis qui le conduit à ſa maiſon; le vieillard ne peut s'empêcher de ſoupirer, en conſidérant cette demeure, & les richeſſes qu'elle renferme. Cette image lui rappelle ſa premiere ſituation; il veut ſe retirer. Nous ne nous quitterons plus, lui dit le jeune homme en le retenant avec tranſport, & en le ſerrant dans ſes bras; vous voyez votre aſyle, votre fortune; du moins nous partagerons l'un & l'autre. Que me propoſez-vous, interrompt Ménécrate? je ſens tout le prix de cette offre: mais votre deſſein ne ſeroit pas d'ajouter à mes peines? — Qu'entends-je! — Mon ami, les bienfaits, quelle que ſoit la main qui les diſpenſe, traînent toujours l'humiliation après eux; notre exiſtence perd de ſa dignité, quand nous la de-

vons au ſecours d'autrui. — L'amitié.... — Eſt moins pure dès l'inſtant que la reconnoiſſance vient mêler ſon tribut à des ſentiments libres; je veux vous aimer ſans intérêt. — Quoi! l'indigence... — Penſez-vous que je n'aye pas appris à la ſupporter? Tous les hommes naiſſent indigents : la richeſſe leur eſt une ſituation étrangere; l'adverſité n'eſt point le malheur véritable. Conſervez-moi cet honneur qu'on veut m'enlever; impoſez *ſilence à la* calomnie : voilà les maux auxquels le courage le plus ferme a de la peine à réſiſter. Encore une fois, que m'importent des biens, des palais? Jeune homme, je n'ai beſoin que de mourir : c'eſt un cercueil qu'il me faut; c'eſt l'unique préſent qu'il me ſoit permis d'accepter de votre amitié généreuſe; je vous le redis : *tout autre* me bleſſeroit. Je vais chez Myſias : vous me détournez en vain d'un projet.... Je n'aſpire qu'à marier ma fille, & je ſuivrai après ce que m'ordonnent mon cœur & ma deſtinée.

Zénothémis, accablé de douleur, porte ſes pas chez Hermogène dont il devoit épouſer la niece; leur mariage

avoit été préparé, en quelque ſorte, dès le moment même de leur naiſſance; les deux familles s'étoient engagées réciproquement à cette union qui devoit reſſerrer leur intimité. La jeune perſonne méritoit tous les vœux de Zénothémis; il reſſentoit le pouvoir de ſes charmes, & en effet c'étoit la vertu même ſous les traits de la beauté. Zénothémis, quelle que fût ſon ardeur, aimoit peut-être encore moins qu'il n'étoit aimé. Agathée, c'eſt le nom de la niece d'Hermogene, s'attachoit tous les jours davantage à ſon amant; les rares qualités de Zénothémis, ſon ame ſenſible & ſublime, fortifioient l'amour dont cette femme, l'honneur de ſon Sexe, s'applaudiſſoit; elle n'héſitoit point à faire l'aveu de ſa paſſion: un ſentiment noble & pur ne connoît pas ces déguiſements que le vice a imaginés, & qu'il a décorés du nom impoſant de bienſéances.

Agathée voyoit d'un œil ſatisfait s'approcher le terme preſcrit pour ſon hymen. Loin de s'offenſer des larmes que Zénothémis donnoit au ſort de Ménécrate, elle le pleuroit avec lui. Zénothémis, diſoit-elle, quels témoignages

flatteurs je reçois de votre tendreſſe ! Vous m'eſtimez aſſez pour me montrer tout l'intérêt qui vous lie à un illuſtre infortuné ; ne craignez point que l'amour ſoit jaloux de l'amitié. Laiſſez-les couler ces pleurs qui vous honorent tant à mes yeux ; vous me plairiez bien moins, ſi aujourd'hui vous ne vous occupiez que d'Agathée. Réuniſſons-nous pour nous remplir de la cruelle ſituation d'un homme qui eſt digne d'être votre ami ; efforçons-nous d'adoucir ſes chagrins : ils ſont affreux ! Ah ! Zénothémis, qu'eſt-ce qu'un cœur qui ne ſait point partager les peines d'autrui ? Le premier des plaiſirs, ſans doute, eſt d'être utile aux malheureux.

De pareils ſentiments, & dans un âge ſi peu fait pour les éprouver, paroîtront peut-être extraordinaires. Qu'on ſe tranſporte du milieu d'un ſiecle de corruption, où la vertu eſt ſi avilie, l'éducation ſi négligée ; qu'on remonte aux beaux jours d'une République, le modele des Gouvernements qui l'entouroient, & l'on n'aura point de peine à concevoir qu'Agathée, inſtruite par des leçons & des exemples, eût cette juſteſſe d'eſprit & cette élévation d'a-

me, heureuſes diſpoſitions que l'amour étoit venu encore perfectionner.

La niece d'Hermogene avoit une rivale qu'elle ne ſoupçonnoit point, & qui cherchoit à ſe cacher à elle-même des impreſſions que le temps ne faiſoit qu'approfondir : c'étoit la malheureuſe fille de Ménécrate, Cydipe, qui nourriſſoit dans ſon ſein une paſſion d'autant plus violente, qu'elle étoit contrainte à l'étouffer. Zénothémis étoit l'objet de ce penchant inſurmontable ; une langueur ſecrete conſumoit la jeuneſſe de cette infortunée. Du moins, s'écrioit-elle, lorſqu'elle ſe trouvoit ſeule, s'il m'étoit permis de refuſer ma main, de garder ma liberté, de ne vivre que pour un amour, qui, hélas ! me conduira au tombeau, je goûterois encore quelque douceur à verſer ces larmes ; je me dirois : c'eſt Zénothémis qui les fait couler. Mais dépendre d'un époux, d'un tyran ; manquer à ſon devoir, quand on aime la vertu autant que je la chéris ; former des vœux inutiles & coupables ; trembler de s'avouer un ſentiment qui auroit fait le charme de ma vie : ah ! Cydipe, Cydipe, précipite une mort qui ne fau-

roit venir assez-tôt.... Et mon pere, qui le consolera dans les revers qui l'accablent ? il n'a d'appui que moi & Zénothémis. Fatale amitié, que vous me coûtez cher ! Je revois tous les jours l'auteur de ce trouble que j'ai tant de peine à déguiser ; tous les jours... je deviens plus criminelle... Cédons à la nécessité : marchons à l'autel ; n'envisageons qu'un pere, qui mérite bien ce sacrifice ; il m'aime ; il est malheureux, ne vivons que pour lui... Zénothémis n'est-il pas épris d'Agathée ? ils vont être unis ; ils vont être unis ! que cette image reste sous mes yeux. On ne m'aime point ; on en aime une autre.... J'épouserai Eudimaque ; je triompherai de ma foiblesse ; j'oublierai mon ennemi : ma vertu aura la victoire.

Zénothémis revoit Ménécrate : — Ah ! mon ami, Mysias ressemble aux autres hommes ! Il n'y a donc que toi seul qui aura le courage d'aimer un malheureux ! Expliquez-vous, interrompt le jeune Sénateur.

Ménécrate lui apprend que Mysias l'a reçu avec froideur, qu'il a même détourné l'entretien au sujet du mariage

projetté ; qu'en un mot il a prétexté une affaire pour ſe dérober à une converſation qui peſoit à ſa perfidie. Oui, Zénothémis, continue Ménécrate, le malheur ne m'a que trop éclairé ! Myſias n'eſt plus mon ami ; ma fille ne ſera point l'épouſe d'Eudimaque ; (*) je ne verrai point former ces nœuds, la ſeule eſpérance, l'unique conſolation, qui puſſent m'attacher à la vie ; je mourrai. Et qui eſt-ce qui reſtera à ma fille ? Mon infortune, le ſouvenir de ce qu'elle a été, le tableau effrayant de ce qu'elle ſera ; mon nom, ma race s'éteindront avec Cydipe. Mon ami, l'homme demande des ſucceſſeurs, & l'on ne s'accoutume point à l'idée affligeante qu'on ne revivra point dans

(*) *Je ne verrai point former, &c.* Qu'on ſe pénetre de la vérité des mœurs antiques : un pere regardoit comme le plus grand des malheurs de ſa vieilleſſe, que ſa fille ne ſe mariât point ; il aſpiroit à ſe voir revivre dans de petits-enfants. Les célibataires étoient vus de mauvais œil chez les Spartiates. Alors on ne connoiſſoit pas cet *égoïſme* cruel, ſi outrageant pour la nature, & l'on ne s'applaudiſſoit point de dérober à la poſtérité ce qu'on pourroit appeller une *dette ſacrée*, *&c.*

une poſtérité qui ſemble tromper la mort, & perpétuer notre exiſtence : Ménécrate ſera détruit tout entier. Et qui aujourd'hui voudroit être l'époux de ma fille ? tout me trahit, m'abandonne... peut-être ſuivrez-vous l'exemple de Myſias... Ah ! pardonnez, mon cher Zénothémis, pardonnez. Voilà où conduit la diſgrace ! on offenſe l'ami le plus cher.

Ménécrate, en achèvant ces *mots*, étoit tombé dans le ſein du jeune homme, & pleuroit amérement. Mon pere, lui dit Zénothémis, comme *revenu* d'une profonde rêverie, calmez cette douleur qui m'accable ; vos larmes portent la mort dans mon ame. Oui, l'adverſité nous rend ſoupçonneux, défiants, injuſtes ; Myſias vous aura paru différent de ce qu'il peut être ; vous me *diſiez* qu'il vous aimoit : le cœur change-t-il en ſi peu de temps ? Je vous quitte pour vous rejoindre bientôt. Ménécrate, le comble du malheur eſt de perdre l'eſpérance.

Zénothémis, impatient d'exécuter ſon deſſein, ſe rend chez Myſias. A peine l'a-t-il apperçu : — Myſias, je vous demande une converſation particuliere ;

ordonnez que vos domeſtiques ſe retirent. On les laiſſe ſeuls ; Zénothémis prend le premier la parole : — Il y a long-temps que votre réputation m'eſt connue ; c'eſt ce qui m'a déterminé à vous voir, & à vous entretenir avec la franchiſe qu'elle inſpire. Je voudrois mériter que l'univers fût, comme Marſeille, inſtruit de l'amitié qui me lie à Ménécrate. Quand le penchant ne me conduiroit point, j'attacherois de l'orgueil à me déclarer l'ami d'un homme que tout ſemble abandonner. Qui eſt-ce qui éleve plus l'ame, & lui donne plus de ſatisfaction, que d'embraſſer le parti de l'infortune, & de paroître lutter contre les Dieux mêmes ? C'eſt-là que la nature humaine puiſe la véritable grandeur ; c'eſt ainſi que Caton s'eſt montré ſupérieur à Céſar ; & lorſque cette infortune eſt tombée ſur l'innocence, lorſque la vertu ſouffre, pouvons-nous ſans crime, lui dérober notre pitié, notre appui ?... — Vous prétendez parler de Ménécrate ? — De lui même. — Et vous le peignez innocent, lui que le Sénat... — Vous ne le croyez pas coupable. Quelle eſt ſa faute ? car on ne peut donner d'autre nom à ſon erreur, un excès, ſi j'oſe

le dire, de cet attendriſſement, le mouvement le plus doux de l'ame, & qui décele davantage notre origine céleſte... — Ménécrate a manqué à la juſtice. — Il a cédé à l'humanité; elle eſt au-deſſus des loix, des conventions; l'humanité nous vient du ciel : les loix ſont notre ouvrage; & que de traits de notre foibleſſe & de notre barbarie nous y avons imprimés! Ah! Myſias, écoutons notre cœur : voilà le premier juge; c'eſt à lui de prononcer ſur Ménécrate. Que le Sénat le ſoumette à la ſévérité d'un ſyſtême de légiſlation établi par nos prédéceſſeurs, conſacré par l'habitude, par ce reſpect que nous portons aux anciens uſages : nos Magiſtrats peut-être ont fait leur devoir. Mais ici, dans l'épanchement de la vérité, nous devons être des hommes, dépouiller la robe & l'eſprit de Sénateur, prendre l'ame du dernier des humains en faveur de Ménécrate. Encore une fois, qu'avons-nous à lui reprocher? un ſentiment rapide de compaſſion envers un vieillard expirant, proſterné à ſes pieds, qui implore la grace de ſon fils; ce fils inſulté, outragé, s'eſt abandonné aux tranſports invincibles de la nature qu'enchaîne &

que punit l'inflexibilité de nos loix : c'eſt un malheur plutôt qu'un crime ; & Ménécrate s'eſt laiſſé émouvoir. Telle eſt donc la ſource de tous les revers qui ont foudroyé un de nos plus illuſtres citoyens ! Suivrez-vous l'exemple de la multitude ?.. oublierez-vous qu'il fut votre ami, que vous fûtes le ſien ? Votre fils... — N'épouſera point la fille de Ménécrate ; il a dû s'y attendre. — O ciel ! pourriez-vous ?... — Vous voudriez... — Que dès cet inſtant Eudimaque conduiſit Cydipe à l'autel. — Mais, Zénothémis, y penſez-vous ? Ménécrate ne ſeroit point coupable ; il ſuffiroit que le Sénat eût prononcé contre lui, que le bruit public le condamnât : l'honneur.... — Eſt de ſe montrer hautement l'ami d'un malheureux ; de rendre hommage à la vérité ; elle eſt, cette vérité, au-deſſus de toutes les opinions ; vous ne pouvez la corrompre, l'étouffer, quand tous le monde éleveroit la voix pour lui impoſer ſilence. Vous oſez vous parer de l'honneur ! je vous le demande à la face du Ciel qui nous écoute, qui lit dans nos ames : un homme que l'univers entier jugeroit criminel, s'il ne l'étoit point en effet, le croiriez-vous

réellement déshonoré ? Ah ! quiconque le connoîtroit aſſez pour lui rendre la juſtice qui lui ſeroit due, auroit de l'honneur & de ſes devoirs une idée véritable. C'eſt ce que Ménécrate me fait éprouver ; je ſuis pleinement convaincu du ſon innocence ; je lui dois mon eſtime, mon ſoutien, mon amitié ; & ces ſentiments, tout m'ordonne de les faire éclater juſqu'au dernier ſoupir : je ne me démentirai point. Myſias, qui ne ſait pas avoir ſon opinion, eſt indigne du nom d'homme. Et de quoi nous ſervira ce préſent des Cieux, la raiſon, ſi nous aſſervissons notre façon de penſer à celle d'autrui ? La ſageſſe & la vérité ont leurs principes invariables. Parce que l'injuſtice & la calomnie ont accablé Ménécrate, vous trahiriez votre promeſſe !... Je vous le *redis* : hâtez-vous de la remplir ; que votre fils s'empreſſe d'offrir ſa main à Cydipe ; qu'ils aillent au temple... — Zénothémis, vous ne ſavez donc pas ?... — Malheureuſe foibleſſe humaine ! funeſte contagion qui corrompt toutes les vertus ! vous balancez à donner le nom de votre beau-pere à l'homme

qui vous a été le plus cher, pour lequel vous êtes en ſecret pénétré de vénération ! & c'eſt l'exemple qui vous entraîne !... où eſt votre fils ?... — Zénothémis, vous refuſez de m'entendre ; ce n'eſt pas aſſez que Ménécrate paroiſſe coupable, que ſon honneur ſoit attaqué ; celui de ſa fille... — Que dites-vous ? la fille de Ménécrate, Cydipe... — Eſt ſoupçonnée ; on ſeme un bruit ſourd... ſa ſageſſe... — Arrêtez, Myſias, arrêtez ; penſez que vous parlez à l'ami de Ménécrate, à l'homme qui chérit le plus la vertu... gardez-vous de flétrir celle de Cydipe... Myſias, c'eſt encore de ces menſonges abſurdes qui ne vous en impoſent point ; non, ils ne vous font point illuſion... Ayez aſſez de fermeté pour ne pas diſſimuler. Il y a une ſorte de nobleſſe à ſe montrer ſans déguiſement ; dites que vous craignez de déplaire au Sénat, que Ménécrate eſt malheureux, que ſon alliance ne flatte plus votre vanité : qu'il eſt pauvre ! mais étendre vos procédés odieux juſques ſur ſa fille, former des ſoupçons, les publier... c'eſt le com-

ble de l'inhumanité, &... voilà les actions qui déshonorent !

La colere étinceloit dans les yeux de Zénothémis; il quitte bruſquement Myſias, & va retrouver Ménécrate, qu'il embraſſe avec tranſport ! — Mon reſpectable ami, oublions la terre, les hommes; efforçons-nous de nous ſuffire à nous-mêmes : que Zénothémis vous tienne lieu de tout.

Un torrent de pleurs accompagne ces expreſſions articulées avec peine. — Zénothémis, quel eſt donc le nouveau chagrin que vous avez à m'annoncer ? C'eſt en vain que vous me le cachez; je lis dans vos regards un trouble qui vous trahit. Ah ! ne craignez pas de déchirer mon cœur; il n'a plus de bleſſures à recevoir : tous les coups lui ont été portés. — Non, il ne les a point tous reſſentis. Vous aviez bien raiſon d'appréhender que Myſias ne ſuivît le torrent de l'exemple... il n'eſt plus votre ami... il faut renoncer à ce mariage.

Zénothémis rend un compte fidele à Ménécrate de la converſation qu'il vient d'avoir avec Myſias. Le vieillard

ne peut que lui dire : Ma fille ne ſera donc point unie à Eudimaque ! elle n'aura point d'époux ! ce revers manquoit à mon affreuſe deſtinée !

A ces mots, il baiſſe la tête ; & tombe dans une douleur profonde. Zénothémis avoit pris la ſage précaution d'obſerver le ſecret ſur ce qui regardoit Cydipe ; il ne doutoit pas que Myſias n'eût la même diſcrétion, & que ces ſoupçons, auſſi injuſtes qu'outrageants, ne reſtaſſent enſevelis dans le ſilence.

Ménécrate crut avoir beſoin de ménagements pour apprendre à ſa fille la rupture de ſon mariage ; il étoit bien éloigné de prévoir que cette nouvelle lui cauſeroit une joie ſecrete ; Cydipe, ſeule, en déploye tous les tranſports : — Je pourrai donc ne m'occuper que de mon amour ! je ne ſerai ni infidelle, ni parjure ; Zénothémis ſera la divinité à qui j'adreſſerai tous mes vœux ; il ſera permis à mon cœur de ſe répéter qu'il n'aime que Zénothémis ; ce penchant ſi doux, ſi invincible, les remords ne l'empoiſonneront pas ! Et y auroit-il du crime à brûler pour un objet que tout le monde

doit adorer ? il eſt le conſolateur, le ſeul conſolateur de mon pere ; il cherche à nous ſoulager ſous le poids de tant d'infortune ; Zénothémis a pour nous l'amitié la plus vive... Ah ! l'amitié n'eſt point l'amour ; Zénothémis ne m'aime point... Eh bien, ce ſera moi qui l'aimerai, qui l'aimerai... ſans retour ; je ne vivrai que pour ce ſentiment ; il fera tous mes plaiſirs, il ſuffira à mon bonheur. Le tendre, le pur amour n'eſt-il pas récompenſé par lui-même ? c'eſt alors qu'il ceſſe d'être une foibleſſe, qu'il devient une vertu.

La fille de Ménécrate trouvoit ainſi dans ce qui augmentoit la douleur de ſon pere, un motif de conſolation, & même de contentement.

Zénothémis partageoit tous ſes moments entre Agathée & Ménécrate. Quel ſpectacle vient *un jour* le frapper ! il accouroit auprès de ſon ami : il le voit étendu ſur la terre, baigné de larmes, appellant la mort à grands cris : — Et de quels nouveaux coups de foudre auriez-vous été frappé ? la fortune auroit-elle pu augmenter vos diſgraces ? parlez, mon ami, mon pere... Le vieillard hauſſe la tête, &

s'écrie au milieu des ſanglots : Zénothemis, je ne connoiſſois pas encore tout mon malheur... — Expliquez-vous. — Eh ? pourquoi ai-je héſité à me débarraſſer du fardeau de la vie ? O mon unique bienfaiteur ! approchez ; venez percer ce cœur qui ne peut plus réſiſter aux douleurs accumulées qui l'oppreſſent. Mon ame eſt impatiente de quitter ce ſéjour de crimes : venez la recevoir dans un ſein, le ſeul qui ſoit ouvert à mes larmes. — Ménécrate, je vous en conjure au nom de cette amitié dont vous ne doutez pas, inſtruiſez-moi... pourquoi cette agitation ? — Mon ami, il n'eſt que trop vrai, je ſuis déshonoré. — Comment ? — Ma fille... des bruits ſe répandent... ma fille n'eſt plus digne de moi... Eudimaque... ſon honneur... elle l'a perdu... Zénothémis, hâtez l'inſtant de ma deſtruction.

Le jeune homme comprit aiſément d'où partoit cette nouvelle ſi accablante. Les ſoupçons que Myſias avoit laiſſé entrevoir, & qui devoient mourir dans le ſecret, étoient divulgués, & parvenus enfin aux oreilles du malheureux pere. Zénothémis lui avoue que, dans ſon er-

tretien avec Myſias, cet ami infidele n'avoit pu contenir quelques propos injurieux à Cydipe, & qu'il avoit cru devoir les taire, &, en quelque ſorte, les oublier lui-même. Je connois votre fille, pourſuit Zénothémis d'une voix aſſurée, je vous connois, elle ne ſauroit avoir démenti le ſang dont elle ſort, l'éducation qu'elle a reçue, vos exemples. D'ailleurs, je me flattois que Myſias étoufferoit des ſoupçons honteux pour ſa propre réputation, & qui, ſelon les apparences, ne doivent leur origine qu'à ſa perfidie. Quoi! Eudimaque... ſon pere auroit pouſſé le crime à ce point! & que peuvent leurs diſcours? Ah! répond Ménécrate, ſi tous les hommes vous reſſembloient! mais voilà le trait mortel que me préparoit la fureur de mes ennemis; j'y ſuccomberai. Je veux voir Cydipe, je veux voir Cydipe; (elle venoit en ce moment auprès de ſon pere.) Entrez; ma fille... mérites-tu encore ce nom? oſe rendre hommage à la vérité; c'eſt la ſeule vertu qui reſte aux coupables. (Cydipe demeure interdite.) L'amour t'auroit-il égarée? Eudimaque... — Mon pere, je ne l'ai jamais aimé; je

reſpectois vos volontés, mais mon cœur... Eudimaque n'auroit eu que ma main. Et en prononçant ces mots, elle ne peut s'empêcher de lever les yeux ſur Zénothémis. — Tu n'as nul reproche à te faire ? ne me diſſimule rien, parle en préſence de mon ami ; qu'il n'ignore point le comble de mes revers... Le bruit ſe répand... tu m'as déshonoré.

Ménécrate fait part à ſa fille des détails injurieux que la méchanceté prend plaiſir à publier. Cydipe tombe évanouie, comme ſi elle eût été atteinte de la foudre. Revenue par les ſoins de Ménécrate & de Zénothémis, cette fille courageuſe ſuſpend ſes larmes : on diroit qu'une divinité l'inſpire, & la ſoutient ; — Mon pere, mon pere, daignez m'écouter : votre fille eſt digne de vous ; & vous, dont l'eſtime m'eſt plus chere que vous ne penſez, ami généreux de deux infortunés, ſoyez convaincu de mon innocence. Jamais je n'ai offenſé la vertu ; j'aurois regardé comme un crime impardonnable, une idée ſeule qui auroit été contraire aux principes de cette vertu, dont je ſuivrai les loix juſqu'à mon dernier

ſoupir. Le Ciel connoît mes ſentiments : c'eſt ce Ciel que j'implore contre la calomnie. Ce dernier trait nous étoit réſervé ! Si j'euſſe été capable de céder à un moment de foibleſſe, ſi j'en avois eu ſeulement la penſée, une mort prompte eût ſuivi ce honteux égarement... Ce n'eſt pas à Ménécrate à douter de ſa fille.

Ces paroles ſont exprimées avec ce ton de l'ame qui caractériſe la vérité. Zénothémis l'interrompt *vivement* : Non, Cydipe n'a rien à ſe reprocher ; je ſuis prêt à défendre ſon innocence contre tout ce qui ſe préſentera pour l'attaquer. C'eſt vous, s'écrie Cydipe, qui me rendez juſtice ! ah ! Zénothémis !

Elle reprend avec attendriſſement, en ſe tournant vers lui : ils veulent m'enlever votre eſtime !... *Ménécrate* la tient dans ſes bras : — J'en crois tes larmes, le ſang dont tu es née ; oui, c'eſt la calomnie qui ne ſe laſſe point de nous pourſuivre. Te voilà donc, ma fille, ſans appui, ſans eſpoir, en proie à des diſcours outrageants ! ô Dieux ! Dieux ! quand ſerez-vous raſſaſiés de nos maux ?

Ménécrate eſt plongé dans l'accablement. Quoi ! ſe dit Cydipe, lorſqu'elle eſt retirée, Zénothémis aura cru... Il n'eſt pas poſſible ; mon cœur, mes regards, tout l'aura inſtruit de mon amour pour mes devoirs : pour mes devoirs ! eh ! ce n'eſt pas la vertu ſeule qui me les rend ſacrés ; ce n'eſt point Eudimaque qui occupe mon ame, qui y regne en tyran abſolu.... Il n'y a que la mort qui puiſſe m'affranchir de tant de liens qui me peſent ; faut-il exiſter après des épreuves ſi cruelles ? Si je n'étois point néceſſaire à la conſervation d'une vie qui me fait oublier la mienne !... Sommes-nous aſſez malheureux ? mon pere, aux bords de la tombe, ſans ſecours, privé de tout, entouré de perfides, d'ingrats ; & ſa fille, lorſqu'elle aime, lorſqu'elle brûle en ſecret, forcée d'étouffer ſon penchant, n'ayant d'autre bien que l'honneur, & ſoupçonnée, & accuſée d'un crime, en préſence... de qui ? du ſeul objet qui m'intéreſſe après Ménécrate ; & dont je ſois jalouſe de mériter l'eſtime : c'eſt l'unique ſentiment qu'il me ſoit permis de ſollciter, d'attendre de Zénothémis ; tout autre deſir m'eſt in-

terdit, quand mon cœur... Infortunée Cydipe, tu en mourras ! du moins que Zénothémis l'ignore ; n'avois-je pas assez de tout nos revers ? emportons ma folle erreur dans le cercueil ; est-ce à moi qu'il appartient d'aimer ?

Ménécrate voyoit tous les jours s'approfondir l'abyme où le sort l'avoit précipité. Ces besoins humiliants qu'entraîne l'indigence, le menaçoient, & son orgueil sembloit s'aggrandir avec son infortune ; toute l'industrie de l'amitié ne pouvoit imaginer les moyens d'être utile à ce vieillard, sans blesser cet amour-propre qui est peut-être la seule consolation des malheureux. Mais ce qui perçoit d'un trait plus cruel que tous ceux de sa propre adversité, l'ame sensible de Ménécrate, c'étoit la situation de Cydipe ; il exposoit sans cesse cette image aux yeux de Zénothémis : sa fille poursuivie par la calomnie, sans époux, sans nulle espérance d'en avoir. La fille & le pere, disoit-il, n'ont plus d'autre ressource à choisir qu'une mort précipitée.

Quel tableau pour un ami ! qu'il étoit gravé profondément dans l'ame de Zénothémis !

nothémis ! il expiroit avec ces deux infortunés ; il alloit chez Agathée donner un libre cours aux larmes que la préſence de Ménécrate & de Cydipe avoit retenus ; quelquefois le malheur s'irrite par les marques de compaſſion que lui prodigue la ſenſibilité.

Zénothémis, tranſporté de fureur, avoit couru chez Myſias, qui craignant des reproches trop mérités, s'étoit dérobé à ſa vue. Il demande à parler à Eudimaque : on lui apprend que ce jeune homme a quitté Marſeille, & l'on ajoute qu'on ignore le lieu de ſa retraite. Zénothémis croit avoir découvert la vérité : il ne doute point qu'Eudimaque ne ſoit l'auteur des bruits injurieux qui bleſſent la réputation de Cydipe, & que Myſias ne l'ait ſouſtrait aux effets d'un juſte reſſentiment.

Agathée partageoit le déſeſpoir de Zénothémis ; elle l'entendoit ſouvent répéter : L'infortuné Ménécrate n'a donc plus de conſolation à attendre ſur la terre ! les flambeaux de l'hymen ne s'allumeront jamais pour Cydipe ! ſa malheureuſe deſtinée eſt décidée ! Une honte éternelle ſera imprimée ſur ſes jours, ſur ceux d'un miſérable

vieillard, qui meurt dans l'assurance que tout a rejetté sa fille, qu'elle ne tardera point à le suivre au tombeau ! Encore s'il avoit un gendre dont il pût, sans rougir, accepter les secours généreux, qui le consolât à ses derniers moments, qui fermât ses yeux éteints dans les larmes, qui le flattât de l'espoir que son nom se perpétueroit ! Mais Ménécrate ne voit sous ses pas qu'un vaste tombeau qui l'engloutit, lui & ses espérances : perspective plus cruelle que la mort ! c'est toute l'horreur du néant qu'il envisage ! & l'indigence se joint à des revers si accablants ! Il refuse... Ce seroit moi qu'il auroit servi ! Ah ! les bienfaits de l'amitié n'humilient point : ils ne font que resserrer ses nœuds. Ménécrate... sa fille, sa fille... quel sort effrayant !

Il y avoit long-temps qu'Agathée écoutoit ces discours avec un air de réflexion qui décele une ame profondément occupée ; le désordre de ses sens se peint sur son front ; des pleurs, qu'elle s'efforce de repousser, la trahissent, & viennent en abondance sur les bords de sa paupiere ; elle regardoit Zénothémis par intervalle, & de som-

bres accents lui échappoient. Zénothémis allarmé interroge Agathée, la preſſe de lui apprendre d'où naît ce trouble ſubit. — Zénothémis, il n'eſt pas temps encore de parler... Je conçois un deſſein.... Vous le ſaurez.... vous le ſaurez.

Quelques jours s'écoulerent : Hermogene eſt frappé lui-même de l'état où ſe trouve ſa niece : il avoit pour elle toute la tendreſſe d'un pere ; ſon frere au lit de mort lui avoit recommandé cette enfant, qu'il avoit, pour ainſi dire, adoptée. Agathée prétextoit une indiſpoſition ; renfermée dans ſon appartement, elle ſe livroit à cette agitation qu'elle avoit tant de peine à contenir ; elle avoit eſſayé vingt fois de tracer les diverſes penſées qui la tourmentoient, & vingt fois la plume avoit fui de ſes mains ; ſes genoux fléchiſſoient ſous elle, & elle retomboit ſouvent ſur ſon ſiege, en laiſſant échapper un torrent de larmes : il étoit aiſé d'appercevoir que ſon ame étoit déchirée par de violents combats. Enfin, dit-elle un jour à Zénothémis, vous ſerez ſatisfait. Il faut que vous ameniez ici Ménécrate, ſa fille, & quelques-uns

de vos meilleurs amis ; mon oncle, à ma ſollicitation, les prie d'aſſiſter à un feſtin qu'il prépare en l'honneur (*) des Dieux domeſtiques. Sans doute, les conviés ne ſe refuſeront point à l'invitation.

En prononçant ces mots, elle regardoit avec attention Zénothémis, que promet de ſuivre ſes volontés.

Le jour eſt arrivé. L'aſpect de Cydipe avoit produit chez Agathée une émotion qu'elle parvient à ſurmonter. On entre dans la ſalle du feſtin : tout y préſentoit les apprêts d'une fête ſomptueuſe. L'aſſemblée cede aux mouvements d'une gayeté décente. Hermogene, ſa niece & Zénothémis étoient ſeuls plongés dans une rêverie dont on cherchoit vainement à deviner la cauſe. La fin du repas approchoit ; Zénothémis qui, durant tout le feſtin, avoit parlé bas à Agathée & à Hermogene, &

(*) *Des Dieux domeſtiques.* Les Anciens avoient coutume, à certains jours marqués dans l'année, d'offrir des ſacrifices aux Divinités ſubalternes qui préſidoient à leurs maiſons, à leurs foyers, &c. Des repas de cérémonie terminoient ces ſortes de fêtes : les Chinois nous retracent encore à peu-près les mêmes uſages, &c.

avoit donné des marques d'une agitation extraordinaire, quitte bruſquement la table comme égaré & hors de lui-même, ſe précipite dans une chambre voiſine : le maître de la maiſon & ſa niece ſe hâtent de l'y ſuivre. Les convives reſtent interdits ; ils ſe demandent le ſujet de cette abſence inattendue. La ſurpriſe de Ménécrate & de Cydipe eſt encore plus grande. Agathée rentre avec ſon oncle & Zénothémis ; celui-ci paroiſſoit accablé ; la jeune perſonne avoit les yeux chargés de larmes ; elle affecte de reprendre un air ſerein. Hermogene ordonne qu'on apporte une coupe deſtinée aux libations ſacrées. Les eſclaves obéiſſent. A peine la coupe a-t-elle paru, Zénothémis ne peut retenir un geſte qui décele ſon trouble ; Agathée lui parle encore à voix baſſe ; des impreſſions de curioſité ſont ſur tous les viſages. La niece d'Hermogene fait un ſigne à Zénothémis, comme ſi elle ſe preſſoit d'exécuter ſa volonté : elle ſe ſaiſit elle-même de la coupe, la remet dans les mains de ſon amant qui ſe leve, porte la coupe au ciel, & profere d'une voix entre-coupée ces paroles, qu'Agathée, qui étoit près de lui, ſembloit

lui dicter : Je prends à témoins cette assemblée, & j'en jure sur cette coupe, par les Dieux immortels que je prie en ce moment de m'entendre, je choisis pour mon épouse Cydipe, la fille de Ménécrate. Ma fille, s'écrie le vieillard! Zénothémis me donneroit sa main, dit à son tour Cydipe! Oui, vous serez sa femme, replique Agathée, & moi...

Elle n'acheve pas, & tombe évanouie ; on vole à son secours ; cette héroïne sort du sein même du trépas, pour devenir une créature au-dessus de l'espece humaine, qui va déployer toute la grandeur de son ame. Non, dit Ménécrate, en courant vers elle, fille sublime, je ne reçois point les serments de Zénothémis ; je ne souffrirai pas qu'il vous soit parjure ; c'est vous qui devez être son épouse ; il a donné sa parole, il vous aime, il vous est cher ; ma fille & moi, ne sommes pas faits pour un semblable sacrifice ; marchez à l'autel, & nous à la mort. Vous serez le pere de Zénothémis, répond Agathée, en s'armant de courage ; je veux présider à ces liens... je le veux. Ce que je viens d'éprouver, est un reste de foiblesse dont je

triompherai. Sans doute, j'attachois tout mon bonheur à me voir la femme de Zénothémis : j'adore la vertu ; c'eſt dire combien j'adorerois l'époux que le Ciel & ma famille m'avoient deſtiné ; oui, je l'aimois, & j'oſe en convenir en ſa préſence, en préſence de mon parent, & de cette aſſemblée. Mais quel plaiſir je goûte à m'immoler pour cette même vertu qui m'eſt ſi chere ! Ménécrate, je fais mon devoir ; je remplis les obligations d'une ame ſenſible. Zénothémis eſt votre ami ; la calomnie cherchoit à flétrir la réputation de Cydipe, tout l'opprimoit ; après l'injure que lui ont faite Myſias & ſon fils, elle n'avoit plus d'hyménée à eſpérer ; il n'y avoit que Zénothémis ſeul qui pût lui offrir ſa main, & il la lui préſente, de mon aveu ; je ſouſcris à cette union ; j'en hâte le moment... Ne regardez point mon trouble, mes larmes... elles s'arrêteront... Cydipe ſera mon amie.

Cydipe étoit proſternée aux pieds d'Agathée, ſaiſie d'admiration & de reconnoiſſance, ainſi que Ménécrate, qui ne ceſſoit de redire : Ce mariage ne s'accomplira point ; nous mourrons

plutôt Cydipe & moi ; non, généreuſe Agathée, je ne ſouffrirai point que vous nous immoliez votre bonheur, une tendreſſe ſi vive & ſi légitime. Ma niece, dit Hermogene, a exigé mon conſentement pour cette action qui doit l'honorer à tous les yeux ; puiſſe-t-elle n'en être pas la victime malheureuſe ! Elle ne la ſera point, interrompt Ménécrate. Je connois ce qu'ordonne mon devoir. Je lui obéirai. Ma fille, ſuivez-moi ; Zénothémis, héros de l'amitié, penſez-vous que mes ſentiments doivent le céder aux vôtres ? allez, Zénothémis, je ſuis digne d'être votre égal.

Ménécrate entraîne Cydipe ; Zénothémis vouloit les accompagner : mais le ſpectacle d'Agathée, dont on concevra aiſément l'horrible ſituation ſous cette magnanimité apparente, Hermogene lui-même expirant de douleur, ces objets forcent le jeune Sénateur à s'occuper, en cet inſtant, de ce qu'il devoit à la vertu, à l'honneur, à l'amour ; jamais Agathée n'avoit eu plus de charmes à ſes regards ; il accompagne l'oncle & la niece dans leur appartement, tandis que l'aſſemblée ſe

ſépare, frappée de tant de coups à la fois.

Zénothémis ſe trouve ſeul avec ſon amante : — Divine Agathée, qu'avez-vous fait ? — Mon devoir, une action... qui me coûtera peut-être la vie ; hélas ! il me ſera impoſſible de n'y pas ſuccomber. Mais, Zénothémis, je me ſuis élevée au-deſſus de mon ſexe, au-deſſus de la nature humaine ; parlez-moi de mon triomphe, & non de mes foibleſſes : elles éclateront encore à votre vue. Je vous aime, Zénothémis ; oui, je goûte un plaiſir inexprimable à vous l'avouer, je vous aime... & je vous mets dans les bras de Cydipe : je venge le malheur, la vérité, la vertu ; nous nous donnons mutuellement un exemple ſuprême d'honnêteté, de grandeur d'ame, d'un courage qui étonnera peut-être la poſtérité, qui nous ſurprend nous-mêmes. Ne nous démentons point, Zénothémis. La fortune ſe plaiſoit à perſécuter Ménécrate ; il reſſentoit les épreuves cruelles de l'adverſité ; ſa fille étoit déſhonorée : je lui rends ſon honneur. Ménécrate ne pourra rejetter les bienfaits de ſon gendre : mon amant....

ſera mon ami, & je n'en aurai point de plus cher, de plus reſpectable. Au milieu des tourments qui me déchirent le cœur, (car je ne veux pas vous paroître plus vertueuſe que je ne ſuis) une ſatisfaction pure vient me dédommager du plus grand ſacrifice; celui de mes jours ne lui ſeroit pas aſſurément comparable. Au moment que vous aviez mes vœux, toute ma tendreſſe, Zénothémis... ah! ne tournons plus nos regards ſur cette image: ne voyons que notre gloire; livrons notre ame au noble orgueil... — Nous ne lui immolerons point notre amour; cette action à laquelle vous m'avez contraint, je ne la ferai point; je ne la ferai point. Ménécrate eſt mon ami; il eſt malheureux, tout l'accable; je lui reſte ſeul dans le monde entier: mais n'êtes-vous pas auſſi l'objet de tous mes ſentiments? ne vous les dois-je pas ces ſentiments qui augmentent avec vos attraits, avec vos vertus? & mon ardeur... — Elle doit vous toucher moins que la félicité attachée à la bienfaiſance: Ménécrate & Cydipe revivent, ſont vengés de l'injuſtice du ſort, ſont heureux par vous... par moi...

Perſonne n'aura ma main ni mon cœur; vous ſeul régnerez toujours dans cette ame dont votre image ne ſortira point. Oui, vous aurez toujours ma tendreſſe, mais une tendreſſe pure, qui ne nous offenſera ni l'un ni l'autre, dont même je n'aurai point à rougir en ſecret; je vous aimerai, comme les Dieux, ſans doute, aiment, ſans intérêt, ſans eſpérance, pour vous-même: votre vertu ſera la mienne; je remporterai la victoire avec vous; je partagerai votre gloire, votre bonheur; & n'y en a-t-il pas un bien doux à remplir ſes devoirs, à donner à la nature humaine la plus belle leçon de ſenſibilité qu'elle puiſſe recevoir? Mon ami!... un autre mot ne m'échappera point: non, je ne le prononcerai plus, ce mot qui eſt gravé dans mon cœur, & qu'il faut bien que j'en efface; hâtez-vous d'affermir notre triomphe; ne me revoyez qu'avec le nom du mari de Cydipe; éloignez-vous de ces lieux; quittez-moi, quittez-moi, Zénothémis: c'eſt à vous à m'encourager. Adieu, ne voyez point couler mes larmes; n'en verſez point vous-même; j'expierai les miennes... Songez que vous êtes déja lié par un ſerment...—

Je le trahirai, je le romprai ce ſerment inconcevable que vous m'avez arraché, que tout mon cœur dément; il n'eſt pas poſſible... tous les Dieux... — N'achevez point. Eſt-ce là le langage de l'ami de Ménécrate, d'un homme qui a mérité ma tendreſſe? Encore une fois, Zénothémis, ſéparons-nous; nous deviendrions foibles, au niveau de ces ames vulgaires que nous ne devons point imiter; je me bannirai de votre vue, juſqu'au moment.... Il le faut... Zénothémis, ſoyez l'époux de Cydipe.

Agathée auſſi-tôt ſort de ſon appartement, va auprès d'Hermogene, & laiſſe Zénothémis vivant à peine, & ne ſachant à quel ſacrifice s'arrêter.

Ménécrate avoit à peine regagné ſa retraite: — Ma fille, tu vois le parti qui nous reſte à prendre: il n'en eſt point d'autre que d'abandonner promptement Marſeille, & de nous livrer à toute la fatalité de notre malheureuſe étoile. Où irons-nous? quel ſera notre aſyle? dans l'extrême indigence, privés de tout ſecours, nous n'avions d'appui que Zénothémis, & nous devons le fuir pour jamais! Vivrions-nous au prix des jours mêmes d'Agathée? car tu l'as pu

obſerver, elle aime trop Zénothémis pour le céder, ſans perdre la vie; & nous nous ſouillerions d'un pareil forfait!... Tu pleures! tu ne me réponds point! tu ne me témoignes pas cette déciſion qui doit être notre partage! Allons, hâtons-nous de quitter notre patrie; tu me prêteras ton bras; (*) Antigone ne fut-elle pas la compagne & le ſoutien d'Œdipe, lorſqu'il déroboit ſa vieilleſſe à la fureur de ſes enfants dénaturés, & qu'il ſe ſauvoit à Colone?

(*) *Antigone.* Tous les gens de lettres connoiſſent *Œdipe à Colone* par Sophocle: c'eſt-là que la nature eſt exprimée dans ſon admirable ſimplicité; la tendreſſe d'Antigone pour ſon pere, la miſere auguſte, ſi l'on peut riſquer cette expreſſion, d'un Roi chargé de malheurs & d'années, ces tableaux ſi touchants ont ſuffi pour remplir un drame entier d'un intérêt qui va toujours croiſſant, & bien différent de ce tumulte biſarre d'actions entaſſées les unes ſur les autres, que nous appellons des effets, & qui bleſſent à la fois la raiſon & le goût. Aſſurément, ce n'eſt pas Racine qui nous a donné ces leçons: aucun de nos Poëtes dramatiques n'a plus approché des Grecs, les ſeuls modeles inimitables pour la *belle tragédie*, &c.

Cydipe mettoit de la lenteur dans les préparatifs de leur départ. Ils ſont prêts à ſortir; elle n'a plus la force de marcher; elle tombe, baignée dans les larmes. O ciel! dit le veillard! pourquoi ces pleurs, cette déſolation? Cydipe, vous ſemblez refuſer de ſuivre un pere infortuné, qui ceſſera bientôt de vous être à charge!... Juſqu'à ma fille qui me rejette, qui me trahit!... — Vous trahir! ah! mon pere, le Ciel m'eſt témoin que vous ne me fûtes jamais plus cher... mais quitter mon pays.... Zénothémis... nous ne le reverrons donc plus!... Mon pere... mon pere, il eſt inutile de vous cacher plus longtemps un ſecret qui devoit expirer avec moi; apprenez que j'aime, que j'adore Zénothémis, depuis le premier inſtant qui l'offrit à mes regards; j'épouſois Eudimaque pour obéir à votre volonté, à mon devoir, pour adoucir votre cruelle deſtinée; & j'allois m'unir à tout ce qui a ſu me plaire, à tout ce que je dois eſtimer, chérir! & votre vertu... laiſſez-moi recueillir un moment mes forces; je m'immolerai à cette vertu ſi fort au-deſſus de ma foibleſſe; je vous ſuivrai, mon pere, je

renoncerai à la main, à la préſence... je ne le nommerai plus... je ceſſerai de vivre... Ah! je mourrai ici : mon ame eſt prête à s'exhaler!

Elle n'achevoit pas ces mots, que Zénothémis entre avec impétuoſité; il trouve Cydipe étendue ſur la terre, s'abandonnant au plus vif déſeſpoir, Ménécrate accablé de ſa ſituation; il apperçoit les apprêts de leur fuite : — Vous me quittez, Ménécrate! Oui! s'écrie Cydipe, mon pere & moi nous nous arrachions de ces lieux; nous nous dérobions aux regards du ſeul ami qui nous reſte. Zénothémis s'empreſſe de relever Cydipe : — Venez, ſuivez mes pas : & vous, mon pere; car, Ménécrate, déſormais vous n'aurez plus d'autre nom, accompagnez-moi à l'autel, où je vais former ces nœuds qui m'attacheront davantage au plus reſpectable des mortels.

Le vieillard ſe jette aux pieds de Zénothémis; il veut s'oppoſer à ce mariage, qui fera, dit-il, le malheur d'Agathée & de ſon ami : — Je ne le ſouffrirai point, cet hymen qui mettroit le comble à mes maux... Laiſſez-nous fuir; laiſſez-nous expirer. Voulez-vous que

je ſois votre aſſaſſin, celui de la niece d'Hermogene ?

Ces paroles ſembloient exciter quelque incertitude dans l'ame de Zénothémis ; il regardoit Ménécrate, en verſant des larmes ; un billet, qu'à l'inſtant il reçoit d'Agathée, le détermine tout-à-coup : il ſe précipite vers le temple ; & malgré les efforts de ſon ami, préſente ſa main à Cydipe, qui paroiſſoit vouloir ne pas donner la ſienne ; mais que ſes efforts étoient foibles ! *enfin*, ces nœuds ſont formés ; l'autel a reçu leurs ſerments, & Zénothémis eſt l'époux de Cydipe.

Tandis que la fille de Ménécrate, par une révolution inattendue, voyoit changer ſa deſtinée, Agathée reſſentoit toute l'horreur de la ſienne : — C'en eſt donc fait ! il faut bannir de mon cœur un amour... que la *vertu* même y conſacroit... plus d'eſpoir ! plus de tendreſſe ! vivre pour ſouffrir une mort continuelle ! Zénothémis ne ſera jamais à moi ! jamais je ne ſerai à Zénothémis !... & il eſt à une autre ! en ce moment, ces liens... ils ſont tiſſus ! je ne reverrai tout ce que j'aimois, qu'avec le nom de l'époux de Cydipe !...

Cette union ne s'achevera point; il eſt encore temps : courons au temple... y montrer ma foibleſſe, mon déshonneur ! Et n'eſt-ce pas moi qui ai envoyé Zénothémis aux autels, qui l'ai preſſé de conclure cet engagement qui m'aſſaſſine ? ne lui ai-je pas écrit ? n'ai-je pas prévenu par un ordre exprès ces retours... dont j'ai à rougir ? Quoi ! ſitôt me répentir d'avoir donné un exemple de généroſité, dont ſi peu de cœurs ſont capables ! & n'eſt-ce rien que d'être ſupérieure à ces ames impuiſſantes qui n'ont pas la force de vaincre leurs paſſions ? Soyons la victime de nous-mêmes... malheureuſe Agathée ! l'orgueil, quel que ſoit ſon éclat, ne dédommage point de l'amour, Je le dompterai, je l'étoufferai, cet amour puiſſant ! Jouiſſons de ma victoire : je me ſuis immolée; j'ai fait le bonheur d'un infortuné, que l'injuſtice pourſuivoit; je rends à ſa fille l'honneur qu'on vouloit lui enlever. Que j'ai lieu de m'applaudir de ma fermeté ! quand je rentre en mon cœur, n'y vois-je pas un effort de magnanimité qui m'éleve à mes propres regards ?... Eh ! que je paye cher cette action dont

la poſtérité peut-être s'entretiendra avec quelques éloges!... J'expire de mille coups! tant de vertu eſt au-deſſus de moi!

La ſituation de ſon amant n'étoit pas moins violente : le cœur plein d'amour pour la niece d'Hermogene, il eſt dans le ſein de Cydipe ; elle ſaiſit ſa douleur à travers les ſentiments généreux qu'il s'efforce de faire éclater ; elle tombe à ſes genoux, en fondant en *larmes* : — O mon bienfaiteur ſuprême, laiſſez-moi vous adorer comme l'image des Dieux protecteurs ; ne me déguiſez point les horribles combats que vous coûte ce ſacrifice ; il eſt affreux, je le ſens. Vous aimiez Agathée ; je n'ai ni ſes vertus, ni ſes charmes : je n'ai qu'une ame pénétrée de la plus vive reconnoiſſance... de la reconnoiſſance ! *Ah ! cette* foible expreſſion eſt *bien loin* de vous peindre mes ſentiments ; ſachez, Zénothémis... Ce n'eſt pas le ſeul deſir d'être utile à mon malheureux pere, d'adoucir ſes peines, qui m'a fait en ſecret aſpirer à cette union ; je ne prétends point ſurprendre votre eſtime ; l'amour le plus tendre, le plus paſſionné m'enflammoit ; mon premier

ſoupir a été pour vous; auriez-vous pu croire qu'Eudimaque... mon amour ſeul eût ſuffi pour vous répondre de mon attachement à mes devoirs, &... vous aviez toutes mes penſées, tous mes tranſports. Je m'enchaînois au fils de Myſias, pour obéir à mon pere, pour le ſecourir; j'aurois dû avoir ſon courage, fuir avec lui de ces lieux; Zénothémis, je n'ai pu quitter un ſéjour que vous habitiez; tout m'impoſoit l'obligation d'épargner un ſupplice, le plus cruel, à la niece d'Hermogene, de mourir plutôt que d'accepter votre main... Encore une fois, je n'ai pas le deſſein de vous abuſer : non, ne m'eſtimez point aſſez pour imaginer que la tendreſſe que je devois à un pere, m'ait conduite; je le répete : c'étoit un amour... je me reprocherai toujours d'avoir porté de tels coups à la femme la plus aimable, la plus reſpectable... elle eſt malheureuſe par moi, lorſque c'eſt elle qui me tire de l'abyme de l'infortune! Ce qui doit vous conſoler : vous rappellez un ami des portes du tombeau; enviſagez bien la grandeur de votre action généreuſe; vous faites plus : vous vengez ſa fille des

flétriſſures de la calomnie ; elle étoit abandonnée & rejettée de tout l'univers : vous deſcendez juſqu'à cet objet d'humiliation : vous lui donnez le nom de votre épouſe. J'expirerai donc avec ce nom qui m'eſt ſi cher ; duſſé-je ne vivre qu'un ſeul jour, j'aurai vécu, ce jour, honorée du titre de la femme de Zénothémis. Agathée pardonnera à ma mémoire ; elle reprendra tous ſes droits ; vous lui reporterez ce cœur... qui lui eſt dû, & que la mort ſeule pourra me contraindre à lui céder.

Zénothémis ne répondoit à Cydipe que par des larmes, qu'il eût bien voulu lui cacher ; cependant il goûtoit le plaiſir d'eſſuyer celles de ſon ami ; il avoit ſoulagé ſon infortune : ce vieillard demeuroit avec lui, & le beau-pere de Zénothémis marquoit moins de répugnance à recevoir ſes bienfaits. Ce n'eſt pas que Ménécrate ne reſſentît toujours vivement l'état affreux d'Agathée : il ne ſe livroit qu'à regret à ſa nouvelle ſituation, lorſqu'il venoit à jetter les yeux ſur la malheureuſe niece d'Hermogene. Il la voyoit ſouvent. O fille divine, lui diſoit-il, je ne vous diſſimulerai point que j'ai partagé la féli-

cité de Cydipe; je ſerois aujourd'hui le plus heureux des hommes, ſi notre bonheur n'étoit pas acheté aux dépens du vôtre; vous n'ignorez point que j'ai mis à ce mariage tous les obſtacles qu'il m'étoit permis d'oppoſer; encore à préſent, cette image me pourſuit, & empoiſonne les douceurs d'une ſociété qui devroit me faire oublier toutes nos diſgraces; c'eſt vous, ſublime Agathée, c'eſt votre généroſité ſans exemple, qui a décidé, qui a preſſé cet engagement ſi fatal aux cœurs les plus ſenſibles! Digne Ménécrate, répliquoit la niece d'Hermogene, en affectant de repouſſer le trouble qui l'agitoit, ne me parlez point de quelques mouvements auxquels j'impoſerai la loi; je n'ai ſenti, je ne veux ſentir que votre bonheur; il eſt le mien, oui, il eſt le mien; dites, répétez-moi que j'ai adouci vos diſgraces, que votre fille... Ménécrate, je me ſuis ſacrifiée pour elle, pour le plaiſir de vous rendre tous deux heureux... Cydipe l'eſt ſans doute: elle eſt aimée de Zénothémis... Ménécrate, il n'y a point d'autre félicité.

Quels combats cette fille héroïque

eut à ſoutenir quand elle revit Zénothémis & Cydipe ! & ce fut elle qui chercha leur préſence ; elle étoit la premiere à conſoler l'un & l'autre des chagrins que ſon état leur cauſoit ; elle évitoit cependant de ſe trouver ſeule avec le gendre de Ménécrate ; elle le craignoit ; elle ſe craignoit elle-même. La véritable vertu, ſans faſte, ſe défie de ſes forces ; une timidité prudente la ſauve de ſa chûte. La nature humaine eſt toujours ſi près de la foibleſſe ! & tel qui eût fourni une longue carriere exempte de reproches, pour avoir manqué un ſeul inſtant de précaution, a perdu le fruit de trente ou quarante années d'une vie exemplaire.

Cydipe devint mere : elle donna le jour à un fils dont la beauté attiroit tous les regards ; la niece d'Hermogene engagea Zenothémis à lui laiſſer prendre ſoin de cet enfant. Etranges contrariétés du cœur humain ! comment Agathée pouvoit-elle deſirer d'avoir ſous les yeux ce qui lui offroit, ſi l'on peut le dire, l'image de ſon malheur ! quelquefois elle preſſoit cet enfant dans ſon ſein, & le couvroit de baiſers & de larmes ; d'autres fois elle

l'écartoit loin d'elle : c'étoit Cydipe, ſa rivale, qu'elle enviſageoit, qu'elle repouſſoit dans cette innocente créature ; bientôt après, elle le reprenoit : elle y revoyoit ; elle y adoroit Zénothémis.

Hermogene perſiſtoit inutilement à demander que ſa niece fît choix d'un époux ; inſenſible à ſes plaintes comme à ſes prieres, elle ne vivoit que pour offrir en ſecret ſa douleur à Zénothémis. Y auroit-il du plaiſir à ſe dire qu'on ſouffre pour ce qu'on aime ? L'orgueil ſe mêle à cette ſatisfaction intérieure, & c'eſt une ſorte de dédommagement des peines que cauſe une tendreſſe malheureuſe. Agathée cherchoit la ſolitude ; alors cette paſſion qui la tyranniſoit, & qu'aux yeux du public elle affectoit de vaincre, éclatoit dans toute ſa violence. Que cette infortunée reconnoiſſoit ſa foibleſſe ! qu'elle éprouvoit qu'une ame vertueuſe, ſoumiſe à ſon propre jugement, ſe trouve inférieure au degré de perfection qu'elle occupe dans l'eſtime d'autrui ! Sollicitant les viſites de Cydipe, dont la vue irritoit le ſombre ennui qui la conſumoit, aimant plus que

jamais cet homme qu'elle ne devoit qu'eſtimer, & redoutant de lui montrer le moindre des ſentiments qu'elle ſe déguiſoit à elle-même, jalouſe de ne laiſſer paroître que ſa généroſité, ſa grandeur d'ame, un courage inébranlable : telle étoit la triſte ſituation d'une femme qui devoit être pour les ſiecles à venir un objet d'admiration.

Sa ſanté s'affoibliſſoit ; elle envoye prier Zénothémis de ſe rendre chez elle avec ſa femme & ſon beau-pere ; *l'in*quiétude les ſaiſit : ils accourent, & trouvent Hermogene aſſis près de ſa niece, & plongé dans la plus profonde douleur ? ce ſpectacle les frappe d'effroi. Approchez, leur dit Agathée, d'une voix qu'elle s'eſſayoit de raſſurer, venez conſoler mon oncle. Que dites-vous, s'écrient-ils tous à la fois ? Mes amis, continue-t-elle, il *n'eſt plus* temps de vous cacher mon état : je n'ai que quelques heures à vivre, peu d'inſtant peut-être ; nos plus habiles (*) Médécins

(*) *Nos plus habiles Médecins, &c.* Les Marſeillois étoient les Médecins les plus renommés de ces temps. Démoſthenes, Crinas & Charmis, ſe ſont diſtingués dans cet art avec

un

decins ont prononcé mon arrêt... Point de larmes ! point de gémiſſements ! daignez m'écouter ; c'eſt pour la derniere fois qu'Agathée va vous entretenir ; que ſes paroles reſtent dans votre cœur ! Zénothémis, arrivée au terme où je touche, on ſe fait gloire d'expoſer la vérité dans tout ſon jour, je vais donc vous l'offrir telle qu'elle a toujours été dans mon ame. Zénothémis, l'hommage de mon cœur vous fut conſacré dès le premier inſtant que le ſentiment eſt venu l'agiter, & je m'applaudiſſois de ma paſſion ; vous étiez mon ami, mon amant. Vous alliez être mon époux. Mais la vertu nous étoit auſſi chere à tous deux que notre tendreſſe. La femme qui aimoit Zénothémis, & qui en étoit aimée, devoit aſpirer à mériter un attachement ſi pur, ſi noble, ſi digne de la divinité, qui, ſans doute, s'étoit plue à créer nos ames, & à y imprimer tous les traits de ſa grandeur ; j'ai cédé au

un ſuccès qui a eu peu d'exemples ; c'eſt à Rome ſur-tout qu'ils déployerent leurs talents. Crinas légua, par ſon teſtament, ſix millions de ſeſterces pour les fortifications de Marſeille, &c.

transport courageux qu'il faut croire que cette divinité avoit allumé dans mon sein : j'ai dompté mon amour, pour ne me remplir que de l'ardeur sublime de changer la destinée d'un malheureux qui faisoit respecter son infortune ; j'ai voulu le venger de sa patrie, du sort qui le persécutoit : j'ai rendu à sa fille l'honneur que vouloit lui ravir la calomnie ; Ménécrate & Cydipe me doivent un soulagement dans leurs peines ; Zénothémis me doit le triomphe de l'amitié, ce qu'il y a de plus flatteur pour l'homme sensible, l'avantage d'avoir embrassé le parti de l'adversité, d'avoir donné un état à la fille de son ami, quand une imposture barbare la flétrissoit : laissez mes yeux expirants se fermer sur cette image. Puisque je fais profession de présenter aujourd'hui la vérité, il faut vous découvrir la cause du mal qui me précipite au tombeau : deux natures se sont combattues en moi ; l'une supérieure à mon sexe, à l'humanité, m'a fait repousser un trop cher ascendant, & entreprendre une action digne peut-être de quelque estime ; l'autre nature m'a ramenée toujours à mes premie-

res impreſſions, à ce penchant... dont la mort ſeule me rendra maîtreſſe... la vertu coûte donc bien des efforts!... vous voulez m'interrompre, Zénothémis? n'enviſagez que ma victoire, que la douceur que je goûte en cet inſtant d'avoir pu céder à un mouvement généreux; vantez-moi la nobleſſe du ſacrifice; j'ai ſubjugué mon cœur. Madame, (s'adreſſant à Cydipe) j'ai volé au-devant de ma rivale; votre enfant eſt devenu le mien; (Agathée prend dans ſes bras le fils de Zénothémis,) qu'on ne l'ôte point de mon ſein! qu'il recueille mon ame! Mon oncle m'aime aſſez pour me permettre de nommer mon héritier cet enfant qui m'eſt ſi cher. (Zénothémis & Cydipe veulent s'oppoſer à ce nouveau témoignage de l'héroïſme d'Agathée.) Eh! me refuſeriez-vous cette foible marque de votre amitié? Zénothémis, je crois la mériter cette amitié pour laquelle j'ai tous fait... mais oublions mes foibleſſes; craignons ſur-tout de nous attendrir. Je ne ſais ſi l'orgueil m'égare, ou ſi les Dieux m'élevent juſqu'à eux en ce moment; j'éprouve qu'il y a une ſatisfaction inexprimable à mourir pour

la vertu ; oui, j'expire pour elle... Ne troublez point un plaiſir ſi pur, ſi doux; cachez-moi vos douleurs. Adieux, Zénothémis, adieu, reſpectable Ménécrate, & vous... qui devez m'aimer.... je ſens la mort s'approcher ; je revivrai parmi vous. Parlez ſouvent enſemble de la malheureuſe Agathée; jamais cœur humain n'a été plus ſenſible, n'a plus aimé... & bientôt il ſera anéanti.... Non, il ne ceſſera point d'exiſter : (*) les Dieux ſon trop juſtes, *trop* bienfaiſants pour ne pas rendre mes ſentiments éternels ; ils tranſportent mon ame au ſéjour céleſte ; je vais *les* contempler, ces Dieux, dans toute leur ſplendeur; ils récompenſent nos combats ; la vertu obtient ſon prix. Zénothémis, mes yeux ne voyent plus.... Hermogene, mes amis, mettez la main ſur mon cœur, il palpite encore pour vous... Zénothémis... recevez mon dernier ſoupir.

Cette femme ſublime n'avoit pu ré-

(* *Les Dieux ſont trop juſtes, &c.* La piété étoit une des qualités des Marſeillois ; un Poëte Latin a dit de ce peuple : *Illuſtrat quos ſola fides, &c.*

ſiſter aux divers orages qui bouleverſoient ſon ame ; elle s'étoit long-temps efforcée de cacher ſon extrême agitation aux regards même de ſon parent ; & lorſqu'on recourut aux ſecours de l'art, ils ne produiſirent plus d'effet, le mal étoit trop avancé.

On ne ſauroit donner une idée du déſeſpoir qu'excita la mort d'Agathée ; ſon oncle la pleuroit comme ſi elle eût été ſa propre fille. Pour Zénothémis, il reſta dans cet accablement qui caractériſe les grandes douleurs ; Cydique tomboit ſouvent à ſes genoux : C'eſt moi, lui diſoit-elle, qui vous enleve Agathée, Agathée notre bienfaictrice ! ah ! c'étoit à moi d'expirer ; mon enfant auroit retrouvé une mere, & Agathée eût oublié qu'une autre avoit porté le nom de votre épouſe ; Agathée vivroit, vous aimeroit... vous m'auriez pardonné.

Zénothémis relevoit ſa femme en l'embraſſant, & ne s'exprimoit que par des gémiſſements & des ſanglots ; il engagea Hermogene à demeurer avec eux ; ils ne compoſoient plus qu'une même famille, occupée de ſa douleur.

Le gendre de Ménécrate avoit ren-

fermé les cendres d'Agathée dans une urne de porphyre, que tous les jours il couronnoit de fleurs, & arroſoit de larmes; il la ſerroit contre ſon ſein, l'élevoit au ciel, lui donnoit des baiſers religieux; il conduiſoit ſon enfant avec lui, & lui faiſoit appliquer ſes levres careſſantes ſur ce monument funéraire; l'appartement qui contenoit ce dépôt ſacré, étoit une eſpece de temple où la niece d'Hermogene recevoit les mêmes honneurs que l'on rend aux Dieux; ce culte étoit la principale occupation de Zénothémis.

Quoique leur triſteſſe ne ſe calmât point, ils couloient des jours tranquilles; ils chériſſoient leur affliction. L'image des malheurs de Ménécrate ſembloit fuir de ſon ſouvenir; il étoit prêt à quitter la terre avec ce repos de l'ame qui eſt le bonheur véritable; il avoit apprécié le ſonge de la vie: graces aux bienfaits de ſon ami devenu ſon gendre, il ne regrettoit plus ſa fortune paſſée, & laiſſoit ſes enfants à l'abri des caprices du ſort, & des injuſtices de leurs concitoyens.

De nouveau coups attendoient ce vieillard aux bords de la tombe; il

n'avoit pas épuiſé la meſure des diſgraces qui lui étoient réſervées : la fureur de ſes perſécuteurs ſe réveille. Quelle nouvelle foudroyante pour l'infortuné Ménécrate ! il apprend que le Sénat a repris l'inſtruction de ſon procès ; qu'en un mot, le dernier trait alloit lui être porté, qu'il étoit ſur le point d'être *déclaré prévaricateur & infâme*. Ménécrate avoit ſoutenu les privations les plus cruelles : mais être expoſé à l'opprobre, & le voir conſacrer par la ſanction des loix : ce tableau ne laiſſe à cet illuſtre malheureux que la force de ſe ſaiſir d'une épée qui s'offre à ſes mains ; le fer étoit ſur ſa poitrine. Arrêtez, s'écrie Zénothémis, que le haſard amenoit dans l'appartement de ſon beau-pere, & qui détourne auſſi-tôt l'épée menaçante : Ménécrate, qué faites-vous ? & pourquoi ce nouvel emportement de déſeſpoir ? — Mon ami, ne vous oppoſez point au ſeul remede qui reſte à mes maux ; ſachez que la rage de mes calominateurs s'eſt ranimée, qu'ils ont juré ma perte. Le Sénat eſt aſſemblé ; ils ne ſont pas ſatisfaits de m'avoir arraché mes emplois, ma fortune : ils vont, Zénothé-

mis, rendre un arrêt qui me flétrira... & vous pouvez d'un inſtant reculer ma mort! ah! je ne puis expirer aſſez-tôt! — Qu'ai-je entendu, mon pere? écoutez, écoutez, promettez-moi de différer juſqu'à mon retour, à terminer une vie que moi-même je vous preſſe de quitter, ſi mes eſpérances ſont trompées. Je ne vous demande qu'un ſeul moment, & je reviens.

Zénothémis n'a pas achevé ces mots, qu'égaré, furieux, il vole à la ſalle où les Magiſtrats s'étoient raſſemblés, il s'y précipite: — Non, cruels, vous ne le prononcerez point cet arrêt inique; ce ſeroit vous qu'il couvriroit d'infamie, d'un opprobre ineffaçable. Il ne vous ſuffit donc point d'avoir plongé dans la diſgrace un malheureux... Eh! quel eſt ſon crime? je m'en rapporte à la déciſion même de ces loix inexorables, écrites en caracteres de ſang: que l'examen de ſon erreur ſoit ſoumis à toute leur équité barbare. Vaincu par les larmes d'une famille mourante qui embraſſoit ſes genoux, ſubjugué par cet aſcendant ſi impérieux, & dont notre nature doit s'enorgueillir, qui nous parle, nous ſol-

licite, qui nous preſſe en faveur de notre ſemblable que le malheur opprime, Ménécrate trop humain, un inſtant ſeul, s'émeut, s'attendrit, veut conſerver la vie à un jeune homme, qui, ſans doute, n'étoit pas innocent. Quiconque a donné la mort, doit recevoir la mort; ce jugement eſt la ſentence de toutes les légiſlations, de tous les pays, de tous les âges; nous le ſavons: l'humanité même demande que celui qui a détruit, ſoit détruit; cette loi immuable & éternelle eſt gravée ſur tous les tribunaux, dans tous les cœurs. Mais examinons, je vous en conjure, la nature du meurtre dont Ménétrate détournoit le glaive de la juſtice: c'eſt un premier tranſport de vengeance qu'enflammoient la fougue de la jeuneſſe, la vive impatience de repouſſer l'inſulte, tout le reſſentiment de l'orgueil humilié & outragé; & à quelles extrêmités nous porte ce tyran de la foibleſſe humaine? combien d'eſprits ſages n'a-t-il point égarés? Nous en trouverions des exemples frappants chez les Grecs nos ancêtres, chez les Romains, chez les Gaulois qui nous entourent, dans cette République, par-

mi nos plus reſpectables compatriotes : voilà ſur quels objets Ménécrate s'étoit arrêté ; voilà ce qui a pu un moment faire pencher la balance dans ces mains qui l'ont ſoutenue plus de quarante années avec une fermeté inébranlable que nous admirions. Ne ſommes-nous que Magiſtrats ? Ménécrate eſt répréhenſible, ſon ami n'héſite point à le dire ; lui-même a le courage de s'accuſer hautement par ma bouche : il y a une ſorte d'expiation honorable de ſa faute, à en découvrir toute l'étendue. Ménécrate avoue & ſent qu'il a manqué aux fonctions de ſa place, aux loix dont il étoit l'organe & le miniſtre vengeur, & cette idée le tourmente plus que la perte de ſon rang & de ſa fortune ; le plus cruel des ſupplices pour une ame attachée à ſes devoirs, eſt de s'être démentie, ne fût-ce qu'un inſtant, dans le long cours d'une vie exempte d'ailleurs de reproches. Mais, Sénateurs, ſoyons hommes, & ne rougiſſons point de l'être : c'eſt le premier titre, la premiere dignité : alors nous ne verrons dans notre concitoyen qu'une foibleſſe que vous auriez dû oublier ; du moins la juſtice devroit être ſatisfaite de la punition ; & loin de

s'adoucir, votre équité, ou plutôt, j'oſerai le dire, votre courroux implacable ſe réveille : il n'eſt pas aſſouvi par la ſituation déplorable où languit Ménécrate ; il veut le bannir du ſein d'une patrie qui lui eſt chere encore, lui ravir le ſeul bien qui lui reſte, & qu'il ſoit jaloux de conſerver, lui ôter l'honneur.... Je ſauverai le vôtre, & malgré vous-même, de la flétriſſure qui l'attend ; je vous l'ai dit : cet arrêt infamant ne ſortira point de vos bouches, il n'en ſortira point... Que votre inhumanité inſatiable s'acharne ſur les jours d'un vieillard ; il a le pied dans la tombe, il y deſcend ; réuniſſez-vous ; diſputez-vous la gloire de l'y précipiter ; teignez le tribunal de ce ſang glacé par l'âge & par la miſere ; ſouillez-en vos mains cruelles... mais que votre malheureuſe victime n'expire point déshonorée ; Ménécrate n'a pas mérité ce châtiment, ce ſupplice plus affreux que toutes les tortures. Qu'eſt-ce que la mort comparée au déshonneur ? voilà le trépas véritable, l'éternelle deſtruction ; & quelle aveugle furie peut vous ramener ſur un jugement auſſi odieux ?

La chaleur avec laquelle Zénothémis s'énonçoit, le déſordre de ſes expreſſions, la nobleſſe de ſa figure, cet intérêt ſi puiſſant qui l'enflammoit pour un ami malheureux, tout excitoit la curioſité de l'aſſemblée ; les regards, les eſprits ſont en ſuſpens ; les cœurs commencent à s'attendrir. Un des Sénateurs répond avec une gravité froide & ſeche, qu'il eſt prouvé que Ménécrate a cédé à la corruption, que de l'argent... Zénothémis ne le laiſſe pas achever, & en pouſſant un cri : — Une telle accuſation !... la majeſté du lieu !... j'ai beſoin de me le rappeller pour enchaîner une vengeance... où ſont les preuves ? où ſont les preuves ? qu'elles ſoient préſentées, & miſes ſous tous les yeux ; que l'impoſture ſoit confondue ; que la vérité éclate ; que l'innocence triomphe.

Le Magiſtrat déconcerté balbutie quelques paroles qu'on n'entend point. Myſias entroit dans la ſalle du conſeil : Voici dit l'accuſateur, celui qui nous donnera des lumieres. Myſias, s'écrie Zénothémis ! il court à lui : — C'eſt vous qui vous élevez contre Ménécrate, qui l'accuſez, qui produiſez ces té-

moignages !... ſachons... voyons... (Myſias vouloit ſe retier) vous ne nous quitterez pas : il faut étouffer l'amitié, la nature, la vérité, conſommer le crime, prêter au menſonge toute l'audace dont la perfidie eſt ſuſceptible, aſſaſſiner, déshonorer... ton ami ; il le fut, ô le plus déteſtable des hommes ! & tu ne t'en ſouviens que pour le perdre. Acheve, acheve, oſe eſſayer de noircir Ménécrate, fais-nous voir qu'il s'eſt ſouillé d'une baſſeſſe... que toi ſeul pourroit commettre.

Myſias, pâle & agité, tire d'une main tremblante des lettres qu'il dit avoir été écrites à Ménécrate par Eumene, le pere du jeune homme qu'on avoit eſſayé de ſouſtraire à la rigueur des loix ; ces lettres renfermoient la propoſition d'une ſomme conſidérable, & il paroiſſoit que Ménécrate en avoit exigé encore davantage. Tous les regards ſe tournent vers Zénothémis : — Cela ne peut être. La terre & le ciel s'uniroient pour m'aſſurer que Ménécrate a pu ſeulement concevoir la penſée d'une action auſſi honteuſe, auſſi aviliſſante, je démentirois la terre & le ciel. Une vertu ſoumiſe à tant d'épreuves, ne ſauroit ſe dégrader à ce

point; la nature ſe bouleverſeroit, l'ame de l'honnête homme conſerveroit ſa pureté. Myſias, tu es un impoſteur; la vérité va t'accabler; tu prétends que ces caracteres ſont de la main d'Eumene; il eſt dans le tombeau; qu'on aille chez quelques-uns de ſes parents ou de ſes amis. Ils auront de ſes lettres; qu'on les apporte; qu'on les confronte; que la fourberie abominable ſoit dévoilée.

Un eſclave vole à la voix de Zénothémis, & revient avec pluſieurs écrits tracés de la main d'Eumene; on les approche des lettres produites par Myſias. Sénateurs, reprend Zénothémis avec vivacité, examinez bien ces traits... malgré la reſſemblance apparente... ſaiſiſſez-vous... la différence ne peut échapper; elle eſt viſible pour tous les yeux... ces lettres... ſont l'ouvrage de la fauſſeté. Oſe, infâme calomniateur, ſoutenir qu'elles ſont d'Eumene; que ne ſort-il de la tombe pour te confondre! ſon ombre menaçante... elle s'éleve, elle t'environne, elle te preſſe, te parle par ma voix; dis, dis, auras-tu bien le front de perſiſter dans ton crime, de conſacrer le menſonge par une audace inouie? Songe que

cette aſſemblée, qu'Eumene, la terre, le ciel t'écoutent, que la foudre ne demeurera point oiſive dans la main des Dieux, qu'ils la tiennent ſuſpendue ſur ta tête; elle gronde, cette foudre vengereſſe; l'entends-tu? elle va fondre en éclats... Il eſt donc bien vrai qu'Eumene eſt l'auteur des lettres que tu viens de nous montrer, qu'il les a écrites, Ménécrate s'eſt laiſſé corrompre? Réponds, mes yeux ſont attachés ſur tes yeux, & ne perdent pas un de tes regards; toute mon ame eſt appliquée à ſurprendre les mouvements de ton ame criminelle; je cherche juſques dans ton cœur ce que tu vas dire... tu baiſſes la vue! tu ne proferes pas une parole! tu reſtes interdit! le trouble t'égare! il t'accable! tu te ſoutiens à peine!... tu me fuis!... demeure.

Myſias prétexte une indiſpoſition, & par un geſte demande au Sénat la permiſſion de ſe retirer; il ſort, la tête enveloppée dans ſa robe. Zénothémis avec tranſport: — La vertu triomphe, Sénateurs; qu'exigez vous de plus? le ſilence, l'accablement, la retraite du perfide, en voilà aſſez pour vous convaincre de l'innocence de Ménécrate.

Non, Ménécrate n'eſt point coupable; Eumene n'a point écrit ces lettres; mon ami ne s'eſt point dégradé juſqu'à ajouter le crime à la foibleſſe. Myſias eſt un impoſteur digne des plus rigoureux ſupplices.

Zénothémis parle bas à l'eſclave qu'il avoit déja employé; au même inſtant que celui-ci quittoit la ſalle du conſeil, entre un autre eſclave chargé de remettre au Sénat une lettre de Myſias; on s'empreſſe de l'ouvrir, & on lit ces mots à haute voix:

» Il eſt temps, Sénateurs, de rendre » hommage à la vérité: j'ai éprouvé qu'il » étoit impoſſible de lui réſiſter, & je ſuc» combe ſous ſon pouvoir. Zénothémis, » tu l'emportes. Ménécrate n'a point com» mis le crime dont je l'accuſois. La let» tre attribuée à Eumene eſt de moi; c'eſt » moi qui ai tout fait, qui ai ſoulevé plu» ſieurs de nos concitoyens contre un » malheureux que j'aurois dû ſervir; c'eſt » moi qui avois médité ſa ruine, qui vou» lois perdre juſqu'à ſa mémoire. Con» noiſſez toute la perverſité du cœur hu» main: Ménécrate fut mon ami; la hon» teuſe jalouſie vint empoiſonner mes » ſentiments; ſes talents, ſes vertus, ſa » réputation, ſon bonheur me devinrent

» inſupportables ; je cherchai à le punir
» du ſupplice ſecret qu'il me faiſoit ſouf-
» frir ; je ſaiſis l'occaſion que me préſen-
» toit la faute où il étoit tombé ; j'eus l'a-
» dreſſe de prêter à cette faute toutes les
» couleurs d'un crime impardonnable ;
» j'échauffai les eſprits ; j'armai des per-
» ſécuteurs ; je donnai naiſſance à des
» ſoupçons, à des diſcours calomnieux ;
» je pourſuivis Ménécrate juſques dans
» ſa fille, dont j'eſſayai de flétrir l'hon-
» neur ; j'abuſai de l'autorité paternelle,
» pour engager mon fils même à jetter
» des nuages ſur la vertu de Cydipe. Ma
» haine infatigable ne ſe borna point à
» ces atrocités : je conçus le projet d'a-
» néantir le monument de ma perfidie ;
» je réſolus d'achever mon ouvrage, en
» vous obligeant de bannir Ménécrate,
» & de le diffamer par un arrêt irrévoca-
» ble. Mon cœur ſe révoltoit contre une
» action ſi noire ; j'en étois plus ardent
» à repouſſer mes remords, & j'eſpérois
» les étouffer, en détruiſant ma victime.

» Après cet aveu, vous ne devez pas
» douter qu'il ne me ſoit reſté le courage
» de vous prévenir : toutes vos tortures
» n'égaleroient point ce que je ſouffre.
» Au moment que cet écrit tombera
» dans vos mains, j'aurai ceſſé de vivre,

» assuré que je serai l'objet d'une éter-
» nelle exécration pour les hommes, &
» que les Dieux ne me pardonneront ja-
» mais ".

Il est donc des Dieux, s'écrie Zénothémis, qui punissent le crime ! le monstre est son propre bourreau ; il s'est fait justice. Vous le voyez, Sénateurs : Ménécrate alloit succomber sous l'imposture & l'iniquité ; son innocence est reconnue ; non, jamais il ne se fût souillé de la fange de la corruption. Vous n'avez à lui reprocher qu'une erreur, qu'un moment d'oubli involontaire de ses devoirs. S'il a manqué à (*) cette intégrité austere qui nous distingue des autres nations, hélas ! sa peine n'est-elle pas assez rigoureuse ? & le glaive vengeur ne tombera-t-il point de vos mains ? Que faut-il de plus pour la satisfaction des loix ? privé de ses charges, sans nulle ressource, n'ayant d'appui que sa fille, que son gendre, qui, tous les jours, ressent plus vive-

(*) *Cette intégrité austere, &c.* Cette vertu étoit si éminente chez les Marseillois, qu'ils méritèrent cet éloge consacré dans les vers suivants :

Fortes Roma dedit, dedit & laudata disertos Græcia ; frugales inclyta Sparta dedit ; Massilia integros dedit, &c.

ment ſon infortune, prêt d'expirer, accablé de tous les coups, & par qui ?... j'imiterai ſon ſilence ; je ne me permettrai aucun murmure ; ne craignez point que ſon châtiment ait diminué ſon attachement pour vous ; tous ſes vœux ſe tournent inceſſamment vers cette place qu'il a occupée avec tant de gloire ; il vous eſt toujours aſſocié par une ame remplie de vos intérêts ; il leve au Ciel ſes mains défaillantes, & lui demande de vous prodiguer tous ſes bienfaits : ſes derniers ſoupirs ſeront encore pour ce Sénat... Souvenez-vous que vous êtes les peres de la patrie, que l'indulgence eſt le premier ſentiment de l'amour paternel, que Ménécrate entre dans le tombeau. Y deſcendra-t-il, ſans avoir la conſolation d'obtenir ſa grace, ſans pouvoir ſe dire : Enfin, j'ai retrouvé mes compatriotes, mes amis ; mes derniers regards s'arrêtent ſur leur bienfaiſance, je meurs content, puiſqu'ils ont oublié ma faute, puiſqu'ils daignent me rouvrir leurs bras, m'aſſurer qu'ils me pardonnent... Sénateurs, vous vous attendriſſez... Ah ! ne repouſſez point un mouvement que doit vous accorder l'équité : elle a ſes bornes, & la nature n'en a point ; laiſſez-la triompher cette

maîtreſſe des cœurs ; (*) la véritable vertu bannit la dureté. Si Dieu n'étoit que juſte, il ne pardonneroit pas, il ne ſeroit pas Dieu ; ſa clémence, ſa bonté, voilà ſon plus bel attribut, le premier rayon de ſon eſſence immortelle ; vous êtes ſes images ſur la terre. (Il ſe proſterne devant les juges.) L'humanité avec moi embraſſe vos genoux, elle y apporte les larmes de Ménécrate ; &.... le voici lui-même : approchez, ô mon ami, approchez, venez *déſarmer la juſtice* ; que la pitié l'emporte !

Ce vieillard, en effet, paroît, ſuivi de Cydipe, qui tenoit dans *ſes bras ſon* enfant couronné d'un rameau de cyprès, & couvert d'une robe de deuil. La beauté de cet enfant, celle de ſa mere, que la douleur rendoit encore

(*) *La véritable vertu, &c.* Que Cicéron la connoiſſoit bien cette vertu qui doit ſe concilier avec l'humanité plutôt que de l'effaroucher, & de s'élever contre le ſentiment ! *Neque enim*, dit ce grand homme dans ſon Dialogue de l'Amitié, *ſunt iſti audiendi qui virtutem duram & quaſi ferream eſſe volunt.* Plus loin, dans le même Ouvrage : *Non eſt enim inhumana virtus, immunis, neque ſuperba.* Voilà la ſaine philoſophie, & de ces préceptes que tous les hommes doivent retenir.

plus touchante, ce ſpectacle détermine l'intérêt qu'avoit produit le diſcours de Zénothémis; il prend avec tranſport ſon fils d'entre les bras de ſon épouſe, le préſente aux juges: — Sénateurs, jettez les yeux ſur cette innocente créature: ſes premiers accents ſollicitent votre compaſſion en faveur de ſon malheureux aïeul; ſes premieres larmes coulent pour lui, & intercedent ſa grace... la lui refuſerez-vous?

On auroit dit que le fils de Zénothémis étoit inſpiré par ſon pere; il agitoit ſes bras careſſants, ſembloit les tendre aux Magiſtrats; il leur ſourioit avec ce charme ingénu auquel la nature a prêté tant de pouvoir; Cydipe verſoit des larmes; tout cede à cet heureux artifice employé par Zénothémis. Ménécrate alloit parler: on ſe leve; on n'entend qu'un cri qui s'échappe du milieu des pleurs, & dont retentit la ſalle: Grace! grace! que Ménécrate reprenne ſa place au Sénat! On court à lui; on s'empreſſe de l'amener comme en triomphe; on le porte ſur le ſiege qu'il avoit occupé. Pluſieurs de l'aſſemblée ſe précipitent à ſes pieds, en s'écriant: C'eſt à vous de nous pardonner; nous avons eu la lâcheté d'être les organes de la

calomnie ; Myſias nous avoit infectés de ſes poiſons ; nous déteſtons hautement notre crime ; décidez la punition que nous devons ſubir. Ménécrate les embraſſe, les preſſe contre ſon ſein : il ne peut que pleurer à ſon tour, & proférer ces mots attendriſſants : J'emporterai donc au tombeau les bontés de ma patrie ! Les Sénateurs le proclament un des trois Préſidents ; il ſuccomboit ſous l'excès de la reconnoiſſance, & étoit penché ſur ſa fille, & ſur Zénothémis, qui l'arroſoient de leurs larmes, & élevoient leur enfant juſqu'à lui pour le careſſer. Jamais l'empire du ſentiment ne s'étoit plus manifeſté ; c'étoit un jour de victoire pour l'amitié, & pour la nature. On apprit que Myſias s'étoit tué, & qu'on l'avoit trouvé baigné dans ſon ſang ; ſon fils ſe bannit lui-même de Marſeille, en déclarant que tous ſes diſcours ſur Cydipe étoient l'ouvrage de la calomnie. Tout reconnut, & atteſta la vérité : Ménécrate vécut aſſez pour goûter la douceur qui ſuit le triomphe de la vertu ; il eut la conſolation d'expirer dans les bras de ſes enfants. Pour Zénothémis, il acquit une gloire auſſi pure qu'éclatante : on le citoit comme le modele de l'amitié & de la bienfaiſance.

on le nomma *le plus ſenſible des hommes*. Que les titres ſont flatteurs, quand c'eſt le ſentiment qui les donne, & non l'intérêt & l'adulation ! L'orgueil & l'oubli des bienfaits ne corrompirent point le bonheur de Zénothémis ; il conſerva ſa reconnoiſſance & ſon attachement à la mémoire de la niece d'Hermogene ; il obtint de la République qu'elle lui élevât à ſes fraix une ſtatue (*) près de celle d'Hémithée ; il prononca même en ſon honneur un panégyrique que l'on admira comme l'ouvrage du ſentiment ; le nom d'Agathée fut par ſes ſoins inſcrit au rang des noms célebres dont ſe glorifioit Marſeille. Zénothémis jouit long-temps du bonheur d'être l'homme le plus vertueux & le plus eſtimé ; ſa

(*) *Près de celle d'Hémithée, &c.* Hémithée, Marſeilloiſe, mariée à Marſidius, du même pays, eut le malheur d'inſpirer la plus violente paſſion à un jeune homme qui l'avoit vue dans une fête publique ; il ſaiſit le moment favorable où cette femme ſe trouvoit ſeule, & voulut ſatisfaire ſes deſirs criminels. Hémithée ſe lança ſur l'épée qu'il portoit, & expirant, en diſant qu'elle aimoit mieux s'arracher la vie, que de manquer à la foi conjugale. Marſidius, arrivé ſur ces entrefaites, & informé de cette horrible cataſtrophe, courut ſe percer de la même épée ſur le corps ſanglant de ſon épouſe.

mort fut celle du ſage, la fin d'une vie remplie de belles actions, dont le ſouvenir eſt, en quelque ſorte, une nouvelle exiſtence bien plus durable & bien plus précieuſe que la premiere; ſon ame ſe développa toute entiere dans ſes dernieres paroles à ſon fils: (*) Souvenez vous, ô mon cher enfant, lui dit-il, qu'il n'y a point d'autres plaiſirs que ceux que procure la vertu. Il demanda par ſon teſtament que ſes cendres fuſſent réunies à celles de la niece d'Hermogene: le Sénat remplit fidélement ſes *volontés*, & le peuple crut obſerver que l'urne treſſaillit quand on y dépoſa les cendres de Zénothémis.

(*) *Souvenez-vous, &c.* Cicéron, dans ce même Dialogue *de l'Amitié* qu'on vient de citer, a dit: *Nihil eſt enim amabilius virtute.* Qu'il me ſois permis, en paſſant, d'obſerver qu'aucun ancien ne fait plus aimer l'honnêteté que ce grand homme qu'on *ne lit point encore aſſez.* Quelle latinité pure! & que c'eſt une effuſion touchante d'une ame pénétrée de l'amour de l'humanité & de la ſaine morale! On ne ſauroit trop l'avoir entre les mains; il nous apprends nos devoirs, & toute l'élégance de la plus belle langue qui ait exiſté après la langue Grecque.

Fin du Tome troisieme.

TABLE.

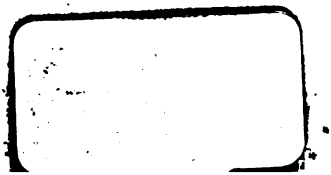
DU TOME TROISIEME.

SIDNEY ET VOLSAN, page 1

ADELSON ET SALVINI, 99

SARGINES, 239

ZÉNOTHÉMIS, 395

Fin de la Table.

872335